This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

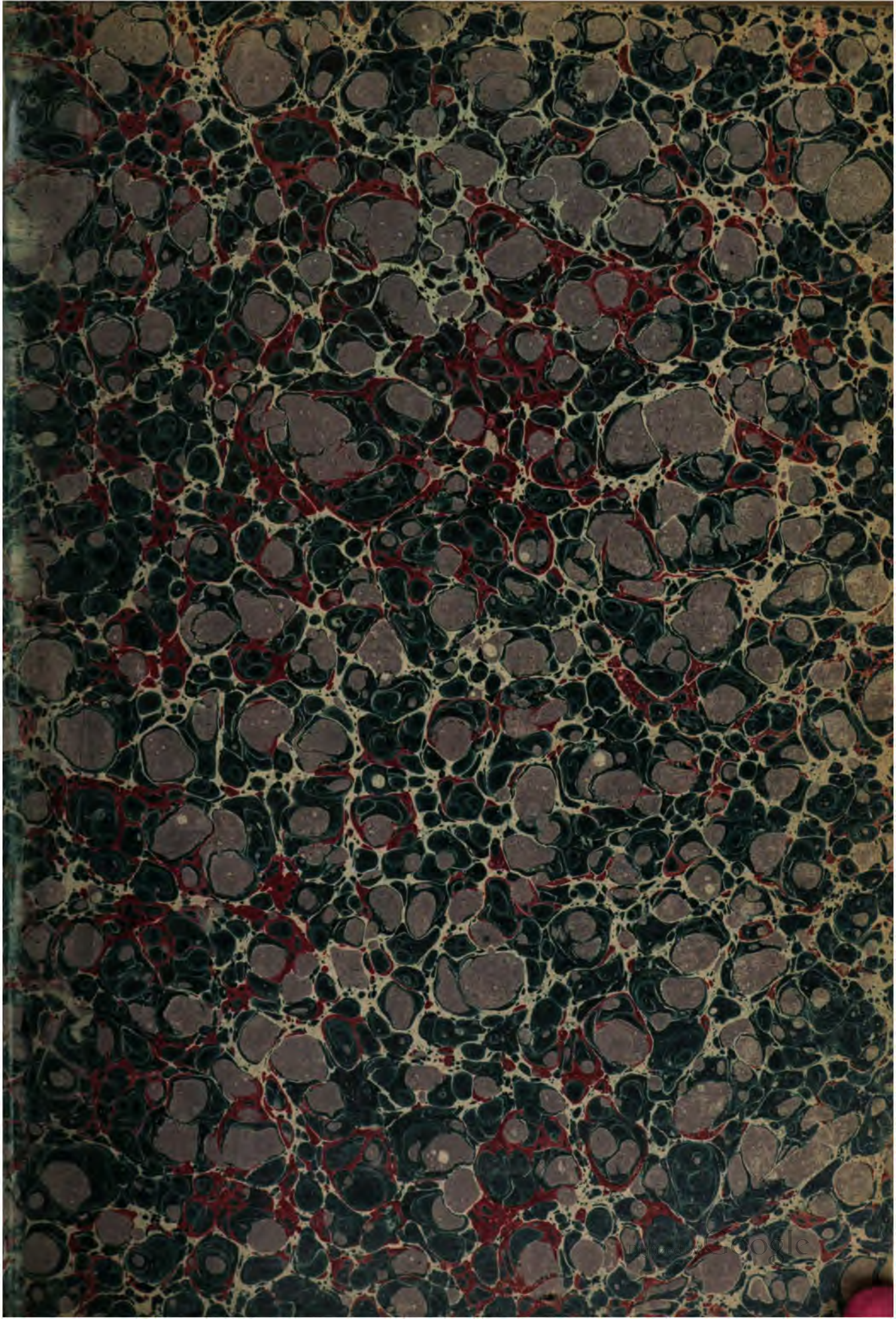
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

DEPARTMENT OF
THE HISTORY OF ART
OXFORD

Digitized by Google



Digitized by Google

MES PRISONS,

SUIVI

DES DEVOIRS DES HOMMES

PAR

SILVIO PELLICO;

TRADUCTION NOUVELLE, PAR LE COMTE H. DE MESSEY,

REVUE

PAR LE VICOMTE ALBAN DE VILLENEUVE,

AVEC NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE SUR SILVIO PELLICO ET SES OUVRAGES,

PAR M. V. PHILIPON DE LA MADELAINE.

ÉDITION ILLUSTRÉE

D'APRÈS LES DESSINS

DE MM. GÉRARD SÉGUIN, D'AUBIGNY, STEINHEIL, etc., etc.

PARIS,

H.-L. DELLOYE, ÉDITEUR.

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES, PALAIS-ROYAL,

GALERIE D'ORLÉANS.

1844.

Digitized by Google

PARIS, IMPRIMÉ PAR BÉTHUNE ET PLON.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Libraire FABRIER Frere Palais Royal

1844

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE.

Tout semble avoir été dit sur ce livre, d'une simplicité si douce et d'une tendresse si religieuse, qui, depuis quelques années, fait les délices des âmes pieuses et dont un jeune écrivain vient d'entreprendre une traduction nouvelle. Mais il en est des *Prisons* de Silvio Pellico comme de tous les écrits qui ont su pénétrer profondément dans le cœur de l'homme : on ne se lasse point de le lire ; on ne se lasse point d'en admirer les beautés modestes et charmantes ; et, comme il existe une véritable sympathie, bien voisine déjà de l'affection, entre tous les esprits et tous les cœurs sensibles au mérite d'un tel ouvrage, on considère chaque lecteur comme son ami, nous dirions même presque comme un frère. On voudrait donc exprimer, à tous, les saintes et chastes émotions que l'on a éprouvées en le lisant, ou, du moins, leur manifester, d'un regard ou d'un serrement de main, le sentiment profond de bienveillance et de charité universelles qui demeure au fond de l'âme après avoir lu ce livre, d'où s'échappe un si doux parfum de vertu.

Les *Prisons* et les *Devoirs* de Pellico sont, en effet, au nombre de ces écrits trop rares qui savent émouvoir à la fois par eux-mêmes et par le caractère de l'auteur. Si celui-ci, homme d'imagination seulement, avait voulu écrire un roman pris dans l'histoire contemporaine, son ouvrage plairait sans doute à l'esprit par la simplicité du sujet, le charme attachant des situations et la peinture à la fois gracieuse, délicate et profonde des caractères ; il intéresserait surtout par la foi courageuse et résignée de son héros. Mais combien cet intérêt devient saisissant lorsqu'on sait que tout est vrai, que tout est exact dans ce récit d'une déchirante infortune, et que c'est l'histoire et le cœur d'un captif innocent qui se déroulent sans art et sans recherche dans ces pages qui font couler tant de larmes !

On comprend donc que le désir de propager et de mieux faire connaître cet excellent ouvrage ait animé un grand nombre d'écrivains familiers avec la langue italienne. Nous possédons déjà plusieurs traductions des *Prisons* et des *Devoirs* qui ont obtenu un succès mérité ; mais aucune d'elles, jusqu'à ce jour, n'avait eu les honneurs d'une édition de luxe, et, lorsqu'un assentiment général a semblé consacrer l'usage moderne d'enrichir les livres aimés et ad-

Digitized by Google

mirés du public, de ces ornements que les Anglais ont, les premiers, appelés des *illustrations*, il a paru à l'un de nos plus habiles éditeurs que cette sorte d'auréole manquait aux *Prisons* et aux *Devoirs*. Il a donc voulu que l'art chrétien vînt rendre hommage à la pensée chrétienne, et que des images marquées du caractère chaste et pur d'une foi sincère vinssent réfléchir naïvement, comme une glace fidèle, les principales scènes des récits de Pellico.

Assuré du concours de jeunes artistes pénétrés du sentiment de l'art chrétien, et désirant publier une traduction nouvelle, M. Delloye avait bien voulu nous la demander, nous pressant de concourir ainsi à une entreprise entièrement exempte de spéculation. Nous ne pouvions nous charger nous-même de ce travail, mais nous avons été assez heureux pour le faire accepter par un de nos jeunes amis, bien digne de cette marque de confiance. Seulement, sa modestie a exigé que cette traduction fût revue par nous avant que de paraître; ce que nous avons fait, mais pour les *Prisons* seulement. Voilà l'histoire de notre coopération à l'œuvre qui se publie aujourd'hui.

Maintenant que dirions-nous de cette traduction nouvelle? On voit qu'il ne nous appartient pas de la juger. Le public en sera l'arbitre suprême. Nous ferons remarquer seulement que le noble jeune homme qui commence ainsi sa carrière littéraire a cherché surtout à rendre la pensée tout entière de l'auteur, et la simplicité quelquefois négligée, mais toujours élégante, de son style. Il ne pouvait lui convenir de vouloir briller d'un éclat qui lui fût propre, et il a assez de modestie et de bon goût pour supposer que quelque chose de mieux pût être mis à la place des pensées et des expressions de Pellico.

Quant au livre lui-même, nous venons de le dire, il est désormais au-dessus de tous les éloges. Comme œuvre morale, et même aussi comme œuvre littéraire, sa place est indiquée sur les tablettes de toutes les bibliothèques chrétiennes à côté des ouvrages dont on aime à s'entourer comme d'amis fidèles et consolateurs, et non loin de ce livre prodigieux qui *demeure encore le plus beau livre qui soit sorti de la main des hommes*.

L'histoire des *Prisons* et des *Devoirs* (car les écrits ont aussi leur histoire comme ils ont leur destinée) se lie à la conversion de Silvio Pellico.

Chacun sait que l'auteur de *Francesca da Rimini* était un poète et même un grand poète. Mais dans les mémoires le poète disparaît : il ne reste que le chrétien résigné et qui semblait avoir tout ignoré avant d'avoir souffert. Et, en effet, avant que d'avoir reçu cette sublime initiation à la souffrance, « sans laquelle, se demande l'Esprit saint, que sait l'homme? » Pellico, comme tous les hommes jeunes, doués d'une imagination vive et d'un cœur passionné, à qui tout sourit et pour lesquels tout est fête et enivrement dans la vie; Pellico, disons-nous, put oublier un instant que l'homme n'est pas sur la terre uniquement pour la terre. Mais une fois admis à la grande école du malheur, abandonné du monde, sans relations de sa famille, condamné à être indéfiniment enseveli dans ces cachots où, comme dans l'enfer du Dante, il fallait en entrant *laisser toute espérance*, il retrouva, pour fortifier son cœur contre le désespoir, le sentiment chrétien qu'y avait déposé la pieuse tendresse d'une

Digitized by Google

mère. Rendu à la liberté, il publia les *Prisons* et ensuite les *Devoirs*, inspirés par une même pensée, et dans le double but de faire sentir par l'exemple et par le précepte la nécessité des souffrances et de l'expiation pour le perfectionnement moral de l'homme, et de faire briller aux yeux des jeunes gens l'idée sublime du DEVOIR.

Silvio Pellico a écrit des mémoires qui commencent à sa plus tendre jeunesse : les *Prisons* n'en forment qu'une partie, et en quelque sorte l'épisode dramatique. Nous ignorons s'ils seront entièrement publiés un jour. Toutefois nous devons le désirer ardemment dans l'intérêt de la religion et de l'humanité; car ceux de ses amis intimes qui en ont eu la confidence s'accordent à dire que tout, dans ces mémoires, est digne de l'auteur des *Prisons* et des *Devoirs* : c'est toujours la même candeur, la même sincérité, la même modestie, le même amour du vrai, la même tendresse de cœur.

Comme J.-J. Rousseau, Sylvio, dans ses mémoires, confesse ses plus secrètes pensées et jusqu'à ses moindres actions. Mais on ne le voit pas, comme le philosophe de Genève, trahir ses bienfaiteurs, violer les plus saintes lois de la nature, et s'écrier ensuite fastueusement : « Qu'un seul de mes lecteurs dise, s'il l'ose : Je fus meilleur que cet homme-là ! » Silvio, entraîné par le tourbillon du monde et par son imagination de poète, s'il est tombé dans quelques écarts que l'âge excuse, semblait pressentir à chaque faute, et surtout à chaque peine, qu'il reviendrait à Dieu par la souffrance. Il ne révèle ses torts que pour en garantir ses frères, que pour en humilier la portion de notre nature déchue, que pour montrer enfin la vanité de tout ce que les hommes appellent le bonheur, le plaisir ou la gloire. Aussi combien le chrétien est au-dessus du philosophe!

Nous n'anticiperons point ici sur des détails biographiques dont Silvio Pellico s'est réservé la publication au moment qu'il jugera convenable. Un écrivain distingué doit, d'ailleurs, accompagner cette édition d'une notice aussi complète qu'elle peut l'être aujourd'hui. Mais nous croyons pouvoir, sans indiscrétion, rapporter ici quelques circonstances peu connues sur les causes de l'arrestation et de la longue captivité de Silvio Pellico, et d'autant plus dignes d'intérêt qu'elles démontrent sa complète innocence de tout attentat politique. On ne saurait les révoquer en doute, car elles nous viennent d'un homme cher à l'illustre prisonnier et qui les tient de la bouche de Pellico lui-même.

On sait que Pellico, employé à la direction de la police administrative de Milan, s'était lié avec les littérateurs les plus distingués de cette ville, lesquels professaient presque tous des principes de liberté et de nationalité contraires à la politique de la domination autrichienne. On sait également que ceux-ci avaient fondé une revue littéraire périodique dans le but secret de diriger l'opinion de leurs compatriotes vers une opposition vive et énergique. Or presque tous étaient initiés aux mystères du carbonarisme. Le peu d'attrait que montrait Pellico pour les agitations de la politique, et surtout la candeur de son âme, empêchèrent sans doute qu'on ne le mît dans la confidence des secrets des conspirateurs. Mais on se servit de ses talents pour donner un grand éclat litté-

Digitized by Google

raire à une publication dont il ne soupçonnait pas la portée politique. Il arriva cependant qu'on lui fit quelques ouvertures pour entrer dans les rangs des *Carbonari ;* mais il les repoussa par une sorte d'instinct, ne voulant pas d'ailleurs se lier d'avance par serment à une association mystérieuse. Ce fut vers ce temps qu'il entra, comme précepteur, dans la maison du comte Porro, devenue le centre et le foyer de toutes les réunions politiques. Ainsi les complots formés contre l'oppression de la Lombardie par l'Autriche grandissaient et se développaient autour même de Pellico, qui, étonné et inquiet d'un mouvement dont il n'avait pas le secret et qu'il attribuait vaguement au but de l'association des Carbonari, voulut enfin connaître la nature et le but de cette institution secrète. Pour cela, il ne trouva rien de plus simple que de s'adresser à la personne qui lui avait déjà fait la proposition de le faire affilier à la société des Carbonari, et, comme elle était absente, il confia candidement à la poste une lettre par laquelle il demandait à connaître les obligations de toute nature qu'il aurait à remplir et la formule du serment, donnant à entendre que, si sa conscience ne le lui interdisait pas absolument, il serait disposé à entrer dans les rangs d'une association où il savait que figuraient plusieurs de ses amis.

Il est facile de prévoir que le comte de Bübna, gouverneur de Milan, tenait depuis long-temps entre ses mains tous les fils du complot, et que la lettre de Silvio Pellico lui fut remise. Cet homme d'état, diplomate habile, mais humain, aurait désiré n'avoir pas à sévir. Il fit même dire aux principaux membres de la noblesse de Milan que la saison lui paraissait favorable pour *aller à la campagne*. Plusieurs le comprirent et quittèrent le pays. Le comte Porro s'éloigna le jour même où la police avait transmis l'ordre d'arrêter les chefs du complot. Mais Pellico, dans l'ignorance où il était demeuré de tout ce qui se passait, n'avait point songé à le suivre. Il fut arrêté. Le procès, suivant la législation austro-lombarde, fut fait sur mémoires, sans plaidoiries, sans confrontation de témoins, sans communication des pièces au prévenu. Pellico fut condamné à mort, comme atteint : 1° d'avoir été l'agent d'une conspiration contre l'État, en écrivant dans un recueil rédigé par des carbonari dans un but de soulèvement et de révolte; 2° d'avoir correspondu avec un carbonaro, c'est-à-dire avec un ennemi de l'État; deux crimes qui emportaient la peine de mort. Or Silvio Pellico, dans ses mémoires, convient lui-même que, bien que parfaitement innocent dans le fond, la loi lui a été légalement appliquée, et il ne songe point à se plaindre de ses juges.

Ce qui s'ensuivit, Silvio nous l'apprend dans le récit plein de ces émotions douces et tristes, qui sont si chères aux âmes sensibles.

En effet, avec quel charme on suit Pellico dans les sentiments les plus intimes de son cœur! Comme on s'intéresse à sa chaste affection pour la pauvre *Zanze* et pour cette Madeleine repentante qu'il ne voit pas, mais dont il a discerné la voix pure et plaintive au milieu de cette multitude de voix de femmes dégradées par le vice! Comme il attendrit en exprimant le sentiment charitable que lui inspire l'enfant muet qui s'était si vivement attaché à sa personne!

Digitized by Google

Comme on lui sait gré de ses bonnes paroles et de sa pitié reconnaissante pour les brusques, mais compatissants gardiens de ses prisons, et comme on aime ceux-ci de leurs soins pour Pellico! Comme on aime avec lui et pour lui ces amis dont il voit mourir le plus cher et porter les tristes dépouilles à l'angle d'un cimetière! Enfin, quelle joie déborde du cœur lorsqu'on le sait rendu à son pays, et se jetant dans les bras de cette famille inondée de bonheur, mais qui a pleuré dix ans dans l'attente et les angoisses!

Arrivé à la dernière page, le lecteur, profondément ému, comme à la lecture du poème le plus attachant, voudrait connaître la suite entière de cette histoire ainsi interrompue, et il se demande, avec une tendre inquiétude : Qu'est devenu Pellico, que deviendra-t-il?

Qu'est-il devenu? On le sait déjà. D'une santé affaiblie par de longues souffrances, ayant renoncé, en quelque sorte, au monde, aux lettres, à la gloire, à la renommée, n'ayant d'autre désir que d'arriver en paix et en servant Dieu au terme de sa vie terrestre, il a accepté la généreuse hospitalité que lui a offerte une dame des plus distinguées de la ville de Turin, qui sait ajouter à l'illustration de son nom le noble et pieux emploi qu'elle fait d'une grande fortune. C'est chez elle que Pellico vit modestement, saintement, et se préparant à ce moment suprême qui ouvre les portes de l'éternité. Laissons-le parler lui-même, car il s'exprime ainsi dans une lettre adressée à l'un de ses amis et des nôtres : « Vous êtes pour moi, monsieur, un de ces hommes dont le souvenir fait du bien. Aimez-moi un peu; priez quelquefois pour mon salut.

» Vous voudriez quelque chose de mon existence actuelle? La littérature ne m'occupe plus; la politique, je la laisse toute dans les mains de la Providence. Je ne me sens pourtant pas oisif. Dieu me fait la grâce de jouir d'un spectacle touchant et sublime. Je ne suis que spectateur. Mais la charité si active et si multiple de madame de *** m'édifie, me frappe, me donne du bonheur! Je suis incapable de toute autre activité que celle de voir ce qui est bien et de le bénir.

» Ma santé est faible, ce qui est une bien petite croix : j'ai reçu, je reçois tant de grâces! je me trouve si heureux d'être secouru et assisté avec une si généreuse et si bienveillante bonté! Quelle douce préparation à la mort que la mienne! »

La noble dame, chez laquelle il trouve ce repos si saint et si doux, complète ainsi cette esquisse de la vie actuelle de Pellico :

« Ce qu'il vous mande est bien la vérité. On lui écrit, on vient le voir, on le loue : tout cela glisse. Il n'y a plus pour lui que la pensée de Dieu et de l'éternité; et cette pensée lui donne la patience d'être le professeur de mes petites sœurs de Sainte-Anne, à qui il enseigne la grammaire française et italienne. Il compose pour les élèves des pièces sacrées, des cantiques pieux dont quelques-uns sont charmants. Il va beaucoup à l'église, point dans le monde. Autant que sa faible poitrine le lui permet, il me lit un peu, et il me paraît content de sa modeste existence, quoique la perte de plusieurs personnes de sa famille ait laissé de profondes traces dans son cœur. Il lui reste

Digitized by Google

un frère jésuite et une sœur non mariée, qui sont deux saintes personnes. »

Que si l'on demande maintenant ce que deviendra Silvio Pellico, qui peut ne pas avoir, d'avance, la certitude que cette âme noble et pure quittera avec douceur, avec une joie pleine d'espérance et d'humilité, cette terre à laquelle elle ne tient plus désormais que par les liens les plus frêles !

Toutefois, cette fin si précieuse devant le Seigneur, nous tous exilés dans cette vallée de larmes, nous espérons que la Providence daignera la retarder long-temps, et qu'elle voudra conserver long-temps au monde ce type du chrétien affligé et résigné. Mais quand l'heure suprême arrivera, jamais affliction plus tendre n'aura frappé plus de cœurs, jamais des regrets n'auront été plus sincères, jamais les souvenirs n'auront été plus durables. Nous pouvons même dire que la mémoire de Pellico, comme celle du juste, sera éternelle. Ce n'est pas parce qu'il aura été grand poète, mais parce qu'il a écrit les *Prisons* et les *Devoirs;* parce qu'il aura été juste, doux et humble de cœur; et enfin parce qu'il aura beaucoup souffert, beaucoup aimé, beaucoup pardonné.

Vte Alban DE VILLLENEUVE-BARGEMONT.

Bargemont (Var), 25 octobre 1843.

Digitized by Google

NOTICE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE

SILVIO PELLICO.

Théâtre éternel de discordes et de guerres, l'Italie pourrait être appelée le volcan des révolutions. Ravagée, brûlée, vaincue, elle renaît toujours plus brillante, comme pour attirer de nouveaux regards et subir d'autres malheurs. Ses ennemis l'ont comparée à ces dames romaines dont le luxe et la beauté provoquaient l'admiration, et qui se montraient indifférentes ou faciles dans le choix de leur maître et seigneur. Ses poètes, au contraire, ont chanté son courage, son énergie, sa volonté indomptable de résister à l'oppression !... Heureux habitants d'une fertile contrée, les Italiens oublièrent trop souvent le bruit des armes et le cliquetis des chaînes; mais ils se montrèrent constants dans les jours difficiles et valeureux au milieu des combats. Respect donc à ce peuple de martyrs et de héros, que deux vers du Tasse lavent des doutes humiliants de Byron !

Lorsque la Révolution française agita ses drapeaux, les nations rassemblées au pied des Alpes répondirent à son appel. Nos armes durent une partie de leurs rapides succès à la haine contre l'Autriche;

Digitized by Google

haine qui naît avec l'Italien, veille sur son berceau, et le fait conspirateur quand arrive l'âge de la force et de l'entendement! Mais, dès que les Français voulurent agir en maîtres, l'Italie se souleva sans hésiter. Forcée de se soumettre, elle finit par servir sans trop de répugnance des rois que leurs couronnes glorieusement acquises et leurs pompes théâtrales préservèrent de ces profondes antipathies inspirées par le caractère allemand. La brillante fille des amours, livrée aux pétulantes joies, consentit à n'être plus elle et adopta les Murat et les Beauharnais. Durant plusieurs années elle fut pour les Français une compagne brave et fidèle, suivant tête haute leurs chars de victoire, ou protégeant au milieu des glaces du Nord les débris de leurs légions; et, quand leur ruine fut accomplie, elle vit avec horreur l'aigle noire s'abattre près du fauve vautour anglais sur les dômes de ses cathédrales.

La Sainte-Alliance s'occupa sans différer du partage de ces riches provinces, adjugeant à l'Autriche ceux que celle-ci nommait ses anciens et rebelles sujets. Eugène Beauharnais, roi né d'une révolution, se rappela ses alliances de fraîche date avec les anciennes monarchies. Il se rendit à Mantoue, et chercha à se concilier le sénat de Milan, qui se montrait tantôt favorable et tantôt opposé à sa royale candidature. Le bon vouloir des dispensateurs de trônes et de principautés, et le consentement des hommes modérés de la Lombardie, n'eussent point suffi pour replacer sur la tête du gentilhomme français sa couronne brisée; car il y avait un parti d'opposants, composé des hommes les plus illustres et les plus déterminés. Ces radicaux ou puritains repoussaient sans distinction toute domination étrangère. Dans leurs rêves généreux, ils accueillaient l'espoir de rendre la Lombardie libre, et de reconstituer ce royaume, qui avait joui d'une longue et belle existence. Ils avaient établi une régence; leurs députés se rendirent vers les souverains alliés et les généraux pour faire valoir des droits méconnus et obtenir des concessions. Prince doux et humain, mais inflexible quand il s'agissait de défendre ce qu'il croyait être un don de Dieu, l'empereur François reçut mal Confalonieri. Porro ne s'échappa qu'avec peine du camp de Bellegarde; la régence fut renversée, et les Autrichiens agirent en maîtres offensés.

Le comte Porro se jeta courageusement dans toutes les entreprises qui pouvaient amener un bouleversement favorable à ses desseins.

Digitized by Google

Mêlé aux carbonari de Naples, il voulut seconder la folle tentative de Murat. De retour à Milan, il comprit que toute attaque violente était alors impossible. Mais, persévérant et convaincu, il nourrit la pensée de préparer les générations aux luttes à venir. Il vit que ce peuple, épuisé par la guerre, était las et plein de dégoût. Il fallait lui rappeler son passé glorieux, étaler les richesses de son présent, relever l'esprit national et rendre l'Italie digne de l'admiration des étrangers Parmi les moyens propres à diriger la jeunesse vers ce but généreux, il choisit les écoles d'enseignement mutuel. Là, instruit des devoirs de l'homme, l'enfant se promettait de consacrer à sa patrie ses premiers efforts. L'Autriche fit bientôt fermer ces établissements. La Presse, arme puissante, restait à Porro, qui fonda le journal *le Conciliateur*.

Dans la maison de ce seigneur se trouvait Silvio, dont nous allons raconter la vie. C'était alors (1819) un jeune homme de trente ans, déjà connu par de brillants travaux. Il était né à Saluces, en Piémont, d'Honorato Pellico, d'abord employé dans les postes, puis filateur de soie à Pignerol. Ainsi l'auteur des *Prisons* passa son enfance près des tours où gémit l'homme au Masque-de-Fer Son père, ennemi des principes révolutionnaires, confia le soin de son éducation à un prêtre nommé dom Manavella. Les deux frères, Luigi et Silvio, montrèrent de bonne heure leur goût pour la scène. Le premier fit, plus tard, des comédies; on sait quels furent les succès de l'autre. Ils donnaient de petites représentations théâtrales devant un auditoire d'amis. Dès l'âge de dix ans, Silvio, passionné pour Ossian, composa une tragédie avec ces héros mystérieux. Honorato, poète lui-même, vit sans déplaisir son fils suivre une voie où il rencontra l'infortune et la célébrité. Il encouragea même ses dispositions, et forma à Turin, où il vint s'établir, une troupe de jeunes acteurs, qui prirent part aux essais de Silvio. Une jeune fille, Carlottina, morte à peine âgée de quatorze ans, laissa au cœur de notre héros un souvenir qui le brûlait encore dans les cachots du Spielberg.

Cependant, pour obéir aux exigences de cette époque, Honorato Pellico se rendait avec assiduité aux assemblées générales instituées par le parti démocratique. Il y conduisait ses enfants. Silvio puisa dans ces spectacles de l'exaltation populaire la fièvre politique dont il faillit plus tard être victime. Doué d'une constitution faible et d'une

Digitized by Google

imagination ardente, il se laissait aller mieux qu'un autre à cette ivresse causée par des discours où la passion tient lieu de pensées et de raisonnement. Il était délicat et maladif. « De longues douleurs, dit-il, de longues tristesses accablèrent mon enfance. Autour de moi jouaient et sautaient, heureux et pétulants, et fiers de leur angélique beauté, les enfants de ce temps-là; et moi, né leur égal en force, je me voyais tombé dans une morne langueur et dans des spasmes inouïs, dont la cause restait un mystère. Bien des fois la mort posa son doigt sur mes cheveux; mais c'était seulement pour se railler de moi, et elle le retirait avec dédain. Cependant, lorsque moins malade je traînais mon pauvre petit corps parmi mes compagnons florissants, et que ma voix s'échappait plus joyeuse de mes lèvres pâlies, souvent mes courtes joies se troublaient devant la pitié que faisait naître ma frêle et misérable nature. Alors mon âme succombait aux assauts multipliés d'une angoisse si vive, que je courais cacher mes larmes dans la solitude, et ceux qui m'y trouvaient, pleurant pour une cause qu'ils ne savaient pas, me disaient insensé. »

Un soir qu'il était en proie à de vives douleurs, un de ses jeunes compagnons, se penchant vers son lit, lui dit à voix basse : « Silvio, il n'y a pas de Dieu! Dieu serait bon, et il ne te laisserait pas souffrir ainsi. » Réflexion impie qui jeta dans son esprit les premiers germes du doute. Il avait reçu de sa mère des leçons religieuses et des exemples de vertu. Cette femme respectable était pénétrée de la sage maxime du livre des *Devoirs* : « L'âme d'une bonne mère ne saurait trouver le repos qu'elle n'ait éveillé dans ses fils la noble étincelle de la vertu. Et quel fils s'endormira dans l'ivresse des joies coupables s'il possède encore une mère qui suit ses traces en tremblant, prie en secret pour lui et s'afflige? » Silvio atteignait à peine sa seizième année lorsqu'on le conduisit à Lyon chez un de ses cousins, M. de Rubod. Dans les sociétés où il était admis se trouvait un prêtre apostat, enclin au scepticisme, et le prêchant pour s'étourdir sur son passé. « Silvio l'écouta en silence, et crut trouver dans ces paroles nouvelles une révélation. Sans prendre la religion en haine, il perdit son premier respect pour elle, et n'adora d'autres idoles que ses désirs et son audace. Plein d'orgueil, il se confiait dans les forces naturelles de son intelligence. « Parfois, cependant, les temples avaient pour lui un attrait mystérieux; fuyant les réunions

Digitized by Google

raisonneuses ou impies, il se recueillait, solitaire et découragé, sous les voûtes majestueuses de la basilique lyonnaise, où reposent les premiers apôtres de la Gaule! Là, prosterné, priant et méditant, il pleurait les rives natales de son Italie délaissée, et le pays lointain où son père et sa mère étaient assis avec ses frères. Il pleurait tout à la fois ses ténèbres, ses doutes, ses passions, et son Dieu qu'il avait perdu. »

Après quatre années de séjour en France, il éprouva les atteintes du *mal du pays* en lisant le poème de Foscolo, *les Tombeaux*. Bientôt, reprenant le chemin de l'Italie, il se rendit près de son père, qui occupait, à Milan, l'emploi de chef de section au ministère de la guerre. Dans cette ville étaient réunis les plus grands poètes de l'époque. Ugo Foscolo et son rival, Vincenzo Monti, l'accueillirent avec bienveillance. Doués de génies fort divers, ces deux écrivains ne possédaient point, à un égal degré, le noble amour de la patrie. Monti avait l'indifférence littéraire qui pousse à écrire sans conviction; type misérable de ces âmes réprouvées dans les temps révolutionnaires! On le voyait retracer avec la même souplesse, tantôt la grandeur et les joies du despotisme, tantôt sa bassesse et son humiliation. Ses ouvrages se ressentaient de cette faiblesse de tête ou de ce manque de cœur; ils n'avaient ni la profondeur ni la violence de ceux de Foscolo. Ce dernier chantait les proscrits et célébrait les héros morts ou prêts à mourir pour la liberté. Soit qu'il parlât, soit qu'il écrivît, l'Italie, vaincue, humiliée, s'offrait à ses regards sous le voile d'une femme malheureuse et opprimée. Monti, poète à force de souvenirs, parait souvent ses héros avec de riches lambeaux qu'il enlevait aux anciens. Son insouciante franchise sur les moyens d'acquérir la renommée ôtait toute illusion à l'admirateur qui s'était présenté comme un élève. Silvio s'abandonna dès lors à Foscolo, dont l'humeur brusque et altière s'adoucit et se prêta aux exigences d'une naïve affection.

Le scepticisme était aussi le mal de l'auteur des *Dernières lettres d'Ortis;* mais, parmi tous ses doutes, il abhorrait le zèle effronté des superbes qui, privés de la foi, s'irritent de voir les autres élever leurs vœux vers le ciel. Parfois, dans sa tristesse amère, il enviait le sort du chrétien que guident les clartés de l'Évangile, et souvent il entrait dans un temple comme n'y entrent pas l'orgueilleux et l'impie.

Digitized by Google

Les doctrines anti-religieuses d'un poète admiré eussent égaré Silvio sans le secours de Manzoni et de Volta, qui combattirent son penchant à l'incrédulité.

Lorsque Carlotta Marchianni débuta sur le théâtre de Milan, Silvio avait déjà composé une *Léodamie*. La vue de cette jeune fille, destinée à devenir la plus grande tragédienne de l'Italie, lui inspira l'idée de sa *Francesca da Rimini*. Il consulta Foscolo sur le mérite de ses deux ouvrages. Le maître loua *Léodamie*, et trouva la seconde pièce digne d'être brûlée. Mais Silvio eut le bon esprit de faire tout le contraire.

A leur passage à Milan, les hommes distingués de toute l'Europe visitaient Monti, Foscolo et Manzoni. Silvio put connaître madame de Staël, Schlegel et lord Byron. L'urbanité de ses manières, son esprit éclairé, lui concilièrent de nombreux amis. Il avait traduit *Manfred*. Touché de cet hommage à son génie, le chantre d'Harold fit, dit-on, une traduction en vers anglais de la tragédie de *Francesca*.

Ainsi s'écoulèrent pour Silvio des jours de paix et d'étude qui précédaient les heures d'épreuves et de combats. Long-temps il avait vécu, heureux et insouciant, dans la maison du comte Briche, qui, après l'avoir eu pour professeur de son fils, le plaça en la même qualité près des deux enfants de Porro. Ce fut là qu'il rencontra les conspirateurs les plus remuants et les plus actifs de l'Italie.

Confalonieri, Ludovico de Brême et Pietro Borsieri ayant tracé le plan du *Conciliateur*, Porro fournit généreusement l'argent nécessaire, et bientôt autour de ce drapeau se groupèrent les Romagnesi, les Melchior Gioja, les Manzoni, les Grossi, les Berchet, l'élite des écrivains, des économistes, des jurisconsultes et des penseurs. Aussitôt commença pour les arts une sorte de renaissance ; tous les ouvrages, toutes les publications, toutes les productions de la statuaire, de la peinture et de la musique, furent mis en lumière, et loués surtout quand les auteurs avaient été inspirés par l'amour de la patrie et de la liberté.

Silvio, l'un des maîtres de la critique, ne restait pas en dehors de ce grand mouvement : il composait l'*Eufemio di Messina*, que Porro fit imprimer, et dont la police interdit la représentation. Les rigueurs de la censure s'adressaient moins à l'auteur de cette tragédie qu'au propagateur des doctrines mises en avant par *le Conciliateur*.

Digitized by Google

Ce journal était l'objet d'une surveillance qui se trahissait par de nombreuses lacunes. Enfin la police décida sa suppression.

Au moment où tant d'écrivains d'élite, voués à la régénération des idées d'un peuple, manquaient d'aliment pour satisfaire leur dévorante activité, un mouvement révolutionnaire éclatait à Naples. Fomenté par les associations secrètes, ce complot réveilla les populations inquiètes de la Lombardie. L'Autriche promulguait les décrets les plus terribles pour contenir les agitateurs. Les rédacteurs du *Conciliateur*, signalés par leur zèle et par leur affiliation aux sociétés secrètes, furent poursuivis.

Porro, Confalonieri, Monti, et deux Anglais, Williams et Carregham, suivis de plusieurs jeunes gens exaltés, s'étaient embarqués pour Venise sur un bateau à vapeur. L'Autriche se crut en droit de faire arrêter ces nouveaux argonautes marchant à la conquête de la liberté. Leurs projets étaient avérés, et il n'eût pas été prudent d'attendre l'effet des menées de tels ennemis. « Je n'aime pas les conspirateurs, s'écrie l'un des biographes de Silvio; leur tort est de dégoûter les honnêtes gens des causes les plus saintes ; en contribuant à faire croire que ces causes ne peuvent triompher que par la violence, ils aident à douter de leur sainteté même. » Sentence que goûteront aisément ceux qui jouissent de tous les avantages et de tous les succès. Le bon citoyen doit en effet détester ces conspirateurs sourdement armés contre le souverain qui s'appuie sur les institutions et l'amour de son peuple; mais il est des circonstances où, pour le salut et la délivrance de la patrie, les conspirations les plus violentes sont nécessaires, respectées par les hommes et bénies de Dieu. Vient alors le moment d'user de la force; et l'on s'étonnera d'entendre Silvio adresser aux jeunes gens ces réflexions sur une matière si bien connue de lui : « Depuis le moment où j'ai cessé de douter de la religion et où j'ai cru fermement à la vérité de la foi catholique, j'ai cessé de croire que l'amour de la patrie puisse avoir une autre inspiration que le christianisme, c'est-à-dire une haine profonde contre l'injustice, unie à l'amour de l'utilité publique, mais avec la résolution inébranlable de ne point commettre le mal, dans l'espoir d'en obtenir un bien. *Un gouvernement est-il mauvais, il faut s'en aller ou rester soumis à ses lois*..... Au reste, si dans ma jeunesse mes principes politiques étaient plus aventureux, je ne les avais jamais poussés

Digitized by Google

jusqu'à la démagogie. L'amour dont je brûlais pour ma patrie n'allait qu'à désirer pour elle un gouvernement national et l'expulsion des étrangers maîtres chez elle. » C'était précisément la pensée de Porro et de Confalonieri, mais ils croyaient aussi qu'il n'est pas habile de trop attendre et que souvent il faut agir. Le premier, réfugié à sa villa de Balbianino, échappa aux gendarmes du comte Bolza. Confalonieri, à peine remis d'une maladie grave, fut averti qu'on se disposait à l'arrêter. Chef d'une conspiration permanente, il pensa que l'honneur lui défendait de fuir tant que le péril ne serait pas imminent. Il attendit donc que les gendarmes fussent arrivés jusque dans sa chambre pour s'élancer dans son cabinet, dont il referma la porte, et voulut se réfugier sur les toits. Par malheur, on avait changé la serrure d'une lucarne. Il fut arrêté. Le savant Gioja subit le même sort.

Silvio fut conduit à Sainte-Marguerite le 13 novembre 1820. Son ami Piero Maroncelli, poète et musicien, l'y avait précédé de six jours. Tous les incidents, toutes les émotions des premiers mois de sa captivité sont consignés dans *Mes Prisons*. Il s'occupa d'abord du soin de son procès, et se défendit avec courage. Puis, en attendant la sentence, il demanda à la poésie des consolations. Ce fut au milieu des plus vives inquiétudes qu'il composa l'*Iginia d'Asti* et l'*Ester d'Engaddi*. On le transféra à Venise. L'inquisiteur, en lui annonçant qu'il était condamné à mort, lui apprit que le rescrit impérial commuait la peine en quinze années de *carcere duro*. Peu de jours après (21 février 1822), accompagné de Maroncelli, il descendait l'escalier des *Géants* pour se rendre à la *Piazzetta*, où s'élevait un échafaud. L'officier de justice lut la sentence, puis ils rentrèrent dans la prison.

Sur le point de quitter pour toujours l'Italie, il offrit les quatre premiers chants de son poème *Colà di Rienzi* au juge qui avait instruit son procès. Il demanda à la commission que l'*Ester d'Engaddi* et l'*Iginia d'Asti* fussent envoyées à sa famille; cette faveur ne lui fut accordée qu'avec hésitation et après un long retard.

Il arriva au Spielberg, forteresse située près de la ville de Brünn en Moravie. L'Autriche y a établi la plus rigoureuse de ses prisons. Les grands poètes ont médité leurs ouvrages dans un riant bosquet ou dans un appartement commode, leur génie eût-il résisté aux hor-

Digitized by Google

reurs d'un cachot? Gilbert mourant a laissé des stances immortelles, mais ce talent, qui s'éteignait si jeune, subit la triste influence du gîte où la misère l'avait jeté. « Les angoisses d'une prison d'État, dit Mirabeau, où l'on ne laisse au malheureux de sa vie que le souffle, sont un supplice incomparable à tout autre... Nulle correspondance, nul éclaircissement de son sort... Quelle mutilation de l'existence! c'est cesser de vivre et ne pas jouir du repos que procure la mort. » Cependant, privé de tous les moyens d'écrire, Silvio composa de mémoire la tragédie de *Gismonda*, qui obtint un grand succès.

Après dix années de captivité, M. de Pralorme, ambassadeur de Sardaigne à Vienne, réclama et obtint sa délivrance. M. de Balbo. ce diplomate dont M. de Talleyrand disait : « Toute son astuce est de n'en point avoir, » l'engagea à venir rétablir sa santé délabrée au château de Camerano, près d'Asti. Silvio sortit de la retraite qu'il s'était imposée pour ne point donner d'ombrage au gouvernement autrichien. Ses amis lui ont souvent entendu raconter quelles avaient été ses émotions au moment où tombèrent ses fers, et l'agitation des nuits qui suivirent. Il permit à l'un d'eux de publier ces confidences de l'intimité. On le voit encore, dans cet écrit, reporter toutes choses à Dieu! Sentiments pieux et honorables, qui forment la base des ouvrages utiles!

Ses anciens compagnons avaient été pris par la mort ou enlevés par le souffle des révolutions. Il fut souvent consulté par des jeunes gens pleins de courage que les exemples récents de la France appelaient aux énergiques conjurations. Loin de vouloir être le chef ou le conseiller de ces entreprises, il obéit à la lassitude et au dégoût que la politique finit par inspirer. « Je ne veux pas dire, écrivait-il, qu'il faille être indifférent au triomphe des bons ou des méchants; mais quand un homme n'est pas en position de pouvoir concourir sagement au salut d'un navire battu par les vents, il doit se résoudre à ne pas augmenter par une vaine agitation le désordre parmi les mariniers; il doit se borner à prier Dieu et à rendre quelques services au prochain. » (*Lettre au comte de R....*) Puis il redoutait de donner le prétexte d'exercer de nouvelles rigueurs contre ses amis renfermés au Spielberg. Conspirateur à l'âme tendre et douce, il recula et s'efforça d'apaiser les passions qui fermentaient autour de lui. Nous

Digitized by Google

qui estimons son caractère et son talent, nous croyons que son ardent amour de la charité fut sa seule excuse d'être resté indifférent aux maux de sa patrie courbée sous le joug étranger. Ses compagnons, aux jours d'épreuve, lui ont reproché avec trop d'amertume ce penchant à l'optimisme ; ils ont maudit son silence et son inaction. Mais il ne leur appartenait pas d'accuser d'un manque de courage l'ancien rédacteur en chef du *Conciliateur*. Est-il permis de soupçonner de faiblesse et d'hypocrisie l'auteur de deux livres de morale si justement goûtés et admirés?

Il avait de douces consolations dans l'intérieur de sa famille. Sa mère, son directeur de conscience, l'abbé Giordano, les habitants des collines de l'Astesane, dont il visitait les riants châteaux, des Français amis de la littérature et des arts, les de Barante, les Séguin-Vassieux l'accompagnaient dans ses excursions à Casasco, à Settimé, à Cossombrato, à Senli ; tous l'écoutaient avec attendrissement lire quelques pages de son œuvre commencée, les *Prisons* ; et les yeux se remplissaient de larmes en voyant rendus à la lumière du soleil ces traits pâles et flétris par une longue agonie, mais sur lesquels se peignaient son génie et sa belle âme, « comme une fleur qui brille sur un tombeau. » — « Sa conversation, dit M. le comte Séguin-Vassieux[1], est grave et douce ; il sourit facilement. Il aime la gaieté autour de lui ; il caresse les enfants et s'entretient volontiers avec eux ; il est pieux sans bigoterie et indulgent pour tout le monde, ne proférant jamais une plainte, ni sur ses maux passés, ni sur ceux qu'il éprouve encore. »

On raconte qu'il hésita beaucoup avant d'écrire et de publier tout ce qu'il avait enduré dans les prisons de l'Autriche. Il craignait d'exciter les passions politiques encore trop ardentes ; mais, déterminé par les pressantes exhortations du comte et de la comtesse de Balbo, il livra à l'impression un ouvrage qui dès l'abord fixa l'attention. On y remarque de la bienveillance, de la candeur, une grande sérénité d'âme, le sentiment du bon et de l'injuste, de la facilité à accueillir et à conserver l'espérance, la croyance en Dieu, l'amour du prochain, une certaine grâce dans les détails, de l'abandon, de la naïveté, et des anecdotes piquantes, telles que celle de Zanzé.

[1] A l'amitié de qui nous devons ces détails intimes sur Silvio.

Digitized by Google

Des critiques sévères se sont demandé quel est l'esprit et quel fut le but de Silvio. Nous ne chercherons pas à faire cet examen et à scruter ainsi la pensée. Il suffit de constater la salutaire influence de cette publication. Comblé d'éloges, traduit[1] dans toutes les langues, le livre des *Prisons* fut préconisé avec chaleur par le clergé, en sorte qu'il se répandit et devint bientôt populaire. Cependant, au moment où cet ouvrage, enveloppé dans la pieuse réprobation qu'excitèrent les additions de Maroncelli, était l'objet des censures de l'Église, les protestants accusaient l'auteur d'avoir attaqué la nature divine et la vérité.

Silvio nous apprend que ce pur traité des résignations et des amours du chrétien opéra des conversions. Encouragé par cet heureux succès, il fit imprimer un livre, fruit de ses longues méditations, et qu'il intitula *les Devoirs des hommes*. Parmi des maximes déjà connues, on en trouve de fort remarquables, telles que celle-ci : « L'âme de la femme, dit-il au chapitre du Mariage, est naturellement douce, reconnaissante, disposée à aimer au plus haut degré l'homme qui se montre constant à la chérir et à mériter son estime. Aucune femme, qui fut bonne au jour du mariage, ne perd sa bonté dans la compagnie d'un époux qui continue à mériter son amour. » Il essaya de composer un traité des *Devoirs des femmes*, mais il s'arrêta par crainte de ne pouvoir réussir à son gré.

Ses poèmes ou ses morceaux détachés les plus connus sont : *Ma Jeunesse*, sorte d'élégie pleine de foi et de repentir; *les Passions*, où il raconte chastement ses premières amours. Deux femmes partagèrent son cœur, cependant il s'écrie : « J'aimai toujours de sublimes objets, et un plus que tous les autres! Entre tous les cœurs mortels, c'était le plus pieux que j'eusse rencontré; il élevait tous mes désirs à la vertu. Que ne te dois-je pas, ô mon Dieu! pour avoir permis que, dans l'aveuglement de mes idolâtries, jamais mon cœur ne descendît à de profanes beautés! J'oubliai ta saine lumière, ce fut là mon erreur; mais toujours dans mon idole je voulais retrouver le charme ineffable de tes rayons. J'honorais trop les créatures, mais

[1] La première traduction française des *Prisons* fut faite par le vicomte de Séguin-Vassieux, à Florence, et sous les yeux de Silvio. L'abbé Tharin, évêque de Strasbourg, demanda ce manuscrit, le garda long-temps, et, par des scrupules politiques qu'il est inutile de rapporter ici, trouva moyen d'en retarder l'impression.

Digitized by Google

je les voulais éprises de ton amour; c'était quelque ange qui remontait vers toi..... Dans une de tes saintes demeures, je rencontrais une femme qui était pour moi une étoile. Lorsque je tournais vers elle mes regards tremblants, ma rebelle raison s'humiliait; je croyais alors voir un ange qui priait pour moi, et, plaçant mes espérances sur cette amie du Seigneur : — Oh! oui, disais-je, nous nous retrouverons dans le ciel. » La tragédie de *Leoniero da Dertona*, faite dans la prison, ne rappelle en rien les souffrances du captif. On y voit une profonde répugnance pour les guerres civiles, mais un grand calme d'idées, qui atteste la force d'âme de Silvio. L'*Ester d'Engaddi* et la *Gismonda* furent jouées en 1830, sur le théâtre de Turin. Une pure morale et le sentiment religieux y dominent. Les passions de la famille, l'amour paternel, l'amour filial, l'amour conjugal, sont peintes avec force et vérité dans les douze tragédies de Silvio, dont huit seulement sont connues du public. Dans sa jeunesse il avait ambitionné une place non loin de celle d'Alfieri; il dut se contenter de prendre rang près de Manzoni, poète de l'histoire, de même qu'il est, lui, le poète de l'humanité.

Depuis plusieurs années Pellico se livre au genre lyrique et à la narration épique. « Souvent il fait des vers pour prier, et ainsi naissent tantôt une ode, tantôt une élégie où il répand son cœur devant Dieu. » Il essaya de composer un roman historique; la perfection des *Fiancés* lui fit craindre de produire un livre médiocre, et il s'arrêta.

Nous terminerons le récit d'une vie encore loin de son terme, mais brisée par le malheur. Poète chaleureux, écrivain plein d'âme et de souvenirs, Silvio ne peut s'en tenir au livre des *Prisons*. Il n'a point rempli sa tâche envers Dieu et les hommes. Bientôt, s'il faut en croire d'indiscrètes révélations, ce penseur si plein de foi et de mélancolie fera paraître un nouvel ouvrage destiné à produire une vive sensation.

V. PHILIPON DE LA MADELAINE.

Au château de Villemarceau, près Beaugency, ce 25 octobre 1843.

Digitized by Google

MES PRISONS.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVANT-PROPOS.

Est-ce le vain plaisir de parler de moi qui m'a fait écrire ces mémoires? Je désire qu'il n'en soit pas ainsi, et (autant que l'on peut se constituer son propre juge) je crois avoir été animé de plus nobles pensées.

J'ai voulu contribuer à fortifier le courage de quelques malheureux par le tableau des maux que j'ai soufferts et par celui des consolations que j'ai reçues au sein même des plus grandes infortunes; j'ai voulu attester qu'au milieu de mes longs tourments je n'ai point trouvé la société humaine aussi injuste, aussi peu digne d'indulgence, aussi dénuée de belles âmes qu'on a l'habitude de la représenter. J'ai voulu disposer les nobles cœurs à aimer beaucoup, à

Digitized by Google

ne haïr aucun homme, et à ne vouer de haine irréconciliable qu'à la vile duplicité, à la lâcheté, à la perfidie, et à toute dégradation morale. J'ai voulu enfin redire une vérité bien connue, mais trop souvent oubliée : c'est que la religion et la philosophie commandent l'une et l'autre une volonté ferme et du calme dans le jugement, et que sans ces conditions réunies il ne saurait exister ni justice, ni dignité, ni principes assurés.

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER.

Le vendredi 13 octobre 1820, je fus arrêté à Milan et conduit à Sainte-Marguerite. Il était trois heures après midi. Pendant tout ce jour et d'autres encore on me fit subir un long interrogatoire. Mais

Digitized by Google

de tout cela je ne dirai rien. Semblable à un amant maltraité de sa belle, et qui prend avec dignité la résolution de lui tenir rigueur, je laisse la politique où elle est, et je parle d'autre chose.

Le soir de ce malheureux vendredi, à neuf heures, le greffier me consigna entre les mains du concierge de la prison; et celui-ci, après m'avoir conduit dans la chambre qui m'était destinée, m'invita d'une manière toute polie à lui remettre (pour m'être rendu en temps convenable) ma montre, mon argent et tout ce que j'avais dans ma poche; puis il me souhaita respectueusement la bonne nuit.

— Un moment, mon cher, lui dis-je : je n'ai pas dîné aujourd'hui : faites-moi apporter quelque chose.

— Tout de suite; l'auberge est ici près, et monsieur verra quel bon vin!

— Du vin, je n'en bois pas.

A cette réponse, le *signor* Angiolino me regarda d'un air effaré, espérant toutefois que je plaisantais. Les geôliers qui tiennent cabaret ont horreur d'un prisonnier qui ne boit pas de vin.

— Je n'en bois pas, en vérité.

— J'en suis fâché pour monsieur; il souffrira doublement de la solitude...

— Mais, voyant que je ne changeais pas de résolution, il sortit; et en moins d'une demi-heure j'eus mon dîner. Je mangeai quelques bouchées, je bus un verre d'eau, puis on me laissa seul.

La chambre était au rez-de-chaussée, et donnait sur la cour. Prisons à droite, prisons à gauche, prisons au-dessus de moi, prisons en face. Je m'appuyai sur la fenêtre, et restai quelque temps à écouter les allées et venues des gardiens, et le chant frénétique de quelques-uns des détenus.

Je me dis alors : — Il y a un siècle, ceci était un monastère; les vierges saintes et pénitentes qui l'habitaient auraient-elles jamais imaginé que leurs cellules retentiraient aujourd'hui, non plus de gémissements de femmes pieuses et d'hymnes sacrées, mais de

Digitized by Google

blasphèmes et de chansons infâmes, et qu'elles renfermeraient des hommes de toute espèce, pour la plupart destinés aux fers et à la potence! Et, dans un siècle, qui respirera dans ces cellules! O fuite rapide du temps! ô mobilité incessante des choses! Peut-il, celui qui vous considère, s'affliger si la fortune a cessé de lui sourire, s'il vient à être enseveli dans une prison, s'il est menacé du gibet! Hier j'étais un des plus heureux mortels du monde; aujourd'hui je n'ai plus aucune des douceurs qui fortifiaient ma vie; plus de liberté, plus de doux commerce d'amis, plus d'espérance! Non; se flatter serait une folie. Non, je ne sortirai d'ici que pour être jeté dans les plus horribles cachots, ou livré à l'exécuteur! Eh bien, le jour qui suivra ma mort sera comme si j'avais expiré dans un palais, comme si j'avais été conduit au tombeau avec de magnifiques funérailles. —

En réfléchissant ainsi sur la fuite rapide du temps, j'avais rendu un peu de vigueur à mon âme. Mais je sentis bientôt revenir à ma pensée l'image chérie d'un père, d'une mère, de deux frères, de deux sœurs et d'une autre famille que j'aimais comme si elle eût été la mienne; et les raisonnements philosophiques n'eurent plus aucun pouvoir. Je m'attendris, et pleurai comme un enfant.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Trois mois auparavant j'étais allé à Turin et j'avais revu, après quelques années de séparation, les chers auteurs de mes jours, un de mes frères et mes deux sœurs. Toute notre famille s'était toujours tant aimée! Aucun fils n'avait été plus que moi comblé de bienfaits par son père et sa mère. Oh! combien, quand je revis ces vieillards vénérés, je fus ému en les trouvant bien plus accablés par l'âge que je ne me l'étais imaginé! Combien j'aurais voulu alors ne plus les abandonner, et consacrer mes soins à soulager leur vieillesse! com-

Digitized by Google

bien j'eus de chagrin, pendant les jours si courts que je restai à Turin, d'avoir à remplir quelques devoirs qui m'éloignaient du toit paternel, et de donner une si faible partie de mon temps à ce couple chéri! Ma pauvre mère disait avec une mélancolique amertume : Ah! notre Silvio n'est pas venu à Turin pour nous voir! Le matin de mon départ pour Milan, la séparation fut bien douloureuse. Mon père monta en voiture avec moi et m'accompagna pendant un mille; puis il s'en revint tout seul. Moi, je me retournais pour le voir encore, et je pleurais, et je baisais un anneau que ma mère m'avait donné, et jamais mon cœur n'avait ressenti une telle angoisse en m'éloignant de mes parents. Ne croyant pas aux pressentiments, je m'étonnais de ne pouvoir vaincre ma douleur, et j'étais forcé de dire avec effroi : « D'où me vient cette inquiétude extraordinaire? » Il me semblait prévoir quelque grande infortune.

Maintenant, dans ma prison, je me ressouvenais de cet effroi, de ces angoisses; je me ressouvenais de toutes les paroles que j'avais entendues trois mois auparavant de la bouche de mes parents. Cette plainte de ma mère : « Ah! notre Silvio n'est pas venu à Turin pour nous voir! » me retombait comme du plomb sur le cœur. Je me reprochais de ne m'être pas montré mille fois plus tendre pour eux. — Je les aime tant, et je le leur ai dit si peu! Je ne devais plus jamais les revoir, et je me suis si peu rassasié du bonheur de contempler leurs traits chéris! Et j'ai été si avare des témoignages de mon amour! — Ces pensées me perçaient l'âme.

Je fermai la fenêtre et me promenai pendant une heure, croyant n'avoir pas de repos de toute la nuit. Je me mis au lit; la fatigue m'endormit.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

S'éveiller pendant la première nuit passée en prison est chose affreuse. — Est-il possible (disais-je en me rappelant où j'étais), est-il possible! moi ici! et ce n'est pas un rêve! C'est donc hier qu'ils m'arrêtèrent! hier qu'ils me firent subir ce long interrogatoire, qui continuera demain, et qui sait combien de temps encore!.... C'est donc hier soir, avant de m'endormir, que j'ai tant pleuré en pensant à mes parents! —

Le repos, le silence absolu, le court sommeil qui avait réparé les forces de mon âme, semblaient avoir centuplé en moi la puissance de souffrir. Dans cette absence totale de distractions, l'inquiétude de tant d'êtres chéris, et en particulier de mon père et de ma mère, lorsqu'ils apprendraient mon arrestation, se peignit à mon esprit avec une force inouïe.

— Dans ce moment, disais-je, ils dorment encore tranquilles; ou peut-être ils veillent en pensant à moi avec douceur, bien loin, hélas! de soupçonner le lieu où je me trouve! Heureux si Dieu les enlevait de ce monde avant que la nouvelle de mon malheur parvînt à Turin. Hélas! qui leur donnera la force de soutenir cette épreuve? —

Une voix intérieure sembla me répondre : — Celui que tous les affligés invoquent, celui qu'ils aiment et sentent au dedans d'eux-mêmes, celui qui donnait à une mère la force de suivre son fils au Golgotha et de se tenir debout sous la croix, l'ami des infortunés, l'ami des mortels! —

Digitized by Google

Ce fut le premier moment où la religion triompha de mon cœur, et c'est à l'amour filial que je dois ce bienfait.

Jusqu'à ce jour, sans être hostile à la religion, je la suivais peu et mal. Les objections vulgaires par lesquelles on a coutume de la combattre ne me semblaient pas d'un grand poids, et, toutefois, mille doutes sophistiques affaiblissaient ma foi. Déjà, depuis long-temps, ces doutes ne reposaient plus sur l'existence de Dieu, et je me disais souvent que, si Dieu existe, une conséquence nécessaire de sa justice est une autre vie pour l'homme qui a souffert dans un monde si plein d'injustice : de là le puissant et irrésistible motif d'aspirer aux biens de cette seconde vie, de là un culte d'amour de Dieu et du prochain, de là un désir perpétuel de s'ennoblir par de généreux sacrifices. Déjà depuis long-temps je me redisais tout cela, et j'ajoutais : — Le christianisme est-il donc autre chose que cette soif incessante de perfectionnement moral? — Et je m'étonnais que, l'essence du christianisme se manifestant si pure, si philosophique, si inattaquable, il fût venu une époque où la philosophie osât dire : « Je le remplacerai désormais. » — Et de quelle manière le remplaceras-tu? En enseignant le vice? Non, certainement. — En enseignant la vertu? Eh bien! ce sera l'amour de Dieu et du prochain; ce sera précisément ce que le christianisme enseigne. —

— Bien que ce fussent là mes sentiments depuis quelques années, j'éludais de conclure : — Sois donc conséquent, sois chrétien! Ne te scandalise plus des abus! Ne subtilise plus sur quelque point difficile de la doctrine de l'Église, puisque le point principal est celui-ci, et il est le plus lucide : Aime Dieu et le prochain. —

En prison je me décidai enfin à embrasser cette conclusion, et je l'embrassai. J'hésitai quelque peu en pensant que, si quelqu'un venait à me savoir plus religieux que par le passé, il se croirait en droit de me considérer comme un bigot ou comme un être avili par le malheur. Mais, sentant que je n'étais ni un bigot ni un être avili, je

Digitized by Google

me complus dans l'idée de ne tenir aucun compte de ces vains reproches, et je résolus d'être et de me déclarer désormais véritable chrétien.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Ce ne fut que plus tard que je m'affermis dans cette résolution ; mais je commençai à la rouler dans ma pensée, à la méditer sérieusement et presque à la vouloir pendant cette première nuit de prison.

Vers le matin mes fureurs étaient calmées, et je m'en étonnais. Je repensais à mes parents et à tous ceux que je chérissais ; je ne désespérais plus de leur force d'âme, et le souvenir des vertueux sentiments que j'avais d'autres fois reconnus en eux me consolait.

Pourquoi d'abord un si grand trouble en moi en me figurant leur désolation, et maintenant une si grande confiance dans l'élévation de leur courage? Cet heureux changement était-il un prodige? était-ce un effet naturel du réveil de ma croyance en Dieu? Mais qu'importe d'appeler prodiges ou non, les réels et sublimes bienfaits de la religion !

A minuit deux guichetiers *secondini* (c'est ainsi qu'on appelle les servants qui dépendent du concierge de la prison) étaient venus me visiter, et m'avaient trouvé de très-mauvaise humeur. A l'aube du jour ils revinrent, et me trouvèrent serein, cordial et enjoué.

— Cette nuit monsieur avait un air de basilic, dit Tirola; maintenant il est tout autre, et je m'en réjouis ; c'est signe que monsieur n'est pas — pardon de l'expression — un coquin : parce que les coquins (je suis vieux dans le métier, et mes observations ont quelque poids), les coquins sont plus enragés le second jour de leur arrestation que le premier. Monsieur prend-il du tabac? — Je n'ai pas

Digitized by Google

l'habitude d'en prendre, mais je ne veux pas refuser votre offre gracieuse. Quant à votre remarque, je vous en demande pardon, elle n'est pas de l'habile homme que vous me paraissez être. Si ce matin je n'ai plus l'air d'un basilic, ne serait-il pas possible que ce changement fût une preuve de démence, de facilité à me faire illusion, à rêver une liberté prochaine?

— Je pourrais le croire si monsieur était en prison pour d'autres motifs; mais, pour ces affaires d'État, au jour d'aujourd'hui, il n'est pas possible de croire qu'elles se terminent en un clin d'œil; et monsieur n'est pas tellement simple que de se l'imaginer. Que monsieur me pardonne; voudrait-il une seconde prise?

— Donnez. Mais comment peut-on avoir une physionomie aussi gaie que la vôtre en vivant toujours au milieu des malheureux?

— On croira peut-être que c'est par indifférence pour les douleurs des autres : je ne le sais pas moi-même positivement, à dire vrai; mais je vous assure que bien des fois la vue des larmes me fait mal; et alors je feins d'être gai, afin que les pauvres prisonniers puissent sourire, eux aussi.

— Il me vient, mon brave, une pensée que je n'avais jamais eue : c'est que l'on peut faire le métier de geôlier et cependant être d'une bonne pâte d'homme.

— Le métier ne fait rien, monsieur. Au delà de cette voûte que monsieur aperçoit par delà la cour, il y a une autre cour et d'autres prisons, toutes pour les femmes. Ce sont... le mot ne me vient pas... des femmes de mauvaise vie. Eh bien! monsieur, il y en a qui sont des anges pour le cœur; et si monsieur était guichetier...

— Moi? — (et j'éclatai de rire).

Tirola fut tout déconcerté de mes rires, et ne poursuivit pas. Peut-être voulait-il dire que, si j'avais été guichetier, j'aurais eu bien de la peine à ne pas prendre de l'affection pour quelqu'une de ces infortunées.

Il me demanda ce que je voulais pour déjeuner; il sortit, et, quelques moments après, il m'apporta le café. Je le regardais fixement

Digitized by Google

en face, avec un sourire malin qui voulait dire : « Porterais-tu un billet de moi à un autre malheureux, à mon ami Pierre? » et il me répondit par un autre sourire qui voulait dire : « Non, monsieur; et, si vous vous adressez à quelqu'un de mes camarades, celui qui vous dira oui, croyez qu'il vous trahira. »

Je ne suis pas positivement sûr qu'il me comprît, ni que je le comprisse; cependant je fus certainement dix fois sur le point de lui demander un morceau de papier et un crayon, et je n'osai, parce qu'il y avait quelque chose dans ses yeux qui semblait m'avertir de ne me fier à personne, et moins encore aux autres qu'à lui.

CHAPITRE V.

Si Tirola, avec son expression de bonté, n'avait pas eu un regard si faux, si sa physionomie eût été plus noble, j'aurais cédé à la tentation d'en faire mon ambassadeur; et peut-être un billet de moi, arrivé à temps à mon ami, lui aurait donné le moyen de réparer quelque erreur; peut-être cela eût-il sauvé, non pas lui, (le pauvre garçon n'était déjà que trop découvert!) mais plusieurs autres et moi.

Patience! les choses devaient aller ainsi.

Je fus appelé pour la continuation de mon interrogatoire, et cela dura toute cette journée et plusieurs autres, sans autre intervalle que celui des repas.

Tout le temps que le procès ne fut pas terminé, les jours s'écoulaient

Digitized by Google

rapides pour moi, tant étaient grands ma contention d'esprit pour ces réponses sans fin à des demandes si diverses, et mon recueillement aux heures du dîner et le soir, afin de réfléchir à tout ce que l'on m'avait demandé et à ce que j'avais répondu, et, aussi, à tous les points sur lesquels je serais probablement encore interrogé.

A la fin de la première semaine il m'arriva un grand déplaisir. Mon pauvre Pierre, désireux, autant que je l'étais moi-même, d'établir entre nous quelque communication, m'envoya un billet, et se servit pour cela, non de quelqu'un des guichetiers, mais d'un pauvre prisonnier qui venait avec eux faire quelque service dans nos cellules. C'était un homme de soixante à soixante-dix ans, condamné à je ne sais combien d'années de détention.

Avec une épingle que j'avais, je me piquai un doigt, et je traçai de mon sang quelques lignes de réponse, que je remis au messager. Il eut le malheur d'être épié, fouillé, trouvé porteur du billet, et, si je ne me trompe, bâtonné. J'entendis des cris affreux qui me parurent venir du malheureux vieillard, et je ne le revis jamais.

Appelé à l'instruction, je frémis en me voyant présenter mon petit papier barbouillé de sang (et qui, grâce au ciel, ne parlait que de choses fort innocentes, et avait l'air d'un simple bonjour). On me demanda avec quoi je m'étais tiré du sang, on m'enleva l'épingle, et on rit de nous voir joués. Hélas! je ne riais pas, moi! Je ne pouvais chasser de ma vue le vieux messager. J'aurais volontiers souffert un châtiment quelconque, pourvu qu'ils lui pardonnassent; et lorsqu'arrivèrent à mes oreilles les cris que je croyais être de lui, mon cœur se remplit de larmes.

Ce fut en vain que je m'informai bien des fois de lui au geôlier et aux guichetiers. Ils hochaient la tête, et disaient : « Il l'a payé cher, celui-là — Il ne refera pas de semblables coups. — Il est un peu plus tranquille maintenant. » Ils ne voulaient pas s'expliquer davantage.

Faisaient-ils allusion par là à l'étroite prison dans laquelle était

Digitized by Google

retenu cet infortuné, ou parlaient-ils ainsi parce qu'il était mort sous les coups de bâton ou à la suite de ces coups?

Un jour, il me sembla le voir au delà de la cour, sous le portique, avec une charge de bois sur les épaules. Mon cœur palpita comme si j'avais revu un frère.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Quand je ne fus plus martyrisé par les interrogatoires et que rien ne vint plus occuper mes journées, alors je sentis amèrement le poids de la solitude.

On me permit bien d'avoir une Bible et le Dante; le concierge mit bien sa bibliothèque à ma disposition : elle consistait en quelques romans de Scudéry, du Piazzi et pire encore; mais mon esprit était trop agité pour pouvoir s'appliquer à une lecture quelconque. J'apprenais chaque jour un chant du Dante par cœur; et cet exercice était cependant si machinal, que je le faisais en pensant moins à ses vers qu'à mes malheurs. Il en était, pour moi, de même en lisant toute autre chose, excepté quelquefois certains passages de la Bible. Ce livre divin, que j'avais toujours beaucoup aimé, même quand je me croyais incrédule, je l'étudiais maintenant avec plus de respect que jamais. Mais, en dépit de ma bonne volonté, je lisais bien souvent ayant l'esprit à autre chose, et je ne le comprenais pas. Peu à peu je devins capable de méditer plus fortement et de le goûter chaque jour davantage.

Cette lecture ne me donna jamais la moindre disposition à la bigoterie, c'est-à-dire à cette dévotion mal entendue qui rend pusillanime ou fanatique. Elle m'enseignait, au contraire, à aimer Dieu et les hommes, à désirer toujours davantage le règne de la justice, à abhorrer l'iniquité en pardonnant aux coupables. Le christianisme, au lieu de détruire en moi ce que la philosophie pouvait y avoir produit de bon, le confirmait, lui donnait de la valeur par des raisons plus élevées, plus puissantes.

Un jour, ayant lu qu'il faut prier sans cesse, et que la véritable

Digitized by Google

prière ne consiste pas à marmotter beaucoup de paroles à la façon des païens, mais à adorer Dieu avec simplicité, tant en paroles qu'en actions, et à faire que les unes et les autres soient l'accomplissement de sa sainte volonté, je me proposai de commencer sérieusement cette incessante prière, c'est-à-dire de ne plus me permettre même une pensée, qui ne fût animée du désir de me conformer aux décrets de Dieu.

Les formules de prières que je récitais en adorant Dieu furent toujours en petit nombre, non par mépris de ma part (car je les crois très-salutaires, aux uns plus, aux autres moins, pour fixer l'attention dans le culte), mais parce que je me sens fait de manière à ne pouvoir en réciter beaucoup sans laisser errer mon esprit dans des distractions et mettre l'idée du culte en oubli.

Cette attention à me tenir continuellement en présence de Dieu, loin d'être un effort fatigant de la pensée et un sujet de crainte, était pour moi pleine de douceur. N'oubliant pas que Dieu est toujours près de nous, qu'il est en nous, ou plutôt que nous sommes en lui, la solitude perdait de jour en jour de son horreur pour moi. — Ne suis-je pas en très-bonne compagnie ? me disais-je; et mon âme redevenait sereine, et je fredonnais, et je sifflais avec plaisir et attendrissement.

— Eh bien! pensais-je, une fièvre n'aurait-elle pas pu venir et m'emporter au tombeau ? Tous ceux que je chéris, qui, en me perdant, se seraient abandonnés aux larmes, auraient cependant acquis peu à peu la force de se résigner à mon absence. Au lieu d'une tombe, c'est une prison qui m'a dévoré : dois-je croire que Dieu ne leur accordera pas un égal courage ?

Mon cœur élevait pour eux les vœux les plus ardents, quelquefois accompagnés de larmes; mais ces larmes mêmes étaient mêlées de douceur. J'avais pleine confiance que Dieu soutiendrait les miens et moi. Je ne me suis pas trompé.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

Vivre libre est bien plus doux que de vivre en prison ; qui en doute ? Et cependant, même au milieu des souffrances d'une prison, quand on pense que Dieu y est présent, que les joies du monde sont fugitives, que le vrai bonheur repose dans la conscience et non dans les objets extérieurs, on peut encore avec plaisir goûter la vie. En moins d'un mois, j'avais pris mon parti, je ne dirai pas avec une résignation parfaite, mais au moins d'une manière supportable. Je vis que, ne voulant pas commettre l'indigne action d'acheter l'impunité par la ruine d'autrui, mon sort ne pouvait être que la potence ou une longue captivité. Il fallait bien s'y résigner. — Je respirerai tant qu'ils me laisseront un souffle, me disais-je ; et quand ils me l'arracheront, je ferai comme tous les malades arrivés à leur dernier moment . je mourrai. —

Je m'étudiais à ne me plaindre de rien, et à donner à mon âme toutes les jouissances possibles. La plus ordinaire consistait à renouveler dans mon esprit l'énumération des biens qui avaient embelli mes jours : un excellent père, une excellente mère, des frères et des sœurs si bons, tels et tels amis, une bonne éducation, l'amour des lettres, etc. Qui plus que moi avait été comblé de félicité ? Pourquoi ne pas en rendre grâce à Dieu, quoique ma vie soit maintenant troublée par le malheur ? Quelquefois, en faisant cette énumération, je m'attendrissais et pleurais un instant ; mais bientôt revenaient le courage et la gaieté.

Dès les premiers jours, je m'étais fait un ami ; ce n'était ni le concierge, ni aucun des guichetiers, ni aucun des juges instructeurs. Je parle cependant d'une créature humaine. Qui était-ce donc ?—Un petit enfant, sourd-muet, de cinq à six ans. Le père et la mère

Digitized by Google

étaient des voleurs, et la loi les avait frappés. Le pauvre petit orphelin était élevé sous la garde de la police avec quelques autres enfants de la même condition. Ils habitaient tous une chambre en face de la mienne, et à certaines heures on leur ouvrait la porte, pour les faire sortir et leur faire prendre l'air dans la cour.

Le sourd-muet venait sous ma fenêtre, me souriait et gesticulait. Je lui jetais un beau morceau de pain; il le prenait, et, bondissant de joie, courait à ses camarades, et en donnait à tous; puis il venait manger sa petite portion près de ma fenêtre, en m'exprimant sa gratitude avec un sourire de ses beaux yeux.

Les autres enfants me regardaient de loin, mais n'osaient s'approcher : le sourd-muet avait pour moi une grande sympathie qui n'était plus dictée par le seul intérêt. Quelquefois il ne savait que faire du pain que je lui jetais, et il me faisait signe que lui et ses camarades avaient assez mangé, et ne pouvaient prendre plus de nourriture. S'il voyait venir un guichetier dans ma chambre, il lui donnait le pain pour qu'il me le rendît. Quoiqu'il n'attendît plus alors rien de moi, il continuait à folâtrer devant ma fenêtre avec une grâce toute aimable, jouissant du bonheur d'être vu de moi. Une fois, un guichetier permit à l'enfant d'entrer dans ma prison : à peine entré, il accourut m'embrasser les jambes, en poussant un cri de joie. Je le pris dans mes bras, et l'on ne saurait dire avec quels transports il me comblait de caresses. Que d'amour dans cette chère petite âme! Combien j'aurais désiré pouvoir le faire instruire et le sauver de l'abjection dans laquelle il se trouvait!

Je n'ai jamais su son nom. Lui-même ne savait pas en avoir un. Il était toujours gai, et je ne l'ai jamais vu pleurer qu'une seule fois, qu'il fut battu, je ne sais pourquoi, par le geôlier. Chose étrange! vivre en de tels lieux semble le comble de l'infortune, et cependant ce pauvre enfant avait certainement autant de félicité que peut en goûter à cet âge le fils d'un prince. Je faisais cette réflexion, et j'apprenais par là que l'humeur peut se rendre indépendante des

Digitized by Google

lieux. Gouvernons l'imagination, et nous serons bien presque partout. Un jour est bien vite passé; et quand le soir on se met au lit sans faim et sans douleurs aiguës, qu'importe si ce lit est placé entre des murs qu'on appelle prison, ou entouré de murs qu'on appelle maison ou palais?

Excellent raisonnement! Mais comment faire pour gouverner cette imagination? Je m'y essayais, et il me semblait bien parfois y réussir à merveille : mais d'autres fois elle triomphait avec tyrannie, et moi, dans mon dépit, je m'étonnais de ma faiblesse.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

Dans ma disgrâce, je suis cependant heureux, disais-je, qu'ils m'aient donné une prison au rez-de-chaussee, sur cette cour, où à quatre pas de moi vient ce cher enfant, avec qui je parle un langage muet et cependant si doux! Admirable intelligence humaine! Que de choses nous nous disons, lui et moi, par l'expression si variée des regards et de la physionomie! Comme il règle ses mouvements avec grâce quand je lui souris! Comme il les corrige quand il voit qu'ils me déplaisent! Comme il comprend que je l'aime, quand il caresse ou régale quelqu'un de ses camarades! Personne au monde ne se l'imagine, et pourtant, moi, debout à ma fenêtre, je puis être une sorte d'instituteur pour cette pauvre petite créature. A force de répéter ce mutuel exercice de signes, nous perfectionnerons ce moyen de communication de nos idées. Plus il sentira qu'il s'instruit et s'ennoblit par ses relations avec moi, plus il m'affectionnera. Je serai pour lui le génie de la raison et de la bonté; il apprendra à me confier ses douleurs, ses jouissances, ses désirs; et moi à le consoler, à élever son âme, à le diriger dans toute sa conduite. Qui sait si, tenant mon sort indécis de mois en mois, ils ne me laisseront pas vieillir ici? Qui sait si cet enfant ne croîtra pas sous mes yeux, et ne sera pas employé à quelque service dans la maison? Avec autant d'intelligence qu'il en montre, que pourra-t-il devenir? Hélas! rien de plus qu'un bon guichetier ou quelque autre chose de semblable. Eh bien! n'aurai-je pas fait une bonne œuvre, si je contribue à lui inspirer le désir de plaire aux gens honnêtes et à lui-même, à lui donner l'habitude des sentiments bienveillants?

Ce monologue était très-naturel. J'ai toujours eu beaucoup de penchant pour les enfants, et la mission d'instituteur me paraissait

Digitized by Google

sublime. J'accomplissais cette mission depuis quelques années auprès de Jacques et Jules Porro, deux jeunes gens de belle espérance, que j'aimais et que j'aimerai toujours comme des fils. Dieu sait combien de fois dans ma prison j'ai pensé à eux! combien je m'affligeais de ne pouvoir compléter leur éducation! quels vœux ardents je formais pour qu'ils rencontrassent un nouveau maître, qui m'égalât dans mon amour pour eux!

Quelquefois je m'écriais en moi-même :—Quelle grossière parodie que ceci! Au lieu de Jacques et Jules, enfants ornés des plus brillants prestiges que puissent donner la nature et la fortune, le sort me donne pour disciple un pauvre petit sourd-muet en haillons, fils d'un voleur!... qui tout au plus deviendra guichetier, ce qu'en termes un peu moins choisis on nommerait sbire.

Ces réflexions me confondaient, me décourageaient. Mais à peine entendais-je le cri perçant de mon petit muet que tout mon sang bouillonnait comme celui d'un père qui entend la voix de son fils. Et ce cri et sa vue dissipaient en moi toute idée humiliante pour lui. — Est-ce donc sa faute s'il est couvert de haillons, s'il a une infirmité, s'il est d'une race de voleurs? Une âme humaine, dans l'âge d'innocence, est toujours digne de respect. Ainsi me disais-je; et je le regardais chaque jour avec plus d'amour, et il me semblait le voir croître en intelligence, et je me confirmais dans la douce pensée de m'appliquer à ennoblir son âme; et repassant dans mon imagination toutes les chances possibles, je pensais que peut-être un jour je sortirais de prison, et que je trouverais moyen de placer cet enfant dans une école de sourds-muets, et de lui ouvrir ainsi la voie à une condition plus belle que celle d'un sbire.

Pendant que je m'occupais ainsi délicieusement de son bonheur, deux guichetiers vinrent un jour me prendre.

— Il faut changer de logis, monsieur.

— Que voulez-vous dire?

— Nous avons ordre de transférer monsieur dans une autre chambre.

Digitized by Google

— Pourquoi ?

— Quelque autre gros oiseau a été pris, et cette chambre étant la meilleure.... Monsieur comprend bien....

— Je comprends : c'est la première halte des nouveaux arrivés.

Et ils me firent passer dans la partie opposée de la cour; mais, hélas! ce n'était plus un rez-de-chaussée, d'où je pusse converser avec le petit muet. En traversant la cour, je vis ce cher petit assis à terre, étonné, triste. Il comprit qu'il me perdait. En un instant il se leva, accourut à ma rencontre; les guichetiers voulaient l'éloigner : je le pris dans mes bras, et, tout sale qu'il était, je l'embrassai et l'embrassai encore avec tendresse, et je me séparai de lui, — dois-je le dire? — les yeux inondés de larmes.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

Pauvre cœur! tu aimes si facilement et avec tant d'ardeur, et à combien de séparations, hélas! n'as-tu pas été déjà condamné! Celle-ci ne fut certes pas la moins douloureuse; et je la ressentis d'autant plus que mon nouveau logement était extrêmement triste. Une mauvaise chambre, obscure, sale, avec une fenêtre ayant aux croisées, non des vitres, mais du papier, et dont les murs étaient souillés de grossières peintures faites avec des couleurs que je n'ose nommer; et dans les endroits où il n'y avait pas de peintures, on voyait des inscriptions. Beaucoup portaient seulement le prénom, le nom et la patrie de quelque infortuné, avec la date du jour funeste de son arrestation. Quelques-unes ajoutaient des exclamations contre de faux amis, contre eux-mêmes, contre une femme, contre le juge, etc. D'autres étaient des mémoires biographiques abrégés. D'autres, enfin, contenaient des sentences morales. On y voyait ces paroles de Pascal :

« Que ceux qui combattent la religion apprennent au moins ce qu'elle est avant de la combattre. Si cette religion se vantait d'avoir une vue claire de Dieu, et de le posséder sans voile, ce serait la combattre que de dire que *l'on ne voit rien dans le monde qui le montre avec tant d'évidence*. Mais puisqu'elle dit au contraire que les hommes sont dans les ténèbres et dans l'éloignement de Dieu, qui s'est caché à leur connaissance; que c'est même le nom qu'il se donne dans les Écritures, *Deus absconditus*... quel avantage peuvent-ils tirer lorsque, dans la négligence qu'ils professent quant à la science de la vérité, ils s'écrient que, cette vérité, rien ne la leur montre! »

Digitized by Google

Plus bas était écrit (paroles du même auteur) .

« Il ne s'agit pas ici du frivole intérêt de quelque personne étrangère, il s'agit de nous-mêmes et de notre tout. L'immortalité de l'âme est une chose qui nous importe si fort et qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. »

Une autre inscription disait :

« Je bénis la prison, parce qu'elle m'a fait connaître l'ingratitude des hommes, ma misère, et la bonté de Dieu. »

A côté de ces humbles paroles, étaient les plus violentes et les plus orgueilleuses imprécations d'un homme qui se disait athée, et qui se déchaînait contre Dieu, comme s'il eût oublié avoir dit qu'il n'y a pas de Dieu.

Après une colonne de ces blasphèmes, en venait une d'injures contre les lâches (il les appelait ainsi), que l'infortune et la prison rendent religieux.

Je montrai ces infamies à un des guichetiers, et lui demandai qui les avait écrites.

— Je suis ravi d'avoir trouvé cette inscription, dit-il : il y en a tant, et j'ai si peu le temps de chercher!

Et sans ajouter un mot, il se mit à gratter le mur avec son couteau pour la faire disparaître.

— Pourquoi cela? lui dis-je.

— Parce que le pauvre diable qui l'a écrite, et qui a été condamné à mort pour homicide avec préméditation, s'en est repenti, et m'a fait prier de lui faire cette charité.

— Dieu lui pardonne! m'écriai-je; quel homicide avait-il commis?

— Ne pouvant tuer son ennemi, il se vengea en lui tuant son fils, le plus bel enfant qui fût sur la terre.

Je fus saisi d'horreur. La férocité peut-elle en venir à ce point! Et un tel monstre tenait le langage insultant d'un homme supérieur à toutes les faiblesses humaines! Tuer un innocent! un enfant!

Digitized by Google

CHAPITRE X.

Dans ma nouvelle chambre, si sombre et si repoussante, privé de a compagnie de mon cher muet, j'étais accablé de tristesse. Je restais plusieurs heures à la fenêtre, qui donnait sur une galerie, et au delà de la galerie on voyait l'extrémité de la cour et la fenêtre de ma première chambre. Qui m'y avait remplacé? J'y voyais un homme qui se promenait sans cesse avec la démarche rapide d'une personne vivement agitée. Deux ou trois jours après, je vis qu'on lui avait donné de quoi écrire, et alors il se tenait toute la journée à sa table.

Digitized by Google

Enfin je le reconnus. Il sortait de sa chambre accompagné du geôlier : il allait à l'interrogatoire. C'était Melchior Gioja !

Mon cœur se serra.—Et toi aussi, homme d'un si grand mérite, te voilà ici ! (Il fut plus heureux que moi; après quelques mois de détention, il fut remis en liberté.)

La vue de toute bonne créature me console, m'attache, me fait penser. Ah ! penser et aimer sont un grand bien ! J'aurais donné ma vie pour sauver Gioja de prison ; et cependant le voir là me soulageait.

Après avoir été long-temps à le regarder, à deviner d'après ses mouvements s'il avait l'esprit tranquille ou inquiet, à faire des vœux pour lui, je me sentais plus fort, riche d'une plus grande abondance d'idées, plus satisfait de moi-même. Cela montre que l'image d'une créature humaine, pour laquelle on a de l'amour, suffit pour tempérer les ennuis de la solitude. J'avais d'abord été redevable de ce bienfait à un pauvre enfant muet, et maintenant je le devais à la vue éloignée d'un homme de haut mérite.

Probablement un guichetier lui dit où j'étais. Un matin, en ouvrant sa fenêtre, il agita son mouchoir comme pour me saluer. Je lui répondis par le même signe. Oh ! quel plaisir inonda mon âme en ce moment ! Il me semblait que la distance avait disparu, que nous étions ensemble. Mon cœur bondissait comme celui d'un amant qui revoit sa bien-aimée. Nous gesticulions sans nous comprendre et avec la même vivacité que si nous nous étions compris; ou plutôt nous nous comprenions réellement : ces gestes voulaient dire tout ce que nos âmes éprouvaient, et l'un n'ignorait pas ce que ressentait l'autre.

Quelles consolations semblaient nous promettre dans l'avenir ces saluts affectueux ! Et l'avenir vint, mais ces saluts ne furent plus renouvelés ! Chaque fois que je revoyais Gioja à sa fenêtre, je faisais voltiger mon mouchoir. Mais en vain ! Les guichetiers me dirent qu'on lui avait défendu de provoquer mes signes ou d'y répondre. Néanmoins il me regardait souvent, et je le regardais aussi, et nous disions ainsi encore bien des choses.

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

Sur la galerie qui était au-dessous de ma fenêtre, au niveau de ma prison, passaient et repassaient du matin au soir d'autres prisonniers, accompagnés par un guichetier; ils allaient aux interrogatoires et en revenaient. C'étaient pour la plupart des gens de la plus basse condition. J'en vis cependant aussi quelques-uns qui ne semblaient pas appartenir à la classe des malfaiteurs. Quoique je ne pusse pas fixer long-temps mes regards sur eux, tant leur passage était rapide, ils attiraient cependant mon attention; tous plus ou moins me causaient de l'émotion. Ce triste spectacle, dans les premiers jours, accroissait mes douleurs; mais peu à peu je m'y accoutumai, et il finit même par diminuer l'horreur de ma solitude.

Il me passait pareillement sous les yeux grand nombre de femmes arrêtées. De cette galerie on allait, par une voûte, sur une autre cour, et là étaient les prisons des femmes et l'infirmerie. Un seul mur assez mince me séparait d'une des chambres des femmes. Souvent les pauvres créatures m'assourdissaient de leurs chansons, et quelquefois de leurs querelles. Le soir, lorsque toutes les rumeurs avaient cessé, je les entendais s'entretenir ensemble.

Si j'avais voulu entrer en conversation avec elles, je l'aurais pu. Je me retins, je ne sais pourquoi. Par timidité? par fierté? par prudence et par crainte de m'affectionner pour des femmes dégradées? Ce devait être pour ces trois motifs réunis. La femme, quand elle est ce qu'elle doit être, est pour moi une créature si sublime! La voir, l'entendre, lui parler remplit mon âme de nobles illusions;

Digitized by Google

mais avilie, méprisable, elle me confond, elle m'afflige, elle désenchante mon cœur.

Et cependant.... (les *cependant* sont indispensables pour peindre l'homme, cet être si complexe) parmi ces voix de femmes il y en avait de tendres, et celles-là — pourquoi ne pas le dire? — celles-là m'étaient chères. L'une d'elles était plus douce que les autres, on l'entendait plus rarement, et elle n'exprimait point de pensées vulgaires. Elle chantait peu, et le plus souvent ces deux seuls vers si pathétiques :

Chi rende alla meschina
La sua felicità[1]?

Quelquefois elle chantait des litanies. Les autres l'accompagnaient de leurs voix; mais j'avais le don de discerner celle de Madeleine entre toutes les autres, qui semblaient acharnées à m'ôter ce plaisir.

Oui, cette infortunée se nommait Madeleine. Quand ses compagnes racontaient leurs douleurs, elle compatissait à leurs maux, elle gémissait, et répétait : « Courage, ma chère, le Seigneur n'abandonne personne. »

Qui pouvait m'empêcher de me l'imaginer belle et plus malheureuse que coupable, née pour la vertu, capable d'y revenir, si elle s'en était écartée? Qui pourrait me blâmer si je m'attendrissais en l'entendant, si je l'écoutais avec vénération, si je priais pour elle avec une ferveur particulière?

L'innocence est respectable, mais combien l'est aussi le repentir! Le meilleur des hommes, l'homme-Dieu, dédaignait-il de porter un regard de pitié sur les pécheresses, de respecter leur confusion, de les admettre au nombre des âmes qu'il honorait le plus? Pourquoi méprisons-nous tant la femme tombée dans l'ignominie?

En raisonnant ainsi, je fus cent fois tenté d'élever la voix, et de faire une déclaration d'amour fraternel à Madeleine. Une fois j'avais déjà commencé la première syllabe de son nom : « Mad...! » Chose

[1] « Qui rendra à la pauvrette sa félicité perdue? »

Digitized by Google

étrange! le cœur me battait comme à un amoureux de quinze ans; et pourtant, moi j'en avais trente et un, et ce n'est plus l'âge de ces palpitations d'enfant.

Je ne pus continuer. Je recommençai : « Mad...! Mad...! » et ce fut en vain. Je me trouvai ridicule, et m'écriai avec colère : « Matto! » et non Mad...

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

Ainsi finit mon roman avec la pauvre créature; mais je lui fus redevable des plus douces impressions pendant plusieurs semaines. Souvent j'étais mélancolique, et sa voix me récréait : souvent, en pensant à la bassesse et à l'ingratitude des hommes, je m'irritais contre eux, je haïssais l'univers, et la voix de Madeleine venait alors me disposer à la compassion et à l'indulgence.

— Puisses-tu, ô pécheresse inconnue, n'avoir pas été condamnée à une peine trop sévère! Et à quelque châtiment que tu aies été assujettie, puisses-tu en profiter pour te réhabiliter, et vivre et mourir chère au Seigneur! Puisses-tu être plainte et respectée de tous ceux qui te connaissent, comme tu l'as été de moi qui ne t'ai pas connue! Puisses-tu inspirer, à tous ceux qui te verront, la patience, la douceur, le désir de la vertu, la confiance en Dieu, comme tu l'inspiras à celui qui t'aima sans te voir! Mon imagination a pu se tromper en te montrant belle à mes yeux; mais ton âme, j'en suis certain, était belle. Tes compagnes parlaient grossièrement, et toi avec pudeur et noblesse; elles blasphémaient, et toi tu bénissais Dieu; elles se disputaient, et tu apaisais leurs différends. Si quelqu'un t'a présenté la main pour te retirer de la carrière du déshonneur, s'il t'a comblée de bienfaits avec délicatesse, s'il a essuyé tes larmes, que toutes les consolations pleuvent sur lui, sur ses fils et les fils de ses fils! —

A côté de ma prison en était une autre habitée par plusieurs hommes. Je les entendais aussi parler. L'un d'eux surpassait les

Digitized by Google

autres en autorité, non qu'il parût être d'une condition plus distinguée, mais par plus de faconde et d'audace. Il faisait, comme on dit, le docteur. Il discutait, et réduisait au silence ses antagonistes par l'accent impérieux de sa voix et la fougue de ses paroles; il leur dictait ce qu'ils devaient penser et sentir, et ceux-ci, après quelque résistance, finissaient par lui donner en tout raison.

Les malheureux! Pas un d'eux qui tempérât les ennuis de la prison, en exprimant quelque doux sentiment, quelque pensée de religion et d'amour!

Le chef de ces voisins me salua, et je lui répondis. Il me demanda comment je passais *cette maudite vie*. Je lui dis que, bien que triste, il n'y avait pas pour moi de vie maudite, et que, jusqu'à la mort, il fallait rechercher le plaisir de penser et d'aimer.

— Expliquez-vous, monsieur, expliquez-vous.—

Je m'expliquai, et ne fus pas compris. Et quand, après d'ingénieuses circonlocutions préparatoires, j'eus le courage d'indiquer, comme exemple, la tendresse si chère à mon cœur qui s'éveillait en moi à la voix de Madeleine, le chef jeta un grand éclat de rire.

— Qu'y a-t-il? qu'y a-t-il? s'écrièrent ses compagnons.—

Le profane leur répéta mes paroles d'une manière burlesque : les risées éclatèrent en chœur; et j'offris alors complétement la figure d'un sot.

Il en est en prison comme dans le monde : ceux qui mettent leur science à s'irriter, à se plaindre, à dénigrer, croient que c'est folie de compatir aux souffrances, d'aimer, et de se consoler par de belles illusions qui honorent l'humanité et son Auteur.

Digitized by Google

CHAPITRE XIII.

Je les laissai rire et ne leur répondis pas une syllabe. Les voisins m'adressèrent deux ou trois fois la parole; je gardai le silence.

— Il ne se mettra plus à la fenêtre. — Il sera parti. — Il aura été

Digitized by Google

tendre l'oreille aux soupirs de Madeleine. — Il se sera blessé de nos éclats de rire. —

C'est ainsi qu'ils parlèrent pendant un moment; à la fin le chef imposa silence aux autres qui chuchotaient sur mon compte.

— Taisez-vous, imbéciles, vous ne savez pas ce que vous dites. Le voisin n'est pas si âne que vous croyez. Vous n'êtes capables de réfléchir sur rien. Moi j'éclate de rire d'abord, mais ensuite je réfléchis. Les plus obscurs vauriens savent faire les enragés comme nous le faisons. Mais un peu plus de douce gaieté, un peu plus de charité, un peu plus de foi dans les bienfaits du ciel, là, sincèrement, qu'est-ce que cela vous semble indiquer?

— Maintenant que je réfléchis aussi, moi, répondit l'un, il me semble que c'est un signe qu'on est un peu moins vaurien.

— Bravo! s'écria le chef avec un hurlement de stentor; cette fois je reviens à avoir quelque estime de ta caboche. —

Je ne me sentais pas trop fier de passer simplement pour *un peu moins vaurien* qu'eux; et cependant j'éprouvais une sorte de joie en voyant ces malheureux reconnaître l'importance de cultiver les sentiments bienveillants.

J'agitai le châssis, comme si je fusse revenu à la fenêtre. Le chef m'appela. Je répondis, espérant qu'il avait envie de moraliser à ma manière. Je me trompais. Les esprits vulgaires évitent les raisonnements sérieux : si une noble vérité vient à briller à leurs yeux, ils sont capables d'y applaudir un instant; mais bientôt ils en détachent leurs regards, et ne résistent pas à l'envie de montrer de l'esprit en mettant en doute et en raillant cette vérité.

Il me demanda ensuite si j'étais en prison pour dettes.

— Non.

— Peut-être accusé d'escroquerie? Accusé à tort, bien entendu.

— Je suis accusé de tout autre chose.

— D'affaires d'amour?

— Non.

Digitized by Google

— D'homicide?

— Non.

— De carbonarisme?

— Précisément.

— Et qu'est-ce que ces carbonari?

— Je les connais si peu, que je ne saurais vous le dire.—

Un guichetier nous interrompit en grande colère, et, après avoir accablé mes voisins d'injures, il se tourna vers moi avec la gravité, non d'un sbire, mais d'un maître, et me dit : — Fi donc, monsieur! s'abaisser à converser avec toute sorte de gens! Monsieur sait-il que ces gens-là sont des voleurs? —

Je rougis, et ensuite je rougis d'avoir pu rougir, car il me sembla que descendre à converser avec toute sorte d'infortunés était plutôt bonté que crime.

CHAPITRE XIV.

La matinée suivante j'allai à la fenêtre pour voir Melchior Gioja, mais je ne conversai plus avec les voleurs. Je répondis à leur salut, et leur dis qu'il m'avait été défendu de parler.

Je vis arriver le greffier qui m'avait fait subir mes interrogatoires; il m'annonça avec mystère une visite qui devait me faire plaisir. Et quand il pensa m'avoir suffisamment préparé, il me dit : — En un mot c'est votre père; ayez la bonté de me suivre.

Digitized by Google

Je le suivis en bas dans les bureaux, palpitant de joie et de tendresse, et m'efforçant d'avoir un aspect serein qui tranquillisât mon pauvre père.

Lorsqu'il avait su mon arrestation, il avait espéré qu'il ne s'agissait que de soupçons de faible importance, et que je sortirais bientôt de prison. Mais, voyant ma détention se prolonger, il était venu solliciter le gouvernement autrichien pour ma mise en liberté. Tristes illusions de l'amour paternel! Il ne pouvait croire que j'eusse été assez téméraire pour m'exposer aux rigueurs des lois, et la gaieté étudiée avec laquelle je lui parlai lui persuada que je n'avais pas de malheurs à craindre.

Le court entretien qui nous fut accordé me causa une agitation indicible, d'autant plus que je m'efforçais de réprimer toute apparence de trouble. Le plus difficile fut de la contenir quand il fallut nous séparer.

Dans les circonstances où était l'Italie, je tenais pour assuré que l'Autriche donnerait des exemples extraordinaires de rigueur, et que je serais condamné à mort ou à bien des années de prison. Dissimuler cette conviction à un père! le bercer d'illusions en lui montrant l'espérance fondée de ma prochaine liberté! ne pas fondre en larmes en l'embrassant, en lui parlant de ma mère, de mes frères et de mes sœurs, que je n'espérais plus revoir sur la terre! le prier d'une voix calme de venir encore me voir s'il le pouvait! Rien, jamais, ne me coûta de si cruels efforts!

Il se sépara de moi plein de consolation, et moi je retournai dans ma prison le cœur déchiré.

Lorsque je me retrouvai seul, j'espérai pouvoir me soulager en m'abandonnant aux pleurs. Ce soulagement me manqua. J'éclatai en sanglots, et je ne pus verser une larme. Le chagrin de ne pouvoir pleurer est une des plus grandes douleurs, et combien de fois je l'ai éprouvé!

Je fus pris d'une fièvre ardente avec un violent mal de tête. Je

Digitized by Google

ne pus prendre une cuillerée de potage de toute la journée. — Oh ! me disais-je, si c'était une maladie mortelle, qui abrégeât mon martyre !

Stupide et lâche désir ! Dieu ne l'exauça pas, et maintenant je lui en rends grâces. Et je lui en rends grâces non-seulement parce qu'après dix ans de prison j'ai revu ma famille chérie, et que je puis me dire heureux, mais aussi parce que les souffrances ajoutent une valeur à l'homme ; or, je veux espérer qu'elles n'ont pas été inutiles pour moi.

Digitized by Google

CHAPITRE XV.

Deux jours après, mon père revint. J'avais bien dormi pendant la nuit, et j'étais sans fièvre. Je repris des manières dégagées et enjouées, et personne ne se douta de ce que mon cœur avait souffert et souffrait encore.

— J'ai la confiance, me dit mon père, que dans quelques jours tu seras renvoyé à Turin. Nous avions déjà préparé ta chambre, et nous t'attendions avec une grande anxiété. Les devoirs de mon emploi m'obligent à repartir. Fais en sorte, ô je t'en prie! fais en sorte de me rejoindre bientôt.—

Son affectueuse et mélancolique tendresse me déchirait l'âme. La feinte me semblait commandée par la piété filiale, et cependant je n'en usais qu'avec une sorte de remords. N'eût-il pas été plus digne de mon père et de moi que je lui eusse dit : — Il est probable que nous ne nous reverrons plus dans ce monde! Séparons-nous en hommes, sans murmurer, sans gémir; et que j'entende prononcer sur ma tête la bénédiction paternelle!—

Ce langage m'aurait plu mille fois davantage que la feinte. Mais je regardais les yeux de ce vénérable vieillard, ses traits, ses cheveux gris, et il ne me semblait pas que l'infortuné pût avoir la force d'entendre de telles choses.

Et si, pour ne pas vouloir le tromper, je l'avais vu s'abandonner au désespoir, peut-être s'évanouir, peut-être (pensée horrible!) être frappé par la mort dans mes bras?

Je ne pus donc lui dire la vérité, ni même la lui laisser entrevoir!

Digitized by Google

Ma sérénité factice lui fit pleinement illusion. Nous nous séparâmes sans larmes. Mais, de retour dans ma prison, je ressentis les mêmes angoisses que la première fois, ou de plus cruelles encore; et ce fut en vain que j'invoquai le don des larmes.

Me résigner à toute l'horreur d'une longue captivité, me résigner à l'échafaud, était dans la mesure de mes forces; mais me résigner à l'immense douleur qu'en auraient éprouvée mon père, ma mère, mes frères et mes sœurs, ah! c'était à quoi toutes mes forces ne pouvaient suffire.

Je me prosternai alors à terre avec une ferveur que je n'avais jamais sentie si forte, et je prononçai cette prière :

— Mon Dieu, j'accepte tout de ta main ; mais fortifie si puissamment les cœurs à qui j'étais nécessaire, que je cesse de leur être tel, et que la vie d'aucun d'eux ne s'abrège pour cela d'un seul jour!—

Oh! bienfait de la prière! Je restai plusieurs heures l'âme élevée à Dieu, et ma confiance croissait à mesure que je méditais sur la bonté divine, à mesure que je méditais sur la grandeur de l'âme humaine qui sort de son égoïsme, et s'efforce de n'avoir plus d'autre volonté que la volonté de la Sagesse infinie.

Oui, cela se peut! Tel est le devoir de l'homme! La raison, qui est la voix de Dieu, la raison dit qu'il faut tout sacrifier à la vertu. Et serait-il accompli, ce sacrifice que nous lui devons, si dans les circonstances les plus douloureuses nous luttions contre la volonté de celui qui est le principe de toute vertu?

Quand le gibet ou tout autre martyre est inévitable, le craindre lâchement, ne pas savoir y marcher en bénissant le Seigneur, c'est l'indice d'une triste dégradation ou de l'ignorance. Et il faut non-seulement consentir à notre propre mort, mais encore à l'affliction que doivent en ressentir ceux qui nous sont chers. Tout ce qu'il nous est permis de demander, c'est que Dieu la tempère, c'est que Dieu nous soutienne tous : une telle prière est toujours exaucée.

Digitized by Google

CHAPITRE XVI.

Quelques jours s'écoulèrent, et moi j'étais toujours dans le même état; c'est-à-dire dans une tristesse douce, pleine de paix et de pensées religieuses. Il me paraissait que j'avais triomphé de toute faiblesse, et que je n'étais plus accessible à aucune inquiétude. Folle illusion! L'homme doit tendre à une constance parfaite, mais il n'y arrive jamais sur la terre. Quel événement vint donc me troubler? La vue d'un ami malheureux; la vue de mon bon Pierre, qui passa à quelques pieds de moi, sur la galerie, pendant que j'étais à la fenêtre. Ils l'avaient retiré de son cachot pour le conduire aux prisons criminelles.

Lui et ceux qui l'accompagnaient passèrent si vite qu'à peine eus-je le temps de le reconnaître, de voir le salut qu'il me fit, et de le lui rendre.

Pauvre jeune homme! A la fleur de l'âge, avec un génie plein de brillantes espérances, un caractère honnête, délicat, aimant, fait pour jouir glorieusement de la vie, précipité en prison pour raisons politiques, dans un temps où l'on n'est jamais sûr d'échapper aux coups foudroyants de la loi!

Je fus saisi d'une telle compassion pour lui, d'un tel désespoir de ne pouvoir le racheter, de ne pouvoir au moins le consoler par ma

Digitized by Google

présence et mes paroles, que rien ne pouvait me rendre un peu de calme. Je savais combien il aimait sa mère, son frère, ses sœurs, son beau-frère, ses petits neveux; combien il désirait avec ardeur contribuer à leur félicité, combien toutes ces personnes chéries lui rendaient son amour. Je sentais quelle devait être l'affliction de chacun d'eux dans une si grande disgrâce. Non, il n'y a pas de termes pour exprimer la fureur qui, alors, s'empara de moi. Et cette fureur se prolongea tellement, que je désespérais de l'apaiser jamais.

Cette crainte était encore une illusion. O affligés! qui vous croyez la proie d'une douleur invincible, horrible, toujours croissante, ayez un peu de patience, et vous serez détrompés! Paix souveraine, inquiétudes extrêmes, rien ne peut durer long-temps. Il faut bien se convaincre de cette vérité, pour ne pas s'enorgueillir aux heures de la félicité, et ne pas s'avilir au jour du revers.

A ma longue fureur succédèrent la lassitude et l'apathie; mais l'apathie n'est pas durable non plus, et je craignis d'avoir, désormais, à flotter sans relâche entre celle-ci et l'excès opposé. Je frémis d'horreur à la pensée d'un semblable avenir, et cette fois encore je recourus avec ardeur à la prière.

Je demandai à Dieu d'assister mon pauvre Pierre comme moi-même, et sa famille comme la mienne. Ce ne fut qu'en répétant ces vœux que je pus réellement me tranquilliser.

Digitized by Google

CHAPITRE XVII.

Mais, quand mon âme était calme, je réfléchissais aux fureurs qui m'avaient obsédé, et, m'indignant de ma faiblesse, j'étudiais le moyen de m'en guérir. Voici celui qui me réussit. Tous les matins, ma première occupation, après un court hommage au Créateur, était de faire une soigneuse et courageuse revue de tous les événements possibles et propres à m'émouvoir. Sur chacun d'eux j'arrêtais fortement mon imagination, et je m'y préparais : depuis les visites les plus chères jusqu'à la visite du bourreau, je me les représentais toutes. Ce triste exercice me sembla pendant quelques jours insupportable; mais je voulus y persévérer, et bientôt j'eus à m'en applaudir.

Le premier jour de l'an (1821), le comte Louis Porro obtint de venir me voir. La tendre et vive amitié qui existait entre nous, le besoin que nous avions de nous dire tant de choses, l'empêchement qu'apportait à cette effusion d'amitié la présence d'un greffier, les trop courts instants qu'il nous fut donné de rester ensemble, les sinistres pressentiments qui me remplissaient d'angoisses, les efforts que nous faisions l'un et l'autre pour paraître tranquilles, tout cela semblait devoir élever une des plus terribles tempêtes dans mon cœur. Cependant, séparé de cet ami si cher, je me sentis attendri, mais calme.

Tant il est utile de se prémunir contre les fortes émotions!

Le besoin que j'éprouvais d'acquérir un repos constant, venait

Digitized by Google

moins du désir de diminuer mes infortunes que de l'aspect dégradant sous lequel m'apparaissait le trouble de l'âme. Une intelligence agitée ne raisonne plus : entraînée par un tourbillon irrésistible d'idées exagérées, elle se forme une logique extravagante, furibonde et malveillante : elle se trouve dans un état tout à fait anti-philosophique, anti-chrétien.

Si j'étais prédicateur, j'insisterais souvent sur la nécessité de bannir l'inquiétude : on ne peut être bon qu'à ce prix. Comme il était pacifique avec lui-même et avec les autres, Celui que nous devons tous imiter! Il n'y a pas de grandeur d'âme, il n'y a pas de justice sans des idées modérées, sans un esprit porté plutôt à sourire qu'à s'irriter des événements de cette courte vie. La colère n'est bonne à quelque chose que dans le cas très-rare où il paraîtrait possible de s'en servir pour humilier un méchant et le retirer de l'iniquité.

Peut-être y a-t-il des fureurs d'une nature différente de celles que je connais, et qui sont moins condamnables. Mais celle qui jusqu'alors m'avait fait son esclave n'était pas une colère de pure affliction : il s'y mêlait toujours beaucoup de haine, une terrible tentation de maudire, et de me représenter la société ou tels et tels individus sous les couleurs les plus exécrables. Maladie épidémique du monde! L'homme se croit meilleur en abhorrant ses semblables. Il semble que tous les amis se disent à l'oreille : « Aimons-nous seulement entre nous : crions que tous les autres ne sont que vile canaille, et on nous prendra pour des demi-dieux. »

Chose étrange, que cette vie d'aigreur et d'emportement plaise si fort! On y met une espèce d'héroïsme. Si l'objet qui nous irritait hier est mort, on en cherche immédiatement un autre. — De qui me plaindrai-je aujourd'hui ? Qui haïrai-je? Serait-ce là le monstre?... Oh! bonheur! je l'ai trouvé. Venez, mes amis, déchirons-le!—

Ainsi va le monde : et, sans le déchirer, je puis bien dire qu'il va mal.

Digitized by Google

CHAPITRE XVIII.

Il n'y avait pas grande méchanceté à me plaindre de l'affreuse chambre où l'on m'avait placé. Par un heureux hasard, une meilleure devint vacante, et on me fit l'aimable surprise de me la donner.

N'aurais-je pas dû être très-content à pareille nouvelle? Et cependant... en un mot, je ne pus penser à Madeleine sans chagrin. Quel enfantillage! S'attacher toujours à quelque chose, même pour des raisons, en vérité, bien faibles! En sortant de cette misérable chambre, je jetai encore un regard en arrière vers ce mur contre

Digitized by Google

lequel je m'étais si souvent appuyé, tandis que, peut-être à un pied plus loin, s'appuyait aussi du côté opposé la pauvre pécheresse. J'aurais voulu entendre encore une fois ces deux vers pathétiques :

Chi rende alla meschina
La sua felicità.

Vain désir! Voilà une séparation de plus dans ma vie si pleine de disgrâces. Je ne veux pas en parler longuement pour ne pas faire rire de moi; mais je ne serais pas franc si je ne confessais que j'en fus attristé pendant plusieurs jours.

En m'en allant, je saluai deux des pauvres voleurs, mes voisins, qui étaient à la fenêtre. Le chef n'y était pas; mais, averti par ses compagnons, il accourut, et me rendit mon salut. Il se mit ensuite à fredonner l'air : *Chi rende alla meschina*. Voulait-il se moquer de moi? Je parie que, si je faisais cette question à cinquante personnes, quarante-neuf répondraient : « Oui. » Eh bien, malgré une si grande majorité, j'incline à croire que le bon voleur avait l'intention de me faire une gracieuseté. Je la reçus comme telle, et dans ma reconnaissance je lui donnai encore un dernier regard; et lui, étendant le bras hors des barreaux avec son bonnet à la main, il me fit encore un signe, au moment où je me tournais pour descendre l'escalier.

Quand je fus dans la cour, j'eus une consolation. Le petit muet était là sous le portique. Il me vit, me reconnut, et voulait accourir à ma rencontre. La femme du geôlier, je ne sais pourquoi, le saisit par le collet et le poussa dans la maison. J'eus du chagrin de ne pouvoir l'embrasser, mais les petits bonds qu'il fit pour courir vers moi m'émurent délicieusement. C'est une chose si douce d'être aimé!

C'était la journée des grandes aventures. Deux pas plus loin, je me trouvai près de la fenêtre de la chambre qui avait été la mienne, et dans laquelle maintenant était Gioja. — Bonjour, Melchior, lui dis-je en passant. Il leva la tête, et s'élançant vers moi il s'écria : — Bonjour, Silvio! —

Hélas! il ne me fut pas permis de m'arrêter un instant. Je tournai

Digitized by Google

sous la porte, je montai quelques marches, et j'arrivai dans une petite chambre assez propre, au-dessus de celle de Gioja.

Dès que j'eus fait apporter mon lit et que les guichetiers m'eurent laissé seul, mon premier soin fut de visiter les murs. Il y avait quelques souvenirs écrits, ceux-ci au crayon, ceux-là au charbon, d'autres avec une pointe acérée. Je trouvai deux strophes françaises fort gracieuses, que je regrette maintenant de n'avoir pas apprises par cœur. Elles étaient signées *le duc de Normandie*. Je me mis à les chanter en y adaptant l'air de ma pauvre Madeleine; mais voici qu'une voix se met à les chanter tout près de moi sur un autre air. Lorsque mon voisin eut fini, je criai « Bravo! » Et il me salua avec politesse, en me demandant si j'étais Français.

— Non; je suis Italien, et me nomme Silvio Pellico.

— L'auteur de *la Francesca da Rimini?*

— Précisément. —

Et ici un gracieux compliment et les condoléances d'usage sur ma détention.

Il me demanda dans quelle partie de l'Italie j'étais né.

— En Piémont, répondis-je; je suis de Saluces. —

Et ici un nouveau compliment fort gracieux sur le caractère et le génie des Piémontais, et une mention spéciale pour les hommes de mérite nés à Saluces, et en particulier pour Bodoni.

Ces quelques mots d'éloges avaient la finesse que sait employer une personne bien élevée.

— Maintenant qu'il me soit permis, lui dis-je, de vous demander, à vous, monsieur, qui vous êtes.

— Vous venez de chanter une chansonnette de ma façon.

— Ces deux charmantes petites strophes qui sont là sur le mur sont de vous?

— Oui, monsieur.

— Vous êtes donc.....

— L'infortuné duc de Normandie. —

Digitized by Google

CHAPITRE XIX.

Le geôlier, en passant sous nos fenêtres, nous fit taire.

— Quel infortuné duc de Normandie! me disais-je en moi-même, n'est-ce pas le titre que l'on donnait au fils de Louis XVI? Mais ce pauvre enfant est mort, on n'en peut douter. Eh bien, mon voisin sera un des malheureux qui ont essayé de le faire revivre.

Plusieurs déjà se sont fait passer pour Louis XVII, et ils ont été reconnus pour des imposteurs : quel plus haut degré de créance celui-ci doit-il obtenir?—

Digitized by Google

Quoique je cherchasse à rester dans le doute, une insurmontable incrédulité prévalait en moi, et continua dès lors à régner dans mon esprit. Néanmoins je résolus de ne pas mortifier cet infortuné, quelles que fussent les fables qu'il me racontât.

Peu d'instants après il recommença à chanter, et nous reprîmes la conversation.

A mes questions sur sa personne, il me répondit qu'il était réellement Louis XVII; et il se mit à déclamer avec force contre Louis XVIII, son oncle, l'usurpateur de ses droits.

— Mais ces droits, comment ne les avez-vous pas fait valoir à l'époque de la restauration?

— Je me trouvais alors mortellement malade à Bologne. A peine rétabli, je volai à Paris, je me présentai devant les Hautes Puissances, mais ce qui était fait était fait : l'injustice de mon oncle lu fit refuser de me reconnaître; ma sœur s'unit à lui pour m'accabler. Le bon prince de Condé fut le seul qui m'accueillit à bras ouverts, mais son amitié ne pouvait rien. Un soir, dans les rues de Paris, je fus assailli par des assassins armés de poignards, et j'eus bien de la peine à me soustraire à leurs coups. Après avoir erré quelque temps en Normandie, je retournai en Italie, et me fixai à Modène. De là écrivant sans cesse aux souverains de l'Europe, et particulièrement à l'empereur Alexandre, qui me répondait avec la plus grande politesse, je ne désespérais pas d'obtenir enfin justice, ou du moins de me voir assigner un apanage convenable, si leur politique me condamnait à sacrifier mes droits au trône de France. Je fus arrêté, conduit aux frontières du duché de Modène, et remis entre les mains du gouvernement autrichien. Maintenant, depuis huit mois je suis enseveli dans cette prison, et Dieu sait quand j'en sortirai!

Je n'ajoutai pas foi à toutes ses paroles. Mais qu'il fût enseveli dans une prison, c'était une vérité, et cela m'inspira une vive compassion.

Je le priai de me raconter en abrégé l'histoire de sa vie. Il me redit minutieusement toutes les particularités que je savais déjà

Digitized by Google

touchant Louis XVII; comment on le mit avec un scélérat, Simon le savetier; comment on le contraignit à attester une infâme calomnie contre les mœurs de la pauvre reine, sa mère, etc., etc.; enfin qu'étant en prison on vint le prendre pendant la nuit; qu'un enfant stupide du nom de Mathurin fut mis à sa place, tandis qu'on le faisait disparaître. Il y avait dans la rue une voiture à quatre chevaux, l'un des chevaux était une machine de bois dans laquelle on le cacha. Ils arrivèrent heureusement sur les bords du Rhin, et, après avoir passé la frontière, le général... (il me dit le nom, mais je ne m'en souviens pas), qui l'avait délivré, lui servit pendant quelque temps d'instituteur et de père, puis l'envoya ou le conduisit en Amérique. Là, le jeune roi sans royaume éprouva bien des péripéties dans sa fortune, souffrit la faim dans les déserts, fit la guerre, vécut honoré et heureux à la cour du roi du Brésil, fut calomnié, poursuivi, et obligé de s'enfuir. Il revint en Europe à la fin du règne de Napoléon; il fut retenu prisonnier à Naples par Joachim Murat; puis, quand il se vit libre et en position de réclamer le trône de France, il fut frappé à Bologne de cette funeste maladie pendant laquelle Louis XVIII fut couronné.

CHAPITRE XX.

Il racontait cette histoire avec un air surprenant de vérité. Pour moi, quoique ne pouvant le croire, je ne laissais pas de l'admirer. Tous les faits de la révolution française lui étaient très-connus; il en parlait avec une éloquence toute naturelle, et rapportait à tout propos les anecdotes les plus curieuses. Il y avait quelque chose de soldatesque dans son élocution, mais sans qu'elle manquât de cette élégance que donne l'usage de la bonne société.

— Me permettrez-vous, lui dis-je, de vous traiter en ami, et de ne pas vous donner de titres?

Digitized by Google

— C'est ce que je désire, répondit-il. J'ai du moins gagné à mon malheur l'avantage de pouvoir sourire de toutes les vanités. Je vous assure que je me glorifie plus de mon titre d'homme que de celui de roi.

Matin et soir nous nous entretenions longuement; et, malgré ce que je prenais en lui pour un jeu de comédie, son âme me semblait bonne, loyale et pleine du désir de tout bien moral. Plusieurs fois je fus sur le point de lui dire : — Pardonnez-moi, je voudrais croire que vous êtes Louis XVII, mais je vous confesse sincèrement que la conviction contraire prédomine en moi; ayez assez de franchise pour renoncer à cette fiction. — Et j'élaborais dans mon cerveau un beau sermon à lui faire sur la vanité de tout mensonge, même des mensonges qui paraissent innocents.

De jour en jour je différais; j'attendais toujours que notre intimité s'accrût encore de quelque degré, et jamais je n'osai exécuter mon dessein.

Quand je réfléchis à mon manque de hardiesse, je l'excuse quelquefois comme une nécessité de politesse, une crainte honnête de blesser, enfin que sais-je, moi? Mais ces excuses sont loin de me satisfaire, et je ne puis me dissimuler que je serais plus content de moi-même, si le sermon que j'avais conçu ne m'était pas resté dans le gosier. Feindre d'ajouter foi à une imposture est de la pusillanimité : il me semble que je ne le ferais plus.

Oui, de la pusillanimité! Certes, quoique l'on s'enveloppe dans des préambules pleins de délicatesse, c'est une chose bien dure à dire à quelqu'un : « Je ne vous crois pas. » Il se fâchera, nous perdrons le bonheur de jouir de son amitié, il nous accablera peut-être d'injures. Mais toute perte est plus honorable que le mensonge. Et peut-être l'infortuné qui nous accablerait d'injures, en voyant qu'une de ses impostures est mise en doute, finirait par admirer en secret notre sincérité, et ce serait pour lui un motif de réflexions qui le ramèneraient à une voie meilleure.

Les guichetiers étaient portés à croire qu'il était réellement

Digitized by Google

Louis XVII; et ayant vu déjà tant de changements de fortune, ils ne désespéraient pas de voir ce personnage monter un jour sur le trône de France, et se rappeler alors leur zèle empressé à le servir. Hormis tout concours à son évasion, ils lui prodiguaient les égards qu'il pouvait désirer.

C'est à quoi je dus l'honneur de voir ce grand personnage. Il était de taille moyenne, entre quarante et quarante-cinq ans; il avait un peu d'embonpoint et une physionomie tout à fait bourbonnienne. Il est probable qu'une ressemblance fortuite avec les Bourbons l'aura porté à jouer ce triste rôle.

Digitized by Google

CHAPITRE XXI.

Il faut que je m'accuse encore d'un indigne sacrifice au respect humain. Mon voisin n'était pas athée, et même il parlait quelquefois des sentiments religieux comme un homme qui les apprécie et n'y est pas étranger; mais il conservait toutefois beaucoup de préventions déraisonnables contre le christianisme, qu'il considérait moins dans son essence véritable que dans ses abus. La philosophie superficielle qui précéda et suivit en France la révolution, l'avait ébloui. Il lui paraissait qu'on pouvait adorer Dieu avec plus de pureté qu'en suivant la religion de l'Évangile. Sans avoir une grande connaissance de Condillac et de Tracy, il les vénérait comme d'éminents penseurs, et il s'imaginait que ce dernier avait donné la solution souveraine de toutes les ques ions possibles de la métaphysique.

Moi qui avais poussé plus avant mes études philosophiques, qui sentais la faiblesse de la doctrine expérimentale, qui connaissais les grossières erreurs de critique au moyen desquelles le siècle de Voltaire s'était attaché à diffamer le christianisme; moi qui avais lu Guénée et les autres écrivains courageux qui ont, avec lui, démasqué cette fausse critique; moi qui étais persuadé que l'on ne peut sans blesser la logique admettre Dieu et récuser l'Évangile; moi qui trouvais si vulgaire de se laisser aller au courant des opinions anti-chrétiennes, de ne pas savoir s'élever à reconnaître combien le catholicisme est simple et sublime lorsqu'on ne le considère pas à travers le prisme du ridicule, moi-même j'eus la bassesse de sacrifier au res-

Digitized by Google

pect humain. Les facéties de mon voisin me confondaient, quoique leur futilité ne pût m'échapper. Je dissimulai ma croyance, j'hésitai, je me demandai s'il était, ou non, opportun de le contredire; je me dis que cela était inutile, et je voulus me croire justifié.

O bassesse! bassesse! Qu'importe la force vaniteuse d'opinions accréditées, mais sans fondement! Il est vrai qu'un zèle intempestif est une indiscrétion, et peut irriter davantage celui qui ne croit pas. Mais confesser avec franchise et modestie à la fois ce que l'on tient fermement pour une importante vérité, le confesser là même où il est présumable qu'on ne sera pas approuvé, et qu'on ne saurait s'y soustraire à quelques dédains, c'est là précisément le devoir; et cette noble confession peut toujours se faire sans prendre à contre-temps le caractère d'un missionnaire.

C'est un devoir de confesser en tout temps une importante vérité; car si l'on ne peut espérer de la voir immédiatement reconnue, elle peut néanmoins donner aux âmes une disposition qui produira un jour une plus grande impartialité de jugement, et, par suite, le triomphe de la vérité.

Digitized by Google

CHAPITRE XXII.

Je restai dans cette chambre un mois et quelques jours. La nuit du 18 au 19 février (1821) je fus réveillé par le bruit des cadenas et des clefs; et je vis entrer quelques hommes avec une lanterne. La première idée qui se présenta à mon esprit, fut qu'ils venaient pour m'égorger; mais pendant que je fixais des regards inquiets sur ces figures, je vis s'avancer poliment le comte B***, qui me pria d'avoir la complaisance de m'habiller promptement pour partir.

Cette nouvelle me surprit, et j'eus la folie d'espérer qu'on allait

Digitized by Google

me conduire aux frontières du Piémont. — Serait-il possible qu'une si grande tempête se fût ainsi dissipée! Je recouvrerais encore la douce liberté! Je reverrais les auteurs chéris de mes jours, mes frères et mes sœurs! —

Ces séduisantes pensées m'agitèrent pendant quelques courts instants. Je m'habillai en toute hâte, et je suivis ceux qui devaient m'accompagner, sans avoir le temps de saluer mon voisin une fois encore. Il me sembla avoir entendu sa voix, et j'eus le chagrin de ne pouvoir lui répondre.

— Où allons-nous? dis-je au comte, en montant en voiture avec lui et un officier de gendarmerie.

— Je ne puis vous le dire avant que nous soyons à un mille au delà de Milan.

Je vis que la voiture ne se dirigeait pas vers la porte Vercelline, et mes espérances s'évanouirent!

Je me tus. La nuit était magnifique; il faisait un beau clair de lune. Je regardais ces rues chéries que j'avais parcourues, si heureux, pendant tant d'années, ces maisons, ces églises... Tout renouvelait en moi mille souvenirs pleins de douceur.

O cours de la Porte-Orientale! O jardins publics où j'ai erré tant de fois avec Foscolo, Monti, Louis de Brême, Pierre Borsieri, Porro et ses enfants, avec tant d'autres mortels chéris, m'entretenant avec eux, si plein de vie et d'espérances! Oh! combien, en me disant que je vous contemplais pour la dernière fois, oh! combien, en vous voyant échapper si rapidement à mes regards, je sentais vous avoir aimés, et vous aimer encore! — Quand nous eûmes franchi la porte, j'avançai un peu mon chapeau sur mes yeux, et pleurai sans être vu.

Je laissai passer plus d'un mille, et je dis alors au comte B*** : — Je suppose que nous allons à Vérone?

— Nous allons plus loin, répondit-il; nous poursuivons jusqu'à Venise, où je dois vous consigner entre les mains d'une commission spéciale.

Digitized by Google

Nous voyagions en poste sans nous arrêter, et nous arrivâmes le 20 février à Venise.

Au mois de septembre de l'année précédente, un mois avant mon arrestation, j'étais à Venise, et j'avais fait un dîner en nombreuse et joyeuse compagnie à l'hôtel de la Lune. Chose étrange! je fus conduit par le comte et les gendarmes précisément à l'hôtel de la Lune.

Un garçon de l'hôtel parut surpris en me voyant, et en s'apercevant (quoique les gendarmes et ses deux satellites fussent déguisés, et eussent l'air de gens attachés à mon service) que j'étais entre les mains de la force publique. Je me réjouis de cette rencontre, persuadé que le valet parlerait de mon arrivée à plus d'une personne amie.

Nous dînâmes; ensuite on me conduisit au palais du doge, où siégent maintenant les tribunaux. Je passai sous ces chers portiques des *Procuratie* et devant le café Florian, où j'avais joui de tant de belles soirées l'automne précédent. Je ne rencontrai aucune des personnes de ma connaissance.

Nous traversâmes la *Piazzetta*....., et sur cette place, au mois de septembre dernier, un mendiant m'avait adressé ces singulières paroles : — On voit bien que monsieur est étranger; mais je ne comprends pas comment monsieur et tous les étrangers, ainsi que lui, admirent tant ce lieu; pour moi c'est un lieu fatal, et je n'y passe absolument que par nécessité.

— Il vous est donc arrivé ici quelque grand malheur?

— Oui, monsieur, un malheur horrible, et ce n'est pas à moi seul. Dieu vous en garde, monsieur; Dieu vous en garde! —

Et il s'éloigna rapidement.

Maintenant, en repassant sur cette place, il était impossible que les paroles du mendiant ne revinssent pas à ma pensée. Et ce fut encore sur cette même *Piazzetta* que l'année suivante je montai sur l'échafaud, d'où j'entendis lire ma sentence et la commutation de cette peine en quinze ans de *carcere duro!*

Si j'avais la tête tant soit peu fanatisée par le mysticisme, je fe-

Digitized by Google

rais grand cas de ce mendiant dans ses prédictions si énergiques sur ce *lieu de malheur*. Mais je ne note ce fait que comme un incident étrange.

Nous montâmes au palais; le comte B*** parla aux juges, ensuite il me consigna entre les mains du geôlier, et, prenant congé de moi, m'embrassa avec attendrissement.

Digitized by Google

CHAPITRE XXIII.

Je suivis le geôlier en silence. Après avoir traversé quelques passages et quelques salles, nous arrivâmes à un petit escalier qui nous conduisit sous les *Plombs*, célèbres prisons d'État depuis le temps de la république de Venise.

Là le geôlier enregistra mon nom et m'enferma dans la chambre qui m'était destinée. Ce qu'on nomme les *Plombs*, c'est la partie supérieure de l'ancien palais du doge, qui est toute couverte en plomb.

Ma chambre avait une grande fenêtre, avec une énorme grille de fer, et donnait sur le toit, également en plomb, de l'église de Saint-Marc. Au delà de l'église, je voyais dans le lointain l'extrémité de la place, et de toutes parts une infinité de coupoles et de clochers. Le gigantesque clocher de Saint-Marc n'était éloigné de moi que de la longueur de l'église, et j'entendais ceux qui, placés à son sommet, parlaient un peu haut. On voyait encore, du côté gauche de l'église, une portion de la grande cour du palais, et une des entrées. Dans cette portion de cour est un puits public, où l'on venait continuellement puiser de l'eau; mais ma prison était si élevée que, de là, les hommes me paraissaient des enfants, et je ne distinguais leurs paroles que lorsqu'ils criaient. Aussi je me trouvais bien plus solitaire que je ne l'avais été dans les prisons de Milan.

Digitized by Google

Dans les premiers jours, les soins du procès criminel qui m'était intenté par la commission spéciale, m'attristèrent un peu, et à cela venait se joindre peut-être ce pénible sentiment d'une plus grande solitude. En outre j'étais plus éloigné de ma famille, et je n'en avais plus de nouvelles. Les visages nouveaux que je voyais ne m'étaient pas antipathiques, mais ils conservaient un sérieux qui ressemblait presque à de l'épouvante. La renommée leur avait exagéré les trames des Milanais et du reste de l'Italie pour l'indépendance, et ils croyaient voir en moi un des moins pardonnables instigateurs de ce délire. Ma petite célébrité littéraire était connue du concierge, de sa femme, de sa fille, de ses deux fils, et même des deux guichetiers : qui sait si toutes ces personnes ne s'imaginaient pas qu'un auteur de tragédies est une espèce de magicien!

Ils étaient sérieux, défiants, avides d'entendre de ma bouche de plus grands détails sur moi-même, mais du reste pleins d'égards.

Après les premiers jours ils s'adoucirent tous, et je les trouvai bonnes gens. La femme était celle qui savait le mieux conserver le maintien et le caractère de geôlier. C'était une femme d'environ quarante ans, son visage était sec et maigre, sa parole aussi sèche que son visage; rien n'indiquait en elle qu'elle fût capable de quelque bienveillance pour d'autres que pour ses enfants.

Elle avait coutume de m'apporter le café le matin et après le dîner, l'eau, le linge, etc. Elle était ordinairement suivie de sa fille, enfant de quinze ans, qui n'était pas belle, mais qui avait des regards compatissants; et de ses deux fils, l'un enfant de treize ans, l'autre de dix. Ils se retiraient ensuite avec leur mère, et ces trois jeunes visages se retournaient doucement pour me regarder en fermant la porte. Le geôlier ne venait chez moi que lorsqu'il avait à me conduire dans la salle où la commission se réunissait pour m'interroger. Les guichetiers venaient rarement, parce qu'ils étaient de service aux prisons de la police, situées à un étage inférieur, où il y avait toujours beaucoup de voleurs. Un de ces guichetiers était un

Digitized by Google

vieillard de plus de soixante-dix ans, mais propre encore à cette vie fatigante qui oblige à parcourir sans cesse de haut en bas les escaliers des diverses prisons; l'autre était un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, plus empressé de raconter ses amours que de faire son service.

Digitized by Google

CHAPITRE XXIV.

Oh! oui, les soucis d'un procès criminel sont horribles pour celui qui est prévenu d'inimitié contre l'État! Que de craintes de nuire à autrui! Combien de difficultés pour lutter contre tant d'accusations, contre tant de soupçons! Que de chances pour que tout se complique chaque jour d'une manière plus funeste, si le procès ne se termine pas promptement, si l'on vient à faire de nouvelles arrestations, à découvrir de nouvelles imprudences, même de personnes que vous ne connaissez pas, mais appartenant au même parti!

J'ai résolu de ne pas parler de la politique, il faut donc que je supprime tout récit concernant mon procès. Je dirai seulement, que souvent, après avoir passé de longues heures à l'interrogatoire, je retournais dans ma chambre si agité, si exaspéré, que je me serais tué, si la voix de la religion et le souvenir de mes chers parents ne m'eussent retenu.

L'état de calme que je croyais avoir acquis à Milan était détruit. Pendant plusieurs jours je désespérai de le retrouver jamais, et ce furent des jours d'enfer. Alors je cessai de prier, je doutai de la justice de Dieu, je maudis les hommes et l'univers, et je repassai dans mon esprit tous les sophismes possibles sur la vanité de la vertu.

L'homme malheureux, exaspéré par l'infortune, est déplorablement ingénieux à calomnier ses semblables et le Créateur lui-même. La colère est plus immorale, plus perverse qu'on ne le pense généralement. Comme on ne peut rugir du matin au soir pendant des semaines, et que l'âme la plus dominée par la fureur a nécessairement ses intervalles de repos; ces intervalles eux-mêmes se ressentent ordinairement de l'état moral des heures qui les ont précédés. Alors il semble que l'on soit en paix, mais c'est une paix mauvaise,

Digitized by Google

irréligieuse; c'est un sourire sauvage, sans charité, sans dignité; un amour de désordre, d'ivresse et de sarcasme.

Dans un semblable état, je chantais pendant des heures entières avec une sorte d'allégresse tout à fait stérile en bons sentiments; je plaisantais avec tous ceux qui entraient dans ma chambre; je m'efforçais de considérer toutes choses avec une sagesse vulgaire, la sagesse des cyniques.

Ce temps d'infamie dura peu : six ou sept jours.

Ma Bible était toute poudreuse. Un des enfants du concierge me dit en me caressant : — Depuis que monsieur ne lit plus ce vilain livre, il n'a plus tant de tristesse, ce me semble.

— Il te semble? lui dis-je. —

Et ayant pris ma Bible, j'en enlevai la poussière avec mon mouchoir, et l'ouvrant au hasard, mes yeux tombèrent sur ces mots ; *Et ait ad discipulos suos : Impossibile est ut non veniant scandala : væ autem illi per quem veniunt! Utilius est illi, si lapis molaris imponatur circa collum ejus, et projiciatur in mare, quam ut scandalizet unum de pusillis istis* [1].

Je fus frappé de l'à-propos de ces paroles, et je rougis à la pensée que ce jeune garçon s'était aperçu, à la poussière qu'il voyait sur ma Bible, que je ne la lisais plus, et qu'il eût pu me croire devenu plus aimable à mesure que j'oubliais Dieu.

— Petit drôle! (lui dis-je avec un ton de reproche caressant, et tout désolé de l'avoir scandalisé) ce n'est point un *vilain livre;* et depuis quelques jours que je ne le lis plus, je suis bien plus méchant. Quand ta mère te permet de rester un moment avec moi, je m'étudie à chasser ma mauvaise humeur; mais si tu savais comme elle me domine lorsque je suis seul, lorsque tu m'entends chanter comme un forcené!

[1] Et il dit à ses disciples : Il est impossible qu'il n'arrive pas de scandales, mais malheur à celui par qui ils arrivent! Il vaudrait mieux pour celui-là qu'une meule de pierre lui fût attachée au col et qu'il fût jeté à la mer, que de scandaliser un de ces enfants.

Digitized by Google

CHAPITRE XXV.

L'enfant était sorti; j'éprouvais une véritable jouissance d'avoir repris ma Bible, d'avoir reconnu que j'étais moins bon sans elle. Il me semblait avoir donné satisfaction à un ami généreux injustement offensé, et m'être réconcilié avec lui.

— Et j'avais pu t'abandonner, ô mon Dieu! m'écriai-je. Et je m'étais perverti! et j'avais pu croire que l'infâme rire du cynisme convenait à ma situation désespérée! —

Je prononçai ces paroles avec une émotion indicible; je posai la Bible sur une chaise, je m'agenouillai à terre pour la lire, et moi, qui pleure si difficilement, je fondis en larmes.

Ces larmes étaient mille fois plus douces que toute joie matérielle. Je sentais de nouveau Dieu! je l'aimais! je me repentais de l'avoir outragé en me dégradant! Et je promettais de ne plus me séparer jamais de lui; non, jamais!

Oh! comme un retour sincère à la religion console et élève l'esprit!

Je lus, et je pleurai pendant plus d'une heure; et je me levai plein de la douce confiance que Dieu était avec moi, que Dieu m'avait pardonné ma démence. Alors mes infortunes, les tourments de mon procès, la perspective du gibet me semblaient peu de chose. Je me réjouis d'avoir à souffrir, puisque cela me donnait occasion de remplir un devoir; puisqu'en souffrant avec un esprit résigné, j'obéissais au Seigneur.

La Bible, grâce au ciel, je savais la lire. Ce n'était plus le temps où je la jugeais avec la critique étroite de Voltaire, tournant en ridicule des expressions qui ne sont risibles ou fausses que lorsque

Digitized by Google

l'ignorance ou la malice empêchent d'en pénétrer le sens. Je voyais clairement alors combien elle est le code de la sainteté, et nécessairement celui de la vérité; combien la froide délicatesse qui s'offense de quelques imperfections de style est une chose peu philosophique, et ressemble à l'orgueil de ceux qui déprécient tout ce qui n'est pas revêtu de formes élégantes; combien il est absurde de s'imaginer qu'une telle collection de livres religieusement vénérés puisse ne pas avoir une origine authentique; combien est incontestable enfin, la supériorité de ces saintes Écritures sur le Coran et la théologie des Indiens.

Beaucoup en ont abusé, beaucoup ont voulu en faire un code d'injustice, une sanction de leurs infâmes passions. Cela est vrai, mais nous en sommes toujours là : on peut abuser de tout; et quand donc jamais l'abus d'une chose excellente devra-t-il faire dire que cette chose en elle-même est mauvaise?

Jésus-Christ l'a déclaré : toute la loi et les Prophètes, toute cette collection de livres sacrés, tout se réduit au précepte d'aimer Dieu et les hommes. Et ces divines Écritures ne seraient pas la vérité adaptée à tous les siècles? Elles ne seraient pas la parole toujours vivante de l'Esprit saint?

Ces réflexions une fois réveillées en moi, je repris mon projet de lier étroitement à la religion toutes mes pensées sur les choses de la terre, toutes mes opinions sur les progrès de la civilisation, ma philanthropie, mon amour de la patrie, toutes les affections de mon âme.

Ce peu de jours passés dans le cynisme m'avaient bien souillé. J'en ressentis long-temps les effets, et il me fallut combattre pour en triompher. Toutes les fois que l'homme se laisse aller un moment à avilir son intelligence, à regarder les œuvres de Dieu à travers le prisme infernal de la raillerie, à interrompre le bienfaisant exercice de la prière, le ravage qui s'opère dans sa raison le dispose à retomber facilement. Pendant plusieurs semaines, je fus assailli presque tous les jours par de violentes pensées d'incrédulité : mais je tournai contre elles toute la puissance de mon esprit.

Digitized by Google

CHAPITRE XXVI.

Quand ces combats eurent cessé et que je me crus bien raffermi dans l'habitude de glorifier Dieu en toutes mes volontés, je goûtai pendant quelque temps une paix pleine de douceur. Les interrogatoires que j'avais à subir tous les deux ou trois jours devant la commission, quelque pénibles qu'ils fussent, ne m'entraînaient plus dans de longues anxiétés. Je prenais soin, dans cette position périlleuse, de ne pas manquer à mes devoirs d'honneur et d'amitié; puis je disais : Que Dieu fasse le reste!

Digitized by Google

Je redevins fidèle à la pratique de prévoir chaque jour toute surprise, toute émotion, toute disgrâce possible; et cet exercice me procurait des forces toutes nouvelles.

Cependant ma solitude augmenta encore. Les deux enfants du concierge, qui dans les premiers jours me tenaient quelquefois compagnie, furent mis à l'école, et, ne restant alors que fort peu à la maison, ne venaient plus chez moi. La mère et leur sœur qui, lorsque les enfants y étaient, s'arrêtaient souvent aussi à causer avec moi, ne paraissaient plus maintenant que pour m'apporter le café, et me quittaient aussitôt. Pour la mère, je m'en affligeais peu, parce qu'elle ne montrait pas une âme compatissante. Mais la fille, quoique sans beauté, avait je ne sais quelle douceur de regards et de langage qui n'était pas sans prix pour moi. Quand elle m'apportait le café et disait : « C'est moi qui l'ai fait, » il me paraissait excellent. Quand elle disait : « C'est maman qui l'a fait, » c'était de l'eau chaude.

Voyant si rarement des créatures humaines, je donnai mon attention à quelques fourmis qui venaient sur ma fenêtre; je les nourris si somptueusement, qu'elles allèrent chercher une armée de leurs compagnes, et la fenêtre fut bientôt pleine de ces petits insectes. Je donnai pareillement mes soins à une belle araignée qui tapissait une des parois de ma prison. Je la nourrissais avec des moucherons et des cousins, et elle devint familière, au point de venir sur mon lit et sur ma main, saisir sa proie entre mes doigts.

Plût à Dieu que ces insectes eussent été les seuls à me visiter! Nous étions encore au printemps, et déjà les cousins se multipliaient, je puis le dire, d'une manière effrayante. L'hiver avait été d'une douceur extraordinaire, et après quelques vents de mars, les chaleurs arrivèrent. Il est impossible de dire à quel point l'air s'échauffa dans le gîte que j'habitais. Placé en plein midi, sous un toit de plomb, ayant une fenêtre en regard du toit de plomb de Saint-Marc, dont la réverbération était ardente, j'étais suffoqué. Je n'avais jamais eu l'idée d'une chaleur si accablante. A un si cruel supplice venaient

Digitized by Google

se joindre les cousins en si grand nombre, que pour peu que je fisse un mouvement et les excitasse, j'en étais couvert; le lit, la table, la chaise, le sol, les murs, la voûte, tout en était plein, et l'air en contenait une multitude infinie qui allaient et venaient sans cesse par la fenêtre et faisaient entendre un bourdonnement infernal. Les piqûres de ces animaux sont douloureuses, et quand on en reçoit du matin au soir, et du soir au matin, et qu'il faut subir l'incessant ennui de penser aux moyens d'en diminuer le nombre, c'est trop de souffrance, en vérité, pour l'âme et le corps.

Lorsque je connus la gravité du fléau auquel j'étais en proie, et que je ne pus obtenir de changer de prison, quelques tentations de suicide s'emparèrent de moi, et parfois je craignis de devenir fou. Mais, grâce au ciel, ces fureurs étaient de peu de durée, et la religion continuait à me soutenir. Elle me persuadait que l'homme doit souffrir, et souffrir avec force d'âme; elle me faisait comprendre une certaine volupté dans la douleur, la jouissance de ne pas faiblir et de tout surmonter.

Je me disais : — Plus la vie devient douloureuse pour moi, moins je serai épouvanté si, jeune comme je le suis, je me vois condamné au supplice. Sans ces souffrances préparatoires, je serais peut-être mort lâchement. Et puis, ai-je donc tant de vertus pour mériter le bonheur? Où sont-elles, ces vertus?

Et, m'examinant avec une juste sévérité, je ne trouvais dans les années de ma vie qu'un petit nombre d'actes dignes de quelque approbation : tout le reste n'était que folles passions, idolâtries, orgueilleuse et fausse vertu. — Eh bien, disais-je en concluant, souffre, misérable! Si les hommes et les cousins te tuent par acharnement et sans droi , reconnais en eux les instruments de la justice divine, et tais-toi!

Digitized by Google

CHAPITRE XXVII.

L'homme a-t-il besoin d'efforts pour s'humilier sincèrement? pour s'avouer pécheur? N'est-il pas vrai, qu'en général nous prodiguons notre jeunesse en vanités, et qu'au lieu de consacrer toutes nos forces à avancer dans la carrière du bien, nous en usons une grande partie à nous dégrader? Il y a des exceptions; mais je confesse qu'elles ne s'appliquent pas à ma pauvre personne. Et je n'ai aucun mérite à être mécontent de moi : quand on voit un flambeau donner plus de fumée que de flamme, il ne faut pas beaucoup de sincérité pour dire qu'il ne brûle pas comme il le devrait.

Oui, sans m'avilir, sans scrupules de dévotion exagérée, en me considérant avec tout le calme d'esprit possible, je me trouvais digne des châtiments de Dieu. Une voix intérieure me disait : Ces châtiments te sont dus pour ceci, sinon pour cela; puissent-ils te ramener vers Celui qui est la perfection même, et que tous les mortels sont appelés à imiter selon la limite de leurs forces.

De quel droit, au moment où je me voyais forcé de me condamner moi-même pour mille infidélités envers Dieu, de quel droit me serais-je plaint, si certains hommes me paraissaient vils et d'autres injustes; si les prospérités du monde m'étaient ravies; si je devais me consumer dans une prison, ou périr de mort violente?

Je m'efforçai de bien graver dans mon cœur ces réflexions si justes et si vivement senties : et cela fait, je vis qu'il fallait être conséquent, et que je ne pouvais l'être qu'en bénissant les jugements équitables de Dieu, en les aimant, et en étouffant en moi toute volonté contraire.

Pour m'affermir mieux encore dans cette résolution, j'imaginai de scruter désormais tous mes sentiments avec le plus grand soin, en les écrivant. Le mal était que la commission, en me permettant d'avoir de l'encre et du papier, comptait les feuilles, avec la défense

Digitized by Google

d'en détruire aucune, et se réservant d'examiner à quoi je les avais employées. Pour suppléer au papier, je recourus à l'innocent artifice de polir avec un morceau de verre la table grossière que j'avais, et j'y écrivais ensuite chaque jour de longues méditations sur les devoirs des hommes et sur les miens en particulier.

Je n'exagère pas, en disant que les heures ainsi employées étaient quelquefois délicieuses pour moi, malgré la difficulté de respirer que me faisaient souffrir une chaleur terrible, et les piqûres si douloureuses des cousins. Pour en diminuer le nombre, j'étais obligé, en dépit de la chaleur, de m'envelopper entièrement la tête et les jambes, et d'écrire, non-seulement avec des gants, mais encore en emmaillottant mes poignets pour empêcher les cousins de pénétrer dans mes manches.

Ces méditations avaient un caractère en quelque sorte biographique. Je faisais l'histoire de tout le bien et de tout le mal qui s'étaient opérés en moi depuis mon enfance, discutant avec moi-même, m'étudiant à résoudre tous mes doutes, mettant en ordre de mon mieux toutes mes connaissances, toutes mes idées sur chaque chose.

Quand la surface entière de la table était couverte d'écriture, je lisais et relisais, méditant sur ce que j'avais médité déjà. Et enfin je me décidais (souvent avec chagrin) à tout gratter avec mon verre pour préparer de nouveau cette surface à recevoir de nouvelles pensées.

Je continuais ensuite mon histoire, toujours interrompue par des digressions de toute sorte, des analyses de tel ou tel point de métaphysique, de morale, de politique, de religion; et, quand tout était rempli, je recommençais à lire et à relire, puis enfin à gratter de nouveau.

Ne voulant avoir aucun prétexte qui m'empêchât de me redire à moi-même, avec la plus franche liberté, les faits qui revenaient à ma mémoire et mes opinions, et prévoyant la possibilité de quelque visite inquisitoriale, j'écrivais en une sorte de jargon, c'est-à-dire avec des transpositions de lettres et des abréviations dont j'avais une ex-

Digitized by Google

trême habitude. Il ne m'arriva cependant aucune visite de ce genre, et personne ne se doutait que je passasse si bien mes tristes journées. Quand j'entendais le concierge ou les geôliers ouvrir la porte, je couvrais la table d'un linge, et je mettais dessus l'encrier et le cahier *légal*.

CHAPITRE XXVIII.

Je consacrais aussi quelques-unes de mes heures à ce cahier, quelquefois même toute une journée ou toute une nuit. J'y écrivais des œuvres littéraires. C'est alors que je composai l'*Ester d'Engaddi*, l'*Iginia d'Asti*, et les chants intitulés *Tancreda*, *Rosilde*; *Eligi e Valafrido*, et *Adello*, sans compter plusieurs canevas de tragédies et d'autres sujets, parmi lesquels je citerai celui d'un poème sur la *Ligue lombarde*, et d'un autre sur *Christophe Colomb*.

Comme la permission de renouveler le cahier lorsqu'il était épuisé n'était ni facile ni prompte à obtenir, je jetais la première idée de toute composition sur la table ou sur de mauvais papier dans lequel je me faisais apporter des figues sèches ou autres fruits. Quelquefois, en donnant mon dîner à l'un des guichetiers et en lui faisant croire que je n'avais pas faim, je l'amenais à me faire cadeau de quelques feuilles de papier. Cela n'arriva que dans certains cas, lorsque ma table était déjà encombrée d'écriture et que je ne pouvais me décider encore à la racler. Alors je souffrais la faim; et quoique le concierge eût mon argent en dépôt, je ne lui demandais pas à manger de toute la journée, pour qu'il ne soupçonnât pas que j'eusse donné mon dîner, et, aussi, pour que le guichetier ne s'aperçut pas que j'avais menti en l'assurant de mon défaut d'appétit. Le soir je me soutenais avec un café très-fort, et je priais en grâce qu'il fût fait par *la siora Zanze*. C'était la fille du concierge, qui, lorsqu'elle pouvait faire le café à l'insu de sa mère, lui donnait une force extrême, tel-

Digitized by Google

lement que, grâce à mon estomac vide, il m'occasionnait une sorte d'excitation nerveuse qui n'avait rien de douloureux, et qui me tenait éveillé toute la nuit.

Dans cet état de demi-ivresse, je sentais redoubler mes forces intellectuelles; je faisais de la poésie, je faisais de la philosophie, je priais jusqu'à l'aurore avec un merveilleux plaisir. Une langueur soudaine s'emparait ensuite de moi; alors je me jetais sur mon lit, et malgré les cousins, qui réussissaient, quelque bien enveloppé que je fusse, à me sucer le sang, je dormais profondément une heure ou deux.

De telles nuits, agitées par du café très-fort pris à jeun, et passée dans une si douce exaltation, me paraissaient trop bienfaisantes pour ne pas chercher à m'en procurer souvent de semblables. C'est pourquoi, même sans avoir besoin du papier du guichetier, je prenais souvent le parti de ne pas manger une bouchée à dîner, pour obtenir le soir le charme désiré du magique breuvage. Heureux quand j'arrivais au but de mes vœux! Plus d'une fois il advint que le café ne fut pas préparé par la compatissante Zanze, et alors ce n'était qu'une décoction insipide. Cette déception me mettait de mauvaise humeur; au lieu d'être électrisé, je languissais, je bâillais, je ressentais la faim, et je me jetais sur mon lit sans pouvoir dormir.

Je m'en plaignais ensuite à Zanze, et elle compatissait à ma peine. Un jour que je l'en grondais avec aigreur, comme si elle m'eût trompé, la pauvre petite pleura, et me dit: — Monsieur, je n'ai jamais trompé personne, et tout le monde me traite de trompeuse.

— Tout le monde? Je ne suis donc pas le seul que ce fade breuvage ait mis en colère.

— Je ne veux pas dire cela, monsieur. Ah! si monsieur savait!... Si je pouvais épancher mon pauvre cœur dans le sien!...

— Mais ne pleurez pas ainsi. Qu'avez-vous donc? Je vous demande pardon si je vous ai grondée à tort. Je crois bien que ce n'est pas de votre faute si j'ai eu du café si mauvais.

— Eh! je ne pleure pas pour cela, monsieur. —

Digitized by Google

Mon amour-propre fut un peu mortifié, mais je souris.

— Vous pleurez donc à l'occasion de mes reproches, mais pour toute autre chose?

— Vraiment oui.

— Qui vous a donc appelée trompeuse?

— Un amant.—

Et son visage se couvrit de rougeur, et dans sa confiance pleine d'ingénuité, elle me raconta une idylle moitié comique, moitié sérieuse, qui m'attendrit.

Digitized by Google

CHAPITRE XXIX.

Depuis ce jour je devins, je ne sais pourquoi, le confident de la pauvre jeune fille, et elle revint s'entretenir longuement avec moi.

Elle me disait : — Monsieur est si bon, que je le regarde comme une fille pourrait regarder son père.

— Vous me faites là un vilain compliment, lui répondis-je en repoussant sa main; j'ai à peine trente-deux ans, et vous me regardez déjà comme votre père.

— Eh bien, monsieur, je dirai comme un frère. —

Et elle me prenait la main de force et la serrait affectueusement. Et tout cela était très-innocent

Je me disais ensuite en moi-même : — Il est bien heureux qu'elle ne soit pas belle! autrement cette innocente familiarité pourrait me déconcerter. —

D'autres fois je me disais : — Il est heureux qu'elle soit si jeune encore. Je ne saurais devenir jamais amoureux d'une jeune fille de cet âge. —

D'autres fois encore j'éprouvais un peu d'inquiétude. Il me semblait que je m'étais trompé en la trouvant laide, et j'étais obligé de convenir que ses formes et ses contours ne manquaient pas de régularité.

— Si elle n'était pas si pâle, disais-je, si elle n'avait quelques taches sur le visage, elle pourrait passer pour belle. —

La vérité est qu'il est impossible de ne pas trouver quelque charme dans la présence, dans les regards, dans la parole d'une jeune fille vive et affectueuse. Je n'avais rien fait d'ailleurs pour captiver sa bienveillance, et je lui étais cher *comme un père* ou *comme un frère*, à mon choix. Pourquoi? Parce qu'elle avait lu la

Digitized by Google

Francesca da Rimini et l'*Eufemio*, et que mes vers la faisaient tant pleurer! Et puis j'étais prisonnier, *sans avoir*, disait-elle, *ni volé ni assassiné!*

Enfin, moi qui m'étais affectionné à Madeleine sans la voir, comment aurais-je pu être indifférent à ces soins empressés d'une sœur, à ces gracieuses et délicates flatteries, à cet excellent café de la

Venezianina adolescente sbirra?

Je mentirais si j'attribuais à ma sagesse seule de n'en pas être devenu amoureux. Je n'en devins pas amoureux, uniquement parce qu'elle avait un amant dont elle était fort éprise. Malheur à moi s'il en eût été autrement!

Mais si le sentiment qu'elle éveilla en moi ne fut pas ce qu'on appelle de l'amour, j'avoue qu'il s'en rapprochait un peu. Je désirais qu'elle fût heureuse, qu'elle réussît à se faire épouser par celui qu'elle aimait; je n'éprouvais pas la moindre jalousie, je n'avais pas la moindre idée qu'elle pût me choisir pour objet de son amour. Mais quand j'entendais ouvrir la porte, le cœur me battait, dans l'espérance de voir paraître Zanze; si ce n'était pas elle, je n'étais pas content; et si c'était elle, mon cœur battait plus fort et s'ouvrait à la joie.

Ses parents, qui avaient déjà conçu bonne opinion de moi, et qui savaient que leur fille était éperdûment amoureuse d'un autre, ne se faisaient aucun scrupule de la laisser venir presque toujours m'apporter le café du matin, et quelquefois celui du soir.

Elle avait une simplicité et une douceur séduisantes. Elle me disait : — Je suis si amoureuse d'un autre, et cependant je reste si volontiers avec monsieur! Quand je ne vois pas mon amant, je m'ennuie partout, excepté ici.

— Ne sais-tu pas pourquoi?

— Non, je ne le sais pas.

— Je te le dirai, moi : c'est que je te laisse parler de ton amant.

Digitized by Google

— C'est assurément cela; mais il me semble que c'est aussi parce que j'ai pour vous tant d'estime, oh! oui, tant d'estime!

La pauvre petite! Elle avait un défaut que j'aimais. Elle me prenait toujours la main, me la serrait affectueusement, et ne s'apercevait pas que c'était me donner à la fois du plaisir et du trouble.

Grâces soient rendues au ciel, je puis me rappeler cette excellente créature sans le moindre remords.

Digitized by Google

CHAPITRE XXX.

Ces pages seraient certainement plus amusantes, si la Zanze se fût éprise d'amour pour moi, ou si, du moins, je me fusse épris d'elle. Et pourtant ce sentiment de simple bienveillance qui nous unissait, m'était plus cher que l'amour. Si dans certains moments je craignais de le voir changer de nature par un égarement de mon cœur, je m'en attristais sérieusement.

Une fois, dans le doute de ce qui pouvait arriver, désolé de la trouver (je ne sais par l'effet de quel charme) cent fois plus belle qu'elle ne m'avait paru dans le commencement, surpris de la mélancolie que j'éprouvais quelquefois loin d'elle et de la joie que me rendait sa présence, je pris, pendant deux jours, un air bourru, pensant qu'elle se départirait un peu de ses habitudes de familiarité avec moi. L'expédient ne valait rien : la jeune fille était si patiente, si compatissante ! Elle s'accoudait sur la fenêtre et restait immobile à me regarder en silence. Puis elle me disait :

— Monsieur paraît ennuyé de ma compagnie; et cependant, si je le pouvais, je resterais ici toute la journée, précisément parce que je vois que monsieur a besoin de distraction. Cette mauvaise humeur est l'effet naturel de la solitude. Mais que monsieur essaie de causer un peu, et la mauvaise humeur se dissipera. Et s'il ne veut pas jaser, je jaserai, moi.

— De votre amant, n'est-ce pas?

— Eh! non, pas toujours de lui; je sais parler aussi d'autre chose. —

Et elle commençait en effet à m'entretenir de ses petits intérêts de famille, de la dureté de sa mère, de la bonhomie de son père, des espièglerie de ses frères; et ses récits étaient pleins de sim-

Digitized by Google

plicité et de grâce. Mais sans s'en apercevoir, elle retombait toujours sur son thème de prédilection, son malheureux amour.

Je ne voulais pas cesser d'être bourru, et j'espérais qu'elle en prendrait du dépit. Mais, soit inadvertance, soit artifice, elle ne paraissait pas s'en apercevoir; il me fallait bien finir par reprendre un air serein, sourire, m'attendrir, et la remercier de sa douce patience avec moi.

J'abandonnai l'ingrate pensée de vouloir lui inspirer du dépit et peu à peu mes craintes se calmèrent. Véritablement je n'en étais pas amoureux. J'examinai long-temps mes scrupules; j'écrivis mes réflexions sur ce sujet, et j'étais heureux en les développant.

L'homme s'effraie quelquefois de vains fantômes. Afin de ne pas les craindre, il faut les considérer avec plus d'attention et de plus près.

Était-ce donc un crime de désirer ses visites avec une tendre inquiétude, d'en apprécier la douceur, de me plaire à la trouver compatissante, et de lui rendre pitié pour pitié, puisque nos mutuelles pensées étaient pures comme les plus pures pensées de l'enfance, puisque même la douce pression de ses mains sur les miennes, et ses plus tendres regards, en me remplissant de trouble, m'inspiraient pourtant un respect si salutaire?

Un soir, qu'elle épanchait dans mon cœur une vive affliction qui l'avait frappée, l'infortunée jeta ses bras autour de mon cou, et couvrit mon visage de ses larmes. Il ne se mêlait à cet embrassement aucune idée profane. Une fille ne peut embrasser son père avec plus de respect.

Depuis lors, toutefois, mon imagination en demeura vivement frappée. Cet embrassement revenait souvent à mon esprit, et je ne pouvais plus penser à autre chose.

Une autre fois qu'elle s'abandonna à un semblable élan de confiance filiale, je me dégageai promptement de ses bras chéris sans la presser sur mon sein, sans l'embrasser, et je lui dis en balbutiant :

Digitized by Google

— Je vous en prie, Zanze, ne m'embrassez jamais : cela n'est pas bien. —

Elle fixa ses regards sur mon visage, les baissa modestement, rougit; — et ce fut certainement la première fois qu'elle lut dans mon âme la possibilité de quelque faiblesse à son égard.

Elle ne cessa pas depuis lors d'être familière avec moi; mais sa familiarité devint plus respectueuse, plus conforme à mon désir, et j'en fus reconnaissant.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXI.

Je ne puis parler des maux qui affligent les autres hommes ; mais quant à ceux qui me sont échus en partage depuis que je vis, je dois confesser, après un mûr examen, que j'ai toujours trouvé en eux la source de quelque bien. Oui, jusqu'à cette horrible chaleur qui m'accablait, et à ces essaims d'insectes qui me faisaient une guerre si cruelle ! Mille fois j'y ai réfléchi. Sans cet état de continuels tourments, aurais-je eu constamment la vigilance nécessaire, pour me conserver invulnérable aux traits d'un amour menaçant pour moi, amour qu'il eût été difficile de contenir dans les limites du respect, avec un caractère aussi enjoué, aussi caressant que l'était celui de la jeune fille ? Si parfois dans cet état je tremblais pour ma vertu, comment aurais-je pu gouverner les caprices de mon imagination dans une atmosphère plus agréable, et plus favorable à la joie ?

Avec l'imprudence des parents de Zanze, qui avaient tant de confiance en moi ; avec l'imprudence de cette jeune fille, qui ne songeait pas qu'elle pût exciter en moi une coupable ivresse ; avec le peu de fermeté de ma vertu, je ne doute pas que la chaleur suffocante de cette fournaise et les cruels cousins n'aient été pour moi une chose salutaire.

Cette pensée me réconciliait un peu avec ces fléaux. Et alors je me demandais :

Digitized by Google

— Voudrais-tu en être délivré, et passer dans une bonne chambre rafraîchie par un air pur, et ne plus voir cette affectueuse créature?—

Je dois dire la vérité! je n'avais pas le courage de répondre à cette question.

Quand on veut un peu de bien à quelqu'un, on ne saurait dire le plaisir que font les choses les plus indifférentes en apparence. Souvent une parole de Zanze, un sourire, une larme, un mot gracieux de son dialecte vénitien, l'agilité de son bras à se défendre, ainsi que moi, des cousins avec un mouchoir ou un éventail, répandaient dans mon âme un bonheur enfantin qui durait toute la journée. Surtout il m'était doux de voir que ses chagrins s'apaisaient en parlant avec moi, que ma pitié lui était chère, que mes conseils la trouvaient docile, que son cœur s'enflammait quand nous nous entretenions de Dieu et de la vertu.

— Quand nous avons parlé ensemble de religion, disait-elle, je prie plus volontiers et avec plus de foi.—

Et quelquefois, coupant court à un entretien frivole, elle prenait la Bible, l'ouvrait, baisait un verset au hasard, et me priait ensuite de le lui traduire et de le lui commenter. — Je voudrais, disait-elle, chaque fois que monsieur relira ce verset, qu'il se souvînt que j'y ai déposé un baiser.—

Ses baisers, il est vrai, ne tombaient pas toujours à propos, principalement lorsqu'il lui arrivait d'ouvrir le Cantique des cantiques. Alors, pour ne pas la faire rougir, je profitais de son ignorance du latin, et me servais de phrases au moyen desquelles, en sauvant la sainteté du livre, je respectais aussi l'innocence de cette jeune enfant, deux choses qui m'inspiraient l'une et l'autre la plus grande vénération. Dans de pareils cas je ne me permis jamais de sourire. Cependant je me trouvais grandement embarrassé lorsque, parfois, ne comprenant pas bien ma version falsifiée, elle me priait de lui traduire la période mot à mot, et ne me laissait point passer furtivement à un autre sujet.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXII.

Rien n'est durable ici-bas! Zanze tomba malade. Dans les premiers jours de sa maladie elle venait me voir, se plaignant de grands maux de tête. Elle pleurait, et ne m'expliquait pas le motif de ses larmes; seulement elle balbutiait quelques plaintes contre son amant. — C'est un scélérat, disait-elle; mais que Dieu lui pardonne! —

J'eus beau la prier de m'ouvrir, comme autrefois, son cœur, je ne pus savoir ce qui l'affligeait à ce point.

— Je reviendrai demain matin, me dit-elle un soir. — Mais le jour suivant, le café me fut apporté par sa mère, les autres jours il le fut par les guichetiers; Zanze était gravement malade.

Les guichetiers me disaient des choses fort ambiguës sur les amours de cette jeune fille, et qui me faisaient dresser les cheveux. Une séduction! Mais peut-être étaient-ce là des calomnies. J'avoue que j'y ajoutai foi, et je fus extrêmement troublé d'un si grand malheur. J'aime à espérer qu'ils auront menti.

Après une maladie de plus d'un mois, la pauvre petite fut conduite à la campagne, et je ne la revis plus.

Je ne saurais dire combien je gémis de cette perte. Oh! combien ma solitude devint plus horrible! Oh! combien la pensée des malheurs de cette bonne créature m'était cent fois plus amère que son absence même! Elle m'avait tant de fois, par sa douce compassion, consolé dans mes misères, et ma compassion était stérile pour elle! Mais elle était bien persuadée, j'en suis sûr, que je la pleurais, que j'aurais fait de grands sacrifices pour lui porter, si je l'avais pu, quelque consolation; que je ne cesserais jamais de la bénir et de faire des vœux pour son bonheur!

Du temps de Zanze, ses visites, quoique toujours trop courtes, rompaient avec charme la monotonie de mes continuelles méditations et de mes études silencieuses; elles liaient d'autres idées aux

Digitized by Google

miennes, excitaient en moi une douce émotion, embellissaient réellement les jours de l'adversité et me donnaient une nouvelle vie.

Depuis sa perte, la prison redevint pour moi une tombe. Je fus pendant plusieurs jours accablé de tristesse, au point de ne plus trouver aucun plaisir à écrire. Ma tristesse était pourtant calme, en comparaison des fureurs que j'avais éprouvées par le passé. Ce'a voulait-il dire que je fusse déjà familiarisé avec l'infortune? plus philosophe, plus chrétien? ou bien seulement que cette chaleur suffocante de ma chambre parvenait à abattre et anéantir la force de ma douleur? Oh! non; je me souviens que je la sentais puissamment au fond de mon âme; et peut-être plus puissamment encore, parce que je ne voulais pas l'épancher au dehors en poussant des cris et en m'agitant.

Certes, ce long apprentissage m'avait déjà rendu plus capable de souffrir de nouvelles douleurs, en me résignant à la volonté de Dieu. Je m'étais déjà si bien dit, qu'*il y a lâcheté à se plaindre*, que je savais enfin contenir des plaintes prêtes à se répandre, et je rougissais même de les trouver si prêtes à éclater.

L'habitude d'écrire mes pensées avait contribué à fortifier mon âme, à la désenchanter de toutes vanités, à réduire la plus grande partie de tous les raisonnements à ces conclusions :

— Il y a un Dieu : donc il y a une justice infaillible; donc tout ce qui arrive est réglé pour la fin la meilleure; donc les souffrances de l'homme sur la terre sont pour le bien de l'homme.—

La connaissance de Zanze avait été aussi un bienfait pour moi : elle avait adouci mon caractère. Ses éloges si doux avaient été un puissant mobile pour ne pas manquer pendant quelques mois au devoir que je reconnaissais imposé à tous les hommes de se montrer supérieur à la fortune, et par cela même patient. Et ces quelques mois de constance m'avaient plié à la résignation.

Zanze ne me vit que deux fois me livrer à la colère. La première fut celle que j'ai déjà rapportée, à l'occasion du mauvais café : l'autre fois, dans la circonstance suivante.

Digitized by Google

Toutes les deux ou trois semaines, le geôlier m'apportait une lettre de ma famille, lettre qui avait passé d'abord par les mains de la commission, et que dans sa rigueur elle mutilait par des ratures faites avec une encre très-noire. Un jour il arriva qu'au lieu d'effacer seulement quelques phrases, ils étendirent l'horrible rature sur tout le contenu de la lettre, excepté les mots : *Très-cher Silvio*, qui se trouvaient au commencement, et l'adieu qui était à la fin : *Nous t'embrassons tous de cœur*.

Je fus si irrité que, en présence même de Zanze, j'éclatai en cris de fureur, et je maudis je ne sais qui. La pauvre enfant compatit à ma douleur, mais en même temps elle me reprocha mon infidélité à mes principes. Je vis qu'elle avait raison, et je ne maudis plus personne.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXIII.

Un jour, un des guichetiers entra dans ma prison avec un air mystérieux, et me dit :

— Quand c'était la *siora* Zanze... quand le café était apporté par elle... et lorsqu'elle s'arrêtait long-temps à discourir... je craignais que la petite fourbe n'épiât tous les secrets de monsieur...

— Elle ne m'en a surpris aucun, lui répondis-je avec colère; et d'ailleurs, si j'en avais eu, je n'aurais pas été assez simple pour me les laisser arracher. Continuez.

— Pardon, pardon; je ne dis pas que monsieur soit simple, mais je ne me fiais pas à la siora Zanze. Et maintenant que monsieur n'a plus personne qui vienne lui tenir compagnie... j'espère... que...

— Quoi?... Expliquez-vous, une fois.

— Mais jurez-moi d'abord de ne pas me trahir.

— Pour jurer de ne pas vous trahir, je le puis assurément . je n'ai jamais trahi personne.

— Monsieur dit donc réellement qu'il le promet?

— Oui, je promets de ne pas vous trahir. Mais sachez, imbécile que vous êtes, que celui qui serait capable de vous trahir, le serait aussi de violer un serment.—

Il tira une lettre de sa poche, et me la remit en tremblant, et en me conjurant de la détruire quand je l'aurais lue.

— Restez ici (lui dis-je en l'ouvrant); aussitôt lue, je la détruirai en votre présence.

— Mais, monsieur, il faudrait y répondre; et je ne puis attendre. Que monsieur le fasse à son aise. Seulement mettons-nous en intel-

Digitized by Google

ligence. Quand monsieur entendra venir quelqu'un, qu'il se souvienne que si c'est moi je fredonnerai l'air : *Sognai, mi gera un gato.* Alors monsieur n'a pas de surprise à craindre, et il peut garder dans sa poche les papiers qu'il lui plaira. Mais s'il n'entend pas ce refrain, ce sera un signe que ce n'est pas moi qui viens, ou que je suis accompagné. Dans ce cas gardez-vous de tenir jamais aucun papier caché, parce qu'il pourrait y avoir perquisition; mais si monsieur en avait un, qu'il le déchire avec soin et le jette par la fenêtre.

— Soyez tranquille; je crois que vous êtes prudent, et je le serai aussi.

— Et cependant monsieur m'a traité d'imbécile.

— Vous faites bien de me le reprocher, lui dis-je en lui serrant la main. Excusez-moi.—

Il s'en alla, et je lus :

« Je suis... (et ici il disait son nom) un de vos admirateurs : je sais toute votre *Francesca da Rimini* par cœur. On m'a arrêté pour... (ici la date et la cause de sa captivité), et je donnerais je ne sais combien de flots de mon sang pour avoir le bonheur d'être avec vous, ou d'avoir au moins une prison contiguë à la vôtre, afin que nous pussions nous entretenir ensemble. Depuis que j'ai appris par Tremerello — c'est ainsi que nous appellerons notre confident — que vous, monsieur, étiez prisonnier, et pour quel motif, j'ai brûlé du désir de vous dire que personne ne compatit plus que moi à vos douleurs, et que personne, plus que moi, ne vous aime. Seriez-vous assez bon pour accepter la proposition suivante, savoir : que nous allégions ensemble le poids de notre solitude en nous écrivant? Je vous promets en homme d'honneur, qu'âme au monde ne le saura jamais par ma faute; persuadé, si vous acceptez, que je puis espérer de vous la même discrétion. — En attendant, afin que vous ayez quelque connaissance de ma personne, je vous ferai un abrégé de mon histoire, » etc.

Suivait l'abrégé.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXIV.

Tout lecteur doué d'un peu d'imagination comprendra sans peine combien une semblable lettre dut électriser un pauvre prisonnier, surtout un prisonnier qui n'a pas le caractère trop sauvage, et dont le cœur est aimant. Mon premier sentiment fut de m'affectionner à cet inconnu, de m'émouvoir sur ses infortunes, de me sentir plein de gratitude pour la bienveillance qu'il me montrait. — Oui, m'écriai-je, j'accepte ta proposition, homme généreux! Puissent mes lettres te donner des consolations égales à celles que me

Digitized by Google

donneront les tiennes, à celles que je retire déjà de la première! —

Et je lus et relus cette lettre avec une joie d'enfant, et je benis cent fois celui qui l'avait écrite; il me semblait que toutes ses expressions révélaient une âme noble et pure.

Le soleil descendait sous l'horizon; c'était l'heure de la prière. Oh! comme je sentais Dieu! Comme je lui rendais grâces de trouver toujours un nouveau moyen de ne pas laisser languir les puissances de mon âme et de mon cœur! Comme je sentais se raviver en moi la mémoire de tous ses dons précieux!

J'étais debout sur la fenêtre, les bras passés entre les barreaux, les mains jointes : l'église de Saint-Marc était au-dessous de moi; une multitude prodigieuse de pigeons en liberté roucoulaient amoureusement, voltigeaient, faisaient des nids sur ce toit de plomb : le ciel le plus magnifique était là devant moi : je dominais toute cette partie de Venise que l'on pouvait découvrir de ma prison; une lointaine rumeur de voix humaines venait doucement frapper mon oreille. Dans ce lieu misérable mais saisissant, je conversais avec Celui dont les yeux seuls pouvaient me voir; je lui recommandais mon père, ma mère, et une à une toutes les personnes qui m'étaient chères, et il me semblait l'entendre me répondre : « Confie-toi à ma bonté! » Et je m'écriais : « Oui, ta bonté me rassure! »

Et je terminai ma prière, tout attendri, fortifié, et peu sensible aux piqûres que les cousins enhardis m'avaient fait endurer.

Ce soir-là, comme après une si grande exaltation mon imagination commençait à se calmer, les cousins à devenir intolérables, le besoin de m'envelopper la figure et les mains à se faire sentir de nouveau, une pensée basse et mauvaise entra tout d'un coup dans ma tête et me fit horreur; je voulus la chasser et je ne pus y réussir.

Tremerello m'avait suggéré un infâme soupçon sur Zanze : qu'elle était là pour épier mes secrets; elle! cette âme si candide! qui ne savait pas un mot de politique! qui ne voulait rien en savoir!

Il m'était impossible de la soupçonner; mais je me demandai :

Digitized by Google

— Ai-je la même certitude à l'égard de Tremerello? Et si ce fripon était un instrument d'odieuses machinations? Si la lettre avait été fabriquée par je ne sais qui, pour m'amener à faire d'importantes révélations à mon nouvel ami? Peut-être le prétendu prisonnier qui m'écrit n'existe-t-il pas; — peut-être existe-t-il, et est-ce un perfide qui cherche à découvrir des secrets, pour se sauver en les révélant; — peut-être est-ce un galant homme. Oui, mais le perfide alors est Tremerello, qui veut hâter notre ruine à tous deux, pour gagner une augmentation de salaire?

Oh! chose affreuse, mais trop naturelle à celui qui gémit en prison, de craindre de toutes parts l'inimitié et la fourberie!

De tels doutes m'affligeaient, m'anéantissaient. Non; pour Zanze je n'avais jamais pu les avoir un instant! Toutefois, depuis que Tremerello avait proféré ces paroles inconsidérées sur elle, un demi-doute venait me tourmenter, et portait non sur elle, mais sur ceux qui la laissaient venir dans ma chambre. Lui auraient-ils, de leur propre mouvement ou par ordre d'une volonté supérieure, donné le rôle d'espion? Oh! s'il en était ainsi, comme ils furent mal servis!

Mais quant à la lettre de l'inconnu, que faire? S'attacher aux froids et tristes conseils de la peur qui se pare des titres de la prudence? Rendre la lettre à Tremerello, et lui dire : Je ne veux pas risquer ma paix? Et s'il n'y a aucune fourberie? Et si l'inconnu était un homme tout à fait digne de mon amitié, digne de me faire risquer quelque chose, pour tempérer en lui les angoisses de la solitude? Misérable! tu es à deux pas de la mort; la fatale sentence peut être rendue d'un jour à l'autre, et tu refuserais de faire encore un acte d'amour? Répondre, oui, je dois répondre! Mais si par malheur cette correspondance venait à se découvrir, sans que personne pût en conscience nous en faire un crime, n'est-il pas moins vrai qu'un terrible châtiment tomberait sur le pauvre Tremerello? Cette considération ne suffit-elle pas pour m'imposer le devoir absolu de ne pas entreprendre de correspondance clandestine?

Digitized by Google

CHAPITRE XXXV.

Je fus agité toute la soirée; je ne fermai pas l'œil de la nuit, et ne savais que résoudre au milieu de tant d'incertitudes.

Je sautai à bas de mon lit dès l'aube du jour, m'élançai sur la fenêtre et me mis à prier. Dans les situations difficiles, on a besoin de s'entretenir intimement avec Dieu, d'écouter ses inspirations et de les suivre.

C'est ainsi que je fis, et après une longue prière je descendis; j'éloignai les cousins, j'essuyai soigneusement de la main les piqûres

Digitized by Google

qui couvraient mes joues, et ma décision était prise : je résolus d'exposer mes craintes à Tremerello, et de lui dire que cette correspondance pouvait devenir dangereuse pour lui ; d'y renoncer, s'il hésitait; d'accepter, si mes craintes ne pouvaient l'arrêter.

Je me promenai jusqu'à l'instant où j'entendis fredonner : *Sognai, mi gera un gato, E ti me carezzevi.* Tremerello m'apportait le café.

Je lui fis part de mes scrupules et ne ménageai pas mes paroles pour exciter sa peur. Je le trouvai ferme dans la volonté de servir, disait-il, *deux cavaliers si accomplis*. Ceci était assez en opposition avec son museau de lapin et le nom de Tremerello que nous lui donnions. Dès lors je restai ferme aussi de mon côté.

— Je vous laisserai mon vin, lui dis-je; fournissez-moi le papier nécessaire à cette correspondance, et soyez sûr que si j'entends le son des clefs sans votre chanson, je saurai toujours détruire en un instant tout objet suspect.

— Voici précisément une feuille de papier; j'en donnerai toujours à monsieur tant qu'il en voudra, et je me repose parfaitement sur sa prudence.—

Je me brûlai le palais pour boire plus promptement le café; Tremerello sortit et je me mis à écrire.

Faisais-je bien? La résolution que je prenais était-elle réellement inspirée de Dieu? N'était-ce pas plutôt un triomphe de ma témérité naturelle et de ma disposition à préférer ce qui me plaît à de pénibles sacrifices? n'était-ce pas une orgueilleuse complaisance produite par l'estime que cet inconnu me montrait, mêlée de la crainte de paraître pusillanime si je préférais un prudent silence à une correspondance quelque peu dangereuse?

Comment dissiper tous ces doutes? Je les exposai avec candeur à mon compagnon de captivité en lui répondant; et j'ajoutai toutefois que mon avis était que, quand quelqu'un croit agir par de bons motifs et sans un remords positif de conscience, il n'y a plus de faute à craindre. Je le priai néanmoins de réfléchir très-sérieusement de son

Digitized by Google

côté à ce que nous allions entreprendre, et de me dire franchement par quel degré de confiance ou d'inquiétude il se serait déterminé. Que si, par de nouvelles réflexions, il trouvait l'entreprise trop téméraire, nous devions faire sur nous l'effort de renoncer au charme que nous promettait une semblable correspondance, et nous contenter de nous être connus par l'échange de quelques paroles, gages ineffaçables d'une tendre amitié.

J'écrivis quatre pages brûlantes de la plus sincère affection; touchant légèrement le sujet de ma détention, je parlai avec effusion de cœur de ma famille et de quelques-uns de mes amis particuliers, et m'attachai surtout à me faire connaître jusqu'au fond de l'âme.

Le soir ma lettre fut portée. N'ayant pas dormi la nuit précédente, j'étais très-fatigué; le sommeil ne se fit pas attendre, et je me réveillai le lendemain matin reposé, joyeux et palpitant à la douce pensée que j'allais, peut-être, recevoir dans un instant la réponse de mon ami.

CHAPITRE XXXVI.

La réponse vint avec le café. Je sautai au cou de Tremerello et lui dis avec tendresse : — Que Dieu te récompense d'une si grande charité! Mes soupçons sur lui et sur l'inconnu étaient dissipés, je ne saurais encore dire pourquoi : parce qu'ils m'étaient odieux; parce qu'ayant la précaution de ne jamais parler inconsidérément de politique, ces soupçons me paraissaient vains; parce que, tout en admirant le génie de Tacite, j'ai toutefois fort peu de confiance dans la justesse de son adage qui recommande de voir tout en noir.

Julien (c'est ainsi qu'il plut à mon compagnon de signer) com-

Digitized by Google

mençait sa lettre par un gracieux préambule, et se disait sans aucune inquiétude sur notre correspondance. Il plaisantait d'abord doucement sur mon hésitation, puis sa raillerie prenait un tour piquant. Enfin, après une éloquente apologie de la sincérité, il me demandait pardon de ne pouvoir me dissimuler le déplaisir qu'il avait éprouvé en reconnaissant en moi, disait-il, *une certaine indécision scrupuleuse*, *une sorte de subtilité chrétienne de conscience qui ne peuvent s'accorder avec la vraie philosophie*.

« Je vous estimerai toujours, ajoutait-il, quand même nous ne pourrions nous accorder sur ce point; mais la sincérité dont je fais profession m'oblige à vous dire que je n'ai pas de religion, et que je les abhorre toutes. Je prends *par modestie* le nom de Julien, parce que ce bon empereur était l'ennemi des chrétiens; mais je vais, moi, beaucoup plus loin que lui. Ce Julien couronné croyait en Dieu et avait certaines *bigoteries* à lui; moi, je n'en ai aucune, je ne crois pas en Dieu; pour moi la vertu se borne à aimer la vérité et ceux qui la cherchent, et à haïr ce qui ne me plaît pas. »

Et en continuant sur ce ton, sans aucun raisonnement, il se répandait en invectives de droite et de gauche contre le christianisme, louait avec une pompeuse énergie la grandeur de la vertu sans religion, et prenait tour à tour le style sérieux et plaisant pour faire l'éloge de l'empereur Julien, à cause de son apostasie et de ses *philanthropiques efforts* pour effacer de la terre toute trace de l'Évangile.

Craignant ensuite d'avoir trop heurté mon opinion, il revenait à me demander pardon et à déclamer contre le défaut trop fréquent de sincérité parmi les hommes. Il m'assurait de nouveau de son vif désir de rester en relation avec moi, et me saluait.

Il ajoutait en post-scriptum : « Je n'ai d'autre scrupule que de n'être pas assez franc. Je ne puis d'ailleurs vous taire mes soupçons que le langage chrétien que vous employez avec moi ne soit une feinte. Je le désire bien ardemment. En ce cas jetez le masque; je vous ai donné l'exemple. »

Digitized by Google

Je ne saurais dire quel étrange effet cette lettre produisit en moi. En lisant les premières lignes j'avais tremblé comme un amant passionné : il me sembla alors qu'une main glacée me serrait le cœur. Ce sarcasme sur la délicatesse de ma conscience m'offensa. Je me repentis d'être entré en relation avec un tel homme : moi qui méprise tant le cynisme! moi qui le regarde comme la moins philosophique et la plus grossière des tendances! moi à qui l'arrogance impose si peu!

Après avoir lu le dernier mot, je pris la lettre entre le pouce et l'index d'une main, le pouce et l'index de l'autre; et, levant la main gauche, je tirai très-rapidement la droite, de telle sorte que chaque main resta en possession d'une moitié de la lettre.

CHAPITRE XXXVII.

Je contemplai ces deux lambeaux, et méditai un moment sur l'inconstance des choses humaines et la fausseté de leur apparence. — Tout à l'heure je désirais cette lettre avec tant d'ardeur, et maintenant je la déchire avec indignation! Tout à l'heure un si doux pressentiment sur mon amitié future avec mon compagnon d'infortune, une si ferme confiance dans une mutuelle consolation, une si grande disposition à lui vouer une affection tendre, et maintenant je le traite d'insolent! —

Je plaçai ces deux lambeaux l'un sur l'autre, et les ayant saisis de nouveau entre le pouce et l'index d'une main, le pouce et l'index de l'autre, j'élevai encore la main gauche et tirai très-rapidement la droite.

Digitized by Google

J'allais répéter la même opération, mais un des quatre morceaux m'échappa de la main; je me baissai pour le reprendre, et dans le court espace de temps pendant lequel je me baissai et me relevai, je changeai de dessein et je voulus relire cette orgueilleuse lettre.

Je m'assieds, je rapproche les quatre morceaux sur ma Bible, et je relis. Je les laisse en cet état, je me promène, je relis encore et je fais ces réflexions. — Si je ne lui réponds pas, il me croira anéanti de confusion, il croira que je n'ose reparaître aux yeux d'un si puissant Hercule. Répondons-lui, faisons-lui voir que nous ne craignons pas de confronter nos doctrines. Démontrons-lui avec douceur qu'il n'y a aucune bassesse à mûrir ses résolutions, à hésiter quand il s'agit d'une affaire un peu périlleuse et plus périlleuse encore pour tout autre que pour nous. Qu'il apprenne que le vrai courage ne consiste pas à se jouer de la conscience, que la vraie dignité ne réside pas dans l'orgueil. Exposons-lui la haute raison du christianisme et la faiblesse de l'incrédulité. Au surplus, si ce Julien montre des opinions si opposées aux miennes, s'il ne m'épargne pas ses poignants sarcasmes, s'il attache aussi peu de prix à me captiver, n'est-ce pas au moins la preuve qu'il n'est pas un espion? — Mais n'y aurait-il pas, de sa part, un raffinement de ruse à fouetter si rudement mon amour-propre? — Hé bien, non; je ne saurais le croire. Je suis un méchant qui, me sentant blessé de ces railleries téméraires, voudrais me persuader que celui qui les a lancées ne peut être que le plus abject des hommes. Malignité vulgaire que j'ai mille fois condamnée dans les autres, fuis loin de mon cœur! Non, Julien est ce qu'il est, et rien de plus; c'est un insolent, et non un espion. — Ai-je bien le droit, vraiment, de donner le nom odieux d'*insolence* à ce qu'il prend pour de la *sincérité*. Oh! hypocrite, voilà bien ton humilité! Il suffit donc que le premier venu, par un écart de jugement, soutienne des opinions fausses ou se raille de ta foi, pour qu'aussitôt tu t'arroges le droit de le mépriser! — Dieu sait si cette humilité pleine de fiel et ce zèle malveillant dans le cœur d'un chrétien n'est pas pire que

Digitized by Google

l'audacieuse franchise de cet incrédule! — Peut-être ne lui manque-t-il qu'un rayon de la grâce pour que cet amour énergique de la vérité se change en une piété plus solide que la mienne. — Ne ferais-je pas mieux de prier pour lui que de m'irriter et de me supposer meilleur que lui? — Qui sait si, pendant que je déchirais sa lettre avec tant de colère, il ne relisait pas la mienne avec une douce bienveillance, et s'il ne s'était pas confié en ma bonté, au point de me croire incapable de m'offenser de ses franches paroles? Quel serait le plus coupable des deux, celui qui aime et qui dit : « Je ne suis pas chrétien, » ou l'autre qui dit : « Je suis chrétien, » et qui n'aime pas? Il est bien difficile de connaître un homme lorsqu'on a vécu avec lui pendant de longues années; et moi je voudrais juger celui-ci sur une simple lettre? Au milieu de tant de choses possibles, ne pourrait-il pas se faire que, sans se l'avouer à lui-même, cet homme ne fût pas tranquille dans son athéisme, et que pour cette raison il m'excitât à le combattre, avec l'espoir secret d'être obligé de céder? Oh! s'il en pouvait être ainsi! Oh! grand Dieu, dans la main de qui tous les instruments les plus indignes peuvent devenir utiles, choisis-moi, oh! choisis-moi pour cette grande œuvre! Inspire-moi des raisons saintes et puissantes, qui sachent convaincre cet infortuné, qui l'amènent à te bénir, à apprendre que loin de toi il n'y a pas de vertu qui ne soit contradiction!

Digitized by Google

CHAPITRE XXXVIII.

Je déchirai en plus petits morceaux, mais sans aucun reste d'humeur, les quatre parties de la lettre; j'allai à la fenêtre, j'étendis la main et m'arrêtai à considérer le sort de ces petits morceaux de papier emportés par le vent. Les uns se posèrent sur les plombs de l'église, d'autres se balancèrent long-temps dans l'air et tombèrent enfin sur la terre. Je les vis tellement dispersés, qu'il n'y avait pas

Digitized by Google

de danger que quelqu'un pût les réunir et en découvrir le mystère.

J'écrivis ensuite à Julien, et pris tous les soins nécessaires pour ne pas laisser percer de dépit.

Je plaisantai sur la crainte qu'il avait eue de me voir porter la pruderie de conscience à un degré incompatible avec la philosophie, et lui dis de suspendre au moins sur ce point son jugement. Je louai sa profession de franchise, je l'assurai qu'à cet égard il avait trouvé en moi son égal, et j'ajoutai que, pour lui en donner la preuve, je me disposais à défendre le christianisme. « Bien persuadé, disais-je, que, comme je serai toujours prêt à écouter amicalement toutes vos opinions, de même vous aurez la générosité d'entendre les miennes avec calme. »

Cette défense, je me proposais de l'établir peu à peu, et en attendant je la commençai, par l'analyse fidèle de l'essence du christianisme : culte de Dieu, — abolition de toute superstition, — fraternité entre les hommes, — tendance perpétuelle vers la vertu, — humilité sans bassesse, — dignité sans orgueil, — pour modèle un homme-Dieu! quoi de plus philosophique et de plus grand?

J'aurais voulu démontrer plus tard comment cette souveraine sagesse s'était plus ou moins faiblement répandue parmi tous ceux qui, aidés des lumières de la raison, avaient cherché la vérité, mais ne s'était jamais révélée à tout le genre humain; et comment le divin maître, en venant sur la terre, donna un témoignage éclatant de sa mission en opérant cette diffusion de la lumière avec les moyens humainement les plus faibles. Ce que les plus grands philosophes ne purent jamais obtenir, la destruction de l'idolâtrie et la prédication universelle de la fraternité, fut accompli par quelques obscurs apôtres. Alors l'émancipation des esclaves devint chaque jour plus fréquente, et nous voyons apparaître enfin une société civilisée sans esclaves, état de société que les anciens philosophes avaient cru impossible.

Un coup d'œil sur l'histoire du monde, depuis Jésus-Christ jus-

Digitized by Google

qu'à nous, devait enfin démontrer comment la religion qu'il avait établie s'était toujours adaptée à tous les degrés possibles de civilisation. Il était donc faux que, la civilisation continuant ses progrès, l'Évangile put cesser de s'accorder avec elle.

J'écrivis en très-petits caractères, et assez longuement; mais je ne pus toutefois aller bien loin sans que le papier me manquât. Je lus et relus mon introduction, qui me parut fort bien faite. Il n'y avait pas une phrase de ressentiment pour les sarcasmes de Julien, et les expressions bienveillantes y étaient abondamment répandues, inspirées par un cœur déjà pleinement ramené à la tolérance.

J'envoyai la lettre, et le matin suivant j'en attendais la réponse avec anxiété.

Tremerello vint et me dit :

— Ce monsieur n'a pu vous écrire, mais il vous prie de continuer votre plaisanterie.

— Plaisanterie! m'écriai-je. Il n'aura pas dit plaisanterie; vous aurez mal compris.—

Tremerello relevant les épaules : — J'aurai mal compris.

— Mais vous croyez réellement qu'il a dit plaisanterie!

— Comme il me semble entendre en ce moment sonner l'heure à Saint-Marc. — (L'horloge sonnait précisément en ce moment.) Je bus mon café, et me tus.

— Mais, dites-moi : ce monsieur avait-il déjà lu toute ma lettre!

— Je me figure que oui; parce qu'il riait, riait comme un fou, et, faisant de la lettre une balle, il la jetait en l'air; et lorsque je lui recommandai de ne pas oublier de la détruire, il la détruisit immédiatement.

— Très-bien.

Et je rendis à Tremerello la tasse, en lui disant que l'on s'apercevait bien que le café avait été fait par la *siora* Bettina.

— Monsieur l'a trouvé mauvais!

Digitized by Google

— Détestable.

— Et pourtant c'est moi qui l'ai fait, et je vous assure que je l'ai fait très-fort, et il n'y avait pas de dépôt au fond.

— C'est peut-être que j'ai la bouche mauvaise.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXIX.

Je me promenai toute la matinée, en frémissant de colère. Quelle espèce d'homme est donc ce Julien? Pourquoi nommer ma lettre une plaisanterie? Pourquoi rire et jouer à la balle avec elle? Pourquoi ne pas me répondre une ligne? Tous les incrédules sont ainsi. Sentant la faiblesse de leurs opinions, si quelqu'un descend dans l'arène pour les réfuter, ils n'écoutent pas, ils sourient, ils affectent une supériorité d'esprit qui n'a plus besoin de rien examiner. Les malheureux! Et quand y eut-il jamais de philosophie sans examen, sans gravité? S'il est vrai que Démocrite riait sans cesse, c'était un bouffon. — Mais je l'ai bien mérité : pourquoi entreprendre cette correspondance? M'être fait illusion un moment, c'était pardonnable; mais quand je l'ai vu prendre le ton de l'insolence, n'ai-je pas été un sot de lui écrire encore!

J'étais bien résolu à ne plus lui répondre. A dîner, Tremerello prit mon vin, le versa dans un flacon, et le mettant dans sa poche : — Eh! mais, je m'aperçois, dit-il, que j'ai ici du papier à donner à monsieur. — Et il me le présenta.

Il s'en alla; et moi, regardant ce papier blanc, je me sentais la tentation d'écrire une dernière fois à Julien, et de prendre congé de lui avec une bonne leçon sur l'indignité de l'insolence. — Belle tentation! me dis-je ensuite; lui rendre mépris pour mépris! lui faire haïr encore davantage le christianisme, en montrant dans un chré-

Digitized by Google

tien comme moi l'impatience et l'orgueil! — Non, cela ne convient pas; cessons tout à fait notre correspondance. — Et si j'y mets ainsi brusquement un terme, ne pourra-t-il pas dire également que l'impatience et l'orgueil l'ont emporté dans mon cœur? Il convient donc de lui écrire encore une fois et sans fiel. — Mais si je puis écrire sans fiel, ne serait-il pas mieux de ma part de paraître ignorer ses sarcasmes et le nom de plaisanterie dont il a gratifié ma lettre? Ne serait-il pas mieux de continuer simplement mon apologie du christianisme?—

J'y réfléchis un instant, et m'arrêtai à ce dernier parti.

Le soir j'expédiai mon message, et le matin suivant je reçus quelques lignes de remercîment, très-froides, et cependant sans expressions mordantes, mais aussi sans le moindre signe d'approbation ni d'invitation à continuer.

Un pareil billet me déplut. Néanmoins je résolus de poursuivre jusqu'à la fin.

Ma thèse ne pouvait se traiter en peu de mots, et fut le sujet de cinq ou six autres longues lettres, à chacune desquelles je ne recevais en réponse qu'un remercîment fort laconique, accompagné de quelque déclamation étrangère au sujet : tantôt se livrant à mille imprécations contre ses ennemis; tantôt riant de les avoir maudits, et disant qu'il est fort naturel que les forts oppriment les faibles, et qu'il regrette seulement de n'être pas parmi les forts; tantôt me confiant ses amours, et l'empire que ses passions exerçaient sur son imagination troublée.

Néanmoins à ma dernière lettre sur le christianisme, il me répondit qu'il préparait une longue réplique. J'attendis plus d'une semaine, et cependant il m'écrivait tous les jours sur toute autre chose, et le plus souvent des obscénités.

Je le priai de se rappeler la réponse qu'il me devait, et lui recommandai de vouloir bien appliquer son esprit à peser sérieusement toutes les raisons que je lui avais présentées.

Digitized by Google

Il me répondit avec un peu de colère, se prodiguant les titres de *philosophe*, *d'homme sûr de lui-même*, *d'homme qui n'avait pas besoin de peser si long-temps pour comprendre que des vers luisants ne sont pas des lanternes*. Et il recommença à raconter gaiement des aventures scandaleuses.

Digitized by Google

CHAPITRE XL.

Je patientais pour ne pas me faire accuser de *bigoterie* et d'intolérance, et parce que je ne désespérais pas de voir succéder à cette fièvre d'érotiques bouffonneries une période de gravité. Cependant je lui manifestais mon peu d'approbation pour son irrévérence à l'égard des femmes, la manière profane dont il traitait l'amour, et je plaignais les infortunées qu'il me disait avoir été ses victimes.

Il feignait de croire fort peu à mon refus d'approbation, et répétait : *Malgré vos murmures et vos reproches d'immoralité, je suis certain que mes récits vous divertissent ; — tous les hommes aiment le plaisir comme moi, mais ils n'ont pas la franchise d'en parler sans voile ; je vous en dirai tant que je vous enchanterai, et vous vous verrez obligé en conscience à m'applaudir.*

Mais de semaine en semaine, il ne cessait de raconter ces infamies, et moi (espérant toujours à chaque lettre trouver un autre sujet, et me laissant attirer par la curiosité) je lisais tout, et mon âme, sans être séduite, en était au moins troublée, et s'éloignait des pensées nobles et saintes. Les relations avec des hommes avilis dégradent celui qui n'a pas une vertu bien supérieure à la vertu commune, bien supérieure à la mienne.

— Te voilà puni de ta présomption ! me disais-je à moi-même. Voilà ce que l'on gagne à faire le prédicateur sans avoir la sainteté nécessaire !

Un jour enfin je me résolus à lui écrire ces mots :

Digitized by Google

« Je me suis efforcé jusqu'à ce jour de vous inviter à traiter d'autres sujets, et vous m'écrivez toujours des choses qui, je vous l'ai dit franchement, me déplaisent. S'il vous convient que nous parlions d'objets plus dignes de nous, nous continuerons notre correspondance; autrement touchons-nous la main, et que chacun se tienne de son côté. »

Je fus pendant deux jours sans réponse, et d'abord je m'en réjouis.

— O solitude bénie! m'écriais-je, combien tu es moins amère qu'un entretien dégradant et sans harmonie! Au lieu de m'irriter à la lecture de ces impudences, au lieu de me fatiguer inutilement à leur opposer l'expression des sentiments qui honorent l'humanité, je reviendrai à converser avec Dieu, à m'entretenir des tendres souvenirs de ma famille et de mes véritables amis. Je reviendrai à lire plus souvent la Bible, à écrire mes pensées sur ma table, en étudiant le fond de mon cœur, en m'efforçant de le perfectionner, à goûter enfin les douceurs d'une innocente mélancolie, mille fois préférables à des images joyeuses mais perverses.

Toutes les fois que Tremerello entrait dans ma prison, il me disait : — Je n'ai pas encore de réponse. — C'est bien, répondais-je.

Le troisième jour il me dit : — Monsieur N. N. est à moitié malade.

— Qu'a-t-il?

— Il ne le dit pas, mais il est toujours couché sur son lit; il ne mange ni ne boit, et est de fort mauvaise humeur. —

J'en fus ému, pensant qu'il souffrait et n'avait personne pour le consoler.

Je laissai échapper de mes lèvres, ou plutôt de mon cœur ces paroles : — Je lui écrirai deux lignes.

— Je les porterai ce soir, dit Tremerello; et il s'en alla.

J'étais un peu embarrassé en me plaçant à ma table. — Fais-je bien de reprendre cette correspondance? Ne bénissais-je pas tout à

Digitized by Google

l'heure la solitude comme un trésor reconquis? Quelle inconstance est donc la mienne! Et cependant cet infortuné ne mange ni ne boit; assurément il est malade. Est-ce donc là le moment de l'abandonner? Mon dernier billet était bien sec; il aura contribué à l'affliger. Peut-être, malgré la diversité dans notre manière de voir, peut-être n'aurait-il jamais brisé notre amitié? Mon billet lui aura semblé plus malveillant qu'il ne l'était; il l'aura pris pour un congé formel et méprisant.

Digitized by Google

CHAPITRE XLI.

Voici en quels termes j'écrivis :

— « J'apprends que vous n'êtes pas bien, et je m'en afflige vivement. Je voudrais de tout mon cœur être près de vous, et vous rendre tous les services d'un ami. J'espère que le dérangement de votre santé aura été la seule cause du silence que vous avez gardé depuis trois jours. Ne vous serez-vous pas offensé de mon billet de l'autre jour? Je l'écrivis, je vous assure, sans la moindre malveillance, et avec la seule intention de vous ramener à des sujets de controverse plus sérieux. Si cela vous fait mal d'écrire, envoyez-moi seulement des nouvelles exactes de votre santé; je vous écrirai tous les jours quelque petite chose pour vous distraire et vous faire souvenir que je vous veux du bien. »

Je ne me serais jamais attendu à la lettre qu'il me répondit. Elle commençait ainsi : — « Je te retire mon amitié; si tu ne sais que faire de la mienne, je ne sais non plus que faire de la tienne. Je ne suis pas homme à pardonner des offenses, je ne suis pas homme à revenir après avoir été repoussé une première fois. Parce que je suis malade, tu te rapproches hypocritement de moi, espérant que la maladie aura affaibli mon esprit et m'aura amené à écouter tes sermons... » Il poursuivait ensuite, pour me faire les reproches les plus violents, m'accabler d'injures, tourner en ridicule tout ce que je lui avais dit de religion et de morale, tout en protestant qu'il vivrait et mourrait toujours le même, c'est-à-dire avec la plus grande haine et le plus profond mépris pour toute philosophie autre que la sienne.

Je restai interdit.

— Les belles conversions que je fais! me disais-je avec un fré-

Digitized by Google

missement douloureux. — Dieu est témoin si mes intentions étaient pures! — Non, ces injures, je ne les ai pas méritées! — Eh bien! patience; c'est une illusion de moins. Tant pis pour lui s'il s'imagine avoir reçu des offenses pour avoir le plaisir de ne les pas pardonner! Je ne suis obligé à rien tenter de plus que ce que j'ai fait.

Toutefois, au bout de quelques jours mon dépit s'apaisa, et je pensai que cette lettre furibonde pouvait avoir été le résultat d'une exaltation de peu de durée. — Peut-être en est-il déjà bien repentant, me disais-je, mais il est trop fier pour avouer ses torts. Ne serait-ce pas une œuvre généreuse, maintenant qu'il a eu le temps de se calmer, de lui écrire encore?

Il m'en coûtait beaucoup de faire un si grand sacrifice d'amour-propre, mais je le fis. Celui qui s'humilie dans un but qui n'a rien de vil, ne se dégrade pas, quels que soient les injustes dédains qu'il en recueille.

J'eus pour toute réponse une lettre moins violente, mais non moins insultante. Cet homme implacable me disait qu'il admirait mon évangélique modération. — « Reprenons donc, poursuivait-il, notre correspondance, mais parlons sans détour. Nous ne nous aimons pas. Nous nous écrirons chacun pour nous distraire, jetant librement sur le papier tout ce qui nous viendra à la tête : vous, vos visions séraphiques; moi, mes blasphèmes; vous, vos extases sur la dignité de l'homme et de la femme; moi, le récit ingénu de mes profanations, espérant de mon côté vous convertir, et vous du vôtre me convertir aussi. Répondez-moi, si ce traité vous convient. » —

Je répondis : — « Vos propositions ne sont pas un traité, mais une raillerie. J'ai été rempli de bon vouloir à votre égard. Ma conscience ne m'oblige plus à autre chose qu'à vous souhaiter toutes les félicités possibles pour cette vie et pour l'autre. »

Ainsi finit ma correspondance secrète avec cet homme — qui sait? — peut-être moins méchant qu'aigri par le malheur et le délire du désespoir.

Digitized by Google

CHAPITRE XLII.

Je bénis sincèrement une fois encore ma solitude, et mes jours s écoulèrent de nouveau pendant quelque temps sans vicissitudes.

L'été finit; pendant la dernière moitié de septembre la chaleur diminua. Octobre vint; je me réjouissais alors d'avoir une chambre qui pendant l'hiver devait être bonne. Mais voilà qu'un matin le geôlier me dit avoir l'ordre de me faire changer de prison.

— Et où allons-nous?

— A quelques pas, dans une chambre plus fraîche.

— Et pourquoi n'y avoir pas pensé pendant que je mourais de chaud, pendant que l'air était rempli de cousins, et mon lit couvert de punaises?

— L'ordre n'est pas arrivé plus tôt.

— Patience, marchons.—

Quoique j'eusse bien souffert dans cette prison, je m'affligeais de la quitter, non-seulement parce que pendant la froide saison elle devait être excellente, mais pour bien des raisons encore. J'avais là ces pauvres fourmis que j'aimais et que je nourrissais avec une sollicitude, je dirais presque paternelle, si l'expression n'était ridicule. Depuis quelques jours cette chère araignée dont j'ai déjà parlé avait émigré, je ne sais pour quel motif; mais je me disais : — Qui sait si elle ne se ressouviendra pas de moi, si elle ne reviendra pas?—Et maintenant que je m'en vais, elle reviendra peut-être et trouvera la prison vide; ou bien, s'il s'y trouve quelque autre habitant, peut-être sera-ce un ennemi des araignées, peut-être détruira-t-il avec sa

Digitized by Google

pantoufle cette belle toile, peut-être écrasera-t-il le pauvre insecte! Et puis, cette triste prison n'a-t-elle pas été embellie pour moi par la pitié de la douce Zanze! C'est sur cette fenêtre qu'elle s'appuya si souvent; de là qu'elle laissa tomber généreusement quelques miettes de gâteau pour mes fourmis. C'est là qu'elle avait coutume de s'asseoir; là qu'elle me fit ce récit, là qu'elle m'en fit un autre; là qu'elle se penchait sur ma table, là que ses larmes coulèrent! —

L'endroit où ils me placèrent était encore sous les Plombs, mais exposé au nord et au couchant, avec deux fenêtres de chacun de ces côtés; séjour de rhumes continuels, horrible glacière dans les mois rigoureux. La fenêtre au couchant était très-grande; celle au nord, petite et élevée, et placée au-dessus de mon lit.

Je me mis d'abord à la première, et je vis qu'elle donnait du côté du palais du patriarche. D'autres prisons, voisines de la mienne, occupaient à droite une aile qui avait peu d'étendue, et un corps de bâtiment avancé qui se trouvait en face de moi. Dans ce corps de bâtiment il y avait deux prisons, l'une au-dessus de l'autre. La prison inférieure avait une très-grande fenêtre, par laquelle je voyais se promener à l'intérieur un homme vêtu avec élégance. C'était M. Caporali di Cesena. Il me vit, me fit quelques signes, et nous nous dîmes nos noms.

Je voulus ensuite examiner où donnait mon autre fenêtre. Je mis ma table sur mon lit, et sur ma table une chaise; je grimpai dessus, et vis qu'elle était au niveau d'une partie du toit du palais. Au delà du palais on apercevait une grande étendue de la ville et de la lagune.

Je m'arrêtai à considérer cette belle vue, et entendant ouvrir la porte, je ne me dérangeai pas. C'était le geôlier, qui, m'apercevant ainsi grimpé et oubliant que je ne pouvais passer comme une souris à travers les barreaux, pensa que j'essayais de m'évader. Dans le court instant de son trouble il sauta sur mon lit, malgré une sciatique qui le tourmentait; et me saisit par les jambes en criant comme un aigle.

Digitized by Google

— Mais ne voyez-vous pas, étourdi, lui dis-je, qu'on ne peut s'échapper au travers de ces barreaux? Ne comprenez-vous pas que je ne suis monté là que par curiosité?

— *Je vois, monsieur, je comprends; mais descendez toujours, vous dis-je, descendez; ce sont là des tentations de s'échapper.*

Tout en riant, il fallut bien descendre.

CHAPITRE XLIII.

Aux fenêtres des prisons latérales, je reconnus six autres détenus pour causes politiques.

Voilà donc, au moment même où je me disposais à rentrer dans une plus grande solitude que par le passé, voilà que je me trouve dans une espèce de monde. Dans le commencement, je le regrettai, soit que la longue habitude de vivre isolé eût déjà rendu mon caractère peu sociable, soit que le triste résultat de mes rapports avec Julien m'eût rendu défiant. Néanmoins ces petits entretiens que nous commencions à avoir, moitié de vive voix, moitié par signes, me parurent bientôt un bienfait, propre sinon à me porter à la joie, au moins à me distraire. Je ne dis mot à personne de mes relations avec Julien. Nous nous étions donné, lui et moi, notre parole d'honneur que notre secret demeurerait enseveli entre nous. Si j'en parle dans ces mémoires, c'est qu'il sera impossible, sous quelques yeux qu'ils se présentent, de deviner qui était ce Julien, au milieu de tant d'infortunés languissants dans ces prisons.

Digitized by Google

A ces nouvelles relations avec des compagnons de captivité, vint s'en joindre une autre qui fut bien douce pour moi.

De ma grande fenêtre je voyais, au delà du prolongement des prisons qui était en face de moi, une grande ligne de toits ornés de cheminées, de belvédères, de clochers, de coupoles, qui allait se perdre à l'horizon avec la mer et le ciel. Dans la maison la plus voisine de moi, qui était une aile du palais du patriarche, habitait une bonne famille, qui acquit des droits à ma reconnaissance en me montrant par ses saluts affectueux la pitié que je lui inspirais. Un salut, une parole d'amour à des infortunés, est une grande charité!

C'est d'une de ces fenêtres que je vis pour la première fois s'élever vers moi les mains d'un petit garçon de neuf ou dix ans, et je l'entendis crier :

— Maman, maman, ils ont mis quelqu'un là-haut, sous les Plombs. Oh! pauvre prisonnier, qui es-tu?

— Je suis Silvio Pellico, répondis-je.—

Un autre petit garçon, un peu plus grand, accourut aussi à la fenêtre, et me cria :

— Tu es Silvio Pellico?

— Oui; et vous, chers petits enfants?

— Je m'appelle Antoine S...., et mon frère, Joseph.—

Puis il se retourna et dit : — Que faut-il lui demander encore?

Et une dame, que je supposai être leur mère, et qui se tenait à moitié cachée, suggérait de douces paroles à ces chers enfants, et ils me les disaient, et moi je les en remerciais avec la plus vive tendresse.

Ces conversations étaient peu de chose, et il ne fallait point en abuser, pour ne pas faire crier le geôlier; mais elles se répétaient tous les jours, à ma grande consolation, le matin, à midi et le soir. Le soir, lorsqu'on allumait les flambeaux, cette dame fermait la fenêtre, et les enfants me criaient : — Bonne nuit, Silvio! — La

Digitized by Google

mère, enhardie par l'obscurité, répétait d'une voix émue : — Bonne nuit, Silvio ! courage ! —

Quand ces chers enfants déjeunaient ou faisaient collation, ils me disaient : — Oh ! si nous pouvions te donner de notre café au lait ! Oh ! si nous pouvions te donner de nos gâteaux ! Le jour où tu seras mis en liberté, souviens-toi de venir nous voir ! Nous te donnerons des gâteaux bien bons et tout chauds, et beaucoup de tendres baisers !

Digitized by Google

CHAPITRE XLIV.

Le mois d'octobre ramenait pour moi le plus cruel des anniversaires. J'avais été arrêté le 13 du même mois de l'année précédente. Quelques tristes souvenirs se retraçaient encore à ma pensée pendant ce mois fatal. Deux ans auparavant, en octobre, s'était noyé par accident, dans le Tésin, un homme de mérite que j'honorais beaucoup. Trois ans auparavant, en octobre, s'était tué involontairement avec un fusil Odoard Briche, jeune homme que j'aimais comme s'il eût été mon fils. Dans le temps de ma première jeunesse, toujours en octobre, une autre grande affliction m'avait frappé.

Quoique je ne sois pas superstitieux, la rencontre fatale dans ce même mois de si affreux souvenirs me rendait fort triste.

En causant de ma fenêtre avec ces jeunes enfants et mes compagnons de captivité, je simulais la gaieté; mais à peine replongé dans mon antre, un poids indicible de douleur retombait comme du plomb sur mon âme.

Je prenais la plume pour composer quelques vers ou m'appliquer à une autre œuvre littéraire, et une force irrésistible semblait me contraindre à écrire tout autre chose. Et quoi donc? de longues lettres que je ne pouvais faire parvenir; de longues lettres à ma famille chérie, dans lesquelles j'épanchais tout mon cœur. Je les écrivais sur la table, qu'ensuite je grattais. C'étaient des expressions brûlantes de tendresse, des souvenirs de la félicité dont j'avais joui près de mes parents, près de frères et de sœurs si indulgents, si aimants. Le regret que j'éprouvais de leur perte m'inspirait une infinité de choses passionnées. Après avoir écrit pendant des heures entières, il me restait toujours de nouveaux sentiments à exprimer.

Digitized by Google

C'était, sous une forme nouvelle, refaire ma biographie et me bercer d'illusions par la peinture du passé; c'était me forcer à fixer mes regards sur les jours heureux qui n'étaient plus. Mais, ô mon Dieu! combien de fois, après avoir retracé dans le tableau le plus animé un passage du plus beau temps de ma vie, après avoir enivré mon imagination jusqu'à me figurer être encore avec les personnes à qui je parlais, me ressouvenant tout à coup du présent, la plume me tombait des mains, et je frémissais d'horreur! C'étaient là des moments vraiment épouvantables! J'en avais déjà passé de semblables, mais jamais avec des convulsions de désespoir pareilles à celles qui venaient alors m'assaillir.

J'attribuais ces convulsions et ces horribles angoisses à la trop grande exaltation de mes sentiments, excités par la forme épistolaire que je donnais à ces écrits, et à l'habitude de les adresser à des personnes si chères.

Je voulus faire autrement, et je ne pus réussir; je voulus abandonner au moins la forme épistolaire, et je ne le pus davantage. Je pris la plume et me mis à écrire; ce qui sortait de ma plume était toujours une lettre pleine de tendresse et de douleur.

— Ne suis-je pas libre de ma volonté? me disais-je alors. Cette nécessité qui me pousse à faire ce que je ne voudrais pas est-elle donc l'effet d'un dérangement de mon cerveau? Autrefois cela ne m'arrivait pas. Le fait aurait pu s'expliquer dans les premiers temps de ma détention; mais maintenant que la vie de prison est devenue une nouvelle nature pour moi, maintenant que mon imagination devrait s'être calmée sur toute chose, maintenant que je me suis si bien nourri de réflexions philosophiques et religieuses, comment suis-je devenu l'esclave des désirs aveugles de mon cœur et d'une faiblesse si enfantine? Appliquons-nous donc à autre chose.—

Je cherchais alors à prier ou à me fatiguer par l'étude de la langue allemande. Vains efforts! Je me retrouvais toujours écrivant une nouvelle lettre.

Digitized by Google

CHAPITRE XLV.

Un état semblable devenait une véritable maladie, je ne sais si je ne dois pas dire une espèce de somnambulisme. C'était sans doute l'effet d'une grande fatigue produite par les soucis et les veilles.

Le mal empira. Mes nuits se passèrent en constantes insomnies,

Digitized by Google

le plus souvent agitées par la fièvre. En vain cessai-je de prendre du café le soir; l'insomnie était la même.

Il me semblait qu'il y eût en moi deux hommes, l'un qui voulait toujours écrire des lettres, et l'autre qui voulait faire autre chose. Eh bien, disais-je, transigeons, écrivons toujours des lettres, mais écrivons-les en allemand, nous apprendrons ainsi cette langue.

Dès ce moment j'écrivis tout en mauvais allemand. De cette manière du moins, je fis quelques progrès dans l'étude de la langue.

Le matin, après une longue veille, mon cerveau affaibli tombait dans une sorte d'assoupissement. Alors je rêvais, ou plutôt il me semblait dans mon délire voir mon père, ma mère, ou quelque autre personne chérie, se désespérer sur mon sort. J'entendais partir de leur sein les plus déchirants sanglots, et je me levais aussitôt épouvanté et sanglotant moi-même.

Quelquefois, dans ces songes de peu de durée, il me semblait entendre ma mère consoler les autres en entrant avec eux dans ma prison, et verser dans mon cœur les plus saintes paroles sur le devoir de la résignation; mais au moment où je me réjouissais le plus de son courage et du courage des autres, elle fondait tout d'un coup en larmes, et tous pleuraient. Personne ne saurait dire quels étaient alors les déchirements de mon âme.

Pour échapper à un état si misérable, j'essayai de ne plus me coucher du tout. Je gardais de la lumière toute la nuit, et me mettais à ma table pour lire et écrire. Mais, hélas! venait un moment où je lisais, quoique bien éveillé, sans rien comprendre, et ma tête ne me gouvernait plus pour coordonner mes pensées. Alors je commençais à copier quelque chose, mais je copiais en songeant à tout autre sujet qu'à ce que j'écrivais, je songeais à mes douleurs.

Et pourtant lorsque je me mettais au lit, j'étais plus mal encore. Couché, aucune position n'était supportable : je m'agitais convulsivement, et j'étais obligé de me lever. Ou bien, si parfois je m'endormais, ces songes désespérants me faisaient plus de mal que l'insomnie.

Digitized by Google

Mes prières étaient arides, et néanmoins je les répétais souvent; ce n'étaient pas d'abondantes paroles, mais des invocations à Dieu! à Dieu uni à l'homme et éprouvé par les douleurs de l'humanité.

Pendant ces nuits horribles, mon imagination s'exaltait à tel point qu'il me semblait, quoique éveillé, entendre dans ma prison tantôt des gémissements, tantôt un rire étouffé. Depuis mon enfance jusqu'à ce jour, je n'avais jamais cru aux sorciers ni aux esprits follets, et maintenant ces rires et ces gémissements m'épouvantaient; je ne savais comment les expliquer, et je me voyais forcé de me demander si je n'étais pas le jouet de quelque puissance inconnue et malfaisante.

Plusieurs fois je pris le flambeau en tremblant, et je regardai s'il y avait sous le lit quelqu'un qui se raillait de moi. Plusieurs fois il me vint à la pensée que l'on m'avait enlevé de ma première prison et transporté dans celle-ci, parce qu'il s'y trouvait quelque trappe, ou dans les murs quelque secrète ouverture, d'où mes persécuteurs épiaient tout ce que je faisais, et prenaient un cruel plaisir à m'effrayer.

Assis à ma table, tantôt il me semblait que quelqu'un me tirait par mon habit, tantôt que l'on avait donné une impulsion à mon livre, qui tombait à terre, tantôt qu'une personne placée derrière moi soufflait sur ma lumière pour l'éteindre. Alors, je me levais précipitamment, je regardais autour de moi, je me promenais avec défiance, et me demandais à moi-même si j'étais fou ou dans mon bon sens. Je ne savais plus si tout ce que je voyais ou sentais était une réalité ou une illusion, et je m'écriais avec angoisse :

— *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me!*

Digitized by Google

CHAPITRE XLVI.

Une fois, m'étant mis au lit un peu avant l'aurore, je croyais être parfaitement sûr d'avoir placé mon mouchoir sous mon oreiller; après un moment d'assoupissement je me réveillai comme à mon ordinaire, mais il me sembla que l'on m'étranglait. Je me sentais en effet le cou horriblement serré. Chose étrange! il était entouré de mon mouchoir fortement attaché et noué plusieurs fois. J'aurais juré n'avoir pas fait ces nœuds, n'avoir pas touché mon mouchoir depuis que je l'avais mis sous mon oreiller. Il faut que j'aie fait tout cela pendant mon sommeil, ou plutôt pendant mon délire, sans en avoir conservé le moindre souvenir; mais je ne pouvais le croire, et depuis lors

Digitized by Google

j'étais toutes les nuits dans la crainte qu'on ne vînt m'étrangler.

Je comprends combien de semblables folies doivent paraître ridicules aux autres; mais pour moi, qui les ai ressenties, elles me faisaient un mal tel que j'en frémis encore.

Elles se dissipaient chaque matin; et tant que durait la lumière du jour, je me sentais l'esprit si raffermi contre ces terreurs, qu'il me semblait impossible que je dusse les ressentir encore. Mais au coucher du soleil je commençais à frissonner, et chaque nuit ramenait les grossières extravagances de la nuit précédente.

Plus je me trouvais faible pendant les ténèbres, plus je faisais d'efforts pendant le jour pour montrer de la gaieté dans mes entretiens avec mes compagnons, avec les deux jeunes enfants du palais du Patriarche, et mes geôliers. Personne, en m'entendant, ne se serait douté de la triste maladie à laquelle j'étais en proie. J'espérais que ces efforts rendraient la force à mon âme, et ils ne servaient à rien. Ces apparitions nocturnes, que le jour j'appelais des folies, redevenaient pour moi chaque soir d'effrayantes réalités.

Si j'avais osé, j'aurais supplié la commission de me faire changer de chambre; mais je ne sus jamais m'y résoudre, craignant de faire rire à mes dépens.

Devant l'inutilité de tous les raisonnements, de toutes les résolutions, de toutes les études, de toutes les prières, l'horrible idée que j'étais entièrement et pour toujours abandonné de Dieu s'empara de mon âme.

Tous ces misérables sophismes contre la Providence, qui dans mon état de raison m'avaient paru si absurdes quelques semaines auparavant, revinrent alors faire entendre leur bourdonnement impie à mes oreilles, et me parurent dignes d'attention. Je luttai contre cette tentation pendant quelques jours, puis je m'y abandonnai.

Je méconnus la bonté de la religion; je dis alors, comme je l'avais entendu dire à des athées frénétiques, comme naguère Julien me l'avait écrit : — La religion ne sert à autre chose qu'à énerver les

Digitized by Google

intelligences. — J'eus l'orgueil de croire qu'en renonçant à Dieu mon âme reprendrait sa vigueur. Confiance insensée! Je niais Dieu, et je n'avais pas la force de nier les êtres invisibles et malfaisants qui semblaient m'entourer et se repaître de mes douleurs!

Comment qualifier ce martyre? Suffit-il de dire que c'était une maladie? ou bien était-ce en même temps un châtiment divin pour abattre mon orgueil et me faire reconnaître que, sans une lumière particulière, je pouvais devenir incrédule comme Julien, et plus insensé que lui?

Quoi qu'il en soit, Dieu me délivra de si grandes souffrances au moment où je m'y attendais le moins.

Un matin, venant de prendre mon café, j'éprouvai des vomissements violents et d'affreuses coliques. Je me crus empoisonné. Après la fatigue que me causèrent ces vomissements, j'étais tout en sueur, et je me mis au lit. Vers le milieu du jour je m'assoupis et dormis paisiblement jusqu'au soir.

Je me réveillai, surpris d'avoir goûté un si grand calme; et, n'espérant pas dormir plus long-temps, je me levai. — En restant levé, me dis-je, je serai plus fort contre mes terreurs accoutumées.

Mais ces terreurs ne revinrent pas. Je m'en réjouis; et, dans la plénitude de ma reconnaissance, retrouvant en moi le sentiment de Dieu, je me jetai à terre pour l'adorer, et lui demander pardon de l'avoir renié pendant plusieurs jours. Cette effusion de joie épuisa mes forces; et, étant resté quelque temps à genoux, appuyé sur une chaise, je fus repris par le sommeil, et je m'endormis dans cette position.

Je ne sais si ce fut au bout d'une heure ou davantage que je me réveillai à moitié, mais à peine eus-je le temps de me jeter tout habillé sur mon lit, et je me rendormis jusqu'à l'aurore. Je fus encore accablé par le sommeil pendant toute la journée; le soir je me couchai bien vite, et dormis la nuit entière. Quelle crise s'était donc opérée en moi? Je l'ignore, mais j'étais guéri.

Digitized by Google

CHAPITRE XLVII.

Alors cessèrent les nausées qu'éprouvait depuis long-temps mon estomac; mes douleurs de tête disparurent, et il me vint un appétit extraordinaire; mes digestions se faisaient parfaitement, et je reprenais mes forces. Admirable Providence! elle m'avait ôté mes forces pour m'humilier; elle me les rendait parce que l'époque des jugements approchait, et qu'elle ne voulait pas me laisser succomber lorsqu'on me les annoncerait.

Digitized by Google

Le 24 novembre, un de nos compagnons, le docteur Foresti, fut enlevé des prisons des Plombs, et transporté, nous ne pûmes savoir en quel lieu. Le geôlier, sa femme et les guichetiers étaient consternés; aucun d'eux ne voulut m'éclairer sur ce mystère.

— Et que veut savoir monsieur, me disait Tremerello, s'il n'y a rien de bon à lui apprendre? Je lui en ai déjà trop dit, que trop dit.

— Eh! bien, à quoi sert ce silence? m'écriai-je en frissonnant; ne vous ai-je pas compris? Est-il donc condamné à mort?

— Qui... lui?... le docteur Foresti?...—

Tremerello hésitait; mais son penchant au bavardage n'était pas la moindre de ses vertus.

— Qu'on ne dise pas que je suis un babillard; je ne voulais pas de mon propre mouvement ouvrir la bouche sur ces choses-là. Que monsieur se souvienne qu'il m'y a contraint.

— Oui, oui, je vous ai contraint; mais courage! Dites-moi tout. Qu'y a-t-il au sujet du pauvre Foresti?

— Ah! monsieur! ils lui ont fait passer le pont des Soupirs! Il est dans les prisons criminelles! La sentence de mort lui a été lue, à lui et à deux autres.

— Et elle s'exécutera? Quand? Oh! malheureux! Et qui sont ces deux autres?

— Je ne sais pas autre chose, pas davantage. Les sentences ne sont pas encore publiées. On dit dans Venise qu'il y aura quelques commutations de peine. Dieu veuille que la sentence de mort ne s'exécute pour aucun d'eux! Dieu veuille, s'ils n'échappent pas tous à la mort, que monsieur au moins soit sauvé! Je lui ai voué une affection... — pardonnez-moi la liberté... — comme s'il était mon frère! —

Et il s'en alla tout ému. Le lecteur peut penser dans quelle agitation je me trouvai tout ce jour et la nuit suivante, et tant de jours encore pendant lesquels je ne pus rien savoir de plus.

Cette incertitude dura un mois. Enfin les sentences relatives au premier procès furent publiées. Elles frappaient un grand nombre de

Digitized by Google

personnes, parmi lesquelles neuf étaient condamnées à mort, et, par grâce de l'Empereur, à la peine du *carcere duro*, les uns pour vingt ans, les autres pour quinze ans (et dans les deux cas ils devaient subir leur peine dans la forteresse du Spielberg, près la ville de Brünn, en Moravie); d'autres enfin à dix ans ou moins (et ceux-là devaient aller dans la forteresse de Lubiana).

Fallait-il voir dans la commutation de peine accordée à toutes les victimes du premier procès une preuve que la mort devait être épargnée aussi à celles du second? ou plutôt n'aurait-on usé d'indulgence que pour les premiers seulement, parce qu'ils avaient été arrêtés avant les notifications qui furent publiées contre les sociétés secrètes, et réservait-on aux autres toutes les rigueurs de la justice?

— La solution de ces doutes ne peut se faire long-temps attendre, me disais-je; le ciel soit béni de me donner le temps de prévoir la mort et de m'y préparer!

CHAPITRE XLVIII.

Mon unique pensée était de mourir chrétiennement, et avec le courage dont le devoir m'était imposé. J'eus la tentation de me soustraire au gibet par le suicide, mais j'en fus délivré. Quel mérite y a-t-il à ne point se laisser égorger par un exécuteur, pour se faire soi-même son propre bourreau? Pour sauver l'honneur? Et n'est-ce pas un enfantillage de croire qu'il y ait plus d'honneur à tromper le bourreau qu'à ne point le faire, lorsqu'après tout il nous faut mourir? Lors même que je n'aurais pas été chrétien, le suicide, en y réfléchissant, m'aurait semblé une satisfaction insensée et une chose inutile.

— Si le terme de ma vie est venu, me disais-je, ne suis-je pas bien heureux qu'on me laisse le temps de me recueillir et de purifier mon âme par des désirs et des regrets dignes d'un homme? En jugeant comme le vulgaire, aller au gibet est le plus affreux des trépas:

Digitized by Google

en jugeant comme le sage, n'est-il pas meilleur que tant d'autres genres de mort que la maladie nous apporte, avec un grand affaiblissement de l'intelligence, qui ne laisse plus à l'âme la force de s'élever au-dessus des basses pensées de la terre?

La justesse d'un pareil raisonnement pénétra si fort mon esprit, que l'horreur de la mort, et de ce genre de mort, disparaissait entièrement à mes yeux. Je méditai long-temps sur les sacrements qui devaient me fortifier dans ce passage solennel, et je me sentais prêt à les recevoir avec les dispositions convenables pour en éprouver l'efficacité. Cette élévation de courage que je croyais avoir, cette paix, cette indulgente affection pour ceux qui me haïssaient, cette joie de pouvoir sacrifier ma vie à la volonté de Dieu, les aurais-je conservées si j'avais été conduit au supplice? Hélas! que l'homme est plein de contradictions! au moment où il semble le plus vaillant et le plus saint, il peut en un instant tomber dans une coupable faiblesse! Serais-je alors mort avec dignité? Dieu seul le sait. Je ne me flatte pas assez pour l'affirmer.

Cependant, à l'approche vraisemblable de la mort, j'arrêtais mon imagination sur cette idée, que non-seulement mourir me semblait possible, mais encore indiqué par un infaillible pressentiment. Aucune espérance d'éviter ce destin ne pénétrait dans mon cœur, et à chaque bruit de pas et de clefs, chaque fois que ma porte s'ouvrait, je me disais : — Courage! peut-être vient-on me prendre pour me faire entendre ma sentence. Écoutons-la avec calme et dignité, et bénissons le Seigneur. —

Je méditai sur ce que je devais écrire pour la dernière fois à ma famille, et en particulier à mon père, à ma mère, à chacun de mes frères et à chacune de mes sœurs; et roulant dans ma pensée ces expressions de sentiments si profonds et si sacrés, je m'attendrissais avec une grande douceur, et je pleurais; mais ces larmes n'énervaient point ma volonté ni ma résignation.

Comment l'insomnie ne serait-elle pas revenue? Mais combien elle

Digitized by Google

différait de la première! Je n'entendais plus ni gémissements ni éclats de rire dans ma chambre; je ne voyais plus dans mes rêves ni esprits ni hommes cachés; la nuit était plus délicieuse pour moi que le jour, parce que je me concentrais davantage dans la prière. Vers quatre heures je me mettais au lit, et je dormais paisiblement environ deux heures. Une fois réveillé, je restais long-temps au lit pour me reposer. Je me levais vers onze heures.

Une nuit, je m'étais couché un peu avant l'heure accoutumée, et je dormais à peine depuis un quart d'heure, quand je me réveillai et vis paraître une grande lumière sur la paroi du mur qui me faisait face. Je craignis d'être retombé dans mes premiers accès de délire; mais ce que je voyais n'était point une illusion. Cette lumière venait par la fenêtre du nord au-dessous de laquelle je couchais.

Je saute à terre, je prends ma table, la place sur mon lit, et par-dessus une chaise, je monte sur le tout et je vois un des plus beaux et des plus terribles spectacles que je pusse imaginer.

C'était un grand incendie, à une portée de fusil de nos prisons. Le feu avait pris dans la maison où étaient situés les fours publics, et la consumait.

La nuit était fort obscure, et l'on en voyait d'autant mieux se détacher ces immenses tourbillons de flammes et de fumée agités par un vent furieux. Les étincelles volaient de toutes parts, et il semblait qu'il tombât du ciel une pluie de feu. La lagune voisine reflétait l'incendie. Une multitude de gondoles allaient et venaient. Je me représentais l'effroi et les dangers des habitants de la maison incendiée et des maisons voisines, et je compatissais à leur position. J'entendais des voix lointaines d'hommes et de femmes qui s'appelaient: —Tognina! Momolo! Beppo! Zanze! — Oh! comme le nom de Zanze retentit à mon oreille! Il y en a des milliers à Venise; et cependant je craignais que ce pût être celle dont le souvenir était si doux pour moi. Serait-elle là, cette infortunée, environnée peut-être par les flammes? Oh! si je pouvais m'échapper pour la sauver!

Digitized by Google

Palpitant, frissonnant, mais saisi d'admiration, je restai jusqu'à l'aurore à cette fenêtre; puis je descendis accablé d'une mortelle tristesse, en me figurant beaucoup plus de désastres qu'il n'en était arrivé. Tremerello me dit qu'il n'y avait de brûlé que les fours, les magasins qui y étaient annexés, et une grande quantité de sacs de farine.

Digitized by Google

CHAPITRE XLIX.

Mon imagination était encore vivement frappée du tableau de cet incendie, lorsque, quelques nuits après, — je n'étais pas encore au lit, et je me tenais à ma table, étudiant et tout transi par le froid, — j'entends des voix peu éloignées : c'étaient celles du geôlier, de sa femme, de leurs enfants et des guichetiers · — *Le feu! le feu! Oh! sainte Vierge! Oh! nous sommes perdus!*

Le froid me quitta en un instant : je m'élançai tout en sueur de ma chaise pour regarder autour de moi si l'on apercevait déjà des flammes. On n'en voyait pas.

L'incendie cependant était dans le palais même, dans quelques bureaux voisins des prisons.

Un des guichetiers s'écriait : — *Mais, maître, que ferons-nous de ces messieurs qui sont là en cage, si le feu gagne de leur côté?*

Le geôlier répondit : — *Je n'aurais pas le cœur de les laisser griller; et pourtant je ne puis ouvrir les prisons sans la permission de la commission. — Allons, te dis-je, cours vite demander cette permission. — J'y cours de suite, monsieur; mais, voyez-vous, la réponse n'arrivera pas à temps.*

Et où était alors cette héroïque résignation que je me tenais si assuré de posséder en pensant à la mort? Pourquoi l'idée de brûler vif me donnait-elle la fièvre? Comme s'il y avait plus de jouissance à se laisser étreindre la gorge qu'à être brûlé! J'y arrêtai ma pensée, et je rougis de ma peur; j'étais sur le point de crier au geôlier qu'il m'ouvrît par charité, mais je me retins. Néanmoins j'avais peur.

— Voilà, me dis-je alors, voilà quel sera mon courage, si après

Digitized by Google

avoir échappé au feu je me vois conduit à la mort! Je me retiendrai, je cacherai aux autres ma lâcheté, mais je tremblerai. Et cependant n'est-ce pas aussi du courage d'agir comme si l'on n'éprouvait pas le frisson de la peur et de le ressentir pourtant? N'y a-t-il pas de la générosité à s'efforcer de donner de bon cœur ce qu'on donne avec regret? N'y a-t-il pas de la soumission à obéir malgré la répugnance?

Le tumulte qui régnait dans la maison du geôlier était si grand, qu'il indiquait un péril toujours croissant. Et le guichetier parti pour demander à la commission la permission de nous tirer de ces lieux ne revenait pas! Enfin il me sembla entendre sa voix. J'écoutai, et ne pus distinguer ses paroles. J'attends, j'espère; c'est en vain! personne ne vient. Est-il possible qu'on ait refusé de nous faire passer dans un lieu à l'abri de l'incendie? Et s'il n'y avait plus moyen de nous sauver? Et si le geôlier et sa famille ne pouvaient se mettre eux-mêmes en sûreté, et s'il n'y avait plus personne qui pensât aux pauvres *oiseaux en cage?*

— Mais tout cela, reprenais-je, cela n'est point de la philosophie, ce n'est point de la religion! Ne ferais-je pas mieux de me préparer à voir les flammes entrer dans ma chambre et me dévorer?

Cependant les clameurs diminuaient. Peu à peu je n'entendis plus rien. Était-ce une preuve que l'incendie avait cessé, ou plutôt que tous ceux qui l'avaient vu s'étaient enfuis, et qu'il ne restait plus là que les victimes abandonnées à une fin si cruelle?

La continuation du silence me tranquillisa : je compris que le feu devait être éteint.

J'allai à mon lit, et me reprochai comme une lâcheté l'inquiétude que j'avais éprouvée; et maintenant qu'il ne s'agissait plus d'être brûlé vif, je regrettais de n'avoir pas été brûlé plutôt que d'être dans quelques jours tué par la main des hommes.

Le lendemain matin j'appris de la bouche de Tremerello les détails de l'incendie, et je ris de la peur qu'il me dit avoir éprouvée, comme si la mienne n'eût pas égalé ou même surpassé la sienne.

Digitized by Google

CHAPITRE L.

Le 11 février (1822), vers neuf heures du matin, Tremerello saisit une occasion pour venir me voir, et tout agité il me dit :

— Monsieur sait-il que dans l'île de Saint-Michel de Murano, à peu de distance de Venise, il y a une prison où sont peut-être plus de cent carbonari?

— Vous me l'avez déjà répété plusieurs fois. Eh bien... que voulez-vous dire?... Allons, parlez... Il y en a peut-être de condamnés?

— Précisément.

— Qui donc?

— Je ne sais.

— Mon pauvre Maroncelli le serait-il, par hasard?

— Ah! monsieur! Je ne sais, je ne sais qui en est. —

Et il s'en alla tout troublé, et en me regardant avec un air de compassion.

Peu de temps après vint le geôlier, accompagné des guichetiers et d'un homme que je n'avais jamais vu. Le geôlier paraissait consterné. Le nouveau personnage prit la parole :

— Monsieur, la commission vous ordonne de me suivre.

— Partons, répondis-je. Et vous, qui êtes-vous donc?

— Je suis le concierge des prisons de Saint-Michel, où monsieur doit être transféré. —

Le geôlier des Plombs lui remit mon argent, qu'il avait entre les mains. Je demandai et obtins la permission de faire quelques cadeaux aux guichetiers. Je remis un peu d'ordre dans mes vêtements, et, prenant ma Bible sous mon bras, je partis. En descendant cet escalier sans fin, Tremerello me serra furtivement la main, et il semblait vouloir me dire : — Infortuné! tu es perdu. —

Digitized by Google

Nous sortîmes par une porte qui donnait sur la lagune, et il se trouvait là une gondole avec deux acolytes du nouveau geôlier.

J'entrai dans la gondole; des sentiments opposés agitaient mon âme : — un certain regret d'abandonner le séjour des Plombs, où j'avais beaucoup souffert, mais où j'avais aimé, et où j'avais été aimé; — le plaisir de me trouver, après une si longue réclusion, en plein air, de voir le ciel, et la ville, et les eaux, sans le sinistre encadrement d'une grille de fer; le souvenir de la joyeuse gondole qui dans un temps meilleur me portait sur cette même lagune, le souvenir

Digitized by Google

des gondoles du lac de Côme, de celles du lac Majeur, des barques légères du Pô, du Rhône et de la Saône!... Oh! riantes années évanouies! Et quel être au monde avait été aussi heureux que moi?

Né des parents les plus tendres, dans cette condition qui n'est pas la pauvreté, et qui, vous rapprochant également du pauvre et du riche, vous donne une exacte connaissance des deux états, — condition que j'estime la plus favorable pour cultiver les sentiments d'affection; après une enfance embellie par les plus doux soins de la famille, j'étais allé à Lyon près d'un vieux cousin de ma mère, homme fort riche, et bien digne de ses richesses. Là, tout ce qui peut charmer un cœur avide d'élégance et d'amour avait enchanté la première ardeur de ma jeunesse. Puis, revenu en Italie, et demeurant avec mes parents à Milan, j'avais poursuivi mes études et continué à aimer la société et les livres, ne trouvant que des amis distingués, ne recevant que de séduisants applaudissements. Monti et Foscolo, quoique rivaux entre eux, me montraient une égale bienveillance. Je m'attachai davantage à ce dernier; et cet homme irritable, dont les rudes manières lui firent perdre l'affection de tant d'amis, n'était pour moi que douceur et cordialité, et je le révérais avec tendresse. D'autres littérateurs distingués m'aimaient aussi, comme je les aimais moi-même. Jamais ni l'envie ni la calomnie ne m'atteignirent, ou du moins elles partaient de gens tellement discrédités qu'elles ne pouvaient me nuire. A la chute du royaume d'Italie, mon père avait repris son domicile à Turin, avec le reste de la famille; et moi, ajournant toujours le plaisir de rejoindre des personnes si chères, j'avais fini par me fixer à Milan, où j'étais entouré de tant de bonheur que je ne pouvais me résoudre à y renoncer.

Parmi mes meilleurs amis, à Milan, trois surtout se partageaient mes affections : Pierre Borsieri, Monseigneur Louis de Brême, et le comte Louis Porro Lambertenghi. Plus tard s'y joignit le comte Frédéric Confalonieri.

M'étant chargé de l'éducation des deux jeunes enfants de Porro,

Digitized by Google

j'étais pour eux comme un père, et pour leur père comme un frère chéri. Dans cette maison affluait sans cesse non-seulement tout ce que la ville avait d'esprits cultivés, mais encore une foule de voyageurs de distinction. C'est là que je connus madame de Staël, Schlegel, Davis, Byron, Hobhouse, Brougham, et bien d'autres illustres personnages des diverses parties de l'Europe. Oh! combien la connaissance des hommes de mérite réjouit l'âme et l'ennoblit! Oui, j'étais heureux! Je n'aurais pas changé mon sort pour celui d'un prince! — Et d'un sort si fortuné tomber entre les mains des sbires, passer de prison en prison, et finir par être étranglé, ou périr dans les fers!

Digitized by Google

CHAPITRE LI.

Absorbé dans ces pensées, j'arrivai à Saint-Michel, et je fus enfermé dans une chambre qui avait vue sur une cour, sur la lagune et sur la belle île de Murano. Je questionnai sur Maroucelli le geôlier, sa femme, et quatre guichetiers. Mais ils ne me faisaient que de courtes visites où régnait la défiance, et ils ne voulaient rien me dire.

Néanmoins, là où il y a cinq personnes, il est difficile qu'il ne s'en trouve pas quelqu'une accessible au désir de parler et de compatir aux prisonniers. Cette personne, je la trouvai, et j'appris ce qui va suivre :

Maroncelli, après avoir été long-temps seul, avait été mis avec le comte Camille Laderchi : ce dernier, déclaré innocent, était sorti de prison depuis quelques jours, et mon ami se trouvait seul de nouveau. Parmi nos compagnons, d'autres encore étaient sortis acquittés, le professeur Jean-Dominique Romagnosi et le comte Jean Arrivabene. Le capitaine Rezia et M. Canova étaient ensemble. Le professeur Ressi gisait, mourant, dans une prison voisine de celle de ces deux messieurs.

— Pour ceux qui ne sont pas sortis, lui demandai-je, les condamnations sont donc arrivées ? Et qu'attend-on pour les faire connaître ?... Peut-être que le pauvre Ressi meure, ou soit en état d'entendre sa sentence; n'est-il pas vrai ?

— Je crois que oui.

Tous les jours je demandais des nouvelles de l'infortuné.

— Il a perdu l'usage de la parole; — il l'a repris; — il crache souvent le sang, il a encore le délire; — il va plus mal; — il va mieux; — il est à l'agonie.

Telles étaient les réponses que l'on me donna pendant plusieurs semaines. Enfin un matin on me dit : — Il est mort ! —

Digitized by Google

Je versai une larme sur lui, et me consolai en pensant qu'il avait ignoré sa condamnation!

Le jour suivant, 21 février 1822, le geôlier vint me prendre, il était dix heures du matin. Il me conduisit dans la salle de la commission et se retira.. Le président, l'inquisiteur et les deux juges assesseurs étaient sur leurs siéges : ils se levèrent à mon arrivée.

Le président, d'un ton de noble commisération, me dit que la sentence était arrivée, et que le jugement avait été terrible, mais que déjà l'Empereur l'avait adouci.

L'inquisiteur me lut la sentence : — Condamné à mort. — Puis il lut le rescrit impérial : — La peine est commuée en quinze ans de *carcere duro* à subir dans la forteresse de Spielberg. —

Je répondis : — Que la volonté de Dieu soit faite! —

Mon intention était réellement de recevoir en chrétien ce coup terrible, et de ne montrer ni de nourrir aucun ressentiment contre qui que ce fût.

Le président loua ma tranquillité d'âme et me conseilla de la conserver toujours, en me disant que de cette disposition pouvait dépendre, peut-être, que dans deux ou trois ans on me jugeât digne d'une grâce plus complète. (Au lieu de deux ou trois ans, ce fut un bien plus grand nombre d'années encore.)

Les autres juges m'adressèrent également des paroles pleines de courtoisie et d'espérances. Mais l'un d'eux, qui dans le cours du procès m'avait toujours semblé fort hostile, me dit aussi quelque chose de poli, et qui pourtant me parut bien poignant; car cette courtoisie, je la trouvais démentie par ses regards, dans lesquels j'aurais juré qu'il y avait un sourire de joie et d'insulte.

Je n'affirmerais pas qu'il en fût ainsi, je puis bien m'être trompé. Mais à ce moment tout mon sang se glaça, et j'eus de la peine à ne point éclater de colère. Je dissimulai, et, pendant même qu'ils louaient ma patience chrétienne, je l'avais déjà secrètement perdue.

— Demain, me dit l'inquisiteur, nous aurons le regret d'être

Digitized by Google

obligés de proclamer la sentence en public; mais c'est une formalité indispensable.

— Soit, lui répondis-je.

— A partir de ce moment, ajouta-t-il, nous accordons à monsieur la compagnie de son ami.

Et ayant appelé le geôlier, ils me consignèrent de nouveau entre ses mains en lui disant de me réunir à Maroncelli.

Digitized by Google

CHAPITRE LII.

Quel doux instant ce fut pour cet ami et pour moi de nous revoir, après un an et trois mois de séparation et de si grandes souffrances! Les joies de l'amitié nous firent, pour ainsi dire, oublier pendant quelques instants notre condamnation.

Je m'arrachai néanmoins à ses bras, pour prendre de suite la plume et écrire à mon père. Je désirais ardemment que la nouvelle de mon triste sort fût annoncée à ma famille par moi plutôt que par d'autres, afin que le déchirement de ces cœurs bien-aimés fût tempéré par le calme religieux de mon langage. Les juges me promirent d'expédier immédiatement cette lettre.

Après cela Maroncelli me parla de son procès et moi du mien, et nous nous confiâmes quelques-unes des phases de notre captivité. Puis allant à la fenêtre, nous saluâmes trois autres amis qui étaient à celles de leurs chambres. Deux d'entre eux étaient Canova et Rezia, qui se trouvaient ensemble, le premier condamné à six ans de *carcere duro*, et le second à trois; le dernier était le docteur César Armari, qui pendant les mois précédents avait été mon voisin dans les Plombs. Celui-ci n'avait été frappé d'aucune condamnation, et il sortit ensuite déclaré innocent.

Ces entretiens avec les uns et les autres furent pour moi une douce distraction pendant toute la journée et toute la soirée. Mais une fois couché, une fois la lumière éteinte, et tout rentré dans le silence, il me fut impossible de dormir : ma tête était brûlante, et mon cœur saignait en pensant à ma famille chérie. — Mes vieux parents résisteraient-ils à une si grande infortune? Leurs autres enfants leur suffi-

Digitized by Google

raient-ils pour les consoler? Tous étaient aimés autant que moi, et valaient bien mieux; mais un père et une mère trouvent-ils jamais dans les enfants qui leur restent une compensation pour celui qu'ils ont perdu?

Oh! si je n'avais pensé qu'à mes parents et à quelques autres personnes tendrement aimées! leur souvenir m'affligeait et m'attendrissait. Mais je pensai aussi au rire de joie insultante de ce juge, au procès, aux causes de nos condamnations, aux passions politiques, au sort de tant de mes amis... et je ne savais plus juger avec indulgence aucun de mes adversaires. Dieu me mettait à une si grande épreuve! Mon devoir aurait été de la soutenir avec courage. Je ne le pus! Je ne le voulus pas! Les jouissances de la haine me plaisaient plus que celles du pardon : je passai une nuit d'enfer.

Le matin, je ne priai pas. L'univers me paraissait l'œuvre d'une puissance ennemie du bien. J'avais été d'autres fois déjà le vil calomniateur de Dieu; mais je n'aurais jamais cru pouvoir le redevenir encore, et le redevenir en si peu d'heures! Julien, dans ses plus grandes fureurs, ne pouvait être plus impie que moi. Celui qui nourrit des pensées de haine, surtout quand il est frappé par une grande infortune qui devrait au contraire le rendre plus religieux encore, eût-il été un juste, devient un méchant homme. Oui, lors même qu'il eût été juste, parce que l'on ne peut avoir de haine sans orgueil. Et qui es-tu, ô misérable mortel, pour vouloir qu'aucun de tes semblables ne te juge avec sévérité, pour prétendre que personne ne puisse te nuire de bonne foi, en croyant agir avec justice; pour te plaindre si Dieu permet que tu souffres d'une manière plutôt que d'une autre.

Je me sentais malheureux de ne pouvoir prier; mais là où règne l'orgueil, on ne trouve d'autre Dieu que soi-même.

J'aurais voulu recommander mes parents désolés au consolateur suprême, et je ne croyais plus en lui.

Digitized by Google

CHAPITRE LIII.

A neuf heures du matin, on nous fit monter, Maroncelli et moi, dans une gondole qui nous conduisit à Venise. Nous abordâmes au palais du doge, et nous montâmes aux prisons. On nous mit dans une chambre occupée peu de jours auparavant par M. Caporali; j'ignore où il avait été transféré. Neuf ou dix sbires étaient là pour nous escorter, nous attendions, en nous promenant, l'instant où nous devions être conduits sur la place. L'attente fut longue. Seulement à midi l'inquisiteur arriva pour nous annoncer qu'il fallait

Digitized by Google

partir. Le médecin se présenta, et nous conseilla de boire un petit verre d'eau de menthe; nous acceptâmes pleins de reconnaissance, moins encore pour la chose elle-même que pour la profonde compassion que ce bon vieillard nous témoignait. C'était le docteur Dosmo. Le chef des sbires s'avança ensuite, et nous mit les menottes. Nous le suivîmes accompagnés des autres sbires.

En descendant le magnifique escalier *des Géants*, nous nous souvînmes du doge Marino Faliero, qui fut décapité en cet endroit; nous entrâmes ensuite dans le grand portique qui de la cour du palais donne sur la *Piazzetta*, et, arrivés là, nous tournâmes à gauche du côté de la lagune. Au milieu de la Piazzetta était l'échafaud où nous devions monter. De l'escalier des Géants jusqu'à cet échafaud, il y avait deux haies de soldats allemands, au milieu desquels nous passâmes.

Du haut de l'échafaud, promenant nos regards autour de nous, nous vîmes dans ce peuple immense l'expression de la terreur. On apercevait sur divers points dans le lointain des troupes rangées en bataille. On nous dit même qu'il y avait là des canons mèches allumées.

Et c'était sur cette Piazzetta qu'au mois de septembre 1820, un mois avant mon arrestation, un mendiant m'avait dit : — Ce lieu est un lieu de malheur! — Je me souvins de ce mendiant, et je me dis à moi-même : — Qui sait si, au milieu de tant de milliers de spectateurs, il n'est pas là aussi, lui, et s'il ne me reconnaît pas?

Le capitaine allemand nous ordonna de nous tourner du côté du palais, et de regarder en haut. Nous obéîmes et nous vîmes sur la galerie un greffier tenant un papier à la main. C'était la sentence. Il la lut à haute voix.

Il régna un profond silence jusqu'à l'expression : *condamnés à mort*. Mais alors s'éleva un murmure général de compassion, auquel succéda un nouveau silence pour entendre le reste de la lecture. Un nouveau murmure s'éleva à ces mots : *condamnés au carcere duro, Maroncelli pour vingt ans, et Pellico pour quinze.*

Le capitaine nous fit signe de descendre. Nous promenâmes une

Digitized by Google

dernière fois nos regards autour de nous, et nous descendîmes. Rentrés dans la cour, on nous fit remonter l'escalier, et retourner dans la chambre d'où l'on nous avait tirés; on nous ôta les menottes, et nous fûmes reconduits à Saint-Michel.

CHAPITRE LIV.

Ceux qui avaient été condamnés avant nous étaient déjà partis pour Lubiana et pour le Spielberg, accompagnés d'un commissaire de police. On attendait maintenant le retour du même commissaire pour nous conduire à notre destination. Cet intervalle dura un mois.

Ma vie se passait alors à beaucoup causer et entendre causer pour me distraire. Maroncelli me lisait ses compositions littéraires, et je lui lisais les miennes. Un soir je lus de ma fenêtre l'*Ester d'Engaddi* à Canova, Rezia et Armari, et le soir suivant l'*Iginia d'Asti*.

Mais pendant la nuit je frémissais et pleurais, et je dormais peu ou pas du tout. Je désirais et tremblais, en même temps, d'apprendre comment la nouvelle de mon infortune aurait été reçue par mes parents. Enfin vint une lettre de mon père. Quelle fut ma douleur en voyant que la dernière écrite par moi ne lui avait pas été expédiée sur-le-champ, comme j'en avais tant prié l'inquisiteur! Mon malheureux père, qui s'était toujours flatté que je serais acquitté, prit un jour la *Gazette de Milan*, et y trouva ma sentence! Il me racontait lui-même cette cruelle découverte, et me laissait à penser combien son âme en avait été déchirée.

Oh! comme au milieu de l'immense compassion que je ressentis pour lui, pour ma mère, pour toute ma famille, je fus indigné en pensant que ma lettre n'avait pas été scrupuleusement expédiée! Peut-être il n'y aura pas eu de méchante intention dans ce retard, mais moi je la supposai infernale; je crus y découvrir un raffinement de barbarie, un désir féroce de faire peser le châtiment même sur les innocents que m'attachaient les liens de famille. J'aurais

Digitized by Google

voulu verser des flots de sang pour punir cette cruauté supposée.

Maintenant que je juge les choses avec calme, je ne trouve plus de vraisemblance à ces soupçons. Le retard n'eut, sans doute, d'autre cause que la négligence.

Irrité comme je l'étais, je frémis en apprenant que mes compagnons se proposaient de faire leurs pâques avant de partir ; et je sentis que je ne devais pas les faire, n'ayant dans le cœur aucun désir de pardonner. Aurais-je pu donner ce scandale !

CHAPITRE LV.

Le commissaire arriva enfin d'Allemagne, et vint nous annoncer que dans deux jours nous partirions. — J'ai le plaisir, ajouta-t-il, de pouvoir vous donner une consolation. En revenant du Spielberg, j'ai vu à Vienne S. M. l'Empereur, qui m'a dit qu'il entendait fixer la durée de vos journées de prison à douze heures au lieu de vingt-quatre ; et cette expression signifie que la peine est réduite de moitié.

Cette diminution ne nous fut jamais dans la suite annoncée officiellement ; mais il n'y avait aucune probabilité pour que le commissaire nous trompât, d'autant plus qu'il ne nous donna pas cette nouvelle en secret, mais au su de la commission.

Je ne pus cependant m'en réjouir. Dans ma pensée sept ans et demi de fers n'étaient guère moins horribles que quinze années : il me semblait impossible de vivre aussi long-temps.

Ma santé était redevenue fort chancelante. Je souffrais de vives douleurs de poitrine, je toussais, et me croyais les poumons attaqués. Je mangeais peu et, ce peu, je ne le digérais pas.

Le départ eut lieu dans la nuit du 25 au 26 mars. On nous permit d'embrasser le docteur Armari, notre ami. Un sbire nous attacha une chaîne transversale de la main droite au pied gauche, afin qu'il nous fût impossible de fuir. Nous montâmes en gondole, et les gardes

Digitized by Google

ramèrent vers Fusino. En y arrivant nous trouvâmes deux voitures toutes prêtes. Rezia et Canova montèrent dans l'une, Maroncelli et moi dans l'autre. Dans l'une des voitures était le commissaire avec deux prisonniers, et dans l'autre un sous-commissaire avec les deux autres. Le convoi était complété par six ou sept gardes de police armés de fusils et de sabres, et placés les uns à l'intérieur des voitures, les autres sur le siége du conducteur.

Il est toujours douloureux de se voir contraint par le malheur à quitter sa patrie; mais la quitter chargé de fers, pour être conduit dans des climats affreux, destiné à languir pendant des années au milieu des sbires, est une chose si déchirante, qu'il n'y a pas de termes pour l'exprimer.

Avant de franchir les Alpes, je sentais s'accroître d'heure en heure mon amour pour ma nation, à cause de la pitié que nous manifestaient partout ceux que nous rencontrions. Dans chaque ville, dans chaque village, dans chaque chaumière isolée, la nouvelle de notre condamnation s'étant déjà répandue depuis quelques semaines, nous étions partout attendus. Dans certains endroits, les commissaires et les gardes s'efforçaient de dissiper la foule qui nous entourait. Le sentiment de bienveillance qui se manifestait à notre égard était véritablement admirable.

A Udine nous éprouvâmes une surprise qui nous remplit d'émotion. Arrivés à l'auberge, le commissaire fit fermer la porte de la cour et écarter le peuple. Il nous assigna une chambre, et ordonna aux garçons de l'hôtel de nous apporter à souper et ce qui était nécessaire pour nous coucher. Mais voilà qu'un instant après, nous voyons entrer trois hommes portant des matelas sur leurs épaules. Quel est notre étonnement en nous apercevant qu'un seul d'entre eux est au service de l'hôtel, et que les autres sont deux personnes de notre connaissance! Nous feignons de les aider à déposer les matelas, et nous leur serrons furtivement la main. Les larmes débordaient de leurs cœurs et des nôtres. Oh! combien il nous fut pénible de ne

Digitized by Google

pouvoir les répandre en nous pressant dans les bras les uns des autres!

Les commissaires ne s'aperçurent pas de cette scène attendrissante, mais je soupçonnai que l'un de nos gardes pénétra le mystère en voyant le geste que fit le bon Dario en me serrant la main. Ce garde était Vénitien. Il nous regarda, Dario et moi, pâlit, et parut se consulter pour savoir s'il devait élever la voix; mais il se tut, et porta ses regards d'un autre côté, feignant de n'avoir rien vu. S'il ne devina pas que c'étaient de nos amis, il dut penser au moins que ces valets d'hôtel étaient de notre connaissance.

Digitized by Google

CHAPITRE LVI.

Le matin nous partîmes d'Udine, l'aurore commençant à peine à poindre : l'affectueux Dario était déjà dans la rue, enveloppé d'un manteau; il nous salua encore, et nous suivit long-temps. Nous vîmes aussi une voiture courir derrière la nôtre pendant deux ou trois milles. Il y avait dedans quelqu'un qui faisait voltiger son mouchoir. Enfin il retourna sur ses pas. Qui était-ce? Nous ne pûmes faire que des conjectures.

Oh! que Dieu bénisse toutes les âmes généreuses qui ne rougissent pas d'aimer les infortunés! Ah! je les apprécie d'autant plus que, pendant les années de ma triste captivité, j'en ai trouvé d'assez lâches pour me renier en croyant tirer avantage des indignités qu'ils répétaient contre moi. Mais celles-ci furent en petit nombre, et les autres n'ont pas été rares.

Je me trompais en croyant que cette compassion que nous trouvions en Italie cesserait à notre entrée sur la terre étrangère. Ah! l'homme bon est toujours le compatriote des infortunés! Lorsque nous fûmes en Illyrie et en Allemagne, nous vîmes les mêmes démonstrations que dans notre patrie. On entendait de tous côtés ces mots compatissants : *Arme herren!* (Pauvres messieurs!)

Quelquefois, en entrant dans une province, nos voitures étaient obligées de s'arrêter avant que l'on eût décidé où l'on irait loger. Alors les populations se pressaient autour de nous, et nous entendions des paroles de pitié qui partaient réellement du cœur. La bonté de cette nation me touchait plus encore que celle de mes compatriotes. Oh! combien j'étais reconnaissant pour tous! Oh! combien est douce la compassion de nos semblables! comme il est doux de les aimer!

Les consolations que j'en tirais diminuaient jusqu'à mes emportements contre ceux que j'appelais mes ennemis.

Digitized by Google

— Qui sait! pensais-je en moi-même, si j'avais vu de près leurs visages, s'ils m'avaient vu eux-mêmes, si j'avais pu lire dans leurs âmes, et eux dans la mienne, qui sait si je ne me serais pas vu contraint de confesser qu'il n'y avait aucune scélératesse dans leurs cœurs? De leur côté, n'auraient-ils pas avoué aussi qu'ils n'en voyaient aucune dans le mien? Peut-être eussions-nous été alors forcés de nous plaindre mutuellement et de nous aimer!

Trop souvent, hélas! les hommes se haïssent parce que réciproquement ils ne se connaissent pas; et s'ils échangeaient ensemble quelques paroles, l'un donnerait avec confiance le bras à l'autre.

Nous nous arrêtâmes un jour à Lubiana, où Canova et Rezia furent séparés de nous et conduits dans la forteresse. On peut s'imaginer combien cette séparation dut être douloureuse pour tous les quatre.

Le soir de notre arrivée à Lubiana, et le jour suivant, nous eûmes la visite pleine de courtoisie d'un monsieur que l'on nous dit, je crois, être un secrétaire municipal. Il était fort humain, et parlait affectueusement et dignement de la religion. Je soupçonnai que ce pouvait être un prêtre : les prêtres, en Allemagne, portent absolument le même costume que les laïques. Il avait une de ces physionomies franches qui inspirent l'estime. Je regrettai de ne pouvoir faire plus ample connaissance avec lui, et je suis fâché d'avoir eu l'étourderie d'oublier son nom.

Qu'il m'eût été doux aussi de savoir ton nom, ô charmante jeune fille, toi qui dans un village de Styrie nous suivis au milieu de la foule! toi dont les deux mains nous saluèrent à la fois lorsque notre voiture fut obligée de s'arrêter quelques instants, et qui t'éloignas ensuite en tenant un mouchoir sur tes yeux, appuyée sur le bras d'un jeune garçon tout triste aussi, et qu'à sa chevelure blonde je pris pour un Allemand, mais qui peut-être avait été en Italie, et gardait un tendre souvenir pour notre malheureuse nation!

Qu'il m'eût été doux de savoir les noms de chacun de vous, véné-

Digitized by Google

rables pères et mères de famille qui, en divers lieux, vous approchiez de nous pour nous demander si nous avions encore nos parents, et qui, en apprenant qu'ils existaient, pâlissiez en vous écriant : — Oh ! puisse Dieu vous rendre bientôt à ces pauvres vieillards !

Digitized by Google

CHAPITRE LVII.

Nous arrivâmes le 10 avril au lieu de notre destination.

La ville de Brünn est la capitale de la Moravie, et c'est là que réside le gouverneur des deux provinces de Moravie et de Silésie. Elle est située dans une riante vallée, et elle a un certain air de richesse. Un grand nombre de manufactures de draps y prospéraient alors, mais elles sont tombées depuis. La population était d'environ trente mille âmes.

Près de ses murs, à l'occident, s'élève un monticule, sur lequel est assis le sinistre château du Spielberg, autrefois résidence des seigneurs de Moravie, et aujourd'hui la prison la plus sévère de la monarchie autrichienne. C'était une citadelle assez forte, mais les Français la bombardèrent et la prirent lors de la fameuse bataille d'Austerlitz (le village d'Austerlitz est à peu de distance). Elle ne fut pas réparée de manière à pouvoir servir encore de forteresse, mais on releva une partie de l'enceinte qui était démantelée. Trois cents condamnés environ, pour la plupart voleurs et assassins, y sont renfermés, et subissent, les uns le *carcere duro*, les autres le *carcere durissimo*.

La peine du *carcere duro* consiste à être obligé au travail, à porter la chaîne au pied, à dormir sur de simples planches, et à manger la plus misérable nourriture que l'on puisse imaginer. Subir le *carcere durissimo* consiste à être enchaîné d'une manière plus affreuse encore, avec un cercle de fer autour du corps et une chaîne fixée dans le mur, de manière que l'on peut à peine marcher le long de la triste planche qui sert de lit; la nourriture est la même, quoique la loi dise : *le pain et l'eau*.

Nous, prisonniers d'état, nous étions condamnés au *carcere duro*.

Digitized by Google

En montant la pente rapide du monticule, nous promenions nos regards derrière nous pour dire adieu au monde, incertains si le gouffre qui nous engloutissait tout vivants se rouvrirait jamais pour nous. J'étais calme en apparence, mais je rugissais intérieurement. Je cherchais en vain un secours dans la philosophie pour m'apaiser; la philosophie n'avait pas de raisons assez puissantes pour moi.

Parti de Venise dans un mauvais état de santé, le voyage m'avait exténué de fatigue. Je me sentais des douleurs dans la tête et dans tout le corps; j'avais une fièvre ardente. Le mal physique contribuait à entretenir mon exaspération, et cette fureur même aggravait probablement le mal physique.

Nous fûmes consignés entre les mains du surintendant du Spielberg, et nos noms furent inscrits par lui entre les noms des voleurs. Le commissaire impérial nous embrassa en partant, il était tout attendri. — Je recommande particulièrement à ces messieurs la docilité, nous dit-il; la moindre infraction à la discipline peut être punie par M. le surintendant d'un châtiment sévère.

La remise faite, nous fûmes conduits, Maroncelli et moi, dans un corridor souterrain, où s'ouvrirent pour nous deux chambres obscures non contiguës. Chacun de nous fut enfermé dans sa tanière.

CHAPITRE LVIII.

Il est bien cruel, après avoir déjà dit adieu à tant d'êtres chéris, quand il ne reste plus que deux amis également malheureux, oh! oui, c'est une chose bien amère pour eux d'être séparés. Maroncelli, en me quittant, me voyait malade, et pleurait en moi un

Digitized by Google

homme qu'il ne reverrait probablement jamais ; et moi, je pleurais en lui une fleur brillante de santé, et ravie pour toujours peut-être à la lumière vivifiante du soleil ; et cette fleur, en effet, comme elle se flétrit ! Elle revit un jour la lumière, mais, hélas ! dans quel état !

Lorsque je me trouvai seul dans cet antre horrible et que j'entendis refermer les verrous ; lorsque je distinguai, à la lueur qui tombait d'une petite fenêtre fort élevée, la planche nue que l'on m'avait donnée pour lit et une énorme chaîne fixée dans le mur, je m'assis en frémissant sur cette misérable planche, et, prenant la chaîne, j'en mesurai la longueur, pensant qu'elle m'était destinée

Une demi-heure après j'entends crier les clefs dans les serrures ; la porte s'ouvre. C'était le geôlier en chef qui m'apportait une cruche pleine d'eau.

— Ceci est pour boire, me dit-il d'une voix bourrue ; et demain matin je vous apporterai le pain.

— Merci, bon homme.

— Je ne suis pas bon, répondit-il.

— Tant pis pour vous, lui dis-je indigné. — Et cette chaîne, ajoutai-je, est peut-être pour moi ?

— Oui, sans doute, si par hasard monsieur n'était pas tranquille, s'il se mettait en colère, s'il disait des injures. Mais si monsieur est raisonnable, nous ne lui mettrons autre chose qu'une chaîne aux pieds. Le serrurier est là qui l'apprête. —

Il se promenait lentement de long en large, agitant un énorme trousseau de clefs, et moi je considérais d'un œil irrité la taille gigantesque de sa maigre et vieille personne ; et quoique les traits de son visage n'eussent rien de commun, tout en lui me semblait présenter la plus odieuse expression d'une brutale sévérité !

Oh ! comme les hommes sont injustes en jugeant d'après les apparences, et suivant leurs orgueilleuses préventions ! Celui que je croyais voir agiter gaiement ses pesantes clefs pour me faire sentir

Digitized by Google

sa triste puissance, celui que je croyais devenu impudent par une longue habitude de cruauté, cet homme était agité par des pensées de compassion, et certainement il ne parlait avec ce ton bourru que pour dissimuler ces sentiments. Il aurait voulu me les cacher pour ne pas donner de signes de faiblesse, et aussi dans la crainte de me trouver indigne de pitié; mais en même temps, supposant que j'étais peut-être plus malheureux que coupable, il aurait désiré me le faire connaître.

Importuné de sa présence et plus encore de son air de protection, je crus à propos de l'humilier en lui disant impérieusement comme à un serviteur : — Donnez-moi à boire.

Il me regarda, et il semblait me dire : — Arrogant! ici il faut se déshabituer de commander. —

Mais il se tut, inclina sa grande taille, prit à terre la cruche et me la présenta. Il me sembla qu'en la prenant sa main tremblait, et attribuant ce petit tremblement à la vieillesse, un mélange de compassion et de respect tempéra mon orgueil.

— Quel âge avez-vous? lui dis-je avec un ton de bienveillance.

— Soixante-quatorze ans, monsieur; j'ai déjà vu passer bien des infortunes sur ma tête et sur d'autres. —

Ce mot, sur ses propres infortunes et celles des autres, fut accompagné d'un nouveau tremblement de main au moment où il reprenait sa cruche; et je soupçonnai qu'il pouvait être l'effet, non-seulement de son âge, mais encore d'une noble émotion. Cette pensée effaça de mon âme l'impression de haine que son premier aspect y avait laissée.

— Comment vous appelez-vous? lui dis-je.

— La fortune, monsieur, s'est jouée de moi en me donnant le nom d'un grand homme : — je m'appelle Schiller.

Il me raconta ensuite en peu de mots quels étaient son pays et son origine, les guerres qu'il avait vues, les blessures qu'il en avait rapportées.

Digitized by Google

Il était né en Suisse, d'une famille de laboureurs; il avait combattu contre les Turcs sous les ordres du général Laudon, sous le règne de Marie-Thérèse et de Joseph II, et ensuite dans toutes les guerres de l'Autriche contre la France, jusqu'à la chute de Napoléon.

Digitized by Google

CHAPITRE LIX.

Lorsque nous arrivons à concevoir une meilleure opinion d'un homme que nous avions jugé méchant au premier abord, il nous semble alors, en étudiant son visage, sa voix, ses manières, y découvrir des signes évidents d'honnêteté. Cette découverte est-elle une réalité? Je la soupçonne de n'être qu'une illusion; car ce même visage, cette même voix, ces mêmes manières nous paraissaient tout à l'heure des signes évidents de fourberie. Notre jugement varie sur les qualités morales, et bientôt aussi nous changeons les conclusions de notre science physiognomonique. Combien de visages obtiennent notre vénération parce que nous savons qu'ils furent ceux d'hommes de mérite, qui ne nous paraîtraient nullement propres à nous inspirer le respect, s'ils avaient appartenu à d'autres mortels; *et vice versa!*

J'ai bien ri, une fois, d'une dame qui, voyant une tête de Catilina, et confondant ce nom avec celui de Collatin, croyait y découvrir la sublime douleur de Collatin à la mort de Lucrèce. Et pourtant de semblables illusions sont bien communes.

Non qu'il n'y ait des figures d'honnêtes gens qui portent parfaitement empreint dans leurs traits le caractère de la bonté, et des figures de scélérats qui portent parfaitement aussi celui de la scélératesse; mais je soutiens qu'il y en a beaucoup dont l'expression est douteuse.

En somme, le vieux Schiller était un peu rentré en grâce près de moi; je le regardai avec plus d'attention que dans le commencement, et il cessa de me déplaire. A vrai dire, il y avait dans son langage, au milieu d'une certaine rudesse, quelques traits d'une âme élevée.

Digitized by Google

— Caporal comme je suis, disait-il, il m'est échu pour retraite la triste charge de geôlier; et Dieu sait s'il ne m'en coûte pas plus de peines qu'à risquer ma vie dans les batailles. —

Je me repentis de lui avoir tout à l'heure demandé à boire avec tant de hauteur.

— Mon cher Schiller, lui dis-je en lui serrant la main, c'est en vain que vous cherchez à le nier, je reconnais que vous êtes bon; et puisque je suis tombé dans une si grande adversité, je rends grâce au ciel de vous avoir donné à moi pour gardien.

Il écouta mes paroles, secoua la tête, puis répondit en passant la main sur son front, comme un homme qui a une pensée importune :

— Je suis mauvais, monsieur; on m'a fait prêter un serment auquel je ne manquerai jamais. Je suis obligé de traiter tous les prisonniers sans égards pour leur condition, sans indulgence, sans tolérance pour les abus, et surtout les prisonniers d'état. L'Empereur sait bien ce qu'il fait; je dois lui obéir.

— Vous êtes un brave homme, et je respecterai ce que vous regardez comme un devoir de conscience. Celui qui agit dans la sincérité de sa conscience peut se tromper, mais il est pur devant Dieu.

— Pauvre monsieur! prenez patience, et ayez pitié de moi. Je serai de fer pour mes devoirs, mais le cœur,... le cœur est plein de regrets de ne pouvoir soulager les infortunés. Voilà la chose que je voulais vous dire. —

Nous étions tous les deux fort émus. Il me supplia d'être calme, de ne pas me mettre en colère, comme le font souvent les condamnés, de ne pas le contraindre à me traiter durement.

Il prit ensuite un accent plein de rudesse, comme pour me cacher une partie de ses sentiments de compassion, et dit :

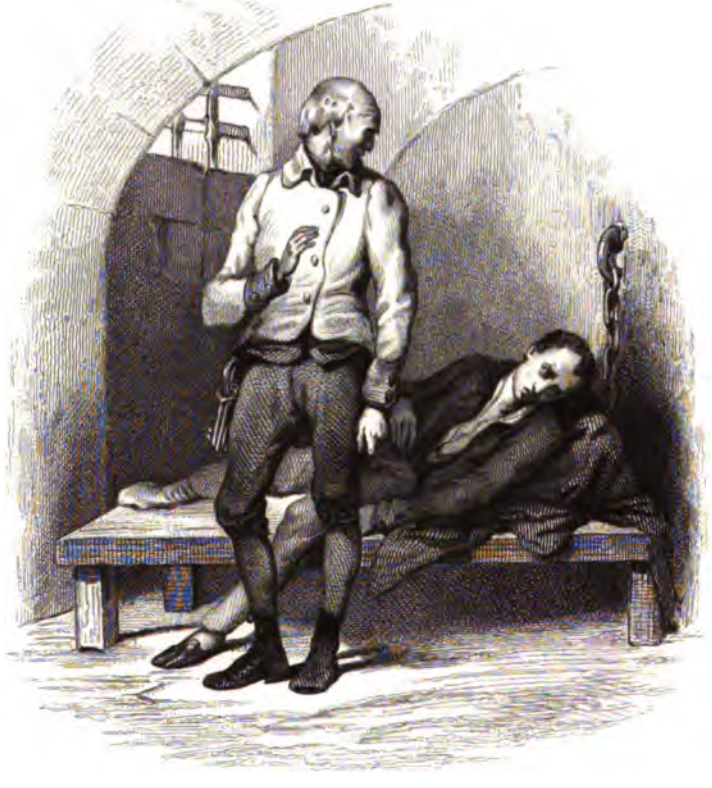
— Maintenant il faut que je m'en aille. —

Puis il revint vers moi, me demandant depuis combien de temps je toussais d'une manière si fâcheuse, et il éclata en malédictions contre le médecin qui ne venait pas le soir même me visiter.

Digitized by Google

— Monsieur a une fièvre de cheval, ajouta-t-il ; je m'y entends, moi. Il aurait au moins besoin d'une paillasse ; mais tant que le médecin ne l'a pas ordonné, nous ne pouvons la lui donner. —

Il sortit, referma la porte, et moi, je m'étendis sur ces planches si dures avec une fièvre terrible et une grande douleur de poitrine, mais moins exaspéré, moins ennemi des hommes, moins éloigné de Dieu.



Digitized by Google

CHAPITRE LX.

Le soir, le surintendant vint, accompagné de Schiller, d'un autre caporal et de deux soldats, pour faire une perquisition.

Trois perquisitions quotidiennes étaient prescrites; l'une le matin, l'autre le soir, et une troisième à minuit. On visitait tous les coins de la prison avec une extrême minutie; ensuite les inférieurs sortaient, et le surintendant (qui n'y manquait jamais matin et soir) restait quelque temps pour converser avec moi.

La première fois que je vis entrer cette petite escouade, une pensée étrange vint à mon esprit. Ignorant encore ces usages importuns, et dans le délire de la fièvre, je m'imaginai qu'on venait pour m'assassiner, et je saisis la longue chaîne qui était près de moi pour briser la tête du premier qui s'approcherait.

— Que faites-vous? me dit le surintendant; nous ne venons vous faire aucun mal : c'est une visite réglementaire pour toutes les prisons, destinée à nous assurer qu'il n'y a rien d'irrégulier. —

J'hésitais; mais lorsque je vis Schiller s'avancer vers moi et me tendre amicalement la main, son air paternel m'inspira confiance; je laissai tomber la chaîne, et je pris sa main entre les miennes. — Oh! comme il est brûlant! dit-il au surintendant. Ne pourrait-on au moins lui donner une paillasse?

Il prononça ces paroles avec une expression de cordialité si vraie et si affectueuse, que j'en fus attendri.

Le surintendant me tâta le pouls et me plaignit : c'était un homme qui avait de nobles manières, mais qui n'osait prendre aucune décision sur lui.

— Ici tout est de rigueur, même pour moi, dit-il. Si je n'exécute pas à la lettre ce qui est prescrit, je cours risque d'être destitué de mon emploi. —

Digitized by Google

Schiller allongeait les lèvres, et j'aurais parié qu'il se disait en lui-même : — Si j'étais surintendant, je ne pousserais pas la peur jusqu'à ce point; prendre sur soi une décision aussi bien justifiée par la nécessité et si peu dangereuse pour le salut de la monarchie, ne pourrait jamais passer pour une grande faute. —

Quand je fus seul, mon cœur, qui depuis quelque temps était incapable d'un profond sentiment religieux, s'attendrit et je priai. C'était une prière pour appeler les bénédictions sur la tête de Schiller; et j'ajoutai : — Fais, ô mon Dieu, que je sache trouver dans les autres quelque don qui me les fasse affectionner. J'accepte tous les tourments de la prison; mais, ô mon Dieu! que je puisse aimer! Mon Dieu, délivrez-moi du tourment de haïr mes semblables! —

A minuit j'entends le bruit de pas dans le corridor, les clefs crient dans les serrures, la porte s'ouvre. C'est le caporal avec deux gardes pour la visite.

— Où est mon vieux Schiller? dis-je d'un ton suppliant.

Il s'était arrêté dans le corridor.

— Je suis là, je suis là, répondit-il.

Et s'étant approché de ma planche, il me tâta de nouveau le pouls, se penchant avec anxiété pour me regarder, comme un père sur le lit de son fils malade.

— Et maintenant que je m'en souviens, c'est demain jeudi! marmottait-il entre ses dents; ce n'est encore que jeudi!

— Et que voulez-vous dire par là?

— Que le médecin ne vient habituellement que le matin du lundi, du mercredi et du vendredi, et que malheureusement demain il ne verra pas monsieur.

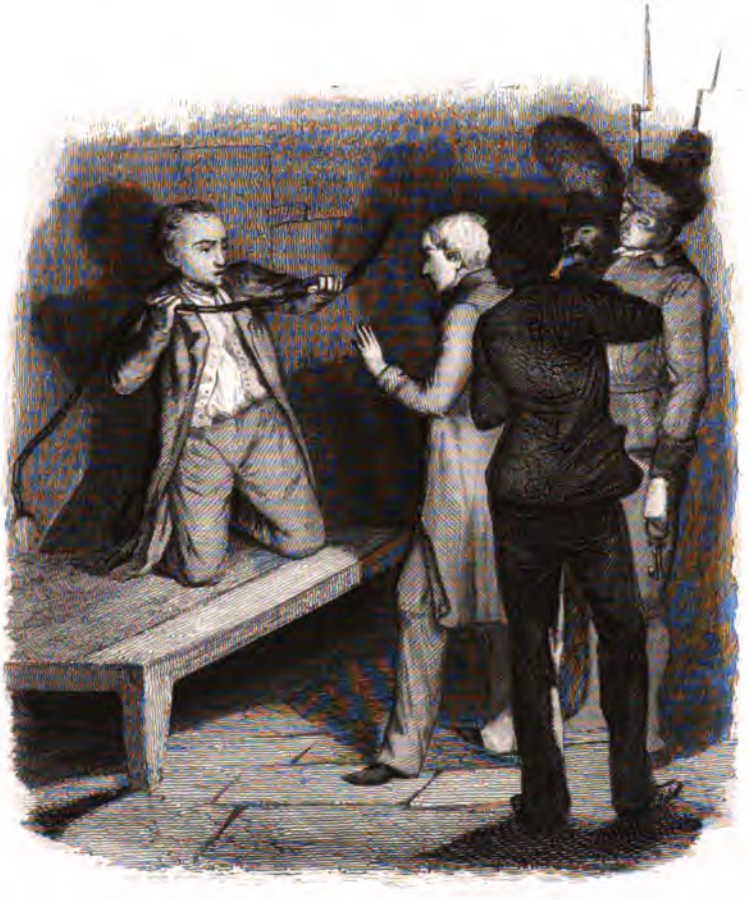
— Ne vous inquiétez pas pour cela!

— Que je ne m'inquiète pas, que je ne m'inquiète pas! toute la ville ne parle que de l'arrivée de ces messieurs, le médecin ne peut l'ignorer. Et pourquoi diantre n'a-t-il pas fait un effort extraordinaire pour venir une fois de plus?

Digitized by Google

Qui sait s'il ne viendra pas demain, bien que ce soit jeudi? —

Le vieillard n'en dit pas davantage, mais il me serra la main rudement, et de manière à m'estropier. Quoiqu'il me fît mal, j'en éprouvai un vrai plaisir. Plaisir semblable à celui qu'éprouve un amant, s'il arrive que sa bien-aimée en dansant lui marche sur le pied : la douleur le ferait presque crier, mais, au contraire, il sourit à son amie et s'estime heureux.



Digitized by Google

CHAPITRE LXI.

Dans la matinée du jeudi, après une fort mauvaise nuit, affaibli, les os brisés par la dureté des planches, je me sentis couvert d'une sueur abondante. On vint faire la visite. Le surintendant n'y était pas. Comme cette heure lui était incommode, il venait un peu plus tard.

Je dis à Schiller : — Voyez comme je suis baigné de sueur; mais elle se refroidit déjà sur mon corps ; j'aurais besoin de changer immédiatement de chemise.

— Cela ne se peut pas ! — me cria-t-il d'une voix brutale.

Mais il me fit à la dérobée un signe des yeux et de la main. Une fois le caporal et les gardes sortis, il me fit un nouveau signe en refermant la porte.

Peu d'instants après il reparut, m'apportant une de ses chemises, deux fois plus longue que ma personne tout entière.

— Elle est un peu longue pour monsieur, dit-il, mais je n'en ai pas d'autre ici pour le moment.

— Je vous remercie, mon ami; mais comme j'ai apporté au Spielberg une malle pleine de linge, j'espère que l'on ne me refusera pas l'usage de mes chemises; ayez la complaisance d'aller chez le surintendant lui demander une de celles-là.

— Monsieur, il n'est pas permis de vous laisser aucune pièce de votre linge. Chaque samedi on vous donnera une chemise de la maison, comme aux autres condamnés.

— Honnête vieillard, lui dis-je, vous voyez en quel état je suis; il n'est guère vraisemblable que je sorte jamais vivant d'ici; je ne pourrai jamais vous récompenser en rien.

— Fi donc, monsieur ! s'écria-t-il; fi donc ! Parler de récompenses à celui qui ne peut rendre de services ! à celui qui peu à peine prêter furtivement à un malade de quoi essuyer son corps ruisselant de sueur ! —

Digitized by Google

Et m'ayant jeté brusquement sa longue chemise sur les épaules, il s'en alla en grommelant, et ferma la porte avec un vacarme de possédé.

Environ deux heures après, il m'apporta un morceau de pain noir.

— Voilà, me dit-il, la portion pour deux jours.

Puis il se mit à se promener furieux.

— Qu'avez-vous? lui demandai-je; êtes-vous en colère contre moi? J'ai accepté la chemise que vous avez bien voulu me prêter.

— Je suis en colère contre le médecin, qui pourrait bien, quoique ce soit aujourd'hui jeudi, se donner la peine de venir!

— Patience! lui dis-je.

Je disais « Patience! » mais je ne pouvais trouver le moyen de me coucher sur ces planches nues n'ayant pas même un oreiller : tous mes os me faisaient souffrir.

A onze heures, le dîner me fut apporté par un condamné accompagné de Schiller. Le dîner se composait de deux petits plats de fer, contenant l'un une soupe détestable, l'autre des légumes accommodés avec une sauce telle que l'odeur seule donnait du dégoût.

J'essayai de prendre quelques cuillerées de soupe; mais cela me fut impossible.

Schiller me répétait : — Que monsieur prenne courage; qu'il essaie de s'accoutumer à ces aliments; autrement il lui arrivera ce qui est arrivé déjà à d'autres, de ne manger qu'un peu de pain, et de mourir ensuite de langueur. —

Le vendredi matin, arriva enfin le docteur Bayer. Il me trouva de la fièvre, m'accorda une paillasse, et insista pour que je fusse retiré de ce souterrain, et transféré à l'étage supérieur. C'était impossible, il n'y avait pas de place Mais on fit un rapport au comte Mitrowski, gouverneur des deux provinces de Moravie et de Silésie, résidant à Brünn, lequel répondit que, vu la gravité de mon mal, l'avis du médecin devait être suivi.

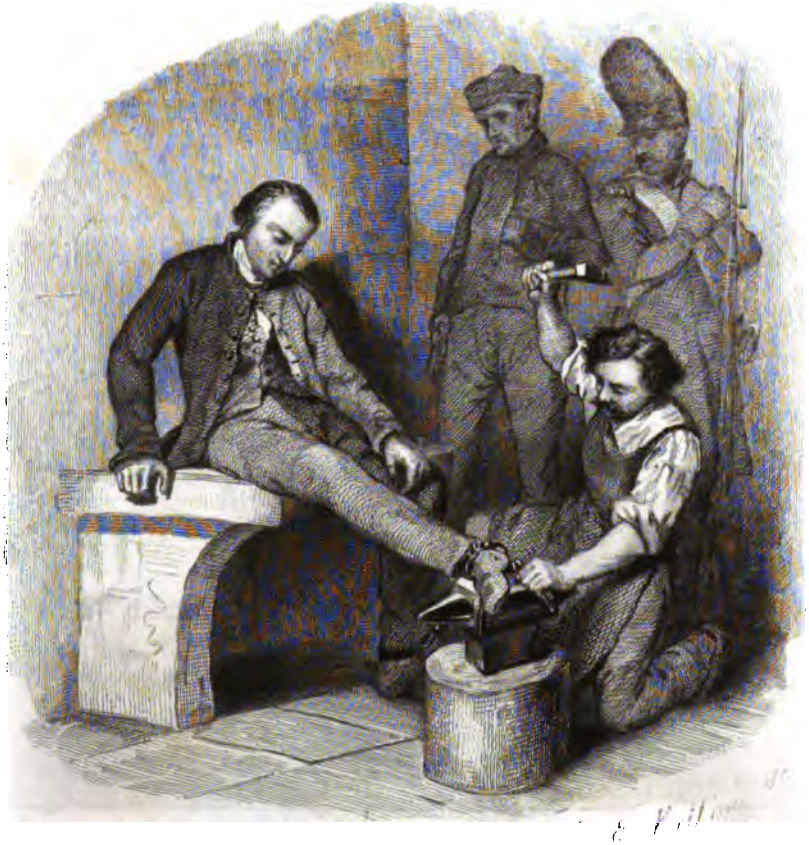
Dans la chambre que l'on me donna, pénétrait un peu de lumière;

Digitized by Google

et en me cramponnant aux barreaux de l'étroite fenêtre, je découvrais la vallée que je dominais, une partie de la ville de Brünn, un faubourg où se trouvaient beaucoup de jardins potagers, le cimetière, le petit lac de la Chartreuse, et les collines boisées qui nous séparaient des fameux champs d'Austerlitz.

Cette vue m'enchantait. Oh! combien j'aurais été heureux, si j'avais pu en jouir avec Maroncelli!

Digitized by Google



CHAPITRE LXII.

Cependant on nous préparait des vêtements de prisonniers; au bout de cinq jours on m'apporta le mien.

Il consistait en une paire de pantalons d'étoffe grossière, dont le côté droit était de couleur grise, et le côté gauche de couleur ca-

Digitized by Google

pucine; un justaucorps de deux couleurs disposées de la même manière, et d'un petit pourpoint des deux mêmes couleurs, mais placées en sens inverse, c'est-à-dire la couleur capucine à droite, et la couleur grise à gauche. Les bas étaient en grosse laine; la chemise, d'une toile d'étoupes pleine de piquants douloureux, — un vrai cilice; au cou une petite pièce de toile semblable à celle de la chemise. Les bottines étaient à lacets, en cuir brut. Le chapeau était blanc. Les fers aux pieds complétaient cette livrée; ils consistaient en une chaîne allant d'une jambe à l'autre, et dont les bouts étaient réunis par des boulons que l'on riva sur une enclume. Le serrurier qui me fit cette opération dit à un des gardiens, croyant que je ne comprenais pas l'allemand :

— Malade comme il est, on pouvait bien lui épargner cette cérémonie; il ne se passera pas deux mois avant que l'ange de la mort vienne le délivrer.

— *Möchte es seyn!* (Plût à Dieu qu'il en fût ainsi!) — lui dis-je en lui frappant avec la main sur l'épaule.

Le pauvre homme tressaillit et demeura confus; puis il me dit :

— J'espère que je ne serai pas prophète, et je désire que monsieur soit délivré par un tout autre ange que celui-là.

— Plutôt que de vivre ainsi, ne vous semble-t-il pas, répondis-je, que l'ange même de la mort serait le bienvenu? — Il fit un signe d'assentiment, et s'en alla plein de compassion pour moi.

J'aurais, en effet, bien volontiers cessé de vivre, mais je n'avais plus de tentations de suicide. J'espérais avec confiance que la faiblesse de mes poumons était déjà assez grande pour m'emporter bientôt. Dieu ne le voulut pas. La fatigue du voyage m'avait fait beaucoup de mal : le repos me donna quelque soulagement.

Un instant après que le serrurier fut sorti, j'entendis retentir le marteau sur l'enclume dans le souterrain. Schiller était encore dans ma chambre. — Écoutez ces coups redoublés, lui dis-je; je suis sûr que l'on met les fers à ce pauvre Maroncelli. —

Digitized by Google

A ces mots mon cœur se serra tellement que je chancelai; et si le bon vieillard ne m'avait soutenu, je serais tombé. Je restai plus d'une demi-heure dans un état qui ressemblait à l'évanouissement, mais qui ne l'était pas cependant. Je ne pouvais parler, mon pouls battait à peine, une sueur froide m'inondait de la tête aux pieds, et cependant j'entendais toutes les paroles de Schiller, et j'avais le souvenir le plus vif du passé et le sentiment du présent.

Les ordres du surintendant et la vigilance des gardiens avaient maintenu jusqu'alors le plus parfait silence dans les prisons voisines. Trois ou quatre fois j'avais entendu entonner quelque chanson italienne, mais elle était aussitôt interrompue par le cri des sentinelles. Il y en avait plusieurs sur la terrasse située au-dessous de nos fenêtres, et une dans notre corridor; celle-ci allait et venait sans cesse, appuyant l'oreille contre les portes, et regardant aux guichets pour empêcher le bruit.

Un soir (chaque fois que j'y pense, je sens renouveler les palpitations qui m'agitèrent alors) les sentinelles, par un hasard heureux, étaient moins attentives, et j'entendis une chanson commencer et se poursuivre d'une voix un peu couverte, mais claire néanmoins, dans une prison contiguë à la mienne.

Oh! quelle joie, quelle émotion s'empara de mon âme!

Je me levai de ma paillasse, je tendis l'oreille, et quand la voix se tut, j'éclatai en irrésistibles sanglots.

— Qui es-tu, infortuné? m'écriai-je; qui es-tu? Dis-moi ton nom. Moi, je suis Silvio Pellico.

— O Silvio! s'écria mon voisin, je ne connais pas ta personne, mais je t'aime depuis long-temps. Approche-toi de la fenêtre, et causons en dépit des sbires. —

Je me cramponnai à la fenêtre : il me dit son nom, et nous échangeâmes quelques paroles de tendresse.

C'était le comte Antoine Oroboni, natif de Fratta près de Rovigo, jeune homme de vingt-neuf ans.

Digitized by Google

Hélas! nous fûmes bientôt interrompus par les cris menaçants des sentinelles. Celle du corridor frappait fortement avec la crosse de son fusil, tantôt à la porte d'Oroboni, tantôt à la mienne. Nous ne voulions, nous ne pouvions obéir; mais cependant les imprécations des gardes devinrent si violentes que nous cessâmes, après toutefois nous être promis de recommencer lorsque les sentinelles seraient changées.

CHAPITRE LXIII.

Nous espérions — ce qui arriva en effet — qu'en parlant plus bas nous pourrions nous entendre, et qu'il se rencontrerait quelquefois des sentinelles compatissantes qui feindraient de ne pas s'apercevoir de nos entretiens. A force d'expériences, nous trouvâmes moyen d'émettre un son de voix si faible que, bien que suffisant pour nos oreilles, il échappait à celles d'autrui, ou pouvait passer comme inaperçu. Il nous arrivait bien. de temps à autre, d'avoir des écouteurs qui avaient l'ouïe plus fine, ou d'oublier nous-mêmes de modérer suffisamment notre voix. Alors recommençaient à se faire entendre contre nous les cris des sentinelles, les coups de crosse à nos portes, et ce qui était pis encore, la colère du pauvre Schiller et du surintendant.

Peu à peu nous perfectionnâmes toutes nos précautions, qui consistaient à parler pendant certains quarts d'heure plutôt que pendant d'autres, lorsque nous voyions certains gardiens plutôt que d'autres, mais toujours avec le son de voix le plus modéré. Soit perfectionnement de notre art, soit dans les autres une habitude de condescendance qui se formait peu à peu, nous finîmes par pouvoir converser assez long-temps chaque jour, sans que jamais, pour ainsi dire, aucun supérieur ait trouvé l'occasion de nous réprimander.

Nous fûmes bientôt liés par une tendre amitié. Il me raconta sa vie, je lui racontai la mienne; les angoisses et les consolations de l'un devenaient les angoisses et les consolations de l'autre. Oh! quel

Digitized by Google

doux échange d'encouragements! Combien de fois, après une nuit sans sommeil, chacun de nous en allant le matin à la fenêtre, en saluant son ami, en entendant sa voix chérie, sentait dans son cœur s'adoucir la tristesse et redoubler son courage! Chacun de nous était persuadé qu'il était nécessaire à l'autre, et cette certitude donnait une douce émulation d'aménité dans les pensées, et ce contentement intime de l'homme qui du sein de sa misère peut encore soulager son semblable.

Chaque entretien laissait après lui le besoin de le renouer, et appelait des éclaircissements; c'était un aiguillon vivifiant pour l'intelligence, la mémoire, l'imagination, et pour le cœur.

Dans le principe, au souvenir de Julien, je me défiais de la constance de ce nouvel ami. — Jusqu'à présent, pensais-je, il n'est point survenu entre nous d'occasion de discorde; mais d'un jour à l'autre je puis lui fournir quelque sujet de déplaisir, et alors me voilà congédié! —

Ces soupçons furent bientôt dissipés. Nos opinions concordaient sur tous les points essentiels, à cette seule différence qu'il joignait à une âme pleine de noblesse, enflammée des plus généreux sentiments, et supérieure à l'adversité, la foi la plus pure et la plus entière dans le christianisme, tandis qu'en moi cette foi était depuis quelque temps chancelante, et me paraissait même souvent tout à fait éteinte.

Il combattait mes doutes par les réflexions les plus sensées, et toujours avec une tendre affection. Je sentais qu'il avait raison, je l'avouais, et pourtant mes doutes revenaient sans cesse. C'est ce qui arrive à tous ceux qui n'ont pas l'Évangile gravé dans leur cœur, à tous ceux qui haïssent leurs semblables et que l'amour-propre remplit d'orgueil. L'esprit entrevoit un instant la vérité; mais, comme elle lui déplaît, il cesse bientôt d'y croire, et s'efforce de porter ses regards ailleurs.

Oroboni avait le talent de fixer mon attention sur les motifs qui

Digitized by Google

obligent l'homme à l'indulgence envers ses ennemis. Je ne lui parlais jamais d'une personne que je haïssais sans qu'il prît adroitement sa défense, non-seulement par des raisonnements, mais encore par des exemples. Bien des personnes lui avaient nui ; il en gémissait, mais pardonnait à toutes, et, s'il pouvait me raconter un trait honorable pour quelqu'un de ses détracteurs, il le faisait volontiers.

L'irritation qui me dominait, et qui m'avait rendu irréligieux depuis le moment de ma condamnation, dura encore quelques semaines, puis elle cessa tout à fait. La vertu d'Oroboni m'avait charmé, et, dans mon désir de l'atteindre, je me mis au moins sur ses traces.

Lorsque je pus de nouveau prier sincèrement pour tous et ne plus haïr personne, mes doutes sur la foi s'évanouirent : *Ubi charitas et amor, Deus ibi est.*

CHAPITRE LXIV.

A dire vrai, si la peine était dure et sévère, et de nature à nous irriter, nous avions en même temps le rare bonheur de trouver de la bonté parmi tous ceux que nous voyions. Ils ne pouvaient alléger les maux de notre position que par des manières bienveillantes et respectueuses, mais tous savaient en user ainsi à notre égard. S'il y avait quelque rudesse dans le vieux Schiller, combien n'était-elle pas rachetée par la noblesse de son cœur! Il n'y avait pas jusqu'au pauvre Kunda (ce condamné qui nous apportait le dîner, et de l'eau trois fois par jour) qui ne voulût aussi nous faire apercevoir sa compassion. Il balayait nos chambres deux fois par semaine ; un matin, en balayant, il saisit un moment où Schiller s'était éloigné de deux pas de la porte, pour m'offrir un morceau de pain blanc. Je ne l'acceptai point, mais je lui serrai cordialement la main. Cette douce étreinte l'émut vivement. Il me dit en

Digitized by Google

mauvais allemand (il était Polonais) : — Monsieur reçoit maintenant si peu à manger, qu'il souffre certainement de la faim. —

Je l'assurai du contraire; mais ce que j'affirmais n'était pas croyable.

Le médecin, voyant qu'aucun de nous ne pouvait s'habituer à la nourriture que l'on avait donnée dans les premiers jours, nous mit tous à ce qu'ils appellent *le quart de portion*, c'est-à-dire au régime de l'hôpital. C'étaient trois soupes très-légères par jour, un petit morceau de mouton rôti que l'on pouvait avaler d'une bouchée, et environ trois onces de pain blanc. A mesure que ma santé s'améliorait, mon appétit augmentait aussi, et ce quart était vraiment insuffisant. J'essayai de revenir aux aliments des prisonniers bien portants, mais il n'y avait rien à gagner, à peine y avais-je goûté que je ne pouvais plus manger.

Il fallut absolument m'en tenir au *quart*. Pendant plus d'une année j'appris à connaître le tourment de la faim. Et ce tourment fut bien plus cruel encore pour quelques-uns de mes compagnons, qui, étant plus forts que moi, étaient habitués à une nourriture plus abondante. Je sais même que quelques-uns d'entre eux acceptèrent du pain de Schiller et de deux autres gardiens attachés à notre service, et jusque des mains de ce bon Kunda.

— On dit dans la ville que l'on donne à ces messieurs bien peu à manger, me dit un jour le barbier, jeune homme qui servait d'aide à notre chirurgien.

— C'est très-vrai, répondis-je tout franchement. —

Le samedi suivant (il venait tous les samedis) il voulut me donner à la dérobée un gros pain blanc. Schiller feignit de ne pas s'apercevoir de cette offre. Pour moi, si je n'avais écouté que la voix de mon estomac, j'aurais accepté; mais je restai ferme dans mon refus, afin que le pauvre jeune homme ne fût pas tenté de renouveler son offre généreuse; ce qui à la longue aurait pu lui devenir à charge.

Pour la même raison, je refusais aussi celles de Schiller. Plusieurs fois il m'apporta un morceau de viande bouillie, me priant de le

Digitized by Google

manger, m'affirmant qu'il ne lui coûtait rien, que c'était une partie de son superflu, et qu'il le donnerait certainement à un autre si je ne le prenais pas. Je me serais jeté volontiers sur le morceau pour le dévorer, mais si je l'avais accepté Schiller n'aurait-il pas eu chaque jour le désir de me donner quelque chose?

Seulement un jour qu'il m'apporta une assiette de cerises, et une autre fois quelques poires, la vue de ces fruits me fascina et je ne pus résister. Je me repentis de les avoir acceptés, car depuis lors il ne cessait plus de m'en offrir.

Digitized by Google

CHAPITRE LXV.

Dans les premiers jours, il fut établi que chacun de nous aurait deux fois par semaine une heure de promenade. Dans la suite cet allégement à nos maux nous fut accordé de deux jours l'un, et plus tard tous les jours, les fêtes exceptées.

Chacun était conduit séparément à la promenade, avec deux gardiens portant le fusil sur l'épaule. Me trouvant logé tout au fond du corridor, je passais, en sortant, devant les prisons de tous les condamnés politiques italiens, excepté Maroncelli, qui seul languissait en bas.

— Bonne promenade! me disaient-ils tous à voix basse à travers le guichet de leurs portes; mais il ne m'était pas permis de m'arrêter pour les saluer.

On descendait un escalier, on traversait une grande cour, et on arrivait sur une terrasse située au midi, d'où l'on découvrait la ville de Brünn et une vaste étendue du pays d'alentour.

Dans la cour dont je viens de parler, il y avait toujours beaucoup de condamnés ordinaires qui allaient et venaient pour leurs travaux, ou se promenaient par groupes en causant. Parmi eux se trouvèrent quelques voleurs italiens, qui me saluaient avec un grand respect et se disaient entre eux : — Ce n'est pas un vaurien comme nous, et pourtant sa captivité est plus dure que la nôtre.

Ils avaient en effet beaucoup plus de liberté que nous.

J'entendais ces réflexions et d'autres encore, et je leur rendais cordialement leur salut. L'un d'eux me dit un jour : — Le salut de monsieur me fait du bien. Monsieur voit peut-être dans ma physionomie quelque chose qui n'est pas de la scélératesse. Une passion malheureuse m'a conduit à commettre une faute; mais, non, monsieur, non, je ne suis pas un scélérat. —

Digitized by Google

Et il fondit en larmes. Je lui tendis la main, mais il ne put me la serrer. Mes gardiens le repoussèrent, non par méchanceté, mais à cause des instructions qu'ils avaient reçues.

Ils ne devaient me laisser approcher par qui que ce fût. Les paroles que ces condamnés m'adressaient, ils feignaient le plus souvent de se les dire entre eux; mais lorsque mes deux soldats s'apercevaient qu'elles m'étaient destinées, ils leur imposaient silence.

On voyait encore passer dans cette cour des hommes de diverses conditions, étrangers au château, et qui venaient rendre visite au surintendant, au chapelain, au sergent, ou bien encore à l'un des caporaux. — Voilà un des Italiens, voilà un des Italiens, disaient-ils à demi-voix, et ils s'arrêtaient à me considérer; et plus d'une fois je les entendis se dire en allemand, croyant que je ne les comprenais pas: — Ce pauvre monsieur ne vieillira pas; il a la mort empreinte sur le visage.

En effet, après avoir vu dans le commencement s'améliorer ma santé, je languissais maintenant par l'insuffisance de la nourriture, et de nouveaux accès de fièvre me reprenaient souvent. Je m'efforçais de traîner ma chaîne jusqu'au lieu de la promenade, et alors je me jetais sur l'herbe et j'y restais ordinairement jusqu'à ce que mon heure fût écoulée.

Mes gardiens restaient debout ou s'asseyaient auprès de moi, et nous causions ensemble. L'un d'eux, qui se nommait Kral, était né en Bohême, et quoique d'une famille pauvre de laboureurs, il avait reçu une certaine éducation, qu'il avait perfectionnée lui-même autant qu'il avait pu; il faisait des réflexions pleines de sens et de discernement sur les choses du monde, et il lisait tous les livres qui lui tombaient sous la main. Il connaissait Klopstok, Wieland, Goëthe, Schiller, et un grand nombre d'autres bons auteurs allemands. Il en savait une infinité de fragments par cœur, et les disait avec intelligence et sentiment. L'autre garde était un Polonais, du nom de Kubitzky, ignorant, mais respectueux et cordial. Leur compagnie m'était devenue chère.

Digitized by Google

CHAPITRE LXVI.

A l'une des extrémités de cette terrasse étaient les appartements du surintendant; à l'autre logeait un caporal avec sa femme et son jeune enfant. Quand je voyais quelqu'un sortir de ces habitations, je me levais, et m'approchais de la personne ou des personnes qui

Digitized by Google

paraissaient sur le seuil, et j'étais toujours comblé de témoignages de civilité et de compassion.

L'épouse du surintendant était depuis long-temps malade, et chaque jour la voyait lentement dépérir. Elle se faisait quelquefois porter sur un canapé en plein air. On ne saurait dire combien elle était émue en m'exprimant la compassion qu'elle éprouvait pour nous tous. Son regard était très-doux et timide, mais, quoique timide, il s'attachait de temps en temps, avec vivacité et une candeur confiante, sur les yeux de celui qui lui parlait.

Je lui dis une fois en souriant : — Savez-vous, madame, que vous ressemblez un peu à une personne qui me fut bien chère?

Elle rougit, et répondit avec une triste et aimable simplicité : — Ne m'oubliez donc pas quand je serai morte; priez pour ma pauvre âme, et pour les jeunes enfants que je laisse sur la terre. —

Depuis ce jour elle ne put quitter son lit; je ne la vis plus. Elle languit encore quelques mois, puis elle mourut.

Elle avait trois fils beaux comme des amours, et un encore à la mamelle. L'infortunée les embrassait souvent en ma présence, et disait : — Qui sait quelle femme leur servira de mère après moi! Quelle qu'elle soit, plaise au Seigneur de lui donner des entrailles de mère, même pour des enfants qu'elle n'aura pas mis au jour! — Et puis elle pleurait.

Mille fois je me suis souvenu de sa prière et de ses larmes.

Quand elle ne fut plus, j'embrassais quelquefois ses petits enfants, et je m'attendrissais, et je répétais cette prière maternelle. Et je pensais à ma mère, et aux vœux ardents que son cœur si aimant élevait sans doute pour moi, et je m'écriais avec des sanglots : — Oh! bien plus heureuse est cette mère qui, en mourant, laisse des fils encore en bas âge, que celle qui, après les avoir élevés avec des peines infinies, se les voit ravir! —

Deux bonnes vieilles restaient ordinairement avec ces enfants : l'une était la mère du surintendant, l'autre sa tante. Elles vou-

Digitized by Google

lurent savoir toute mon histoire, et je la leur racontai en abrégé.

— Combien nous sommes malheureuses, disaient-elles avec l'expression de la douleur la plus sincère, de ne pouvoir vous aider en rien! Mais soyez certain que nous prierons pour vous, et que, si un jour votre grâce arrive, ce sera une fête pour toute notre famille. —

La première de ces femmes, celle que je voyais le plus souvent, avait une douce et merveilleuse éloquence pour donner des consolations. Je les écoutais avec une gratitude toute filiale, et elles se gravaient dans mon cœur.

Elle disait des choses que je savais déjà, mais qui me frappaient comme des choses toutes nouvelles. — Que le malheur ne dégrade point l'homme, à moins qu'il se montre au-dessous de l'infortune, mais qu'au contraire il l'élève à une hauteur sublime; — que si nous pouvions entrer dans les jugements de Dieu, nous verrions bien souvent plus de sujet de compassion pour les vainqueurs que pour les vaincus, pour ceux qui sont dans la joie que pour les affligés, pour les opulents que pour les malheureux dénués de tout; — que la tendresse particulière que l'homme-Dieu montra aux infortunés est un fait immense; — que nous devons nous glorifier de porter la croix, depuis qu'elle a pesé sur des épaules divines.

Hélas! ces deux bonnes vieilles, que je voyais avec tant de plaisir, durent bientôt, pour des raisons de famille, quitter le Spielberg; les enfants cessèrent aussi de venir sur la terrasse. Combien toutes ces pertes m'affligèrent!

Digitized by Google

CHAPITRE LXVII.

La gêne que me causait la chaîne aux pieds, en m'empêchant de dormir, contribuait à ruiner ma santé. Schiller voulait que je fisse des réclamations, et prétendait qu'il était du devoir du médecin de me la faire ôter.

Je fus quelque temps sans l'écouter, puis je cédai à ses conseils, et je dis au médecin que, pour recouvrer le bienfait du sommeil, je le priais de me faire enlever mes fers au moins pendant quelques jours.

Le médecin me dit que ma fièvre n'en était pas encore arrivée à un point tel qu'il pût me satisfaire, et qu'il était nécessaire pour moi de m'habituer aux fers.

Digitized by Google

La réponse m'indigna, et j'entrai en fureur d'avoir fait cette inutile demande. — Voilà ce que j'ai gagné à céder à la persistance de vos conseils, dis-je à Schiller.

Il faut sans doute que j'aie dit ces paroles assez grossièrement, car le rude et bon vieillard s'en offensa.

— Cela vous déplaît, s'écria-t-il, de vous être exposé à un refus, et il me déplaît de vous voir si fier avec moi! —

Puis il continua un long sermon : — Les superbes font consister leur grandeur à ne pas s'exposer à un refus, à ne pas accepter les offres qui leur sont faites, à rougir de mille puérilités. *Alle Eseleyen!* Pures âneries! vaine grandeur! ignorance de la véritable dignité! Cette dignité véritable consiste en grande partie à ne rougir que des mauvaises actions! —

Il dit, sortit, et fit un fracas effroyable avec ses clefs.

Je demeurai stupéfait. — Et cependant, disais-je, cette rude franchise me plaît. Elle part du cœur comme ses offres, comme ses conseils, comme sa compassion. Et ne m'a-t-il pas dit la vérité? A combien de faiblesses ne donné-je pas le nom de dignité, tandis qu'elles ne sont que de l'orgueil! —

A l'heure du dîner, Schiller laissa le condamné Kunda m'apporter l'eau et mon léger ordinaire, et s'arrêta sur le seuil de la porte. Je l'appelai.

— Je n'ai pas le temps, — répondit-il sèchement.

Je descendis de mon grabat, j'allai à lui, et lui dis : — Si vous voulez que mon repas me fasse du bien, ne me montrez pas cette mine refrognée.

— Et quelle mine puis-je prendre? me demanda-t-il.

— L'air d'un homme gai, l'air d'un ami, répondis-je.

— Vive la joie! s'écria-t-il. Et si, pour que le repas profite à monsieur, il veut encore me voir danser, le voilà servi. — Et il se mit à gambader avec ses longues et maigres jambes d'une façon si plaisante, que j'éclatai de rire. Je riais et j'avais le cœur ému.

Digitized by Google

CHAPITRE LXVIII.

Un soir Oroboni et moi nous étions à la fenêtre et nous nous plaignions mutuellement du tourment de la faim. Nous élevâmes un peu la voix, et les sentinelles crièrent. Le surintendant, qui par malheur passait de ce côté, se crut obligé de faire appeler Schiller et de le réprimander sévèrement de ce qu'il ne veillait pas mieux à nous maintenir en silence.

Schiller vint, en grande colère, s'en plaindre à moi, et me donna l'ordre de ne plus parler par la fenêtre. Il voulait me le faire promettre.

— Non, répondis-je; non, je ne veux pas vous le promettre.

— Oh! *der Teufel! der Teufel!* s'écria-t-il; me dire à moi. Je ne veux pas! à moi qui viens de recevoir à cause de vous cette maudite semonce!

— Je suis fâché, mon cher Schiller, de la réprimande que vous avez reçue, j'en suis réellement fâché; mais je ne veux pas promettre ce que je sens que je ne saurais tenir.

— Et pourquoi monsieur ne le tiendrait-il pas?

— Parce que je ne le pourrais pas; parce que la solitude continuelle est un tourment si cruel pour moi, que je ne résisterai jamais au besoin de tirer quelques sons de ma faible poitrine, d'inviter mon voisin à me répondre; et si mon voisin gardait le silence, j'adresserais la parole aux barreaux de ma fenêtre, aux collines qui sont en face de moi, aux oiseaux qui traversent les airs.

— *Der Teufel!* Et vous ne voulez pas me le promettre?

— Non, non, non! m'écriai-je.

Il jeta à terre son bruyant trousseau de clefs, et répéta : — *Der*

Digitized by Google

Teufel! der Teufel! — Puis il se jeta dans mes bras pour m'embrasser.

— Eh bien, me faut-il donc cesser d'être homme pour ces canailles de clefs? Monsieur est un homme comme il faut, et je l'estime de ne pas vouloir promettre ce qu'il ne saurait tenir. Je ferais de même aussi, moi. —

Je ramassai les clefs et les lui rendis.

— Ces clefs, lui dis-je, ne sont pourtant pas si canailles, puisqu'elles n'ont pu, d'un honnête caporal comme vous, faire un sbire malfaisant.

— Et si je croyais qu'elles pussent le faire, répondit-il, je les porterais à mes supérieurs, et je leur dirais : Si vous ne voulez me donner que du pain de bourreau, j'irai demander l'aumône. —

Il tira son mouchoir de sa poche, s'essuya les yeux, puis les tenant élevés vers le ciel il joignit les mains pour prier. Je joignis aussi les miennes et je priai comme lui en silence. Il comprenait que je faisais des vœux pour lui, comme je comprenais qu'il en formait pour moi.

En s'en allant il me dit à voix basse : — Quand monsieur converse avec le comte Oroboni, qu'il parle le plus bas qu'il pourra. Il y aura le double avantage : d'abord de m'épargner les reproches de monsieur le surintendant, ensuite de ne pas laisser surprendre peut-être quelque discours... dois-je le dire?... quelque discours qui, rapporté, irriterait toujours davantage celui qui peut punir! —

Je l'assurai qu'il ne sortait jamais de nos lèvres une seule parole qui pût, fût-elle rapportée, offenser personne.

Nous n'avions pas en effet besoin d'être avertis pour être prudents, deux prisonniers qui se font de mutuelles communications savent très-bien se créer un jargon au moyen duquel ils peuvent tout se dire sans être compris de quiconque épie leurs paroles.

Digitized by Google

CHAPITRE LXIX.

Je revenais un matin de la promenade, c'était le 7 août : la porte de la prison d'Oroboni était ouverte, et Schiller qui s'y trouvait ne m'avait pas entendu venir. Mes gardiens veulent hâter le pas pour fermer la porte; je les préviens, je m'élance, et me voilà dans les bras d'Oroboni.

Schiller en fut tout étourdi. — *Der Teufel! der Teufel!* — dit-il,

Digitized by Google

et il leva le doigt pour me menacer. Mais ses yeux se remplirent de larmes, et il s'écria en sanglotant : — O mon Dieu! faites miséricorde à ces pauvres jeunes gens, et à moi, et à tous les infortunés, vous qui avez été si malheureux sur la terre! —

Les deux gardes pleuraient aussi. La sentinelle du corridor, qui était accourue, versait aussi des larmes.

— Silvio, Silvio, me disait Oroboni, ce jour est un des jours les plus chers de ma vie! — Je ne sais ce que je lui dis; j'étais hors de moi à force de joie et d'attendrissement.

Quand Schiller nous conjura de nous séparer et que nous fûmes forcés d'obéir, Oroboni fondit en larmes amères, et me dit :

— Ne nous reverrons-nous donc plus sur la terre? —

Et je ne le revis plus! Quelques mois après sa chambre était vide, et Oroboni gisait dans ce cimetière que j'avais devant ma fenêtre!

Depuis cet instant où nous nous étions revus, il nous semblait que nous nous aimions d'un amour plus tendre et plus puissant encore qu'auparavant; il semblait que nous étions plus que jamais nécessaires l'un à l'autre.

Oroboni était un beau jeune homme, d'une noble physionomie, mais pâle et d'une misérable santé. Ses yeux seuls étaient encore pleins de vie. Mon affection pour lui fut augmentée encore par la compassion que m'inspiraient sa maigreur et sa pâleur mortelle. Il éprouvait le même sentiment pour moi. Nous sentions tous les deux combien il était probable que l'un de nous aurait bientôt le malheur de survivre à l'autre.

Bientôt il tomba malade. Je ne faisais alors que gémir et prier pour lui. Après quelques accès de fièvre, il recouvra un peu de force, et put reprendre nos entretiens affectueux. Oh! comme le son de sa voix, en frappant de nouveau mon oreille, m'apportait de consolation!

— Ne te fais pas illusion, me dit-il, cela ne sera pas pour longtemps. Aie la force de te préparer à ma perte; donne-moi du courage par ton courage. —

Digitized by Google

A cette époque on voulut blanchir les murs de nos prisons, et on nous transféra pendant ce temps dans les souterrains. Pour comble de disgrâce, dans cet intervalle nous ne fûmes pas placés dans des chambres voisines. Schiller me disait qu'Oroboni allait bien, mais je le soupçonnais de ne pas vouloir me dire la vérité, et je craignais que la santé déjà si affaiblie de mon ami n'achevât de se délabrer encore dans ces souterrains.

Si du moins j'avais eu le bonheur de me trouver en cette occasion voisin de mon cher Maroncelli! J'entendis pourtant sa voix. Nous nous saluâmes en chantant, en dépit des cris des gardes.

C'est alors que vint nous voir le premier médecin de Brünn, envoyé peut-être à l'occasion des rapports que le surintendant adressait à Vienne sur l'extrême faiblesse à laquelle le manque de nourriture nous avait tous réduits, ou plutôt peut-être parce qu'il régnait alors dans les prisons un scorbut cruellement épidémique.

Ne connaissant pas la cause de cette visite, je m'imaginai que c'était pour une nouvelle maladie d'Oroboni. La crainte de le perdre me donnait une inquiétude indicible. Je fus alors pris d'une grande mélancolie et du désir de la mort. La pensée du suicide se représentait de nouveau à mon esprit. Je la combattais, mais j'étais comme un voyageur fatigué qui, tout en se disant : — Il est de mon devoir d'aller jusqu'au but, — sent un besoin irrésistible de se jeter à terre et de se reposer.

On m'avait dit que naguère dans ces réduits obscurs un vieux Bohémien s'était tué en se frappant la tête contre les murs. Je ne pouvais éloigner la tentation de l'imiter. Peut-être mon délire serait arrivé jusqu'à ce point, si une gorgée de sang partie de ma poitrine ne m'eût fait envisager la mort comme prochaine. Je remerciai Dieu de ce qu'il voulait bien m'ôter lui-même la vie de cette manière, en m'épargnant un acte de désespoir que mon intelligence condamnait.

Mais au contraire Dieu voulut me conserver. Ce crachement de sang allégea mes souffrances. Cependant je fus remis dans la prison

Digitized by Google

supérieure ; et en revoyant la lumière, en me retrouvant près d'Oroboni, je me rattachai avec plaisir à la vie.

CHAPITRE LXX.

Je lui confiai le terrible accès de mélancolie auquel j'avais été en proie, séparé de lui ; et il me dit avoir été obligé aussi, lui, de combattre la pensée du suicide.

— Profitons, ajouta-t-il, du peu de temps qui nous est encore donné pour nous consoler mutuellement avec l'aide de la religion. Parlons de Dieu ; excitons-nous à l'aimer ; souvenons-nous qu'il est la justice, la sagesse, la bonté, la beauté, qu'il est tout ce que nous admirons toujours comme parfait. Je te dis en vérité que la mort n'est pas loin de moi. Je te devrai une reconnaissance éternelle, si tu contribues à me rendre dans ces derniers jours aussi religieux que j'aurais dû l'être toute ma vie. —

Et nos discours ne roulaient plus que sur la philosophie chrétienne et sur le parallèle de celle-ci avec les pauvretés du sensualisme. Nous étions ravis l'un et l'autre de trouver une si grande concordance entre le christianisme et la raison ; en comparant les diverses communions évangéliques, nous reconnaissions l'un et l'autre que la religion catholique seule peut réellement soutenir la critique, et que la doctrine de la communion catholique enseigne les dogmes les plus purs et la plus pure morale, si éloignés des misérables conceptions de l'ignorance humaine.

— Et si, par un hasard que l'on ne peut espérer, nous rentrions dans la société, disait Oroboni, serions-nous assez pusillanimes pour ne pas confesser l'Évangile, pour céder au respect humain, si quelqu'un venait à s'imaginer que la prison a énervé nos intelligences, et

Digitized by Google

que c'est par faiblesse d'esprit que nous sommes devenus plus fermes dans nos croyances?

— Cher Oroboni, lui dis-je, ta question me révèle ta réponse, et celle-ci est aussi la mienne. C'est le comble de la bassesse d'être l'esclave des jugements d'autrui quand on a la conviction de leur fausseté. Non, je ne crois pas que ni toi ni moi soyons jamais lâches à ce point. —

Dans ces effusions de cœur, je commis une faute. J'avais juré à Julien de ne confier jamais à personne, en révélant son véritable nom, les relations qui avaient existé entre nous. Je les racontai à Oroboni, en lui disant : — Jamais dans le monde mes lèvres n'auraient laissé échapper un tel secret; mais, ici, nous sommes dans le tombeau, et, lors même que tu en sortirais, je sais que je puis me fier à toi.

Cette âme honnête gardait le silence.

— Pourquoi ne me réponds-tu pas? — lui dis-je.

Il se mit enfin à me blâmer sérieusement de la violation de ce secret. Ses reproches étaient justes. Aucune amitié, quelque intime qu'elle soit, fût-elle fondée sur la vertu, ne peut autoriser une semblable violation.

Mais de cette faute même que j'avais commise, Oroboni sut en faire sortir le bien. Il avait connu Julien, et savait plusieurs traits honorables de sa vie. Il me les raconta et me dit : — Cet homme a si souvent agi en chrétien qu'il ne peut porter sa fureur anti-religieuse jusqu'à la tombe. Ayons cette espérance! Et toi, Silvio, sache lui pardonner de bon cœur les caprices de sa mauvaise humeur, et prie pour lui! —

Ses paroles étaient sacrées pour moi.

Digitized by Google

CHAPITRE LXXI.

Les conversations dont je viens de parler, tantôt avec Oroboni, tantôt avec Schiller ou d'autres, n'occupaient cependant qu'une faible partie des vingt-quatre heures dont se composait ma journée, et il n'était pas rare qu'il me fût impossible de lier aucun entretien avec le premier.

Que faisais-je dans une si grande solitude?

Voici comment se passait ma vie pendant ces tristes jours. Je me

Digitized by Google

levais dès l'aurore, et, montant sur le haut de mon lit de camp, je me cramponnais aux barreaux de la fenêtre, et je récitais mes prières. Oroboni était déjà à sa croisée, ou ne tardait pas à y venir. Nous nous donnions un mutuel salut, et chacun de nous continuait en silence à élever ses pensées vers Dieu. Autant nos cachots étaient horribles, autant était belle la vue de l'extérieur. Ce ciel, cette campagne, tous ces êtres animés se mouvant au loin dans la vallée, ces voix des paysannes, ces éclats de gaieté, ces chants, tout rendait la joie à nos cœurs; tout nous faisait sentir d'une manière plus chère la présence de Celui qui est si magnifique dans sa bonté, et dont nous avions si grand besoin.

Venait ensuite la ronde du matin par les gardiens. Ils donnaient un coup d'œil dans la chambre pour voir si tout était en ordre, et examinaient ma chaîne anneau par anneau, afin de s'assurer si quelque accident ou quelque mauvaise intention ne l'avait pas brisée; ou plutôt (il était impossible de rompre une pareille chaîne), on ne faisait cette inspection que pour obéir fidèlement aux prescriptions de la discipline. Lorsque c'était le jour où devait venir le médecin, Schiller s'informait si nous voulions lui parler, et il en prenait note.

Après avoir fait le tour de nos prisons, Schiller revenait avec Kunda, qui était chargé de nettoyer chacune de nos chambres.

Après un court intervalle on nous apportait la collation. C'était une demi-assiette de bouillon à peine coloré, avec trois tranches de pain excessivement minces. Je mangeais ce pain sans boire le bouillon.

Je me livrais ensuite à l'étude. Maroncelli avait apporté d'Italie un grand nombre de livres, et tous nos compagnons de captivité en avaient apporté aussi, plus ou moins. Le tout ensemble formait une bonne petite bibliothèque. Nous espérions en outre pouvoir l'augmenter au moyen de notre argent. Il n'était encore arrivé aucune réponse de l'empereur sur la demande qu'on lui avait adressée de nous permettre de lire nos livres et d'en acquérir de nouveaux; mais en attendant cette réponse, le gouverneur de Brünn permettait

Digitized by Google

provisoirement à chacun de nous de conserver deux livres, et d'en changer toutes les fois que nous voudrions. Vers neuf heures venait le surintendant, et lorsque le médecin avait été appelé, il l'accompagnait.

Quelques instants me restaient ensuite pour l'étude, jusqu'à onze heures ; c'était alors le moment du dîner.

Jusqu'au coucher du soleil je n'avais plus de visite, et je recommençais à étudier. Alors Schiller et Kunda venaient changer mon eau, et un instant après arrivait le surintendant, avec quelques gardes, pour l'inspection du soir qui s'étendait à tous les coins de ma chambre et à tous les anneaux de mes fers.

Pendant une heure au milieu de la journée, avant ou après le dîner, au choix des gardiens, avait lieu la promenade.

Lorsque la visite du soir était terminée, Oroboni et moi nous nous mettions à converser, et c'étaient là ordinairement nos plus longs entretiens. Nous causions aussi quelquefois le matin ou aussitôt après le dîner, mais presque toujours très-brièvement.

Quelquefois les sentinelles étaient assez compatissantes pour nous dire : — Un peu plus bas, messieurs; autrement le châtiment retombera sur nous. —

D'autres fois ils feignaient de ne pas s'apercevoir que nous parlions; mais sitôt qu'ils voyaient paraître le sergent, ils nous priaient de nous taire jusqu'à ce qu'il fût passé, et, à peine parti, ils nous disaient : — Messieurs, vous pouvez parler maintenant, mais le plus bas qu'il vous sera possible.

Parfois, quelques-uns de ces soldats s'enhardissaient jusqu'à s'entretenir avec nous, répondre à nos questions, et nous donner quelques nouvelles de l'Italie.

A de certaines demandes nous ne répondions qu'en les priant de se taire. Le doute était fort naturel de notre part; étaient-ce des épanchements sincères de cœurs pleins de franchise, ou bien des piéges tendus pour scruter nos pensées? Néanmoins je suis bien plus porté à croire qu'ils parlaient avec sincérité.

Digitized by Google

CHAPITRE LXXII

Un soir nous avions des sentinelles très-bienveillantes : aussi Oroboni et moi nous parlions-nous sans prendre la peine de modérer notre voix. Maroncelli, dans son souterrain, s'étant cramponné à la fenêtre, nous entendit et distingua ma voix. Il ne put se contenir, et me salua en chantant. Il me demanda comment je me portais, et il m'exprima de la manière la plus tendre son vif regret de n'avoir pu encore obtenir que nous fussions réunis. Cette même grâce, je l'avais aussi demandée; mais ni le surintendant du Spielberg, ni le gouverneur de Brünn, ne pouvaient prendre sur eux de nous l'accorder. On avait fait connaître notre mutuel désir à l'empereur, et aucune réponse n'était encore arrivée.

Outre le jour où nous nous saluâmes en chantant dans les souterrains, j'avais plusieurs fois entendu ses chants de l'étage supérieur, mais sans en saisir les paroles, et à peine pendant quelques instants, parce qu'on ne le laissait pas continuer.

Une fois il éleva beaucoup plus la voix et ne fut pas aussi promptement interrompu, et je compris tout. Il n'y a pas de termes pour exprimer l'émotion que j'éprouvai!

Je lui répondis, et nous continuâmes ce dialogue pendant environ un quart d'heure. Enfin les sentinelles furent changées sur la terrasse, et celles qui vinrent à leur place ne furent pas aussi complaisantes. Nous nous disposions bien à reprendre nos chants; mais des cris furieux s'élevèrent pour nous interrompre, et il fallut les respecter.

Digitized by Google

Je me représentais Maroncelli gisant depuis si long-temps dans une prison bien pire encore que la mienne ; je m'imaginais la tristesse qui devait souvent l'y accabler et le mal qu'il en ressentirait pour sa santé, et alors de profondes angoisses vinrent m'accabler moi-même.

Je pus enfin pleurer, mais les pleurs ne me soulagèrent pas. Je fus saisi d'un violent mal de tête, avec une fièvre ardente. Je ne me te-

Digitized by Google

nais plus sur les pieds, je me jetai sur mon grabat. Les convulsions augmentèrent, je ressentais de vives douleurs dans la poitrine avec des spasmes affreux. Je crus que je mourrais pendant cette nuit même.

Le jour suivant, la fièvre avait cessé, ma poitrine allait mieux, mais il me semblait que j'eusse du feu dans le cerveau, et à peine pouvais-je remuer la tête sans y réveiller des douleurs atroces.

Je dis mon état à Oroboni. Il se trouvait aussi plus mal qu'à l'ordinaire.

— Ami, me dit-il, il n'est pas loin, le jour où l'un de nous deux ne pourra plus venir à la fenêtre; chaque fois que nous nous saluons peut être la dernière. Tenons-nous donc prêts l'un et l'autre ou à mourir, ou à survivre à notre ami. —

Sa voix était attendrie; je ne pouvais lui répondre. Nous gardâmes quelque temps le silence, puis il reprit :

— Oh! que tu es heureux de savoir l'allemand! tu pourras au moins te confesser. J'ai demandé un prêtre qui sût l'italien; on m'a dit qu'il n'y en avait pas : mais Dieu voit mon désir, et depuis que je me suis confessé à Venise, je ne crois plus, en vérité, avoir rien qui me pèse sur la conscience.

— Moi au contraire, lui dis-je, je me suis confessé à Venise le cœur plein de rancune, et j'ai plus mal fait que si j'eusse refusé les sacrements. Mais si maintenant on m'accorde un prêtre, je t'assure que je me confesserai de cœur, et en pardonnant à tous.

— Le ciel te bénisse! s'écria-t-il; tu me donnes une grande consolation. Faisons, oui, faisons l'un et l'autre notre possible pour être à jamais unis par une éternelle félicité, comme nous l'avons été dans ces jours d'infortune! —

Le lendemain je l'attendis à la fenêtre et il ne vint pas. J'appris par Schiller qu'il était gravement malade.

Huit ou dix jours après, il était mieux, et revint me saluer. Je souffrais, mais je me soutenais. Quelques mois s'écoulèrent ainsi, tant pour lui que pour moi, dans ces alternatives de mieux et de plus mal.

Digitized by Google

CHAPITRE LXXIII.

Je pus me traîner jusqu'au 11 janvier 1823. Le matin je me levai avec un mal de tête supportable, mais avec une disposition à la défaillance. Mes jambes tremblaient, et j'avais peine à tirer un souffle de ma poitrine.

Oroboni depuis deux ou trois jours allait plus mal aussi, et ne se levait plus.

On m'apporte la soupe, j'en goûte à peine une bouchée, et je tombe privé de sentiment. Quelque temps après, la sentinelle du corridor regarda par hasard à travers le guichet, et, me voyant étendu par terre, avec mon assiette renversée à côté de moi, me crut mort et appela Schiller.

Le surintendant vint aussi; on demanda immédiatement le médecin, et l'on me remit au lit. Je revins à moi.

Le médecin dit que j'étais en danger, et me fit ôter les fers. Il m'ordonna je ne sais quel cordial, mais mon estomac ne pouvait rien garder. Mes douleurs de tête devinrent de plus en plus terribles

On fit immédiatement un rapport au gouverneur, qui expédia un courrier à Vienne pour savoir comment je devais être traité. On répondit qu'il ne fallait pas me mettre à l'infirmerie, mais me soigner dans ma chambre avec les mêmes soins que dans l'infirmerie. De plus, on autorisait le surintendant à me donner des bouillons et des soupes de sa cuisine tant que durerait la gravité du mal.

Ce dernier soulagement me fut inutile dans le commencement. aucun aliment, aucune boisson ne passait. Mon état empira pendant toute une semaine, et je délirais jour et nuit.

Kral et Kubitzki me furent donnés pour infirmiers : tous deux me servaient avec affection.

Toutes les fois que j'avais un peu ma connaissance, Kral me répétait :

Digitized by Google

— Ayez confiance en Dieu ; Dieu seul est bon.

— Priez pour moi, lui disais-je ; non pour qu'il me rende la santé, mais pour qu'il accepte mes malheurs et ma mort en expiation de mes péchés. —

Il me suggéra la pensée de demander les sacrements.

Digitized by Google

— Si je ne les ai pas demandés, lui répondis-je, attribuez ce retard à la faiblesse de ma tête; mais ce sera pour moi une puissante consolation de les recevoir. —

Kral rapporta mes paroles au surintendant, et celui-ci fit venir le chapelain des prisons.

Je me confessai, je communiai, et reçus l'extrême-onction. Je fus fort content de ce prêtre. Il se nommait Sturm. Les réflexions qu'il me fit sur la justice de Dieu, sur l'injustice des hommes, sur le devoir du pardon, sur la vanité des choses de ce monde, n'étaient point vulgaires. Elles portaient le cachet d'une intelligence élevée et cultivée et d'un vif sentiment du véritable amour de Dieu et du prochain.

CHAPITRE LXXIV.

L'effort d'attention que je fis pour recevoir les sacrements semblait devoir épuiser ma vie, mais, au contraire, il me fut favorable en me plongeant dans une léthargie de quelques heures qui me reposa.

Je me réveillai un peu soulagé, et voyant Schiller et Kral près de moi je leur pris les mains, et les remerciai de leurs soins.

Schiller me dit : — Mon œil est exercé à voir des malades : je parierais que monsieur ne mourra pas.

— Ne vous semble-t-il pas que vous me faites là une fâcheuse prédiction? lui dis-je.

— Non, répondit-il, les misères de la vie sont grandes, il est vrai, mais celui qui les supporte avec un noble courage et avec humilité trouve toujours avantage à conserver la vie. —

Puis il ajouta : — Si monsieur vit, j'espère qu'il aura dans quelques jours une grande consolation. Monsieur a demandé à voir M. Maroncelli?

— Je l'ai demandé tant de fois! et en vain! je n'ose plus l'espérer.

— Espérez, espérez, monsieur, et réitérez votre demande.

Digitized by Google

Je la renouvelai le jour même. Le surintendant me dit aussi d'espérer, il ajouta qu'il était vraisemblable que non-seulement Maroncelli pourrait me voir, mais qu'il me serait même donné comme infirmier, et resterait ensuite mon inséparable compagnon.

Tous les prisonniers d'état ayant la santé plus ou moins ruinée, le gouverneur avait demandé à Vienne qu'il fût permis de nous mettre deux à deux, afin que l'un servît d'appui et de soutien à l'autre.

J'avais aussi demandé la faveur de pouvoir écrire un dernier adieu à ma famille.

Vers la fin de la seconde semaine il s'opéra une crise dans ma maladie, et le danger disparut.

Je commençais à me lever, lorsqu'un matin la porte s'ouvre, et je vois entrer tout joyeux le surintendant, Schiller et le médecin. Le premier accourut à moi et me dit : — Nous avons la permission de vous donner Maroncelli pour compagnon, et de vous laisser écrire une lettre à vos parents.

La joie m'ôta la respiration, et le pauvre surintendant, qui, dans l'élan de son bon cœur, avait manqué de prudence, me crut perdu.

En reprenant mes sens, je me ressouvins de ces promesses, et je priai que l'on ne retardât pas pour moi un si grand bonheur. Le médecin y consentit, et Maroncelli fut amené dans mes bras.

Oh! quel heureux moment! — Tu vis encore? Tel fut le cri qui nous échappa en même temps. Oh! mon ami! oh! mon frère! Quel heureux jour il nous est donné de voir encore! Que Dieu en soit béni!

Mais à notre joie sans bornes venait se joindre une commisération immense. Maroncelli devait être moins frappé que moi en me trouvant dans l'état de dépérissement où j'étais : il savait quelle grave maladie je venais de faire. Mais moi, malgré l'idée que je me faisais de ses souffrances, je ne me l'imaginais pas aussi différent de ce qu'il était jadis. Il était à peine reconnaissable. Ce visage autrefois si beau, si brillant des fleurs de la santé, était consumé par la douleur, la faim, et le mauvais air de son obscure prison.

Digitized by Google

Toutefois, le voir, l'entendre, être désormais inséparables nous consolait. Oh! combien de choses nous eûmes à nous dire, à nous rappeler, à nous répéter! Quelle douceur dans les pleurs versés ensemble! Quelle harmonie dans toutes nos idées! Quelle satisfaction de nous trouver d'accord en fait de religion, de pouvoir détester l'un et l'autre l'ignorance et la barbarie, mais de ne haïr personne, et d'accorder aux hommes ignorants et barbares nos prières et notre pitié!

Digitized by Google

CHAPITRE LXXV.

On m'apporta une feuille de papier et une écritoire pour écrire à mes parents.

On m'avait réellement accordé cette permission comme à un moribond qui désire adresser à sa famille un dernier adieu, et je craignais que ma lettre, devant maintenant rouler sur un tout autre sujet, ne leur fût pas envoyée. Je me bornai donc à prier de la manière la plus tendre mes père et mère, mes frères et sœurs de se résigner à mon sort, leur protestant de ma propre résignation.

Cette lettre fut néanmoins expédiée, comme je le sus depuis, lorsqu'après tant d'années je revis le toit paternel. Ce fut la seule que pendant le temps si long de ma captivité mes chers parents purent recevoir de moi Pour moi, je n'en reçus jamais aucune : celles qu'ils m'écrivaient étaient retenues à Vienne. Mes compagnons d'infortune étaient également privés de toutes relations avec leurs familles.

Nous demandâmes aussi bien des fois la grâce d'avoir au moins du papier et une écritoire pour nos études, et celle de faire usage de notre argent pour acheter des livres. Nous ne fûmes jamais exaucés.

Cependant le gouverneur continuait à nous permettre de lire nos livres.

Nous eûmes aussi, par l'effet de sa bonté, quelque amélioration dans la nourriture; mais, hélas! cela ne dura pas long-temps. Il avait consenti à nous faire servir par la cuisine du surintendant au lieu de celle du *traiteur* des prisons.

Quelques suppléments de fonds avaient été accordés par lui à cet effet. La confirmation de ces dispositions n'arriva pas. Mais tant que dura ce bienfait, j'en éprouvai un grand soulagement. Maroncelli

Digitized by Google

reprit aussi un peu de forces. Pour l'infortuné Oroboni, il était trop tard.

On avait donné d'abord à ce dernier comme compagnon l'avocat Solera, et ensuite le prêtre D. Fortini.

Quand nous fûmes ainsi mis deux à deux dans toutes les prisons, la défense de parler aux fenêtres nous fut renouvelée, avec menace, contre celui qui y contreviendrait, d'être replongé dans la solitude. Nous enfreignîmes, il est vrai, quelquefois cette défense pour nous saluer; mais nous n'eûmes plus de longues conversations.

Le caractère de Maroncelli et le mien étaient dans une parfaite harmonie; le courage de l'un soutenait le courage de l'autre. Si l'un de nous était en proie à la tristesse ou à des mouvements de désespoir contre les rigueurs de notre condition, l'autre l'égayait par quelque plaisanterie ou par des raisonnements pleins d'à-propos.

Un doux sourire tempérait presque toujours nos chagrins.

Tant que nous eûmes des livres, quoique nous les eussions lus et relus au point de les savoir par cœur, ce fut une douce nourriture pour l'intelligence, parce que c'était pour nous l'occasion d'examens toujours nouveaux, de confrontations, de jugements, de rectifications, etc. Nous lisions, ou plutôt nous méditions une grande partie de la journée en silence, et nous donnions à la conversation le temps du dîner, celui de la promenade, et toute la soirée.

Maroncelli, dans son souterrain, avait composé beaucoup de vers, et de la plus grande beauté. Il me les récitait et en composait d'autres. De mon côté j'en composais, que je lui récitais à mon tour. Et notre mémoire s'exerçait à retenir tout cela. Nous acquîmes une facilité admirable pour composer de mémoire de longues poésies, les modifier et les rectifier encore un nombre de fois infini, et les amener enfin au même point de perfectionnement que nous aurions obtenu en les écrivant. Maroncelli composa ainsi et retint par cœur plusieurs milliers de vers lyriques et épiques. Pour moi, je fis la tragédie de *Leoniero da Dertona*, et diverses autres poésies.

Digitized by Google

CHAPITRE LXXVI.

Oroboni, après avoir beaucoup souffert pendant l'hiver et le printemps, se trouva bien plus mal pendant l'été; il crachait le sang et

Digitized by Google

tomba dans l'hydropisie. Je laisse à penser quelle fut notre affliction de le savoir s'éteignant si près de nous sans qu'il nous fût possible de renverser ce mur cruel qui nous empêchait de le voir et de lui donner des soins d'amis !

Schiller nous apportait de ses nouvelles. L'infortuné jeune homme souffrit horriblement, mais il ne se laissa jamais abattre. Il reçut les secours spirituels du chapelain (qui par bonheur savait le français).

Il mourut le jour de la fête de son patron, le 13 juin 1823. Quelques heures avant d'expirer, il parla de son père, octogénaire, s'attendrit et pleura. Puis il se reprit en disant : — Mais pourquoi pleuré-je le plus heureux des êtres que je chéris, puisqu'il est à la veille de me rejoindre dans le séjour de la paix éternelle? —

Ses dernières paroles furent celles-ci : — Je pardonne de bon cœur à mes ennemis. — Ses yeux furent fermés par D. Fortini, son ami depuis l'enfance, homme voué tout entier à la religion, à la charité.

Pauvre Oroboni ! quel froid glacial se répandit dans nos veines quand on nous dit qu'il n'était plus ! — Et que nous entendîmes les voix et les pas de ceux qui vinrent prendre le cadavre ! — Et que nous vîmes de notre fenêtre le char funèbre dans lequel on le portait au cimetière ! Ce char était traîné par deux condamnés ordinaires; quatre gardes le suivaient. Nous accompagnâmes des yeux le triste convoi jusqu'au cimetière. Il entra dans l'enceinte, et s'arrêta à un angle : là était la fosse.

Peu d'instants après, le char, les condamnés, les gardes revenaient sur leurs pas... L'un de ces derniers était Kubitzky. Il me dit (pensée pleine de noblesse, et surprenante dans un homme aussi grossier) : — J'ai marqué avec un soin précis le lieu de la sépulture, afin que, si quelque jour un parent ou un ami peut obtenir d'enlever ces ossements et de les rendre à sa patrie, on sache où ils sont couchés. —

Combien de fois Oroboni m'avait dit, en regardant de sa fenêtre le cimetière : — Il faut que je m'habitue à l'idée d'aller pourrir là-bas; et pourtant j'avoue que cette idée me fait frissonner. Il me semble

Digitized by Google

que l'on ne doit pas se trouver si bien, enseveli dans ces tristes pays, que dans notre chère péninsule. —

Puis il riait et s'écriait : — Enfantillages! Quand un vêtement est usé et qu'il faut le quitter, qu'importe où on l'abandonne? —

D'autres fois il disait : — Je me prépare à la mort, mais je m'y serais plus volontiers résigné à une condition : rentrer quelques instants sous le toit paternel, embrasser les genoux de mon père, entendre une parole de bénédiction, et puis mourir! —

Il soupirait et ajoutait : — Si ce calice ne peut s'éloigner de moi, ô mon Dieu! que votre volonté soit faite! —

Et le dernier matin de sa vie, il disait encore en baisant un crucifix que Kral lui présentait :

— O vous, qui êtes Dieu, vous aviez pourtant horreur de la mort, et vous disiez : *Si possibile est, transeat a me calix iste!* Pardonnez-moi si je le dis aussi, moi. Mais je répète avec vous ces autres paroles qui sont les vôtres : *Verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu!* —

CHAPITRE LXXVII.

Après la mort d'Oroboni je retombai de nouveau malade. Je croyais devoir aller bientôt rejoindre l'ami qui venait de s'éteindre; et je le désirais. Mais, hélas! me serais-je séparé sans regret de Maroncelli?

Plusieurs fois, tandis qu'assis sur son grabat, il lisait ou faisait des vers, ou peut-être feignait, comme moi, de trouver de la distraction dans ces études, et méditait au contraire sur nos infortunes, je le regardais avec douleur et me disais : — Combien ta vie ne sera-t-elle pas plus triste encore, lorsque le souffle de la mort m'aura frappé, lorsque tu me verras emporter de cette chambre, lorsque considérant le cimetière tu diras : — Silvio aussi, lui, est là! — Et je m'attendrissais sur ce pauvre survivant, et je faisais des vœux pour qu'on lui donnât un autre compagnon, capable de l'apprécier

Digitized by Google

comme je l'appréciais moi-même, ou plutôt que le Seigneur prolongeât les souffrances de mon martyre, et me laissât le doux office de tempérer celles de cet infortuné en les partageant.

Je ne dis point ici combien mon mal eut d'alternatives d'amélioration et de rechutes. L'assistance que je recevais de Maroncelli au milieu de mes souffrances était celle du frère le plus tendre Il savait comprendre quand il m'était pénible de parler, et alors il gardait le silence; il sentait quand ses paroles pouvaient me soulager, et alors il trouvait toujours des sujets adaptés à la disposition de mon esprit, tantôt en favorisant ses tendances, tantôt s'efforçant de les changer par degrés. Je n'ai jamais connu d'esprit plus noble et plus élevé que le sien; de comparables, je n'en connus qu'un petit nombre. Un grand amour pour la justice, une grande tolérance, une grande confiance dans la vertu de l'homme et l'appui de la Providence, un sentiment profond du beau dans les arts, une imagination riche de poésie, tous les dons les plus aimables de l'intelligence et du cœur, se réunissaient pour me le rendre cher.

Je n'oubliais pas Oroboni, et chaque jour je gémissais sur sa mort; mais souvent mon cœur se dilatait en pensant que cet ami si cher, libre maintenant de tous maux, et dans le sein de la divinité, devait compter au nombre de ses félicités celle de me voir avec un ami non moins affectueux que lui.

Il me semblait qu'une voix, au fond de l'âme, m'assurât qu'Oroboni ne resterait pas long-temps dans un lieu d'expiation; et cependant je priais toujours pour lui. Bien des fois je crus le voir dans mes rêves, priant pour moi; et ces songes heureux, j'aimais à me persuader qu'ils n'étaient pas dus au hasard, mais bien des manifestations réelles de lui-même, permises par Dieu pour me consoler. Il serait ridicule à moi de retracer ici l'impression vive de ces songes et la douceur du calme qu'ils me laissaient pendant des journées entières.

Mais les sentiments religieux et mon amitié pour Maroncelli allégeaient de plus en plus le poids de mes afflictions. La seule idée qui

Digitized by Google

m'effrayât était la possibilité que cet infortuné, dont la santé était déjà bien ruinée, quoique moins chancelante que la mienne, me précédât dans le tombeau. Chaque fois qu'il tombait malade, je tremblais ; chaque fois que je le voyais mieux portant, c'était une fête pour moi.

Ces craintes de le perdre donnaient à mon affection une force toujours croissante ; et la crainte de me perdre produisait en lui le même effet. Ah ! il y a encore bien de la douceur dans ces alternatives de désespoir et d'espérance pour la seule personne qui nous reste ! Notre sort était assurément un des plus tristes que l'on puisse trouver sur la terre, et pourtant une estime et une affection mutuelles si entières nous créaient, au milieu de nos douleurs, une espèce de félicité que nous sentions bien profondément.

Digitized by Google

CHAPITRE LXXVIII.

J'aurais désiré que le chapelain (dont j'avais été si content lors de ma première maladie) nous eût été donné pour confesseur, et que nous eussions pu le voir de temps en temps, même sans nous trouver aussi gravement malades. Au lieu de lui confier cette charge, le gouverneur désigna un religieux de l'ordre de Saint-Augustin, qui se nommait le P. Baptiste, en attendant qu'arrivât de Vienne la confirmation de ce dernier ou la nomination d'un autre.

Je craignais de perdre au changement; je me trompais. Le P. Baptiste était un ange de charité; ses manières étaient celles d'un homme très-bien élevé, et même fort élégantes; il raisonnait avec profondeur sur les devoirs de l'homme.

Nous le priâmes de venir nous visiter souvent. Il venait tous les mois, et plus souvent, lorsqu'il le pouvait. Il nous apportait aussi, avec la permission du gouverneur, quelques livres, et il nous disait, au nom du Père abbé, que toute la bibliothèque du couvent était à notre disposition. C'eût été un grand avantage pour nous si cela avait duré. Toutefois nous en profitâmes pendant quelques mois.

Après la confession, il s'arrêtait long-temps à converser avec nous, et dans tous ses discours on voyait paraître une âme pleine de droiture, de dignité, et d'enthousiasme pour la grandeur et la sainteté de l'homme. Nous eûmes le bonheur de jouir pendant une année environ de ses lumières et de son affection, et jamais il ne se démentit. Jamais une syllabe qui pût faire soupçonner en lui l'intention de servir la politique, au lieu de son saint ministère. Jamais oubli d'aucun égard délicat.

Dans le principe, à vrai dire, je me défiais de lui, et je m'attendais à le voir tourner la finesse de son esprit sur des subtilités qui me déplairaient. Dans un prisonnier d'état, une semblable défiance

Digitized by Google

n'est que trop naturelle; mais combien on est soulagé en la voyant disparaître, et lorsqu'on ne découvre, dans l'interprète de Dieu, d'autre zèle que celui de la cause de Dieu et de l'humanité.

Il avait une manière toute particulière et très-efficace de présenter les consolations. Je m'accusais par exemple de mes transports de colère contre les rigueurs de la discipline de nos prisons. Il moralisait un moment sur la vertu qu'il y a à souffrir avec sérénité et en pardonnant; puis il passait à la peinture, sous les plus vives images, des misères des conditions différentes de la mienne. Il avait beaucoup vécu à la ville et à la campagne, avec les grands et les petits, et médité sur les injustices humaines; il savait peindre à merveille les passions et les mœurs des diverses classes de la société. Sur tous les points, il me montrait des forts et des faibles, des oppresseurs et des opprimés; partout la nécessité ou de haïr nos semblables, ou de les aimer avec une généreuse indulgence, avec une douce charité. Les exemples qu'il donnait pour me rappeler l'universalité et la loi du malheur, et les bons effets que l'on peut recueillir de l'infortune, n'avaient rien d'extraordinaire. Ils étaient au contraire pris dans le vulgaire; mais il les racontait avec tant de justesse, tant de puissance dans l'expression, qu'il me faisait fortement sentir les déductions que j'en devais tirer.

Oh oui! toutes les fois que j'avais entendu ces tendres reproches et ces nobles conseils, je brûlais d'amour pour la vertu, je ne haïssais plus personne; j'aurais donné ma vie pour le moindre de mes semblables; je bénissais Dieu de m'avoir fait homme.

Ah! malheureux celui qui méconnaît la sublimité de la confession! Malheureux celui qui, pour ne pas paraître un homme vulgaire, se croit obligé de la regarder avec le sourire du sarcasme. Parce que chacun sait qu'il faut être bon, il n'est pas vrai qu'il soit inutile de se l'entendre dire; il n'est pas vrai que nos réflexions propres et les lectures convenables nous suffisent; non! la parole vivante d'un homme a une puissance que ni les lectures ni nos réflexions propres

Digitized by Google

ne peuvent avoir! L'âme en est plus remuée; ses impressions sont plus profondes. Dans un frère qui parle il y a une vie et un à-propos que l'on chercherait souvent en vain dans les livres et dans ses propres pensées.

Digitized by Google

CHAPITRE LXXIX.

Au commencement de 1824, le surintendant, qui avait ses bureaux à une des extrémités de notre corridor, les transféra ailleurs, et les pièces de ces bureaux, avec d'autres qu'on y réunit, furent transformées en prisons. Hélas! nous comprîmes par là que l'on attendait d'Italie de nouveaux prisonniers d'état.

Nous vîmes arriver bientôt, en effet, les victimes d'un troisième procès, tous de mes amis et de ma connaissance! Oh! lorsque je sus leurs noms, quelle fut ma tristesse! Borsieri était un de mes plus anciens amis! J'étais lié d'amitié avec Confalonieri, mais depuis moins long-temps, et pourtant aussi de tout mon cœur! Si j'avais pu, en me soumettant au *carcere durissimo* ou à tous les tourments imaginables, leur éviter leur peine et les délivrer, Dieu sait si je ne l'aurais pas fait! Je ne dis pas seulement que j'aurais donné ma vie pour eux! Ah! qu'est-ce de donner sa vie? souffrir c'est bien plus!

J'aurais eu alors grand besoin des consolations du P. Baptiste; mais on ne lui permit plus de venir.

De nouveaux ordres arrivèrent pour le maintien de la plus sévère discipline. Cette terrasse, qui nous servait de promenade, fut d'abord entourée de murs, de peur que quelqu'un, armé de télescopes, pût nous apercevoir de loin; et nous perdions ainsi le spectacle si beau des collines environnantes et de la ville placées sous nos pieds. Cela ne suffisait pas. Pour arriver à cette terrasse il fallait traverser, comme je l'ai dit, la cour, et un grand nombre de personnes en passant avaient le temps de nous voir. Afin de nous cacher à tous les regards, on nous enleva ce lieu de promenade, et on nous en assigna un autre fort petit, et contigu à notre corridor, exposé en plein nord comme nos chambres.

Je ne puis exprimer combien ce changement de promenade nous affligea. Je n'ai pas fait remarquer toutes les consolations que nous

Digitized by Google

trouvions dans ce lieu dont on nous privait : la vue des enfants du surintendant, leurs tendres embrassements; ce lieu où nous avions vu leur mère malade dans ses derniers jours; quelques conversations avec le serrurier, qui avait aussi là son logement; les joyeuses chansons et les accords harmonieux d'un caporal qui jouait de la guitare; et enfin un amour des plus innocents, — qui n'était ni le mien ni celui de mon compagnon de captivité, mais l'amour d'une bonne Hongroise, femme d'un caporal et marchande de fruits. Elle s'était éprise de Maroncelli. Déjà, avant que nous fussions réunis, se voyant en ce lieu presque tous les jours, ils avaient contracté l'un pour l'autre une certaine amitié. Maroncelli avait l'âme si honnête, si élevée, si simple dans ses vues, qu'il ne se doutait pas qu'il fût aimé par la pauvre créature. Je l'en fis apercevoir. Il hésita à me croire; et dans le doute seul que je pouvais avoir raison, il s'imposa à lui-même de se montrer plus froid avec elle. Cette réserve plus grande de sa part, au lieu d'éteindre l'amour de cette femme, semblait l'augmenter encore.

Comme la fenêtre de sa chambre s'élevait à peine au-dessus du sol de notre terrasse, elle sautait de notre côté, sous le prétexte d'étendre du linge au soleil, ou de faire quelque autre petit ouvrage; alors elle s'arrêtait à nous regarder, et quand elle le pouvait, elle entamait la conversation.

Nos pauvres gardes, toujours fatigués par le peu de sommeil pendant la nuit, ou le manque total de repos, saisissaient assez volontiers l'occasion de se placer dans cet angle, où, sans être vus de leurs supérieurs, ils pouvaient s'asseoir sur l'herbe et sommeiller. Maroncelli se trouvait alors dans un grand embarras, tant l'amour de la pauvre créature se manifestait vivement. Mon embarras était plus grand encore. Néanmoins de pareilles scènes qui auraient été fort risibles, si la femme ne nous eût inspiré que peu de respect, avaient pour nous quelque chose de sérieux, et je pourrais dire de pathétique. L'infortunée Hongroise avait une de ces physionomies qui

Digitized by Google

annoncent infailliblement l'habitude de la vertu, et commandent l'estime. Elle n'était pas belle, mais elle était douée d'une si grande expression de noblesse, que les contours un peu irréguliers de son visage semblaient s'embellir à chaque mouvement de ses traits.

Si je m'étais proposé de parler ici d'amour, il me resterait encore bien des choses à dire de cette pauvre et vertueuse femme, — qui est morte maintenant. Mais qu'il me suffise d'avoir indiqué une des rares aventures de notre captivité.

Digitized by Google

CHAPITRE LXXX.

Ces rigueurs croissantes rendaient notre vie toujours de plus en plus monotone. Les années 1824, 25, 26, 27 tout entières, à quoi se passèrent-elles pour nous? On nous priva de l'usage de nos livres, que le gouverneur nous avait accordé provisoirement. La prison devint pour nous un véritable tombeau, dans lequel toutefois la tranquillité du tombeau ne nous était pas laissée. Tous les mois, venait, à un jour non déterminé, le directeur de police accompagné d'un lieutenant et de gardes, pour y faire une soigneuse perquisition. On nous dépouillait de tout vêtement : ils examinaient toutes les coutures de nos habits, pour s'assurer s'il n'y avait pas quelque papier ou autre chose de caché; on décousait même nos paillasses pour les fouiller. Quoiqu'il n'y eût rien de caché à trouver chez nous, cette visite hostile, faite de surprise et répétée sans fin, avait je ne sais quoi qui m'irritait, et qui chaque fois me donnait la fièvre.

Les années précédentes m'avaient paru si malheureuses, et maintenant j'y pensais avec regret, comme à un temps que bien des douceurs me rendaient cher. Où étaient les heures où je m'enfonçais dans l'étude de la Bible ou d'Homère? A force de lire Homère dans le texte, la faible connaissance du grec que j'avais autrefois s'était beaucoup accrue, et je m'étais passionné pour cette langue. Combien il me fut pénible de ne pouvoir continuer cette étude!

Digitized by Google

Dante, Pétrarque, Shakspeare, Byron, Walter Scott, Schiller, Goëthe, etc.; quels amis m'avaient échappé! Au milieu de ces livres je comptais aussi quelques livres de philosophie chrétienne, comme Bourdaloue, Pascal, l'*Imitation de Jésus-Christ*, la Philothée, etc., qui, lorsqu'on les lit avec un esprit de critique étroite et peu libérale, en se récriant à chaque défaut de goût que l'on rencontre, ou à chaque pensée peu solide, se mettent de côté et ne se rouvrent pas; mais qui lus sans malignité, sans se scandaliser des côtés faibles, découvrent une profonde philosophie, qui entretient puissamment la vie du cœur et de l'intelligence.

Quelques-uns de ces livres religieux nous furent, dans la suite, envoyés en présent par l'Empereur : mais à l'exclusion absolue de livres d'autre nature, pouvant servir aux études littéraires.

Ce don d'œuvres ascétiques nous fut accordé en 1825, grâce à un confesseur dalmate qui nous fut envoyé de Vienne, le P. Étienne Paulowich, qui devint deux ans après évêque de Cattaro. C'est encore à lui que nous fûmes redevables du bonheur d'entendre enfin la messe, qui nous avait d'abord été refusée, sous le prétexte que l'on ne pouvait nous conduire à l'église et nous tenir séparés deux à deux, comme cela était prescrit.

Une si grande séparation étant impossible, nous allions à la messe divisés en trois groupes : l'un dans la tribune de l'orgue, l'autre sous cette tribune; afin qu'ils ne pussent se voir; le troisième dans un petit oratoire donnant sur l'église par le moyen d'une grille.

Maroncelli et moi nous avions pour compagnons, mais avec la défense expresse à un groupe de parler à un autre, six condamnés, victimes de la sentence qui avait précédé la nôtre. Deux d'entre eux avaient été mes voisins sous les Plombs de Venise. Nous étions conduits par des gardes au poste qui nous était assigné, et reconduits, après la messe, deux à deux dans nos prisons. C'était un capucin qui venait nous dire la messe. Cet excellent homme finissait toujours la cérémonie par un *Oremus*, où il demandait au ciel notre délivrance

Digitized by Google

de nos fers, et sa voix était émue. Quand il quittait l'autel, il jetait un regard compatissant à chacun des trois groupes, et inclinait tristement la tête en priant.

Digitized by Google

CHAPITRE LXXXI.

En 1825, Schiller parut trop affaibli par les infirmités de la vieillesse, et on lui donna la garde d'autres condamnés, qui ne paraissaient pas réclamer autant de vigilance. Oh! qu'il nous fut pénible de le voir s'éloigner, et pour lui de nous quitter!

Il eut d'abord pour successeur Kral, dont la bonté n'était pas moindre que la sienne. Mais ce dernier reçut aussi une nouvelle destination, et nous en eûmes un autre qui, sans être méchant, était bourru, et semblait étranger à toute démonstration d'amitié.

Ces changements m'affligeaient profondément. Schiller, Kral et Kubitzky, mais particulièrement les deux premiers, nous avaient assistés dans nos maladies comme un père et un frère auraient pu le faire. Incapables de manquer à leur devoir, ils savaient le remplir sans dureté de cœur. S'il y avait un peu de rudesse dans les formes, elle était presque involontaire, et pleinement rachetée à nos yeux par une bonté réelle. Je me fâchai quelquefois contre eux, mais comme ils me pardonnaient avec cordialité! comme ils cherchaient à nous persuader qu'ils n'étaient pas sans affection pour nous!

Digitized by Google

comme ils étaient heureux en nous en voyant convaincus, en reconnaissant que nous les estimions comme des hommes de bien!

Depuis qu'il était éloigné de nous, Schiller était tombé malade et s'en était relevé plusieurs fois. Nous demandions de ses nouvelles avec une sollicitude filiale. Quand il était convalescent, il venait quelquefois se promener sous nos fenêtres. Nous toussions pour le saluer, et levant les yeux vers nous avec un sourire mélancolique, il disait à la sentinelle, de manière que nous l'entendissions : *Da sind meine Söhne!* (Ce sont mes enfants!)

Pauvre vieillard! quelle peine je ressentais de te voir traîner péniblement ton corps malade, et de ne pouvoir te donner le soutien de mon bras!

Quelquefois il s'asseyait sur l'herbe et lisait. C'étaient les livres qu'il m'avait prêtés. Et afin que je pusse les reconnaître, il en disait le titre à la sentinelle, ou en récitait quelques fragments. C'étaient pour la plupart des contes d'almanach ou des romans d'un faible mérite littéraire, mais d'une bonne morale.

Après plusieurs nouvelles attaques de paralysie, il se fit transporter à l'hôpital militaire. Il était déjà dans le plus triste état de santé, et peu de temps après il mourut. Il possédait quelques centaines de florins, fruit de ses longues épargnes. Il les avait prêtés à quelques-uns de ses compagnons d'armes. Lorsqu'il se vit près de sa fin, il appela ces amis et leur dit : — Je n'ai plus de parents; que chacun de vous garde ce qu'il a reçu de moi. Je vous demande seulement de prier pour moi.

L'un d'eux avait une fille de dix-huit ans, qui était la filleule de Schiller. Peu d'heures avant de mourir, le bon vieillard la fit appeler. Il ne pouvait plus parler distinctement; il tira de son doigt un anneau d'argent, c'était sa dernière richesse, et le mit au doigt de la jeune fille. Puis il l'embrassa en pleurant. La pauvre fille poussait de tristes gémissements et l'inondait de

Digitized by Google

ses larmes. Il les essuyait avec son mouchoir. Puis il prit ses mains et se les posa sur les yeux. — Ces yeux étaient fermés pour toujours!

Digitized by Google

CHAPITRE LXXXII.

Les consolations humaines nous échappaient ainsi l'une après l'autre et les peines devenaient de plus en plus vives. Je me résignais à la volonté de Dieu, mais ce n'était qu'en gémissant, et mon âme, au lieu de s'endurcir contre la souffrance, semblait la ressentir de jour en jour plus amèrement.

Une fois on m'apporta en cachette une feuille de la *Gazette d'Augsbourg*, dans laquelle on disait une chose fort extraordinaire sur mon compte à l'occasion de la prise d'habit de l'une de mes sœurs.

On lisait : « La signora Maria-Angiola Pellico, fille, etc., etc..., a pris aujourd'hui le voile dans le monastère de la Visitation, à Turin, etc... Elle est la sœur de l'auteur de la *Francesca da Rimini*, Silvio Pellico, qui est sorti récemment de la forteresse du Spielberg, grâcié par S. M. l'Empereur; trait de clémence bien digne d'un si magnanime souverain, et qui a réjoui toute l'Italie, d'autant que, etc., etc... » Ici suivait mon éloge.

Je ne pouvais imaginer pourquoi on avait inventé cette fiction de ma grâce. Un simple divertissement de journaliste ne me paraissait pas vraisemblable; c'était peut-être quelque ruse de la police alle-

Digitized by Google

mande. Qui sait? Mais les noms de Maria-Angiola, précisément ceux de ma plus jeune sœur! Cette nouvelle devait sans doute être passée de la *Gazette de Turin* aux autres journaux. Ainsi donc, cette excellente jeune fille s'était faite religieuse! Hélas! Peut-être a-t-elle embrassé cet état à cause de la perte de nos parents! Pauvre enfant! Elle n'a pas voulu que je fusse seul à supporter les peines de la captivité; elle a voulu aussi souffrir la réclusion! Que le Seigneur lui donne, plus qu'il ne me l'a donnée, la vertu de la patience et de la résignation. Que de fois dans sa cellule cet ange pensera à moi! Que de fois elle fera d'austères pénitences pour obtenir de Dieu le soulagement des maux de son frère!

Ces pensées m'attendrissaient et me navraient le cœur. Hélas! mes malheurs ne pouvaient que trop avoir concouru à abréger les jours de mon père ou de ma mère, ou de tous deux! Plus j'y pensais, et plus il me semblait impossible que sans cette cruelle perte ma chère Marietta eût abandonné le toit paternel. Cette idée m'accablait comme une certitude, et je tombai dans les angoisses d'une mortelle tristesse.

Maroncelli n'en fut pas moins ému que moi. Quelques jours après, il se mit à composer une complainte poétique sur la sœur du prisonnier. Il en résulta un charmant petit poème respirant la mélancolie et la pitié. Quand il l'eut terminé il me le récita. Oh! combien je lui sus gré de cette attention délicate! Parmi tant de milliers de vers faits jusque-là pour des religieuses, ceux-là étaient probablement les seuls faits en prison, pour le frère de la recluse, par un compagnon de captivité. Quel rapprochement d'idées pieuses et pathétiques!

C'est ainsi que l'amitié adoucissait mes douleurs. Ah! depuis ce moment il ne se passa pas un jour sans que ma pensée n'errât longtemps au milieu d'un couvent de jeunes vierges; sans que parmi ces vierges pieuses je n'en considérasse une avec une plus tendre affection; sans que je ne priasse ardemment le ciel d'embellir pour elle la solitude, et de ne pas permettre que son imagination lui peignît ma prison avec trop d'horreur!

Digitized by Google

CHAPITRE LXXXIII.

Que l'arrivée clandestine de cette gazette ne fasse pas imaginer au lecteur que j'aie eu fréquemment l'occasion de me procurer des nouvelles du monde. Non : tous étaient bons autour de moi, mais tous étaient liés par une crainte excessive. S'il se fit quelque infraction secrète, ce ne fut jamais que lorsqu'il paraissait n'y avoir réellement aucun péril. Et il était difficile d'obtenir cette sécurité au milieu de tant de perquisitions ordinaires et extraordinaires.

Il ne me fut jamais donné d'avoir secrètement des nouvelles des êtres chéris dont j'étais si loin, hélas ! excepté le renseignement dont je viens de parler, et relatif à ma sœur.

La crainte que j'avais de la mort de mes parents fut à quelque temps de là plutôt augmentée que diminuée, par la manière dont le directeur de police vint un jour m'annoncer que l'on se portait bien dans ma famille.

— S. M. l'Empereur m'ordonne, me dit-il, de vous faire connaître de bonnes nouvelles des parents que vous avez à Turin. —

Je tressaillis de plaisir et de surprise à cette communication, qui jamais ne m'avait été faite, et je demandai plus de détails.

— J'ai laissé, lui dis-je, mes père et mère, des frères et sœurs à Turin. Sont-ils tous vivants encore ? Mon Dieu ! si monsieur a une lettre de quelqu'un d'entre eux, je le supplie de me la montrer !

Digitized by Google

— Je ne puis rien montrer. Vous devez vous contenter de cela. C'est toujours une preuve de la clémence de l'Empereur de vous faire donner ces consolantes paroles. Cette grâce n'a encore été faite à personne.

— J'avoue que c'est une preuve de la bonté de l'Empereur.

— Monsieur, je regrette de ne pouvoir vous en dire plus qu'il ne m'est ordonné. —

En parlant ainsi il s'en alla.

On avait eu assurément l'intention de m'apporter quelque soulagement par ces nouvelles. Mais je me persuadai que l'Empereur, tout en cédant aux instances de quelqu'un de mes parents et en consentant à me laisser parvenir cet avis, ne voulait pas que l'on me montrât aucune lettre, afin de me laisser ignorer lesquels de ces êtres si chers j'avais perdus.

Quelques mois plus tard un message semblable au premier me fut apporté. Aucune lettre, aucune explication de plus.

On s'aperçut que je ne me contentais pas de cela, et que j'en devenais au contraire plus affligé : aussi on ne me dit plus rien de ma famille.

La pensée que mes parents étaient morts, que peut-être aussi mes frères n'étaient plus, ainsi que Joséphine, cette autre sœur bien-aimée, et que Marietta, survivant seule à tous, s'éteindrait bientôt dans les angoisses de la solitude et les travaux de la pénitence, me détachait toujours de plus en plus de la vie.

Quelquefois, assailli violemment par mes infirmités habituelles ou par de nouvelles indispositions, telles que des coliques horribles avec des symptômes très-douloureux, et semblables à ceux du *choléra-morbus*, j'espérai mourir. Oui, l'expression est exacte : *j'espérai*.

Et néanmoins, ô contradiction de l'homme! en donnant un regard à mon compagnon languissant, mon cœur se déchirait à la pensée de le laisser seul, et je désirais encore la vei.

Digitized by Google

CHAPITRE LXXXIV.

Trois fois nous vîmes arriver de Vienne des personnages d'un rang élevé pour visiter nos prisons et s'assurer qu'il n'y avait pas d'abus contre la discipline. La première fut celle du baron de Münch, qui, s'apitoyant sur le peu de clarté dont nous jouissions, nous promit de demander la faveur de prolonger notre journée en nous faisant mettre, pendant quelques heures de la soirée, une lanterne à la partie

Digitized by Google

extérieure du guichet. Sa visite eut lieu en 1825. Ce ne fut qu'un an après que ses charitables intentions furent réalisées. Et grâce à cette lueur sépulcrale nous pûmes désormais voir les murs de notre prison et ne pas craindre de nous briser la tête en nous promenant.

La seconde visite fut celle du baron de Vogel. Il me trouva dans un déplorable état de santé, et ayant appris que le médecin, bien qu'il me jugeât le café utile, ne se disposait pas à l'ordonner, parce que c'était un objet de luxe, il dit une parole dans ce sens en ma faveur, et le café me fut accordé.

La troisième visite fût celle de je ne sais quel autre seigneur de la cour, homme de cinquante à soixante ans, qui nous montra dans ses manières et ses paroles la plus généreuse compassion. Il ne pouvait rien faire pour nous, mais l'expression si douce de sa bonté était un bienfait, et nous en fûmes reconnaissants.

Oh! quel désir a le prisonnier de voir des créatures humaines! La religion chrétienne, qui est si riche en sentiments d'humanité, n'a pas oublié de compter au nombre des œuvres de miséricorde *la visite des prisonniers*. L'aspect des hommes qui s'affligent de vos malheurs, lors même qu'ils n'ont pas les moyens d'en alléger plus efficacement le fardeau, en adoucit l'amertume.

La solitude complète peut être avantageuse au perfectionnement moral de quelques âmes; mais je crois qu'en général elle l'est bien plus lorsqu'on ne la rend pas trop absolue, lorsqu'on la tempère par quelque contact avec la société. Pour moi, du moins, je suis ainsi fait. Si je ne vois pas mes semblables, je concentre mon amour sur un trop petit nombre d'entre eux, et je cesse d'aimer les autres; si je puis en apercevoir, je ne dirai pas un grand nombre, mais au moins quelques-uns, j'aime tendrement le genre humain tout entier.

Mille fois je me suis trouvé le cœur si exclusivement épris d'un tout petit nombre de personnes et si plein de haine pour les autres, que je m'en effrayais. J'allais alors à la fenêtre, soupirant après quelque figure nouvelle, et je m'estimais heureux lorsque la sen-

Digitized by Google

tinelle en se promenant ne rasait pas de trop près le mur, quand elle s'écartait assez pour que je pusse la voir, lorsqu'elle levait la tête en m'entendant tousser. Quand sa physionomie était bonne, lorsqu'elle me semblait touchée de pitié, un doux saisissement me faisait palpiter, comme si ce soldat inconnu eût été un intime ami. Lorsqu'elle s'éloignait, j'attendais son retour avec une tendre inquiétude; et lorsqu'elle revenait en me regardant, je m'en réjouissais comme d'une grande charité. Lorsqu'elle ne passait plus de manière que je pusse la voir, je demeurais mortifié comme un homme qui aime et reconnaît qu'on ne prend pas garde à lui.

CHAPITRE LXXXV.

Dans la prison voisine de la mienne, et qui avait été habitée par Oroboni, étaient maintenant D. Marco Fortini et Antoine Villa. Ce dernier, autrefois robuste comme un hercule, souffrit beaucoup de la faim pendant plusieurs années; et lorsqu'on lui donna un peu plus de nourriture, il se trouva sans force pour digérer. Il languit longtemps, et, réduit pour ainsi dire à l'extrémité, il obtint enfin qu'on lui donnât une prison plus aérée. L'atmosphère méphitique d'un étroit sépulcre lui était sans doute très-nuisible, comme elle l'était à tous les autres prisonniers. Mais le remède qu'il demanda ne fut pas suffisant. Dans cette grande chambre, il languit quelques mois encore; puis, après plusieurs vomissements de sang, il mourut.

Il fut assisté par son compagnon de captivité, D. Fortini, et par l'abbé Paulowich, arrivé en toute hâte de Vienne lorsqu'on apprit que Villa était mourant.

Digitized by Google

Quoique je ne me fusse pas lié avec lui aussi étroitement qu'avec Oroboni, sa mort cependant m'affligea beaucoup. Je le savais tendrement aimé de ses parents et d'une épouse chérie ! Pour lui, son sort était plutôt à envier qu'à déplorer; mais ceux qui lui survivaient!...

Il avait aussi été mon voisin sous les Plombs; Tremerello m'avait apporté quelques vers de lui, et lui en avait reporté quelques-uns des miens. Il régnait parfois, dans les vers qu'il m'envoyait, une profonde sensibilité.

Après sa mort, il me sembla que je l'aimais plus encore que pendant sa vie, en apprenant de la bouche de ses gardiens combien il avait cruellement souffert. L'infortuné ne pouvait se résigner à mourir, quoiqu'il fût extrêmement religieux. Il éprouva au plus haut degré l'horreur de ce terrible passage; et cependant il bénissait sans cesse le Seigneur, et s'écriait en pleurant : — Je ne puis conformer ma volonté à la vôtre, ô mon Dieu, et pourtant je le désire; mais daignez opérer en moi ce miracle? —

Il n'avait pas le courage d'Oroboni, mais il l'imita en pardonnant hautement à ses ennemis.

A la fin de cette année (c'était en 1826) nous entendîmes un soir dans le corridor le bruit des pas de plusieurs personnes. Nos oreilles étaient devenues très-habiles à distinguer mille bruits divers. Une porte s'ouvrit; nous reconnûmes que c'était celle de l'avocat Solera. Une autre s'ouvrit encore : c'était celle de Fortini. Au milieu de plusieurs voix parlant bas, nous reconnaissons celle du directeur de police. Que serait-ce? Une perquisition à une heure si avancée? Et pourquoi?—

Mais bientôt on ressort dans le corridor . tout à coup la voix si chère du bon Fortini se fait entendre : — *O povereto mi! excusez-moi, j'ai oublié un tome de mon bréviaire.*

Et vite et vite il courut reprendre son volume, puis il rejoignit la petite troupe. La porte de l'escalier s'ouvrit, et nous entendîmes le

Digitized by Google

bruit de leurs pas jusqu'au bas des marches. Nous comprîmes qu'ils avaient été tous deux assez heureux pour être graciés; et, malgré nos regrets de ne pouvoir les suivre, nous sûmes nous en réjouir.

Digitized by Google

CHAPITRE LXXXVI.

La délivrance de ces deux compagnons de captivité était-elle sans aucune conséquence pour nous? Comment sortaient-ils, condamnés qu'ils étaient, comme nous, l'un à vingt ans, l'autre à quinze ans, tandis que la même faveur ne brillait pas pour nous et pour bien d'autres infortunés?

Existait-il donc des préventions plus puissantes contre ceux qui n'étaient pas encore graciés? Ou plutôt serait-ce une disposition pour accorder la grâce de tous à de courts intervalles, et deux seulement à la fois? peut-être chaque mois? peut-être tous les deux ou trois mois?

Nous restâmes ainsi quelque temps dans le doute, et plus de trois mois s'écoulèrent sans qu'aucune grâce fût accordée. A la fin de 1827 nous pensâmes que le mois de décembre avait peut-être été fixé pour l'anniversaire des amnisties. Mais décembre passa, et aucune grâce n'arriva.

Nous restâmes dans cette attente jusqu'à l'été de 1828, qui terminait pour moi les sept années et demie de peine, équivalant à quinze, suivant la parole de l'Empereur, si l'on voulait faire courir la peine du moment de l'arrêt. Que si l'on ne voulait pas y comprendre le temps du procès (et cette supposition était la plus vraisemblable), les sept ans et demi ne devaient finir qu'en 1829.

Tous les termes calculables passèrent, et le jour de la grâce ne brillait pas. Cependant, il était venu à Maroncelli, avant même le

Digitized by Google

départ de Solera et de Fortini, une tumeur au genou gauche. Dans le commencement la douleur était supportable, et le faisait simplement boiter. Plus tard il pouvait à peine traîner ses fers, et ne sortait que rarement pour la promenade. Un matin d'automne il voulut sortir avec moi pour respirer un peu d'air : il y avait déjà de la neige; et dans un moment fatal où je ne le soutenais pas, il trébucha et tomba. La secousse rendit immédiatement aiguë la douleur qu'il éprouvait dans le genou.

Nous le portâmes sur son lit; il n'était plus en état de se tenir debout. Quand le médecin le vit, il se décida enfin à lui faire enlever ses fers. La tumeur empira de jour en jour, elle devint énorme et toujours plus douloureuse. Le martyre du pauvre malade était si cruel qu'il ne pouvait avoir de repos ni au lit ni hors du lit. Quand il était obligé de se remuer, de se lever et de se recoucher, il me fallait prendre avec les plus grandes précautions possibles la jambe malade, et la placer lentement de la manière qui lui convenait. Quelquefois, pour faire le plus petit changement d'une position à une autre, il éprouvait un quart d'heure de spasmes.

Les sangsues, les cautères, la pierre infernale, les cataplasmes tantôt secs, tantôt humides, tout fut tenté par le médecin. C'étaient des accroissements d'atroces douleurs, mais rien de plus. Après la cautérisation de la pierre infernale, il s'établit une suppuration. Cette tumeur n'était plus qu'une plaie; mais sans diminuer jamais, sans que la suppuration apportât aucun adoucissement à la douleur.

Maroncelli était mille fois plus malheureux que moi; et pourtant, hélas! combien je souffrais pour lui! Les soins d'infirmier étaient doux pour moi, prodigués à un si tendre ami. Mais le voir ainsi dépérir au milieu de longues et horribles souffrances, et ne pouvoir lui rendre la santé; prévoir que ce genou ne se guérirait probablement jamais; m'apercevoir que le malade regardait la mort comme plus probable que la guérison, et n'avoir qu'à admirer sans cesse son courage et sa sérénité! ah! tout cela me causait d'indicibles angoisses!

Digitized by Google

CHAPITRE LXXXVII.

Dans ce déplorable état il s'occupait encore de poésie, il chantait, il discourait; il faisait tout cela pour me donner des illusions, pour me cacher une partie de ses maux. Il ne pouvait plus digérer, ni dormir; il maigrissait d'une manière effrayante; il tombait souvent

Digitized by Google

en défaillance; et cependant dans certains instants il recueillait toutes ses forces vitales, et me rendait à moi-même le courage.

Tout ce qu'il souffrit pendant neuf longs mois ne se peut décrire. Enfin on obtint une consultation. Le premier médecin le visita et approuva tout ce que son confrère avait tenté, et, sans émettre son opinion sur la gravité du mal et sur ce qui restait à faire, il s'en alla.

Un moment après vint le surintendant, qui dit à Maroncelli : — Le premier médecin n'a pas osé s'expliquer ici en votre présence; il craignait que vous n'eussiez pas la force d'entendre l'arrêt d'une dure nécessité. Je l'ai assuré que monsieur ne manquait pas de courage.

— J'espère, dit Maroncelli, en avoir donné quelque preuve en souffrant sans me plaindre ces horribles tourments. Me proposerait-on?...

— Oui, monsieur, l'amputation. Seulement, en voyant un corps si affaibli, le premier médecin hésite à la conseiller. Dans une si grande faiblesse vous sentez-vous en état de supporter l'amputation? Voulez-vous vous exposer au danger?...

— De mourir? Et ne mourrai-je pas de même bientôt si l'on ne met un terme à ces maux?

— Nous ferons donc immédiatement à Vienne un rapport sur la situation, et aussitôt la permission de faire l'amputation arrivée...

— Quoi! il faut une permission?

— Oui, monsieur.

Au bout de huit jours, la permission demandée arriva.

Le malade fut transporté dans une chambre plus grande; il demanda que je l'y suivisse.

— Je pourrais expirer pendant l'opération, dit-il; que je me trouve au moins entre les bras de mon ami.

Ma compagnie lui fut accordée.

Digitized by Google

L'abbé Wrba, notre confesseur (il avait succédé à Paulowich), vint administrer les sacrements à l'infortuné. Après avoir accompli cet acte de religion, nous attendions les chirurgiens, et ils n'arrivaient pas. Maroncelli se mit encore à chanter un hymne.

Les chirurgiens arrivèrent enfin; ils étaient deux. L'un était le chirurgien ordinaire de la maison, c'est-à-dire notre barbier; et lorsqu'il se présentait des opérations, il avait le droit de les faire de sa main, et il ne voulait en céder l'honneur à personne. L'autre était un jeune chirurgien, élève de l'école de Vienne, et jouissant déjà d'une réputation de grande habileté. Celui-ci, envoyé par le gouverneur pour assister à l'opération, aurait bien voulu la faire lui-même, mais il lui fallut se contenter d'en surveiller l'exécution.

Le malade fut assis sur le bord du lit, les jambes en bas : je le tenais entre mes bras. Au-dessus du genou, à un endroit où la cuisse commençait à être saine, on fit une ligature pour marquer le cercle que devait décrire l'instrument. Le vieux chirurgien fit tout autour une incision de la profondeur d'un pouce; puis, rabattant les chairs ainsi coupées, il continua à trancher les muscles mis à nu. Le sang coulait à torrents des artères, mais elles furent promptement liées avec des fils de soie. Enfin on scia l'os.

Maroncelli ne poussa pas un cri. Quand on lui apporta sa jambe coupée, il jeta sur elle un regard de compassion; puis, se tournant vers le chirurgien qui avait fait l'opération, il lui dit : — Vous m'avez délivré d'un grand ennemi, et je n'ai aucun moyen de vous en récompenser. —

Il y avait dans un verre, sur la fenêtre, une rose.

— Je te prie de m'apporter cette rose, — me dit-il.

Je la lui apportai. Et il l'offrit au vieux chirurgien, en lui disant : — Je n'ai pas autre chose à vous présenter pour vous témoigner ma reconnaissance —

Celui-ci prit la rose et pleura.

Digitized by Google

CHAPITRE LXXXVIII.

Les chirurgiens avaient cru que l'infirmerie du Spielberg était pourvue de ce qui était nécessaire, excepté les instruments qu'ils avaient apportés. Mais une fois l'amputation terminée, ils s'aperçurent qu'ils manquaient de plusieurs choses nécessaires, telles que de la toile cirée, de la glace, des bandelettes, etc., etc.

Digitized by Google

Le malheureux amputé fut obligé d'attendre deux heures, pour que l'on apportât tout de la ville. Enfin il put s'étendre sur le lit, et la glace fut appliquée sur le moignon.

Le jour suivant, ils dégagèrent ce moignon des caillots de sang qui s'y étaient formés, le lavèrent, tirèrent la peau en bas, et en firent la ligature.

Pendant quelques jours on ne donna au malade qu'une demi-tasse de bouillon avec un jaune d'œuf; et lorsque fut passé le danger de la fièvre, on commença à le restaurer graduellement au moyen d'aliments plus nourrissants. L'Empereur avait ordonné que jusqu'au complet rétablissement de ses forces on lui donnât une bonne nourriture, de la cuisine du surintendant.

La guérison s'opéra en quarante jours, au bout desquels on nous ramena dans notre prison. Celle-ci, du reste, fut agrandie pour nous par une ouverture pratiquée dans le mur, et par la réunion de notre ancien réduit à celui habité naguère par Oroboni, et depuis par Villa.

Je transportai mon lit à l'endroit même où avait été celui d'Oroboni, où il était mort. Cette identité de lieu m'était chère; il me semblait m'être rapproché de lui. Je pensais souvent à lui dans mes rêves, et je croyais voir son esprit m'apparaître réellement et rendre la sérénité à mon âme par ses consolations célestes.

Le spectacle horrible de tant de tortures souffertes par Maroncelli, et avant l'amputation de la jambe, et pendant cette opération, et depuis, fortifiait mon courage. Mais Dieu, qui m'avait donné assez de santé pendant la maladie de cet ami, parce que mes soins lui étaient nécessaires, me l'enleva lorsqu'il put se soutenir sur des béquilles.

J'eus quelques gonflements de glandes très-douloureux. Je me guéris, et à cela succédèrent des douleurs de poitrine que j'avais déjà éprouvées autrefois, qui, maintenant, me suffoquaient plus que jamais; j'avais aussi des vertiges et une dyssenterie spasmodique.

— Mon tour est arrivé, me disais-je en moi-même. Serai-je moins patient que mon compagnon?

Digitized by Google

Je m'appliquai donc à imiter autant que je le pouvais son courage.

Il n'est pas douteux que toutes les conditions humaines aient leurs devoirs à remplir. Ceux d'un malade sont la patience, le courage, et de grands efforts pour ne point être désagréable à ceux qui l'approchent.

Maroncelli, sur ses pauvres béquilles, n'avait plus l'agilité d'autrefois; et il en était affligé, par la crainte de me servir moins bien. Il craignait en outre que, pour lui épargner les mouvements et la fatigue, je n'usasse pas de ses services autant que j'en aurais besoin.

Et cela arrivait en effet souvent; mais je m'efforçais de ne point l'en faire apercevoir.

Quoiqu'il eût repris des forces, il n'était point cependant sans souffrances. Il éprouvait, comme tous les amputés, des sensations douloureuses dans les nerfs, comme si le membre coupé vivait encore. Il souffrait de ce pied, de cette jambe, de ce genou qu'il n'avait plus. Ajoutez à cela que l'os avait été mal scié, pénétrait dans les chairs nouvellement fermées, et y faisait des plaies douloureuses. Ce ne fut qu'au bout d'une année environ que le tronçon fut suffisamment durci, et ne s'ouvrit plus.

Digitized by Google

CHAPITRE LXXXIX.

Mais bientôt de nouvelles souffrances accablèrent l'infortuné, et pour ainsi dire sans intervalle. Ce fut d'abord une arthrite qui commença par la jointure des doigts, et finit par lui martyriser le corps tout entier; ensuite le scorbut. Cette maladie le couvrit en peu de temps de taches livides, effrayantes.

Je cherchais à me consoler en me disant : — Puisqu'il faut mourir, il vaut mieux que le scorbut se soit emparé de l'un de nous; ce mal

Digitized by Google

est contagieux, et nous conduira dans la tombe, sinon ensemble, au moins à peu de distance l'un de l'autre.

Nous nous préparions ensemble à la mort, et nous étions tranquilles. Neuf années de prison et de cruelles souffrances nous avaient enfin familiarisés avec la pensée de la destruction totale de deux corps déjà complétement ruinés, et qui avaient besoin de repos. Nos âmes étaient pleines de confiance dans la bonté de Dieu; nous espérions nous réunir dans un lieu où toutes les haines des hommes cessent, et où nous demandions de voir un jour, aussi, ceux qui nous haïssaient, éteindre leurs rancunes et se réunir à nous.

Le scorbut, pendant les années précédentes, avait fait de grands ravages dans ces prisons. Le gouverneur, en apprenant que Maroncelli était atteint de cette horrible maladie, craignit une nouvelle épidémie, et consentit à la demande du médecin qui disait ne voir de remède pour Maroncelli que dans le grand air, et conseillait de le tenir le moins possible dans sa chambre.

Quant à moi, en qualité de compagnon de chambre, et aussi comme atteint d'une discrasie, je jouis du même avantage.

Pendant toutes les heures où la promenade n'était pas occupée par d'autres prisonniers, c'est-à-dire depuis une demi-heure avant le jour pendant une couple d'heures, puis pendant le dîner, si cela nous convenait, et ensuite pendant trois heures de la soirée jusqu'au coucher du soleil, nous restions dehors. C'étaient les jours ordinaires. Pendant les jours de fête, comme il n'y avait pas de promenade pour les autres condamnés, nous restions depuis le matin jusqu'au soir, excepté pendant le dîner.

Un autre malheureux, dont la santé était bien affaiblie, homme de soixante dix ans environ, nous fut adjoint dans l'espoir qu'un air plus pur pourrait le soulager. C'était M. Constantin Munari, aimable vieillard, passionné pour les études littéraires et philosophiques, et dont la société nous fut très-agréable.

En calculant la durée de ma peine, non plus de l'époque de l'arrêt,

Digitized by Google

mais de celle de la condamnation, les sept ans et demi expiraient en 1829, dans les premiers jours de juillet, date de la signature de la sentence par l'Empereur; ou au 22 août, date de la publication de l'arrêt.

Mais ce dernier terme passa aussi, et toute espérance s'évanouit.

Jusqu'alors Maroncelli, Munari et moi nous espérions quelquefois encore revoir le monde, notre chère Italie, nos parents, et c'était pour nous le sujet d'entretiens pleins de regrets, de piété et d'amour.

Après avoir vu passer août, puis septembre, puis l'année tout entière, nous nous accoutumâmes à l'idée de ne plus rien espérer sur la terre, excepté l'inaltérable continuation de notre réciproque amitié, et l'assistance de Dieu pour consommer dignement le reste de notre long sacrifice.

Ah! l'amitié et la religion sont deux biens inestimables. Elles embellissent même les heures des prisonniers pour qui ne luit plus l'espérance de la liberté! Dieu est vraiment avec les infortunés, — avec les infortunés qui l'aiment!

CHAPITRE XC.

Après la mort de Villa, l'abbé Paulowich, nommé évêque, fut remplacé pour nous, comme confesseur, par l'abbé Wrba, Morave, professeur de Nouveau-Testament à Brünn, élève distingué de l'*Institut Sublime* de Vienne.

Cet institut est une congrégation fondée par le célèbre Frint, alors aumônier de la cour. Les membres de cette congrégation sont tous des prêtres, qui, déjà lauréats en théologie, y poursuivent leurs

Digitized by Google

études sous une sévère discipline, pour arriver au plus haut degré de savoir que l'on puisse atteindre. L'intention du fondateur fut grande et noble : c'était de produire une continuelle diffusion de science véritable et solide dans le clergé catholique d'Allemagne. Et ses vues se sont généralement accomplies.

Wrba, restant à Brünn, pouvait nous donner une bien plus grande partie de son temps que Paulowich. Il devint pour nous ce qu'avait été le P. Baptiste, excepté qu'il ne lui était permis de nous prêter aucun livre. Nous avions souvent ensemble de longues conférences très-profitables, du moins il me le semblait, à mes convictions religieuses, et les consolations que j'en ressentais étaient puissantes.

Dans l'année 1829, il tomba malade; puis, obligé de remplir d'autres fonctions, il ne put continuer de venir nous voir. Cela nous affecta profondément; mais nous eûmes le bonheur de le voir remplacé par un autre homme savant et distingué, l'abbé Ziack, vicaire.

Parmi ces prêtres allemands qui nous furent envoyés, nous n'en trouvâmes pas un qui ne fût excellent! pas un chez qui nous ayons découvert l'intention de se faire l'instrument de la politique (et cela est si facile à découvrir!); pas un qui ne réunît le mérite d'une grande science à celui de la foi catholique la plus franche et de la plus profonde philosophie! Ah! combien de tels ministres du Christ sont respectables!

Ces quelques prêtres que j'ai connus me firent concevoir une opinion bien avantageuse du clergé catholique allemand.

L'abbé Ziack avait avec nous de longues conférences. Il me servait aussi d'exemple pour supporter mes douleurs avec sérénité. De continuelles fluxions sur les dents, à la bouche, aux oreilles, le tourmentaient sans cesse; et néanmoins il savait toujours sourire.

Cependant le grand air fit disparaître peu à peu les taches scorbutiques de Maroncelli. Munari et moi, nous allions mieux aussi.

Digitized by Google

CHAPITRE XCI.

Enfin parut le 1er août 1830. Il s'était écoulé dix ans depuis que j'avais perdu la liberté, huit ans et demi depuis que je subissais le *carcere duro*.

C'était un jour de dimanche. Nous allâmes, comme aux autres fêtes, dans notre enceinte accoutumée. Nous regardions encore, montés sur

Digitized by Google

un banc de pierre au pied du mur, la vallée placée au-dessous de nous, et le cimetière où reposaient Oroboni et Villa; nous parlions encore de l'asile que devaient un jour y trouver nos ossements. Nous nous assîmes de nouveau sur le banc, en attendant que les pauvres condamnées allassent à la messe, qui se disait avant la nôtre. On les conduisait dans le même oratoire où nous allions nous-mêmes pour la messe suivante. Il était contigu au lieu de la promenade.

Il est d'usage dans toute l'Allemagne que, pendant la messe, le peuple chante des hymnes en langue vivante. Comme l'empire d'Autriche est un pays mêlé d'Allemands et de Slaves, et que dans les prisons du Spielberg le plus grand nombre des condamnés ordinaires appartient à l'un ou à l'autre de ces peuples, les hymnes se chantent à une fête, en allemand, et à la fête suivante, en slave. A chaque fête il se fait aussi deux sermons, alternativement dans les deux langues. C'était un bien doux plaisir pour nous d'entendre ces chants et l'orgue qui les accompagnait.

Parmi les femmes il y en avait dont la voix allait au cœur. Les infortunées! Il y en avait de très-jeunes. Un amour, une jalousie, un mauvais exemple les avait poussées au crime! J'entends encore résonner dans mon âme leur chant si religieux du *Sanctus : Heilig! Heilig! Heilig!* Je versai encore une larme en les entendant.

A dix heures les femmes se retirèrent, et nous allâmes à notre tour à la messe. Je vis encore ceux de mes compagnons d'infortune qui entendaient la messe sur la tribune de l'orgue dont une simple grille nous séparait; ils étaient tous pâles, amaigris, traînant avec peine leurs fers!

Après la messe nous retournâmes dans nos cabanons. Un quart d'heure après on nous apporta le dîner. Nous préparions le couvert sur notre lit de camp qui consistait à y placer une planchette, et à prendre nos cuillers de bois, lorsque M. Wegrath, le sous-intendant, entra dans la prison.

— Je regrette de troubler votre repas, messieurs, nous dit-il;

Digitized by Google

mais ayez la bonté de me suivre; M. le directeur de police est ici à côté.

Comme celui-ci ne venait que pour des choses désagréables, telles que perquisitions ou inquisitions, nous suivîmes d'assez mauvaise humeur le sous-intendant jusqu'à la chambre d'audience.

Là nous trouvâmes le directeur de police et le surintendant, le premier nous fit une inclination de tête plus polie que de coutume.

Il prit un papier, et nous dit en termes entrecoupés, craignant peut-être de produire sur nous une trop vive impression s'il s'exprimait plus nettement :

— Messieurs... j'ai le plaisir... j'ai l'honneur... de vous faire connaître.... que S. M. l'Empereur a fait encore... une grâce...—

Et il hésitait encore à nous dire quelle grâce ce pouvait être. Nous pensions qu'il s'agissait peut-être de quelque adoucissement de peine, comme l'exemption des ennuis du travail, la permission d'avoir quelques livres, ou des aliments moins repoussants.

— Mais vous ne comprenez donc pas? dit-il.

— Non monsieur; ayez la bonté de nous expliquer quelle espèce de grâce est celle-ci.

— C'est la liberté pour vous deux, et pour un troisième prisonnier que vous allez embrasser. —

Il semble que cette nouvelle aurait dû nous faire éclater de joie. Mais nos pensées se portèrent à l'instant sur nos parents, dont nous n'avions pas de nouvelles depuis si long-temps, et l'idée que peut-être ne les retrouverions-nous plus sur la terre revint si promptement à nos esprits qu'elle anéantit le plaisir qu'aurait dû faire naître la nouvelle de notre liberté.

— Ils sont interdits! dit le directeur de police. Je m'attendais à les voir bondir de joie.

— Je vous prie, répondis-je, de faire connaître à l'Empereur toute notre reconnaissance; mais, si l'on ne nous donne pas de nouvelles de nos familles, il nous est impossible de ne pas craindre d'avoir perdu

Digitized by Google

des personnes bien chères. Cette incertitude nous accable, même en cet instant qui devrait être pour nous celui d'une si grande joie. —

Il donna alors à Maroncelli une lettre de son frère, qui le consola. Il me dit, à moi, qu'il n'y en avait aucune de ma famille; et ces mots me firent craindre qu'il n'y fût arrivé quelque grand malheur.

— Que ces messieurs, continua-t-il, retournent dans leur chambre, et dans quelques instants je leur enverrai la troisième personne qui a aussi été graciée —

Nous sortîmes, et nous attendions avec anxiété ce troisième prisonnier. Nous aurions voulu qu'ils le fussent tous, et pourtant il ne pouvait y en avoir qu'un seul. Plût à Dieu que ce fût le pauvre vieux Munari! Plût à Dieu que ce fût celui-ci! Ou bien cet autre!—Il n'y en avait aucun pour qui nous ne fissions des vœux.

Enfin la porte s'ouvrit, et nous vîmes ce compagnon, qui était André Tonelli, de Brescia.

Nous nous embrassâmes. Nous ne pouvions plus dîner.

Nous causâmes jusqu'au soir, plaignant les amis qui restaient encore.

Au coucher du soleil, le directeur de police revint pour nous tirer de ce lieu de malheur. Nos cœurs gémissaient, en passant devant les prisons de tant d'amis, de ne pouvoir les emmener avec nous! Qui sait combien de temps encore ils languiront ici? Qui sait combien d'entre eux doivent y être la proie lente de la mort?

On nous mit à chacun un manteau de soldat sur les épaules et un béret sur la tête, et ainsi vêtus, quoique portant encore les habits de galériens, mais délivrés de nos chaînes, nous descendîmes la fatale montagne, et nous fûmes conduits à la ville, dans les prisons de la police.

Il faisait un magnifique clair de lune. Les rues, les maisons, les gens que nous rencontrions, tout me paraissait si doux à voir, et si extraordinaire, depuis tant d'années que je n'avais joui d'un semblable spectacle!

Digitized by Google

CHAPITRE XCII.

Nous attendîmes dans les prisons de la police un commissaire impérial qui devait venir de Vienne pour nous accompagner jusqu'aux frontières. Dans l'intervalle, comme nos effets avaient été vendus, nous nous pourvûmes de linge et de vêtements, et nous déposâmes la livrée des prisons.

Digitized by Google

Cinq jours après arriva le commissaire, et le directeur de police nous consigna entre ses mains, en lui remettant en même temps l'argent que nous avions apporté au Spielberg, et celui qui avait été retiré de la vente de nos effets et de nos livres, argent qui nous fut ensuite rendu à la frontière.

Les frais de notre voyage furent payés par l'Empereur; rien n'y fut épargné.

Le commissaire était M. Von Noë, gentilhomme attaché au secrétariat du ministère de la police. On ne pouvait nous donner une personne plus parfaitement élevée. Il nous traita toujours avec tous les égards possibles.

Je partis de Brünn avec une difficulté de respiration très-pénible; et le mouvement de la voiture augmenta tellement le mal, que le soir j'étais haletant d'une manière effrayante, et l'on craignait d'un instant à l'autre de me voir étouffer. J'eus en outre une fièvre ardente toute la nuit, et le commissaire ne savait le lendemain si je pourrais continuer mon voyage jusqu'à Vienne. J'assurai que je le pourrais, et nous partîmes : la violence de mes douleurs était extrême; je ne pouvais ni manger, ni boire, ni parler.

J'arrivai à Vienne à demi mort. On nous donna un bon logement dans la maison de la direction générale de la police. On me mit au lit, et l'on appela un médecin; celui-ci m'ordonna une saignée, et j'en éprouvai du soulagement. Une diète complète et beaucoup de digitale furent pendant huit jours mon traitement, et je me rétablis. Le médecin était M. Singer; il eut pour moi des attentions véritablement amicales.

J'avais le plus vif désir de partir, d'autant plus que la nouvelle des *trois journées* de Paris avait pénétré jusqu'à nous.

C'est le jour même qu'éclatait cette révolution que l'Empereur avait signé le décret de notre mise en liberté! Certes il ne l'aurait point alors révoqué. Mais il n'était pas invraisemblable que, les temps recommençant à devenir critiques pour l'Europe tout entière,

Digitized by Google

on pût craindre aussi des mouvements populaires en Italie, et que l'Autriche ne voulût pas, en ce moment, nous rendre à notre patrie. Nous étions bien assurés de ne pas retourner au Spielberg, mais nous craignions que quelqu'un ne suggérât à l'Empereur la pensée de nous faire déporter dans une ville de l'empire éloignée de la péninsule.

Je me dis encore mieux guéri que je ne l'étais, et je priai que l'on pressât le départ. Cependant mon plus ardent désir était de me présenter à S. E. M. le comte de Pralormo, envoyé de la cour de Turin à la cour autrichienne, à la bonté duquel je savais être extrêmement redevable. Il s'était employé avec le plus constant empressement pour obtenir ma mise en liberté. Mais la défense de ne me laisser voir personne n'admit aucune exception.

A peine fus-je convalescent, qu'on nous fit la courtoisie de nous procurer une voiture pendant quelques jours, pour nous faire un peu parcourir Vienne. Le commissaire était obligé de nous accompagner et de ne nous laisser parler avec personne. Nous vîmes la belle église de Saint-Etienne, les délicieuses promenades, la *villa* voisine de Lichtenstein, et enfin la *villa* impériale de Schœnbrünn.

Pendant que nous étions dans les magnifiques allées d'arbres de Schœnbrünn, l'Empereur vint à passer, et le commissaire nous fit retirer, de peur que la vue de nos chétives personnes n'attristât ses regards.

Digitized by Google

CHAPITRE XCIII.

Nous partîmes enfin de Vienne, et je pus continuer jusqu'à Bruck. Là mon asthme redevint violent. On appela le médecin; c'était un certain M. Jüdmann, homme plein de mérite. Il me fit tirer du sang,

Digitized by Google

mettre au lit, et continuer la digitale. Deux jours après, je fis des instances pour continuer le voyage.

Nous traversâmes l'Autriche et la Styrie, et nous entrâmes en Carinthie sans accident; mais arrivés à un village nommé Feldkirchen, à peu de distance de Klagenfurt, survint un contre-ordre. Nous devions nous arrêter là jusqu'à nouvel avis.

Je laisse à penser combien cet événement nous fut désagréable. J'avais en outre le regret d'être la cause de tant d'ennuis pour mes deux compagnons! S'ils ne pouvaient rentrer dans leur patrie, c'était ma fatale maladie qui en était la cause.

Nous demeurâmes cinq jours à Feldkirchen, et là, aussi, le commissaire fit tout son possible pour nous récréer. Il y avait un petit théâtre de comédiens, et il nous y conduisit. Il nous procura un jour le divertissement d'une chasse. Notre hôte et plusieurs jeunes gens du pays avec le propriétaire d'une belle forêt étaient les chasseurs, et nous, placés dans une position favorable, nous jouissions de ce spectacle.

Enfin un courrier arriva de Vienne, avec ordre au commissaire de nous conduire à notre destination. Je bondis de joie avec mes compagnons à cette heureuse nouvelle; mais en même temps je tremblais de voir approcher pour moi le jour d'une fatale découverte : de ne plus trouver ni mon père, ni ma mère, ni qui sait quels autres êtres chéris! Et ma tristesse augmentait à mesure que nous avancions vers l'Italie.

De ce côté, l'entrée n'en est pas agréable à l'œil. Des montagnes si belles de l'Allemagne on descend dans les plaines d'Italie à travers une vaste étendue de pays tellement stérile et inanimé, que les voyageurs qui ne connaissent pas encore notre péninsule, et passent par ces lieux, se rient de l'idée magnifique qu'ils s'en étaient faite, pensant avoir été joués par ceux qui la leur ont tant vantée.

L'aspect sauvage de ces lieux contribuait à me rendre triste. Revoir notre ciel, rencontrer des figures humaines qui n'avaient plus le type des peuples du nord, entendre toutes les bouches parler notre idiome,

Digitized by Google

tout cela m'attendrissait vivement; mais c'était une émotion qui invitait aux larmes plutôt qu'à la joie. Combien de fois en voiture il m'est arrivé de me couvrir le visage de mes mains, feignant de dormir, tandis que je pleurais! Combien de fois la nuit je ne fermais pas l'œil, brûlé par une fièvre ardente, tantôt donnant de toute mon âme les plus tendres bénédictions à ma chère Italie, ou remerciant le ciel de lui être rendu; tantôt me tourmentant de n'avoir point de nouvelles de la maison paternelle, et me créant des malheurs imaginaires; tantôt pensant que je serais forcé de me séparer, et pour toujours peut-être, d'un ami qui avait tant souffert avec moi, et m'avait donné tant de preuves d'une affection fraternelle!

Ah! de si longues années passées dans la tombe n'avaient point abattu la force de ma sensibilité! Mais cette force était si faible pour la joie, et si puissante pour la douleur!

Combien j'aurais voulu voir Udine et cette auberge où ces deux amis généreux avaient pris le déguisement de valets, et nous avaient serré furtivement la main!

Nous laissâmes cette ville sur notre gauche, et nous passâmes outre.

CHAPITRE XCIV.

Pordenone, Conegliano, Ospedaletto, Vicence, Vérone, Mantoue, m'offraient tant de souvenirs! Dans cette première ville était né un excellent jeune homme, qui avait été mon ami, et avait péri dans les désastres de la Russie; Conegliano était le lieu où les guichetiers des *Plombs* m'avaient dit que l'on avait conduit la Zanze; à Ospedaletto s'était mariée, mais elle n'y habitait plus alors, une créature angélique et malheureuse que j'avais autrefois vénérée, et que je vénérais encore. Dans tous ces lieux enfin, je retrouvais des souvenirs plus ou moins chers; et à Mantoue plus que dans toute autre ville. Il me semblait que c'était hier que j'étais venu avec Lodovico en 1815!

Digitized by Google

hier que j'étais venu avec Porro en 1820! Les mêmes rues, les mêmes places, les mêmes palais, mais que de changements parmi ceux qui l'habitaient! Tant de connaissances enlevées par la mort! tant d'exilés! Une génération de jeunes gens que j'avais vus enfants! Et ne pouvoir courir à cette maison, à cette autre! ne pouvoir parler de tel ou tel avec personne!

Et pour comble de désespoir, Mantoue était le lieu de la séparation pour Maroncelli et pour moi. Nous passâmes tristement la nuit ensemble. J'étais agité comme un homme à la veille d'entendre sa condamnation.

Le matin, je me lavai le visage, et regardai dans la glace si l'on reconnaissait encore que j'eusse pleuré. Je pris du mieux que je pus un air tranquille et souriant. J'adressai à Dieu une courte prière, mais réellement j'avais beaucoup de distractions, et entendant déjà Maroncelli remuer ses béquilles et parler avec le valet de l'hôtel, j'allai l'embrasser. Tous deux nous semblions pleins de courage pour cette séparation; nous nous parlions avec un peu d'émotion, toutefois d'une voix ferme encore... Mais l'officier de gendarmerie qui doit le conduire aux frontières de la Romagne est arrivé : il faut partir; nous ne savions plus que nous dire; un embrassement, un baiser, un nouvel embrassement encore. — Il monte en voiture, disparaît; et moi je reste comme anéanti. Je retournai dans ma chambre, où je me jetai à genoux, et, priant pour ce pauvre mutilé séparé de son ami, j'éclatai en larmes et en sanglots.

J'ai connu bien des hommes distingués, mais je n'en connus aucun de plus affectueusement sociable que Maroncelli, aucun de mieux instruit de tous les devoirs de la politesse, de plus étranger aux accès d'humeur morose, et qui sût plus fidèlement se souvenir que la vertu se compose de l'exercice continuel de la tolérance, de la générosité et de la sagesse. Oh! tendre compagnon de tant d'années de douleurs, puisse le ciel te bénir en quelque lieu que tu respires, et te donner des amis qui m'égalent en affection et me surpassent en bonté!

Digitized by Google

CHAPITRE XCV.

Nous partîmes le même matin de Mantoue pour Brescia. C'est là que je laissai libre mon autre compagnon de captivité, Andréa Tonelli. L'infortuné y apprit la mort de sa mère, et ses larmes et son désespoir me déchirèrent le cœur.

Quoique je fusse en proie à tant de sujets de douleur, l'anecdote suivante me fit un peu sourire.

Sur une table de l'auberge était une affiche de théâtre; je la prends et je lis : — *Francesca da Rimini, opera per musica*, etc.

— De qui est cet opéra? dis-je au garçon d'hôtel.

— Qui l'a mis en vers et en musique, c'est ce que je ne sais pas, répondit-il; mais en somme c'est toujours cette *Francesca da Rimini* que tout le monde connaît.

— Tout le monde? Vous vous trompez. Moi qui arrive d'Allemagne, comment puis-je connaître vos *Francesche?*

Le garçon (c'était un jeune homme à la figure hautaine, vrai type du Brescian) me regarda avec une pitié dédaigneuse :

— Comment vous pouvez connaître? Monsieur, il ne s'agit pas de *Francesche;* il s'agit d'une seule et unique *Francesca da Rimini*. Je veux dire la tragédie de Silvio Pellico. Ils l'ont mise ici en opéra, et l'ont un peu gâtée, il est vrai; mais c'est toujours la même.

— Ah! Silvio Pellico. Il me semble en effet l'avoir entendu nommer. N'est-ce pas un mauvais sujet qui fut condamné à mort, et depuis au *carcere duro*, il y a huit ou neuf ans?

Plût à Dieu que je n'eusse pas fait cette plaisanterie! car il regarda autour de lui, puis me fixa, et me montra avec colère ses trente-deux magnifiques dents, et, s'il n'avait entendu du bruit, je crois qu'il m'aurait assommé.

Digitized by Google

Il s'en alla en grommelant : — Mauvais sujet ! — Mais avant de partir il découvrit qui j'étais. Il ne pouvait plus ni interroger, ni répondre, ni écrire, ni marcher. Il ne savait plus que fixer les yeux sur moi, se frotter les mains, et dire à chacun, à tout propos : — *Sior si, sior si !* — comme s'il eût éternué.

Deux jours après, le 9 septembre, j'arrivai avec le commissaire à Milan. En approchant de cette ville, en revoyant la coupole du Dôme, en repassant sur cette allée de Loreto, autrefois ma promenade habituelle et chérie, en rentrant par la porte Orientale, en me retrouvant au Corso, en revoyant ces maisons, ces temples, ces rues, j'éprouvai les plus doux et les plus pénibles sentiments : un violent désir de m'arrêter que'que temps à Milan, d'embrasser les amis que j'y aurais retrouvés encore ; un chagrin infini en pensant à ceux que j'avais laissés au Spielberg, à ceux qui erraient sur la terre étrangère, à ceux qui étaient morts ; une vive reconnaissance en me rappelant l'affection que m'avaient généralement montrée les Milanais ; quelques mouvements de dépit méprisant contre ceux qui m'avaient calomnié, pendant qu'ils avaient toujours été l'objet de ma bienveillance et de mon estime !

Nous allâmes nous loger à *la Bella Venezia*. C'était là que j'avais souvent fait de joyeux repas d'amis ; là que j'avais vu tant d'étrangers de mérite ; là qu'autrefois une respectable dame me sollicitait, mais en vain, de la suivre en Toscane, prévoyant, si je restais à Milan, les malheurs qui m'arriveraient. O souvenirs pleins d'émotion ! O passé si mélangé de plaisirs et de douleurs, et si rapidement évanoui !

Les valets de l'hôtel découvrirent aussitôt qui j'étais. Le bruit s'en répandit, et vers le soir je vis la foule se former sur la place et regarder aux fenêtres. Un homme (j'ignore qui il était) parut me reconnaître, car il me salua en élevant les bras vers moi.

Ah ! où étaient les fils de Porro, mes fils ? Pourquoi ne les vis-je point ?

Digitized by Google

CHAPITRE XCVI.

Le commissaire me conduisit à la police pour me présenter au directeur. Quelle impression j'éprouvai en revoyant cette maison, qui fut ma première prison! Quelles douleurs revinrent alors à ma pensée! Ah! je me ressouvins de toi avec tendresse, Melchior Gioia, et des pas précipités que je t'avais vu faire entre les murs étroits de ta prison, et des heures pendant lesquelles tu restais immobile devant une table, écrivant tes nobles pensées; et des signes affectueux que tu me faisais avec ton mouchoir, et de la tristesse de tes doux regards lorsqu'on nous eut défendu de nous faire des signes! Et je me figurai ta tombe, ignorée peut-être du plus grand nombre de ceux

Digitized by Google

qui t'aimèrent comme elle était ignorée de moi! — Et je demandai à Dieu la paix pour ton âme!

Je me souvins aussi du petit muet, de la voix touchante de Madeleine, de mes sentiments de vive compassion pour elle, des voleurs mes voisins, du prétendu Louis XVII, du pauvre condamné qui se laissa surprendre mon billet, et qu'il me sembla entendre pousser des cris sous le bâton.

Tous ces souvenirs, et d'autres encore, m'accablaient comme un songe plein d'angoisses; mais j'étais plus oppressé en me rappelant les deux visites de mon pauvre père, dix ans auparavant. Comme le bon vieillard se faisait illusion en espérant me voir bientôt le rejoindre à Turin! Aurait-il soutenu l'idée de dix années de prison pour son fils? et quelle prison! Mais lorsque ses illusions s'évanouirent, aura-t-il eu, ainsi que ma mère, la force de résister à une si cruelle douleur? M'était-il encore donné de les revoir ensemble, ou peut-être seulement l'un d'eux? et lequel? O doute affreux et sans cesse renaissant! J'étais, pour ainsi dire, à la porte de la maison paternelle, et je ne savais encore si mes parents vivaient, s'il existait encore une seule personne de ma famille.

Le directeur de police m'accueillit poliment, et me permit de rester à *la Bella Venezia* avec le commissaire impérial, au lieu de me faire garder ailleurs. On me défendit néanmoins de me montrer à personne, c'est pourquoi je me décidai à partir dès le jour suivant. J'obtins seulement la permission de voir le consul piémontais pour lui demander des nouvelles de mes parents. Je serais bien allé chez lui; mais, ayant été pris de la fièvre et obligé de me mettre au lit, je le fis prier de venir me voir.

Il eut la complaisance de ne pas se faire attendre. Oh! combien je lui en sus gré!

Il me donna de bonnes nouvelles de mon père et de mon frère aîné. Quant à ma mère, mon autre frère et mes deux sœurs, je demeurai dans une cruelle incertitude.

Digitized by Google

En partie consolé, mais pas assez encore, j'aurais voulu, pour soulager mon âme, prolonger beaucoup la conversation avec M. le consul. Il ne m'épargna pas les témoignages de sa bienveillance, mais il fut bientôt obligé de me quitter.

Demeuré seul, j'aurais eu besoin de verser des larmes, et mes yeux n'en avaient plus. Pourquoi donc la douleur me fait-elle quelquefois fondre en pleurs, tandis que d'autres fois, et même le plus souvent, alors qu'il me semble que les larmes seraient pour moi une si douce consolation, en invoqué-je inutilement le secours? Cette impossibilité d'épancher au dehors mon affliction augmenta ma fièvre. J'éprouvais de violents maux de tête.

Je demandai à boire à Stundberger. Ce brave homme était un sergent de la police de Vienne, faisant les fonctions de valet de chambre du commissaire. Il n'était pas vieux, mais le hasard voulut qu'il me donnât à boire d'une main tremblante. Ce léger tremblement me rappela Schiller, mon bien-aimé Schiller, lorsque, le premier jour de mon arrivée au Spielberg, je lui demandai avec tant d'orgueilleuse hauteur la cruche d'eau, et qu'il me la présenta.

Chose extraordinaire! ce souvenir, joint aux autres, brisa la roche de mon cœur, et les larmes jaillirent.

CHAPITRE XCVII.

Le 10 septembre au matin, j'embrassai mon excellent commissaire, et je partis. Nous nous connaissions seulement depuis un mois, et il me semblait déjà que ce fût un ami de plusieurs années. Son âme, pleine du sentiment du beau et de l'honnête, ne se prêtait à aucune investigation curieuse, à aucun artifice; non qu'il n'eût assez d'intelligence pour ce rôle, mais par cet amour d'une noble simplicité qui vit dans le cœur des hommes droits.

Digitized by Google

Quelqu'un, pendant le voyage, dans un endroit où nous nous étions arrêtés, me dit secrètement : — Méfiez-vous de cet *ange gardien ;* s'il n'était du nombre des anges de ténèbres, ils ne vous l'auraient pas donné.

— Eh bien, vous vous trompez, lui dis-je ; j'ai l'intime conviction que vous vous trompez.

— Les plus rusés, reprit-il, sont ceux qui paraissent les plus simples.

— S'il en était ainsi, il ne faudrait jamais croire à la vertu de personne.

— Il y a certains postes dans la société où l'on peut rencontrer une parfaite élégance de manières, mais pour de la vertu, jamais ! non, jamais ! —

Je ne pus lui répondre que ces mots :

— Exagération, mon cher monsieur, exagération !

— Je ne suis que conséquent, ajouta-t-il en insistant. —

Mais nous fûmes interrompus. Et je me souvins du *Cave a consequentiariis* de Leibnitz.

Et cependant il n'est que trop vrai que la plupart des hommes raisonnent avec cette fausse et terrible logique : — Je marche sous l'étendard A, et je suis sûr que c'est celui de la justice ; celui-ci marche sous l'étendard B, je suis certain que c'est le drapeau de l'injustice ; donc, c'est un méchant homme. —

— Mais non, logiciens intraitables ! sous quelque étendard que vous marchiez, ne raisonnez point d'une manière si inhumaine ! Songez qu'en partant d'une donnée défavorable quelconque (et quelle est la société, quel est l'individu qui n'en présente point ?), et en procédant avec cette inexorable rigueur, de conséquence en conséquence, il est facile à tout le monde d'arriver à cette conclusion : — Hors de nous quatre, tous les mortels méritent d'être brûlés vifs. — Et si l'on fait un examen plus sévère, chacun des quatre dira : — Tous les hommes méritent d'être brûlés vifs, excepté moi. —

Ce rigorisme vulgaire est souverainement anti-philosophique. Une

Digitized by Google

défiance modérée peut être sage : une défiance exagérée ne l'est jamais.

Depuis l'avis qui m'avait été donné sur cet *ange gardien*, je mis plus de soin que par le passé à l'étudier, et chaque jour j'étais plus convaincu de la candeur et de la générosité de son naturel.

Lorsqu'il existe un ordre social établi, plus ou moins bien constitué, tous les postes que la conscience universelle ne réprouve pas comme infâmes, tous les emplois qui s'annoncent comme devant coopérer au bien public, et dont les promesses reçoivent l'adhésion du plus grand nombre, toutes les charges dans lesquelles il est absurde de nier qu'il n'y ait eu d'honnêtes gens, peuvent toujours être occupés par d'honnêtes gens.

J'ai lu quelque part qu'un quaker qui avait les soldats en horreur vit un jour un soldat se jeter dans la Tamise, et sauver un malheureux qui se noyait. — Je serai toujours quaker, dit-il, mais les soldats aussi sont de bonnes créatures.

Digitized by Google

CHAPITRE XCVIII.

Stundberger m'accompagna jusqu'à la voiture, où je montai avec le brigadier de gendarmerie auquel j'avais été confié. Il pleuvait, et le vent était froid.

— Enveloppez-vous bien dans votre manteau, me dit Stundberger; couvrez-vous bien la tête, prenez garde d'arriver malade chez vous Combien je regrette de ne pouvoir vous offrir mes services jusqu'à Turin! —

Et il me disait tout cela si cordialement, et d'une voix si émue!

— Désormais monsieur n'aura peut-être plus d'Allemand près de lui, ajouta-t-il; il n'entendra peut-être plus parler cette langue, que les Italiens trouvent si dure! et il s'en inquiétera probablement assez peu. Monsieur a eu tant de malheurs à souffrir parmi les Alle-

Digitized by Google

mands, qu'il n'aura peut-être pas grande envie de se souvenir de nous. Et pourtant, moi dont vous aurez bientôt oublié le nom, moi, monsieur, je prierai toujours pour vous.

— Et moi pour toi, lui dis-je en lui serrant une dernière fois la main.

Le pauvre homme me criait encore : *Guten Morgen ! Gute Reise ! Leben sie wohl!* (Bonjour! bon voyage! portez-vous bien!). Ce furent les derniers mots allemands que j'entendis prononcer, et ils retentirent dans mon cœur comme s'ils eussent appartenu à ma langue maternelle.

J'aime passionnément ma patrie, mais je ne hais aucune autre nation. La civilisation, la richesse, la puissance, la gloire varient suivant les diverses nations; mais dans toutes il y a des âmes qui obéissent à la haute vocation de l'homme, celle d'aimer, de compatir et de soulager.

Le brigadier qui m'accompagnait me raconta qu'il avait été un de ceux qui arrêtèrent mon ami, l'infortuné Confalonieri. Il me dit comment il avait tenté de s'enfuir, comment ce coup avait manqué, comment, arraché des bras de son épouse, elle et lui, malgré leur attendrissement, avaient soutenu ce malheur avec dignité.

J'étais dévoré par la fièvre en entendant ce triste récit, et il me semblait qu'une main de fer serrât mon cœur.

Le narrateur, homme sans façon, et conversant avec une naïve confiance, ne s'apercevait pas que, sans avoir aucune prévention contre lui, je ne pouvais cependant m'empêcher de frissonner en regardant ces mains qui s'étaient emparées de mon ami.

A Buffalora il fit collation; j'étais trop plein d'angoisses; je ne pus rien prendre.

Autrefois, il y a déjà bien des années, quand j'allais à la campagne, à Arluno, avec les enfants du comte Porro, il m'arrivait quelquefois d'aller me promener à Buffalora, le long du Tésin.

Je fus heureux de voir achevé ce beau pont, dont j'avais vu les

Digitized by Google

matériaux épars sur la rive lombarde, avec l'opinion commune alors que ce beau travail ne se terminerait pas. Que je tressaillis de joie en traversant ce fleuve, et en touchant de nouveau le sol piémontais! Ah! bien que j'aime toutes les nations, Dieu sait combien j'ai de prédilection pour l'Italie; et quoique je sois si épris de l'Italie tout entière, Dieu sait combien m'est plus doux que tout autre nom des autres contrées de l'Italie, le nom du Piémont, du pays de mes pères!

CHAPITRE XCIX.

En face de Buffalora est Saint-Martin. Là le brigadier lombard parla aux carabiniers piémontais, puis il me salua et repassa le pont.

— Nous allons à Novare? dis-je au voiturier.

— Ayez la bonté d'attendre un moment, dit un carabinier. —

Je vis que je n'étais pas encore libre, et je m'en affligeai, craignant de voir encore retarder mon arrivée à la maison paternelle.

Après plus d'un quart d'heure se présenta un monsieur, qui me demanda la permission d'aller à Novare avec moi. Il avait manqué une autre occasion; il n'y avait plus en cet endroit d'autre voiture que la mienne. Il était heureux que je lui permisse d'en profiter, etc.

Ce carabinier deguisé était de joyeuse humeur; il me tint bonne compagnie jusqu'à Novare. Arrivés en cette ville, tout en feignant de vouloir nous faire descendre à une auberge, il fit conduire la voiture dans la caserne des carabiniers, où l'on me dit qu'il y avait un lit pour moi dans la chambre d'un brigadier, et que je devais y attendre les ordres supérieurs. Je pensais pouvoir partir le lendemain; je me mis au lit, et, après avoir un peu causé avec mon hôte le brigadier, je m'endormis profondément. Depuis long-temps je n'avais aussi bien dormi.

Je me réveillai vers le matin, je me levai promptement, et les premières heures me semblèrent bien longues. Je déjeunai, je causai,

Digitized by Google

je me promenai dans la chambre et sur la terrasse, et donnai un coup d'œil aux livres de mon hôte; enfin on m'annonça une visite.

Un officier fort poli venait me donner des nouvelles de mon père, et me dit qu'il y avait à Novare une lettre de lui qui me serait bientôt apportée. Je lui sus un gré extrême de cette aimable obligeance.

Il s'écoula quelques heures qui me parurent éternelles. Enfin la lettre arriva. Oh! quelle joie en revoyant ces caractères tant aimés! quelle joie en apprenant que ma mère, la meilleure des mères, vivait encore! que mes deux frères et ma sœur aînée vivaient aussi! Hélas! la cadette, cette chère Marietta, qui s'était faite religieuse de la Visitation, et dont il m'était arrivé clandestinement des nouvelles dans ma prison, avait cessé de vivre depuis neuf mois.

Il m'est doux de me croire redevable de ma délivrance à ceux qui m'aimaient et intercédaient auprès de Dieu pour moi, et plus particulièrement encore à une sœur morte avec les signes de la plus haute piété! Que Dieu daigne lui donner une compensation de toutes les angoisses que son cœur eut à souffrir à cause de mes malheurs!

Les jours se passaient, et la permission de quitter Novare n'arrivait pas. Enfin le matin du 16 septembre cette permission me fut accordée, et dès lors toute tutelle des carabiniers cessa pour moi. Oh! depuis combien d'années il ne m'était pas arrivé d'aller où bon me semblait sans être accompagné de gardes!

Je touchai quelque argent, je reçus les politesses d'une personne qui connaissait mon père, et je partis vers trois heures de l'après-midi.

J'avais pour compagnons de voyage une dame, un négociant, un graveur et deux jeunes peintres, dont l'un était sourd et muet; ces peintres venaient de Rome, et j'eus le plaisir d'apprendre qu'ils connaissaient la famille de Maroncelli. Il est si doux de pouvoir parler de ceux que nous aimons avec quelqu'un qui n'y soit pas indifférent!

Nous passâmes la nuit à Vercelli. Enfin l'heureux jour du 17 septembre se leva. Notre voyage se poursuivit. Oh! comme les voitures sont lentes! On n'arrive à Turin que le soir.

Digitized by Google

Qui pourrait, qui pourrait jamais décrire la consolation de mon cœur et de ces cœurs chéris, lorsque je revis et pus embrasser enfin mon père, ma mère, mes frères!... Ma bonne sœur Joséphine n'était pas là, son devoir la retenant à Chieri; mais en apprenant mon bonheur, elle s'empressa de venir passer quelques jours en famille. Rendu à ces cinq objets si chers de ma tendresse, j'étais et je suis encore le mortel le plus digne d'envie!

Ah! de mes infortunes passées et de ma félicité présente, comme de tout le bien et de tout le mal qui peuvent m'être réservés encore, que la Providence soit bénie! Entre ses mains les hommes et les choses, qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, sont d'admirables instruments qu'elle sait employer pour des fins toujours dignes d'elle!

Digitized by Google

DES

DEVOIRS DES HOMMES,

DISCOURS A UN JEUNE HOMME.

Justitia enim perpetua est et immortalis.

(LIB. SAP., cap. I, v. 15.)

Digitized by Google

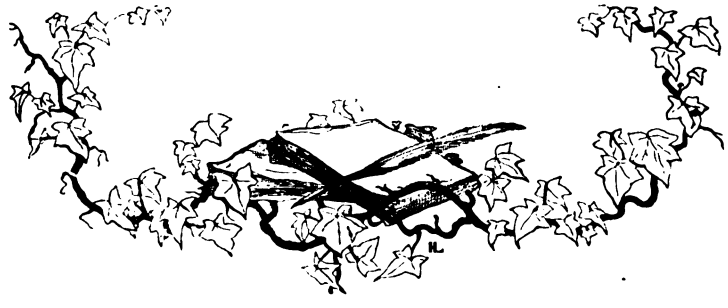
AVANT-PROPOS.

Ce discours est adressé à un seul, mais je le publie dans l'espoir qu'il peut être utile à la jeunesse en général.

Ce n'est point un traité scientifique, ce ne sont pas des recherches profondes sur les devoirs. Il me semble que l'obligation d'être honnête et religieux n'a pas besoin d'être appuyée par d'ingénieux arguments. Celui qui ne trouve pas ces preuves dans sa conscience ne les trouvera pas davantage dans un livre. Ceci est une simple énumération des devoirs que l'homme rencontre dans le cours de sa vie, une invitation d'y réfléchir mûrement, et de les remplir avec une généreuse persévérance.

Je me suis proposé d'écarter toute pompe de la pensée et du style. Ce sujet me semble exiger la plus grande simplicité.

Jeunesse de ma patrie, je t'offre ce petit volume, avec le désir ardent qu'il soit pour toi un encouragement à la vertu, et qu'il contribue à te rendre heureuse.



Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER.

NÉCESSITÉ ET PRIX DU DEVOIR.

L'homme ne peut se soustraire à l'idée du devoir, et il ne peut méconnaître l'importance de cette idée. Le devoir est inévitablement attaché à notre existence : la conscience nous en avertit dès que nous

Digitized by Google

commençons à peine à avoir l'usage de notre raison; ses avertissements sont plus pressants lorsqu'elle grandit en nous, et ils le deviennent de plus en plus à mesure que cette raison se développe. Tout ce qui est *hors de nous* nous en avertit pareillement, parce que tout en ce monde est régi par une loi harmonique et éternelle; tout être a une destination liée à la manifestation de la sagesse et à l'exécution de la volonté de l'*Être* qui est le principe et la fin de toute chose.

L'homme a aussi sa destination, sa nature. Il faut qu'il soit ce qu'il doit être; sans quoi il n'est pas estimé de ses semblables, il ne s'estime pas lui-même, il n'est pas heureux. Sa nature est d'aspirer au bonheur, de comprendre et de prouver qu'il ne peut y parvenir qu'en étant vertueux, c'est-à-dire en étant tel que le commande son intérêt, d'accord avec les lois de l'univers et les vues de Dieu.

Si quelquefois, égarés par nos passions, nous sommes tentés de voir notre bonheur dans ce qui est contraire au bien d'autrui et à l'ordre, nous ne pouvons cependant nous en convaincre nous-mêmes; la conscience nous crie le contraire. Et la passion une fois apaisée, tout ce qui est opposé au bonheur d'autrui, à l'ordre, nous fait toujours horreur.

L'accomplissement du devoir est tellement nécessaire à notre bonheur, que les douleurs, et la mort même, qui semble être pour nous le coup le plus immédiat, se changent en jouissances dans le cœur de l'homme courageux qui souffre et meurt avec l'intention de secourir son prochain et de se conformer aux adorables inspirations du Tout-Puissant.

Être ce qu'il doit être, est donc pour l'homme en même temps la définition du *devoir* et celle du *bonheur*. La religion exprime cette vérité d'une manière sublime, en disant que l'homme est fait *à l'image de Dieu*. Son devoir et son bonheur consistent à réaliser cette ressemblance, à ne pas vouloir être autre chose, à vouloir être bon parce que Dieu est bon, et lui a donné pour destination de s'élever aux plus hautes vertus et de ne faire qu'un avec lui.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

AMOUR DE LA VÉRITÉ.

Le premier de nos devoirs est d'aimer la vérité et d'avoir foi en elle. — La vérité, c'est Dieu. Aimer Dieu et aimer la vérité, c'est la même chose.

Soyez assez fort, ô mon ami, pour vouloir la vérité, et ne pas vous laisser éblouir par la fausse éloquence de ces sophistes atrabilaires et violents qui s'évertuent à jeter des doutes désespérants sur toute chose.

La raison est inutile, elle est même nuisible, lorsqu'elle s'efforce de combattre le vrai, de le discréditer, de soutenir d'indignes hypothèses; lorsque, tirant des conclusions désespérantes des maux dont la vie est semée, elle nie que la vie soit un bien; lorsque, faisant l'énumération de quelques désordres apparents dans l'univers, elle ne veut y reconnaître aucun ordre; lorsque, frappée seulement de l'existence palpable et mortelle des corps, elle dédaigne de croire à un moi tout immatériel et immortel; quand elle appelle rêves toute distinction entre le vice et la vertu, quand elle ne veut voir dans l'homme qu'une brute, et rien qui vienne de Dieu.

Si l'homme par sa nature était une chose si abjecte et si méprisable, pourquoi perdre son temps à des discussions philosophiques! Il faudrait se suicider; la raison ne pourrait conseiller autre chose.

Puisque la conscience nous dit à tous de vivre (car l'exception de quelques intelligences malades ne prouve rien); puisque nous vivons pour aspirer au bonheur; puisque nous sentons que le bonheur de l'homme ne consiste pas à s'avilir, à se confondre avec les vers de terre, mais à s'ennoblir et à s'élever vers Dieu, il est évident qu'il n'y a pas d'autre usage sensé de la raison que celui qui offre

Digitized by Google

à l'homme une haute idée de la dignité qu'il est appelé à atteindre, et qui l'excite à y parvenir.

Ceci une fois reconnu, rompons hardiment avec le scepticisme, le cynisme et toutes les philosophies dégradantes; faisons-nous une loi de croire au vrai, au beau, au bien. Pour croire, il faut vouloir croire, il faut aimer fortement la vérité.

Cet amour seul peut donner de l'énergie à l'âme. Celui qui se plaît à languir dans le doute, l'énerve.

A cette foi dans tous les vrais principes, joignez la résolution d'être toujours vous-même l'expression vivante de la vérité en toutes vos paroles et en toutes vos actions.

La conscience de l'homme n'a de calme que dans la vérité.

Celui qui ment, encore qu'il ne soit pas découvert, trouve en lui-même sa punition; il sent qu'il manque à un devoir et qu'il se dégrade.

Pour ne pas prendre la vile habitude de mentir, il n'y a pas d'autre moyen que de se résoudre à ne mentir jamais. Si vous faites une exception à cette résolution, il n'y aura pas de raison pour vous de n'en pas faire deux, de n'en pas faire cinquante, de n'en pas faire sans cesse. C'est ainsi que de chute en chute tant d'hommes deviennent affreusement enclins à feindre, à exagérer, et enfin à calomnier.

Les temps les plus corrompus sont ceux où l'on ment davantage; on ne voit alors que défiance générale, défiance entre le père et le fils, prodigalité effrayante de protestations, de serments et de perfidies; alors, au milieu de la diversité des opinions politiques, religieuses et même purement littéraires, c'est un continuel penchant à inventer des faits, des intentions dénigrantes pour le parti contraire; on voit alors régner la conviction qu'il est permis de flétrir de toute manière ses adversaires, la fureur qui pousse à chercher des témoignages contre autrui, et, lorsqu'on en trouve dont la légèreté et la fausseté sont évidentes, de s'attacher à les soutenir, à les préconiser, à feindre de croire à leur vérité. Ceux qui n'ont pas la simplicité

Digitized by Google

du cœur voient toujours la duplicité dans le cœur des autres. Si une personne qui leur déplaît prend la parole, ils prétendent que tout ce qu'elle dit est dans un méchant but; si elle prie ou fait l'aumône, ils remercient le ciel de n'être pas un hypocrite comme elle.

Vous êtes né dans un siècle où le mensonge et l'excès de la défiance sont bien communs, mais tenez-vous pur néanmoins de ces deux vices. Soyez généreusement disposé à croire à la véracité d'autrui; et si les autres ne croient point à la vôtre, ne vous courroucez pas, qu'il vous suffise qu'elle brille

« Aux regards de celui qui connaît toute chose. »

CHAPITRE III.

RELIGION.

En posant en principe que l'homme est supérieur à la brute et qu'il a en lui quelque chose de divin, nous devons mettre un grand prix aux sentiments qui tendent à l'ennoblir; comme il est évident que nul sentiment ne le relève autant que d'aspirer, malgré ses misères, à la perfection, au bonheur, à Dieu, on est forcé de reconnaître l'excellence de la religion et de la pratiquer.

Ne vous effrayez ni du grand nombre d'hypocrites, ni de ces railleurs qui auraient l'audace de vous appeler hypocrite parce que vous êtes religieux. Sans la force d'âme on ne possède aucune vertu, on ne remplit aucun devoir important : aussi, pour être pieux, il faut ne pas être pusillanime.

Effrayez-vous moins encore d'être associé, comme chrétien, à beaucoup d'esprits vulgaires peu propres à comprendre tout le sublime de la religion. Parce que le vulgaire aussi peut et doit être religieux, il n'est pas vrai que la religion soit la chose du vulgaire. L'ignorant est aussi obligé d'être honnête; eh bien! l'homme instruit rougira-t-il pour cela d'être honnête!

Digitized by Google

Vos études et votre raison vous ont conduit à reconnaître qu'il n'existe pas de religion plus pure que le christianisme, que nulle n'est plus exempte d'erreurs, plus brillante de sainteté, plus manifestement marquée d'un caractère de divinité. Il n'y en a pas d'autre qui ait autant contribué à avancer et à généraliser la civilisation, à abolir ou à adoucir l'esclavage, à faire sentir à tous les mortels leur fraternité devant Dieu, leur fraternité avec Dieu même.

Appliquez votre esprit à toutes ces choses, et en particulier à la solidité de ses preuves historiques : elles sont de nature à soutenir tout examen impartial.

Et pour ne pas devenir le jouet des sophismes contre la valeur de ces preuves, joignez à l'examen le souvenir du grand nombre d'hommes éminents qui en ont reconnu la force irrésistible, depuis quelques-uns des plus profonds penseurs de notre temps jusqu'au Dante, saint Thomas, saint Augustin, enfin jusqu'aux premiers Pères de l'Église.

Toutes les nations vous offrent des noms illustres qu'aucun incrédule n'ose mépriser.

Le célèbre Bacon, si vanté par l'école empirique, bien loin d'être incrédule comme ses plus chauds panégyristes, fit toujours profession de christianisme. Grotius était chrétien, et, bien qu'il ait erré sur plusieurs points, il a écrit un traité sur la *Vérité de la religion*. Leibnitz fut un des plus ardents défenseurs du christianisme. Newton ne dédaigna pas de composer un traité sur la *Concordance des Évangiles*. Locke a écrit sur la *Raison du christianisme*. Notre Volta était un très-grand physicien et un homme d'une vaste science, et il fut toute sa vie très-vertueux catholique.

De tels esprits, et tant d'autres, ont certainement quelque valeur pour attester que le christianisme est en harmonie parfaite avec le bon sens; avec ce sens commun qui est universel dans ses connaissances et ses recherches, qui n'est point étroit dans ses jugements, qui voit les choses sous plus d'une face, enfin qui n'est point corrompu par la passion de la raillerie et de l'irréligion.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

QUELQUES CITATIONS.

Parmi les hommes célèbres dans le monde, on en compte quelques-uns d'irréligieux, bon nombre qui sont pleins d'erreurs et d'inconséquences relativement à la foi. Mais qu'en résulte-t-il? Ils ont émis beaucoup d'assertions, mais n'ont rien démontré tant contre le christianisme en général que contre le catholicisme; et les principaux d'entre eux n'ont pu éviter dans tel ou tel de leurs écrits de convenir de la sagesse de cette religion qu'ils haïssaient ou qu'ils observaient si mal.

Quoique les citations suivantes n'aient pas le mérite de la nouveauté, elles ne perdent rien de leur importance, et il est bon de les répéter ici.

J.-J. Rousseau écrit dans son *Émile* ces mémorables paroles :

« J'avoue que la sainteté de l'Évangile est un argument qui parle » à mon cœur... Voyez les livres des philosophes avec toute leur » pompe; qu'ils sont petits près de celui-là! Se peut-il qu'un livre » à la fois si sublime et si simple soit l'ouvrage des hommes? Se » peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui- » même? Les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins » attestés que ceux de Jésus-Christ. Au fond, c'est reculer la diffi- » culté sans la détruire; il serait plus inconcevable que quatre hommes » d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul ait » fourni le sujet... Et l'Évangile a des caractères de vérité si grands,

Digitized by Google

» si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait » plus étonnant que le héros. »

Ce même Rousseau dit encore :

« Fuyez ceux qui, sous prétexte d'expliquer la nature, sèment » dans les cœurs des hommes de désolantes doctrines,... renversant, » détruisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent; » ils ôtent aux affligés la dernière consolation de leur misère, aux » puissants et aux riches le seul frein de leurs passions; ils arrachent » du fond des cœurs le remords du crime, l'espoir de la vertu, et se » vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, » disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes. Je le crois comme » eux, et c'est, à mon avis, une grande preuve que ce qu'ils en- » seignent n'est pas la vérité. »

Montesquieu, bien qu'il ne soit pas irréprochable en fait de religion, s'indigne contre ceux qui attribuent au christianisme des torts qu'il n'a pas.

« Bayle, dit-il, après avoir insulté toutes les religions, flétrit la » religion chrétienne; il ose avancer que de véritables chrétiens ne » formeraient pas un état qui pût subsister. Pourquoi non! Ce se- » raient des citoyens infiniment éclairés sur leurs devoirs, et qui au- » raient un très-grand zèle pour les remplir; ils sentiraient très-bien » les lois de la défense naturelle; plus ils croiraient devoir à la reli- » gion, plus ils penseraient devoir à la patrie... Chose admirable! la » religion chrétienne, qui ne semble avoir pour objet que la félicité » de l'autre vie, fait encore notre félicité en celle-ci. » (Liv. XXIV, chap. VI.)

Et ailleurs :

« C'est mal raisonner contre la religion, de rassembler dans un » grand ouvrage une longue énumération des maux qu'elle a produits, » si l'on ne fait de même celle des biens qu'elle a faits. Si je voulais » raconter tous les maux qu'ont produits dans le monde les lois ci- » viles, la monarchie, le gouvernement républicain, je dirais des

Digitized by Google

« choses effroyables... Que l'on se mette devant les yeux les mas-
« sacres continuels des rois et des chefs grecs et romains; la destruc-
« tion des peuples et des villes par ces mêmes chefs; Timur et
« Gengis-Kan, qui ont dévasté l'Asie, et nous verrons que nous de-
« vons au christianisme, dans le gouvernement un certain droit po-
« litique, et dans la guerre un certain droit des gens que la nature
« humaine ne saurait assez reconnaître. » (*Esprit des lois*, liv. XXIV, chap. II.)

Le grand Byron, ce merveilleux génie, qui se complut à idolâtrer tantôt la vertu tantôt le vice, tantôt la vérité tantôt l'erreur, mais qui cependant était tourmenté d'une soif ardente de vérité et de vertu, prouva la vénération qu'il était contraint d'avoir pour la doctrine catholique. Il voulut que sa fille fût élevée dans la religion catholique; et l'on connaît une lettre de lui où il dit, en parlant de cette résolution, qu'il l'a voulu ainsi parce que dans aucune église il ne voyait autant d'éclat de vérité que dans l'Église catholique.

L'ami de Byron, le plus grand poète qui depuis sa mort soit resté à l'Angleterre, Thomas Moore, après avoir passé de longues années dans le doute sur le choix d'une religion, après avoir fait de longues études sur le christianisme, reconnut qu'il n'est pas possible d'être chrétien et bon logicien sans être catholique; il a écrit le détail de ses recherches approfondies, et la conclusion irrésistible à laquelle il a été forcé d'arriver : « Salut, s'écrie-t-il, salut, ô Église une et vé-
« ritable ! ô toi l'unique voie de la vie, et dont les tabernacles seuls
« ne connaissent pas la confusion des langues. Que mon âme repose
« à l'ombre de tes saints mystères; loin de moi également, l'impiété
« qui insulte à leur obscurité, et la foi imprudente qui voudrait en
« pénétrer le secret. A l'une et à l'autre j'oppose le langage de saint
« Augustin : Raisonne, moi j'admire; dispute, moi je crois. Je vois
« la hauteur, bien que je ne puisse y atteindre. »

Digitized by Google

CHAPITRE V.

RÉSOLUTION SUR LA RELIGION.

Que ces considérations et les nombreuses preuves qui existent en faveur du christianisme et de notre église seule, vous fassent répéter ces paroles, qu'elles vous fassent dire avec une ferme résolution :

— Je veux être insensible à tous les arguments toujours spécieux et si peu décisifs par lesquels ma religion est attaquée. Je vois qu'il n'est pas vrai qu'elle s'oppose au développement des lumières. Je vois qu'il est faux qu'elle ait convenu aux temps barbares et qu'elle soit aujourd'hui inutile, puisque, après avoir convenu à la civilisation de l'Asie, à celles de la Grèce et de Rome, aux états si divers du moyen âge, elle a convenu à tous les peuples qui, depuis le moyen âge, ont marché à la civilisation, et qu'elle suffit encore aujourd'hui à des esprits qui ne le cèdent à personne en élévation. Je vois que depuis les premiers hérésiarques jusqu'à l'école de Voltaire et de ses adeptes, enfin jusqu'aux saint-simoniens de nos jours, tous se vantent d'enseigner quelque chose de mieux, et qu'ils sont tous impuissants. Eh bien, donc, moi qui me glorifie d'être l'ennemi de la barbarie et l'ami des lumières, je me glorifie d'être catholique, et j'ai compassion de ceux qui me tournent en dérision, qui affectent de me confondre avec les superstitieux et les pharisiens.

Ceci une fois décidé et proclamé, soyez conséquent et ferme. Honorez la religion de tout votre pouvoir, par toutes les forces de votre cœur et de votre intelligence, et professez-la au milieu des croyants et des incrédules. Ne la professez pas pour accomplir froidement et matériellement les pratiques du culte, mais bien en animant l'observance de ces pratiques par de hautes pensées; en vous élevant à ad-

Digitized by Google

mirer la sublimité des mystères, sans prétendre orgueilleusement les expliquer; pénétrez-vous des vertus qui en dérivent, et n'oubliez jamais que l'adoration qui ne consiste que dans la prière n'a aucun mérite, si nous ne nous proposons d'adorer Dieu dans toutes nos actions.

La beauté et la vérité de la religion catholique brillent à l'esprit de plusieurs; ils sentent que nulle philosophie ne peut être plus philosophique qu'elle, plus opposée à toute injustice, plus qu'elle amie de tous les intérêts de l'homme, — et néanmoins ils suivent le fatal courant, ils vivent comme si le christianisme était l'affaire du vulgaire, et comme si l'homme distingué ne devait pas y participer. Ces gens sont plus coupables que de véritables incrédules, et il y en a beaucoup.

Moi, qui fus précisément ainsi, je sais qu'on ne sort pas de cet état sans effort. Faites ces efforts; si vous y tombez jamais. Que le mépris des autres n'ait aucun pouvoir sur vous, quand il s'agit de professer un noble sentiment; et de tous les sentiments, le plus noble est l'amour de Dieu!

Mais dans le cas où vous auriez à passer de la fausse doctrine ou de l'indifférence à une sincère profession de foi, ne donnez point aux incrédules le spectacle scandaleux d'une bigoterie ridicule et de scrupules pusillanimes; soyez humble devant Dieu et devant les hommes, mais n'oubliez jamais votre dignité d'homme, et ne reniez pas la saine raison. La raison qui inspire l'orgueil et la haine est seule contraire à l'Évangile.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

PHILANTHROPIE, OU CHARITÉ.

Ce n'est que par la religion que l'homme sent le devoir d'une philanthropie sans bornes, d'une immense charité. Le mot charité est un mot sublime, mais celui de philanthropie a aussi quelque chose de saint, bien que beaucoup de sophistes en aient abusé.

Digitized by Google

L'apôtre s'en sert pour exprimer l'amour de l'humanité, et l'applique plutôt à cet amour de l'humanité qui réside en Dieu même. On lit dans l'Épître à Titus, chapitre III : Ὅτε δὲ ἡ χρηστότης καὶ ἡ φιλανθρωπία ἐπεφάνη τοῦ Σωτῆρος ἡμων Θεοῦ... (lorsque parut la bonté et la philanthropie du Sauveur, notre Dieu).

Le Tout-Puissant aime les hommes et veut que chacun de nous les aime. Il ne nous est donné, comme nous l'avons déjà remarqué, d'être bons, d'être contents de nous-mêmes, de nous estimer, qu'à condition d'imiter Dieu dans cet amour généreux, de souhaiter vertu et bonheur à notre prochain, de lui faire du bien autant que nous le pouvons.

Cet amour fait pour ainsi dire toute la valeur de l'homme; il est la partie la plus essentielle de l'amour que nous devons à Dieu, comme il résulte de plusieurs passages sublimes des livres saints, et particulièrement de celui-ci :

« Le roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, vous les bénis de mon Père; possédez le royaume qui vous a été préparé dès la création du monde : car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'ai été sans demeure, et vous m'avez recueilli; nu, et vous m'avez couvert; malade, et vous m'avez visité; j'étais en prison, et vous m'êtes venu voir. Alors les justes lui répondront : Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim, et que nous vous avons nourri? ou avoir soif, et que nous vous avons donné à boire? Quand est-ce que nous vous avons vu sans demeure, et que nous vous avons recueilli; ou nu, et que nous vous avons couvert? Quand est-ce que nous vous avons vu malade ou en prison, et que nous sommes venus vers vous? Et le roi leur répondra : Je vous le dis, en vérité, qu'autant de fois que vous l'aurez fait pour l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi-même que vous l'aurez fait. »

Formons-nous dans l'esprit un type élevé de l'homme, et cherchons à nous assimiler à lui. Mais que dis-je? Ce type, la religion

Digitized by Google

nous le donne; et quelle n'est pas son excellence! Celui qu'elle nous offre à imiter, c'est l'homme fort et doux dans son plus haut degré, — l'ennemi irréconciliable de l'oppression et de l'hypocrisie, — le philanthrope qui sait tout pardonner, hors la perversité qui se refuse au repentir,—celui qui peut se venger et qui ne le veut pas,— celui qui fraternise avec les pauvres, et ne murmure pas contre les heureux de ce monde, pourvu qu'ils se rappellent qu'ils sont les frères des pauvres; — celui qui n'estime pas les hommes en raison du degré de leur science ou de leur prospérité, mais d'après les sentiments de leurs cœurs et pour leurs actions.

Celui-là est le vrai philosophe, dans lequel on ne distingue pas la plus légère tache; celui-là est la manifestation de Dieu même dans un être de notre espèce, c'est l'homme-Dieu!

Celui qui a présent à la pensée un tel modèle, avec quel respect ne regardera-t-il pas l'humanité! L'amour est toujours proportionné à l'estime. Pour aimer beaucoup l'humanité, il est nécessaire de beaucoup l'estimer.

Celui qui au contraire se fait de l'homme un type mesquin, ignoble, vague; celui qui se complaît à ne considérer le genre humain que comme un troupeau de bêtes rusées et brutales, nées seulement pour se nourrir, se reproduire, s'agiter et retourner en poussière; qui ne veut voir rien de grand dans la civilisation, dans les sciences, dans les arts, dans la recherche de la justice, dans notre immortelle tendance vers le beau, le bon, le divin; ah! quelle raison aura celui-là de respecter sincèrement son semblable, de l'aimer, de l'exciter à arriver avec lui à la possession de la vertu, de s'immoler pour le secourir?

Pour aimer l'humanité, il faut savoir considérer, sans se scandaliser, ses faiblesses et ses vices.

Lorsque nous la voyons ignorante, pensons quelle puissante faculté l'homme possède cependant pour pouvoir sortir de tant d'ignorance par l'usage de son intelligence. Admirons la force de cette

Digitized by Google

faculté de l'homme, qui lui permet aussi, au milieu de cette profonde ignorance, de pratiquer les sublimes vertus sociales, le courage, la compassion, la reconnaissance, la justice. Ceux qui ne travaillent jamais à s'éclairer, et ne se donnent jamais à la pratique de la vertu, ne sont que des individus, et non pas l'humanité. Sont-ils excusables? à quel point le sont-ils? Dieu le sait. Qu'il nous suffise de savoir qu'il ne sera demandé compte à aucun au delà de la somme qu'il aura reçue.

CHAPITRE VII.

DE L'ESTIME DE L'HOMME.

Contemplons dans l'humanité ceux qui, en nous démontrant sa grandeur morale par leur propre conduite, nous montrent ce que nous devons aspirer à devenir nous-mêmes. Nous ne pourrons pas les égaler en renommée, mais ce n'est pas là l'important. Nous pouvons toujours les égaler par le mérite intérieur, c'est-à-dire dans le développement des nobles sentiments, toutes les fois que nous ne sommes pas des êtres avortés ou des idiots, toutes les fois que notre vie, douée d'intelligence, s'élève un peu au delà de l'enfance.

Quand nous sommes tentés de déprécier l'humanité en voyant de nos yeux ou en lisant dans l'histoire le grand nombre de ses turpitudes, arrêtons nos pensées sur ces mortels vénérés dont la gloire resplendit dans l'histoire. L'irascible mais généreux Byron me disait que c'était l'unique moyen par lequel il avait pu échapper à la misanthropie. « Le premier grand homme dont le souvenir me re-
» vient à l'esprit, me disait-il, est toujours Moïse : Moïse, qui re-
» lève un peuple entièrement avili; qui le sauve de l'opprobre, de
» l'idolâtrie et de la servitude; qui lui donna une loi pleine de sa-
» gesse, lien admirable entre la religion des patriarches et celle des
» temps civilisés, qui est l'Évangile. Les vertus et les institutions
» de Moïse sont le moyen dont se sert la Providence pour produire

Digitized by Google

» dans ce peuple d'habiles hommes d'état, de vaillants guerriers, » de citoyens distingués, de saints zélateurs de l'équité, appelés à » prophétiser la chute des superbes et des hypocrites, et la civilisa- » tion future de toutes les nations.

» En considérant quelques-uns de ces grands hommes, et princi- » palement mon Moïse, disait Byron, je répète toujours avec en- » thousiasme ce vers sublime du Dante :

» En les voyant, moi-même à mes yeux je grandis !

» et je reprends alors bonne opinion de cette chair d'Adam, et des » intelligences qui l'animent. »

Ces paroles du grand poète anglais restèrent ineffaçablement gravées dans mon esprit, et je confesse avoir plus d'une fois trouvé de grandes consolations en agissant comme lui lorsque l'horrible tentation de la misanthropie venait m'assaillir.

Les grands hommes morts ou vivants suffisent pour donner un démenti à ceux qui jugent défavorablement la nature humaine. Combien n'en vit-on pas dans l'antiquité la plus reculée ! combien dans les temps de Rome ! combien pendant la barbarie du moyen âge et dans les siècles de la moderne civilisation ! Là les martyrs de la vérité ; ici les bienfaiteurs des affligés ; ailleurs les Pères de l'Église, admirables par leur prodigieuse philosophie et leur ardente charité ; partout de valeureux guerriers, des défenseurs de la justice, des restaurateurs des lumières, des sages poètes, des sages savants, des sages artistes.

Ni le lointain des âges, ni les magnifiques destinées de ces hommes, ne doivent nous les faire apparaître comme d'une nature différente de la nôtre. Non, dans l'origine ils n'étaient pas plus que nous des demi-dieux. Ils étaient enfants de la femme ; ils souffrirent et pleurèrent comme nous ; comme nous ils durent lutter contre les mauvaises inclinations, rougir parfois d'eux-mêmes, avoir beaucoup de peine à se vaincre.

Les annales des nations et les autres monuments qui nous sont restés ne nous rappellent qu'un petit nombre des grandes âmes qui

Digitized by Google

ont vécu sur la terre. Et il y en a des milliers de milliers qui tous les jours, sans avoir aucune célébrité, honorent, par les productions de leur esprit et leurs bonnes actions, le nom d'homme et la fraternité qui les unit à tous les cœurs nobles; répétons-le, la fraternité qui les unit à Dieu!

Rappeler la supériorité et le grand nombre des hommes de bien, ce n'est pas se faire illusion, ce n'est point voir l'humanité seulement sous son beau côté, ce n'est pas nier qu'il s'y trouve un grand nombre d'hommes insensés et pervers. — Les pervers et les insensés abondent, il est vrai; mais ce qu'il faut relever, le voici : c'est que l'homme peut devenir admirable par son intelligence, — qu'il peut ne pas se pervertir, — qu'il peut même en tous les temps, en tout degré d'instruction et de fortune, s'ennoblir par de hautes vertus; — qu'à de tels titres il a droit à l'estime de toute créature intelligente.

En accordant à l'homme toute l'estime qui lui est due, en le regardant comme attiré vers la perfection indéfinie, en le considérant comme appartenant au monde immortel des idées plutôt qu'à ces quelques jours de vie pendant lesquels, ainsi que la plante et la brute, il paraît soumis aux lois du monde matériel; — en le reconnaissant au moins comme capable de sortir de la classe des animaux, et de leur dire : « Je suis supérieur à vous tous et à toutes les choses qui m'entourent, » nous sentirons s'accroître nos élans de sympathie pour lui! Ses propres misères, ses erreurs même nous exciteront davantage à la pitié, en nous rappelant la grandeur de son être! Nous nous affligerons de ce que le roi des créatures s'avilisse; nous désirerons vivement, tantôt voiler religieusement ses torts, tantôt lui tendre la main pour le retirer de la fange, afin de le ramener à la hauteur d'où il est tombé; nous nous réjouirons toutes les fois que nous le verrons se souvenir de sa dignité et se montrer invincible au milieu des douleurs et des opprobres, triompher des épreuves les plus difficiles, et se rapprocher, avec la puissance sublime de la volonté, de son type divin!

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

AMOUR DE LA PATRIE.

Toutes les affections qui unissent les hommes entre eux et les portent à la vertu sont nobles. Le cynique, si riche en sophismes contre tous les sentiments généreux, exalte ordinairement la philanthropie pour abaisser l'amour de la patrie.

Il dit : « Ma patrie, c'est le monde; le petit coin où je suis né n'a aucun droit à ma préférence; il ne peut donc surpasser en mérite, à mes yeux, tant d'autres terres où l'on est aussi bien, ou mieux; l'amour de la patrie n'est autre chose qu'une espèce d'égoïsme adopté par une certaine classe d'hommes pour s'autoriser à haïr le reste de l'humanité. »

Mon ami, ne soyez pas le jouet d'une aussi basse philosophie; son caractère est de dégrader l'homme, de nier ses vertus, d'appeler illusion, sottise, ou perversité, tout ce qui l'élève. Entasser de magnifiques paroles pour blâmer tous les nobles penchants, tout germe du bonheur social, est un art facile, mais bien méprisable.

Le cynisme retient l'homme dans la fange. La vraie philosophie est celle qui tend à l'en retirer; elle est religieuse, et honore l'amour de la patrie.

Certes nous pouvons dire aussi que le monde entier est notre patrie. Tous les peuples sont des fractions d'une immense famille qui, en raison de son extension, ne peut être régie par un seul gouvernement, bien qu'elle ait pour souverain maître Dieu lui-même!

Digitized by Google

Regarder les créatures de notre espèce comme une famille est un puissant motif de rendre bienveillant pour l'humanité en général, mais une telle manière de voir n'en détruit pas d'autres également raisonnables.

Un fait constant, c'est que l'humanité se divise en peuples divers. Tout peuple est une agrégation d'hommes que la religion, les lois, les coutumes, l'identité de langage, d'origine, de gloire, de peines et d'espérances unissent, sinon en tous points, au moins quant à la plus grande partie de ces éléments divers, par les liens d'une sympathie particulière. Nommer égoïsme commun à tous cette sympathie et l'accord des intérêts entre les membres d'une nation, serait une manie de satire aussi étrange que de vouloir avilir l'amour paternel et l'amour filial, en les dépeignant comme une conjuration entre les pères et leurs enfants.

Rappelons-nous sans cesse que la vérité a plusieurs faces; qu'il n'est pas de sentiment vertueux qui ne doive être cultivé. Se peut-il que quelqu'un d'entre eux, en devenant exclusif, devienne nuisible? Qu'il ne soit pas exclusif, il ne sera pas nuisible. L'amour de l'humanité est un sentiment noble, mais il ne doit pas proscrire l'amour du lieu de notre naissance; l'amour du lieu de notre naissance est noble aussi, mais il ne doit pas dispenser de l'amour de l'humanité.

Honte à l'âme vile qui n'applaudit pas à tous les aspects que peut prendre, à tous les motifs qui peuvent justifier parmi les hommes, l'instinct sacré qui les invite à fraterniser, à faire un bienveillant échange d'estime, de secours et de bonté.

Deux voyageurs européens se rencontrent dans une autre partie du globe; l'un sera né à Turin, l'autre à Londres. Ils sont Européens; cette communauté de nom constitue un certain lien d'affection, un certain patriotisme, dirai-je, et de là un louable empressement à se rendre de bons offices.

D'un autre côté voici deux personnes qui ont peine à se com-

Digitized by Google

prendre; elles ne parlent pas habituellement la même langue. Vous ne croiriez pas qu'il pût exister entre elles des sentiments de compatriotes. Vous vous trompez. Ce sont des Suisses: celui-ci d'un canton italien, celui-là d'un canton français, l'autre d'un canton allemand. L'identité du lien politique qui les protège supplée au défaut d'une langue commune, les rend amis, les fait contribuer par de généreux sacrifices au bonheur d'une patrie qui n'est pas une nation.

Voyez en Italie ou en Allemagne un autre spectacle encore : des hommes vivant sous des lois diverses, et par là devenus des peuples distincts, sont parfois contraints à se faire la guerre l'un à l'autre. Mais ils parlent, ou du moins ils écrivent tous la même langue; ils honorent des ancêtres communs, ils partagent les gloires de la même littérature, ils ont des goûts semblables, un besoin réciproque d'amitié, d'indulgence, d'un commun appui. Ces motifs les rendent entre eux plus indulgents, plus disposés à échanger d'affectueux égards.

L'amour de la patrie, qu'il ait pour objet un vaste pays ou une petite contrée, est toujours un sentiment noble. On ne voit point de fraction de nation qui n'ait sa propre gloire, des princes qui ne lui aient donné une puissance relative plus ou moins importante, des faits historiques mémorables, de bonnes institutions, des cités considérables, un cachet particulier qui l'honore et qui domine dans son caractère, des hommes illustres par leur courage, célèbres dans la politique, dans les arts et dans les sciences. Ce sont là pour chacun des raisons d'aimer avec une certaine prédilection la province, la cité, le village où il a reçu le jour.

Mais gardez-vous de faire consister l'amour de la patrie, dans sa plus grande extension comme dans le cercle le plus étroit, en un vain orgueil d'être né sur tel ou tel sol, et à nourrir pour cette raison de la haine contre une autre ville, une autre province, une autre nation. Un patriotisme mesquin, envieux, cruel, au lieu d'être une vertu, est un vice.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

LE VRAI PATRIOTE.

Pour aimer notre patrie avec un sentiment vraiment élevé, nous devons commencer par lui donner en nous-mêmes des citoyens dont elle n'ait pas à rougir, dont elle ait plutôt à s'honorer. Se faire le détracteur de la religion et des bonnes mœurs et aimer dignement sa patrie sont choses incompatibles, comme il est incompatible d'être le digne admirateur d'une femme aimée et de penser qu'on ne soit pas obligé de lui être fidèle.

Si un homme méprise les autels, la sainteté de la foi conjugale, la décence, la probité, et s'écrie : « Patrie! patrie! » n'ayez pas confiance en lui. C'est un hypocrite, un faux patriote; c'est un mauvais citoyen.

Le seul bon patriote est l'homme vertueux, l'homme qui comprend et aime tous ses devoirs, et se fait une étude de les remplir.

Il ne se confondra jamais avec le courtisan des puissants, ni avec l'ennemi pervers de toute autorité : la servilité et l'irrévérence sont deux excès semblables.

S'il a des emplois du gouvernement, militaires ou civils, son but n'est pas l'accroissement de sa richesse, mais bien l'honneur et la prospérité du prince et du peuple.

Si c'est un simple citoyen, l'honneur et la prospérité du prince et du peuple sont également l'objet de ses plus ardents désirs, et il ne fait rien qui s'y puisse opposer, mais il fait au contraire tout ce qu'il peut pour y contribuer.

Il sait que dans toute société il existe des abus, il désire les voir réformés; mais il abhorre les fureurs de ceux qui voudraient les réprimer par la confiscation et par de sanguinaires vengeances, parce que, de tous les abus, ce sont là les plus terribles et les plus funestes.

Digitized by Google

Il n'appelle ni ne suscite les discordes civiles; il est plutôt par ses exemples et ses discours le modérateur, autant qu'il le peut, des esprits exagérés, et le conseiller de l'indulgence et de la paix. Il ne cesse d'être doux comme un agneau qu'au jour où la patrie en danger a besoin de son bras pour la défendre. Alors il devient un lion : il sait combattre, vaincre, ou mourir.

CHAPITRE X.

L'AMOUR FILIAL.

La carrière de vos actions commence dans la famille; la première arène de la vertu, c'est la maison paternelle. Que dire de ceux qui prétendent aimer la patrie, font ostentation de leur héroïsme, et qui manquent à ce grand devoir de la piété filiale?

Il n'y a pas d'amour de la patrie, il n'y a pas le moindre germe d'héroïsme, là où règne la noire ingratitude.

A peine l'intelligence de l'enfant s'ouvre à l'idée du devoir, que la nature lui crie : « Aime tes parents. » L'instinct de l'amour filial est si puissant qu'il semblerait que nous n'ayons besoin d'aucun effort pour l'entretenir pendant toute la vie. Néanmoins, comme nous l'avons déjà dit, il faut à tous les bons penchants l'appui de notre volonté, autrement ils se détruisent; il faut que le respect envers nos parents soit exercé par nous avec une ferme résolution.

Celui qui se flatte d'aimer Dieu, d'aimer l'humanité, d'aimer la patrie, comment n'aurait-il pas un respect profond pour ceux qui l'ont fait créature de Dieu, homme, citoyen?

Un père et une mère sont naturellement nos premiers amis; ce sont les mortels auxquels nous devons le plus : nous sommes tenus envers eux, par le lien le plus sacré, à la reconnaissance, au respect, à l'amour, à l'indulgence, et à l'aimable expression de tous ces sentiments.

Digitized by Google

Il arrive cependant trop souvent que la grande intimité dans laquelle nous vivons avec les personnes qui nous appartiennent de plus près nous habitue à les traiter avec une excessive indifférence et trop peu de souci d'être aimable pour eux et d'embellir leur existence.

Gardons-nous bien d'un pareil tort. Celui qui veut s'ennoblir doit porter dans toutes ses affections un certain désir d'attentions et de grâce parfaite, qui leur donne toute la perfection qu'elles peuvent atteindre.

Attendre qu'on ait quitté la maison pour se montrer courtois, observateur de tous les égards qui charment, et manquer en même temps à la déférence et à la douceur envers ses parents, c'est une chose déraisonnable, c'est une faute. Les belles manières ne s'acquièrent que par des soins assidus, et en commençant dans le sein de la famille.

« Quel mal y a-t-il, disent quelques personnes, à vivre en toute liberté avec ses parents? Ils savent assez déjà qu'ils sont aimés de leurs enfants, sans qu'il faille exiger de ceux-ci des semblants de gracieux dehors, sans les obliger à dissimuler leurs ennuis et leurs petites colères. » Vous qui désirez ne pas devenir des hommes vulgaires, ne raisonnez point ainsi. Si vivre en liberté signifie être grossier (et cette liberté est en effet de la grossièreté), aucune intimité de parenté ne la justifie.

L'homme qui n'a pas le courage de faire un effort pour être chez lui comme au dehors, aimable pour les autres, pour acquérir toutes les vertus, pour honorer l'homme en lui-même, pour honorer Dieu dans l'homme, est une âme pusillanime. Pour se reposer du noble travail qu'il faut subir pour être bon, affable, délicat, il n'y a pas d'autre temps que celui du sommeil.

L'amour filial est un devoir non-seulement de reconnaissance, mais d'indispensable convenance. Dans les cas rares où quelqu'un aurait des parents peu bienveillants, peu en droit de commander l'estime, le seul fait qu'ils sont les auteurs de sa vie leur donne une qualité si

Digitized by Google

respectable, qu'il ne pourrait sans infamie, je ne dirai pas les mépriser, mais seulement les traiter avec indifférence. Dans un tel cas, les égards qu'il aura pour eux auront plus de mérite, mais ils ne seront pas moins une dette payée à la nature, à l'édification de ses semblables, à sa propre dignité.

Honte à celui qui se fait le censeur sévère de quelques défauts de ses parents! Et envers qui commencerions-nous à exercer la charité, si nous la refusons à un père et à une mère!

Exiger pour les respecter qu'ils soient sans défauts, qu'ils soient la perfection de l'humanité, c'est de l'orgueil et de l'injustice. Nous qui souhaitons par-dessus toute chose d'être respectés et aimés, sommes-nous toujours irréprochables? Si un père et une mère sont fort éloignés de cet idéal d'intelligence et de vertu que nous voudrions voir en eux, faisons nos efforts pour les excuser, pour voiler leurs défauts aux yeux des autres et pour faire briller toutes leurs bonnes qualités. En agissant ainsi, nous nous améliorerons nous-mêmes, en nous formant un caractère pieux, noble, et assez éclairé pour reconnaître le mérite d'autrui.

Mon ami, ouvrez souvent votre âme à cette pensée triste, mais féconde en sentiments de compassion et de générosité : « Ces têtes blanchies qui sont là devant moi, qui sait si elles ne reposeront pas bientôt dans la tombe? » Ah! tant que vous êtes assez heureux pour les voir, honorez-les, et procurez-leur des consolations dans les maux de la vieillesse, qui sont si pesants!

Leur âge les porte déjà trop à la tristesse; ne contribuez pas à les chagriner davantage. Que vos manières avec eux et que toute votre conduite soient toujours si aimables que votre vue les ranime et les réjouisse. Chaque sourire que vous rappellerez sur leurs lèvres vieillies, chaque jouissance que vous donnerez à leurs cœurs, sera pour eux le plus salutaire des plaisirs et tournera à votre avantage. Les bénédictions d'un père et d'une mère pour un fils reconnaissant ont toujours la sanction de Dieu!

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

RESPECT AUX VIEILLARDS ET AUX ANCÊTRES.

Honorez l'image de vos parents et de vos aïeux dans les personnes âgées. La vieillesse est vénérable pour tous les cœurs bien nés.

Dans l'antique Sparte, c'était une loi pour les jeunes gens de se lever à la venue d'un vieillard, de se taire quand il parlait, de lui

Digitized by Google

céder le pas quand ils le rencontraient. Ce que la loi ne nous impose pas, faites-le par décence, et ce sera mieux encore. Il y a tant de charme moral dans cette sorte de respect, que ceux qui négligent de le pratiquer sont contraints de l'applaudir chez les autres.

Un vieillard athénien cherchait place aux jeux olympiques, et tous les gradins de l'amphithéâtre étaient remplis. Quelques jeunes étourdis, ses concitoyens, lui firent signe de s'approcher, et quand, cédant à leur invitation, il fut parvenu à grand'peine à côté d'eux, au lieu d'un accueil obligeant, il ne trouva que d'indignes risées. Le pauvre vieillard, repoussé d'un lieu à l'autre, gagna la place où siégeaient les habitants de Sparte. Ceux-ci, fidèles à l'usage consacré dans leur patrie, se levèrent modestement et le placèrent parmi eux. Les mêmes Athéniens qui l'avaient accueilli d'une manière si humiliante furent frappés d'estime pour leurs généreux rivaux, et les plus vifs applaudissements éclatèrent de toutes parts. Des larmes coulèrent des yeux du vieillard, et il s'écria : « Les Athéniens connaissent la politesse, les Spartiates la pratiquent ! »

Alexandre de Macédoine, et ici je lui donnerais volontiers le titre de grand, bien que les plus hautes faveurs de la fortune eussent conspiré à l'enorgueillir, savait néanmoins être humble à l'aspect de la vieillesse. Arrêté un jour dans le cours de ses triomphes par une masse extraordinaire de neige, il fit brûler un peu de bois, et il se chauffait assis sur son banc royal; il voit parmi ses guerriers un homme accablé par l'âge et qui tremblait de froid. Il s'élance vers lui, et, de ce bras invincible qui avait renversé l'empire de Darius, il prend le vieil ard engourdi et le porte sur son propre siége.

« Il n'y a de méchant que l'homme sans déférence envers la vieillesse, envers les femmes et le malheur, » disait Parini. Et Parini se servait beaucoup de l'influence qu'il avait sur ses élèves pour les maintenir dans le respect envers la vieillesse. Un jour il était irrité contre un jeune homme dont on lui avait rapporté quelque faute grave. Il lui arriva de rencontrer dans une rue ce jeune homme sou-

Digitized by Google

tenant un vieux capucin, et se plaignant avec dignité de quelques vauriens qui avaient heurté ce pauvre religieux. Parini se mit à crier avec lui, et, jetant les bras autour du cou de ce jeune homme, il lui dit : « Il y a un moment je vous croyais un mauvais sujet; maintenant que je suis témoin de votre piété envers les vieillards, je me reprends à vous croire capable de beaucoup de vertu. »

La vieillesse est surtout respectable dans ceux qui ont supporté les ennuis de notre enfance et de notre adolescence, chez ceux qui ont contribué de tout leur pouvoir à former notre caractère et notre cœur. Ayons de l'indulgence pour leurs défauts, et rendons-leur avec une généreuse compensation, en échange des peines que nous leur avons causées, toute l'affection qu'ils ont placée en nous, et la douce récompense de leurs peines, que leur promet la continuité de notre amour. Non, celui qui se consacre avec un noble courage à l'éducation de la jeunesse n'est pas suffisamment récompensé par le pain si bien mérité qu'elle lui procure. Les soins paternels ne sont pas ceux de mercenaires. Ils ennoblissent celui qui en fait son habitude. Ils habituent à aimer, et donnent le droit d'être aimé.

Portons un respect filial à tous les supérieurs, parce qu'ils sont supérieurs. Portons un respect filial à la mémoire de tous les hommes qui ont bien mérité de la patrie ou de l'humanité. Que leurs écrits, leurs images et leurs tombeaux soient sacrés pour nous.

Et quand nous considérons les siècles passés et les restes de barbarie qui leur ont survécu; lorsque, en gémissant sur tous les maux présents, nous les reconnaissons comme les conséquences des passions et des erreurs des temps éloignés, ne cédons pas à la tentation de mépriser nos aïeux. Faisons-nous un devoir de conscience d'être charitables dans nos jugements sur eux. Ils ont entrepris des guerres que nous déplorons aujourd'hui; mais n'étaient-elles pas justifiées par la nécessité, ou par d'excusables illusions, qu'après un si long temps nous pouvons mal apprécier? Ils ont invoqué des interventions étrangères qui leur sont devenues funestes; mais encore la nécessité ou des illu-

Digitized by Google

sions excusables ne les justifient-elles pas ? Ils ont fondé des institutions qui ne nous plaisent pas; mais est-il vrai qu'elles ne convinssent point à leur temps, que ce ne fussent pas les meilleures dispositions de la sagesse humaine avec les éléments sociaux qui existaient à cette époque!

La critique doit être éclairée et non pas cruelle envers les ancêtres; qu'elle se garde de les calomnier, et de refuser de respectueux égards à ceux qui ne peuvent sortir de la tombe et nous dire : « La raison de notre conduite, enfants, la voici. »

On connaît le mot célèbre de Caton l'ancien :

« Il est difficile de faire comprendre aux hommes qui vivront dans un autre siècle ce qui justifie notre vie. »

CHAPITRE XII.

AMOUR FRATERNEL.

Vous avez des frères et des sœurs; prenez dès lors toute espèce de soins pour que l'amour que vous devez à vos semblables commence par naître en vous dans toute sa perfection, d'abord envers vos parents, ensuite envers ceux qui vous sont liés par la plus étroite fraternité, celle qui vous fit naître des mêmes pères et mères.

Pour bien exercer la divine science de la charité envers tous les hommes, il faut en faire l'apprentissage dans la famille.

Quelle douceur n'offre pas cette pensée : « Nous sommes les enfants d'une même mère ! » Quelle douceur d'avoir, dès son arrivée au monde, trouvé les mêmes objets de vénération et d'amour ! L'identité du sang et la conformité de beaucoup d'habitudes entre frères et sœurs engendrent nécessairement une forte sympathie, qu'un affreux égoïsme peut seul détruire.

Si vous voulez être bon frère, gardez-vous de l'égoïsme; proposez-vous chaque jour d'être généreux dans vos relations frater-

Digitized by Google

nelles. Que chacun de vos frères et de vos sœurs voie que ses intérêts vous sont aussi chers que les vôtres. Si l'un d'eux fait une faute, soyez indulgent pour lui, non-seulement comme vous le seriez pour un autre, mais plus encore. Heureux de leurs vertus, imitez-les; provoquez-les aussi par vos exemples; faites qu'ils aient à bénir cette sorte d'avertissement fraternel. Ils sont innombrables, les motifs de douce reconnaissance, d'affectueux désir, de crainte pieuse qui tendent continuellement à nourrir l'amour fraternel. Mais il faut néanmoins y réfléchir, autrement ils passeraient inaperçus. Il faut se faire une loi de les ressentir. Les sentiments d'une exquise délicatesse ne s'acquièrent que par une volonté vigilante. De même que personne n'excelle dans la poésie, dans la peinture, sans étude; de même personne ne comprend l'excellence de l'amour fraternel ou de quelque autre noble affection, sans la persévérante volonté de les comprendre.

Que l'intimité domestique ne vous fasse jamais manquer à la bonté avec votre frère. Soyez encore plus aimable avec vos sœurs. Leur sexe est doué d'une grâce puissante, et elles se servent ordinairement de ce céleste moyen pour rendre le calme à toute la maison, pour en bannir les humeurs chagrines, pour tempérer les reproches d'un père ou d'une mère que parfois elles entendent proférer. Honorez en elles la suavité des vertus de leur sexe; goûtez le charme de leur influence pour adoucir votre âme Et puisque la nature les a faites plus faibles et plus sensibles que vous, soyez d'autant plus attentif à les consoler, si elles sont affligées; à ne point les affliger vous-même, à leur montrer constamment respect et amour. Ceux qui contractent envers leurs frères et sœurs des habitudes de malignité et de rudesse, demeurent grossiers et méchants avec qui que ce soit. Que la réunion de la famille soit tout à la fois agréable, amicale et sainte; et quand l'homme quittera la maison paternelle, qu'il emporte avec lui, dans ses relations avec le reste de la société, cette tendance à l'estime et aux douces affections, et cette foi dans la vertu, qui sont le fruit d'un continuel exercice de nobles sentiments.

Digitized by Google

CHAPITRE XIII.

DE L'AMITIÉ.

Outre les père et mère et les autres parents qui sont les amis que vous a plus immédiatement donnés la nature, et après vos maîtres, qui ont principalement mérité votre estime et auxquels vous donnez avec plaisir le titre d'amis, il vous arrivera d'éprouver une sympathie particulière pour ceux dont les vertus vous seront moins connues, surtout pour des jeunes gens de votre âge ou qui s'en rapprocheront davantage.

Quand céderez-vous à cette sympathie, ou quand la réprimerez-vous? La réponse n'est pas douteuse.

Nous devons de la bienveillance à tous les hommes, mais nous ne devons porter cette bienveillance jusqu'à l'amitié que pour des personnes telles que nous ayons lieu de les estimer. L'amitié est une fraternité, et, dans son sens le plus élevé, c'est le beau idéal de la fraternité. C'est un accord sublime de deux ou trois âmes, jamais plus, qui sont devenues comme nécessaires l'une à l'autre, qui ont trouvé l'une dans l'autre la plus grande disposition à se comprendre, à se soutenir mutuellement, à s'interpréter noblement, à s'exciter au bien.

« De toutes les sociétés, dit Cicéron, aucune n'est plus noble, aucune n'est plus belle et plus solide que celle qui unit des hommes de bien dont les mœurs se ressemblent, et qu'unit une douce familiarité. » *Omnium societatum nulla præstantior est et firmior, quam quum viri boni, moribus similes, sunt familiaritate conjuncti.* (*De Off.*, l. I, c. XVIII.)

Ne déshonorez pas le nom sacré d'ami, en le donnant à un homme de peu ou point de vertu.

Celui qui hait la religion, celui qui n'a pas un respect extrême

Digitized by Google

pour sa dignité d'homme, celui qui ne sent pas qu'il doit honorer sa patrie par son savoir et sa probité, celui qui se montre fils irrévérent et mauvais frère, fût-il le plus admirable des hommes par le charme de sa physionomie et de ses belles manières, par l'éloquence de sa parole, par la multiplicité de ses connaissances, et même par quelque brillant élan à de nobles actions, celui-là ne doit pas vous entraîner à lui accorder votre amitié. Vous montrât-il la plus vive affection, ne lui accordez pas votre intimité : l'homme vertueux a seul les qualités nécessaires à un ami.

Avant de reconnaître quelqu'un pour vertueux, la seule possibilité qu'il ne le soit pas suffit pour vous tenir avec lui dans les limites de la politesse ordinaire. Le don du cœur est une chose trop importante; se hâter de le livrer est une coupable imprudence, c'est une indignité. Celui qui s'engage dans des compagnies perverses se pervertit, ou du moins fait rejaillir sur lui, à sa honte, l'infamie de ces sociétés.

Mais heureux celui qui trouve un digne ami ! Abandonné à sa propre force, sa vertu est souvent languissante; l'exemple et l'approbation d'un ami doublent son énergie. Il était peut-être craintif d'abord en découvrant en lui un penchant à plusieurs défauts, et parce qu'il n'avait pas encore conscience de toute sa valeur; l'estime de l'homme qu'il aime le relève à ses propres yeux. Il rougit encore de ne pas posséder tout le mérite que lui suppose l'indulgence de son ami; mais son courage augmente et stimule ses efforts pour se corriger. Il se félicite de ce que ses bonnes qualités n'aient pas échappé à son ami, il lui en sait gré; il ambitionne d'en acquérir de nouvelles, et l'on voit quelquefois, grâce à l'amitié, marcher à grands pas vers la perfection un homme qui en était éloigné, et qui en serait resté loin.

Ne cherchez pas à toute force des amis. Il vaut mieux en manquer que d'avoir à se repentir d'un choix précipité. Mais quand vous en avez trouvé un, honorez-le d'une haute amitié.

Digitized by Google

Ce noble sentiment fut apprécié par tous les philosophes, et il est approuvé par la religion.

Nous en rencontrons de beaux exemples dans l'Écriture : « L'âme de Jonathas s'identifia avec l'âme de David. Jonathas l'aima comme son âme. » Mais ce qui est bien plus encore, l'amitié fut consacrée par le Rédempteur lui-même! Il tint sur son sein la tête de saint Jean qui dormait, et du haut de la croix, avant d'expirer, il prononça ces divines paroles, toutes pleines d'amour filial et d'amitié : — « Mère, voilà votre fils! Disciple, voilà votre mère! »

Je crois que l'amitié (j'entends l'amitié élevée, la véritable amitié qui repose sur une grande estime) est en quelque sorte nécessaire à l'homme pour s'arracher aux basses inclinations. Elle donne à l'âme quelque chose de poétique, de sublime et de fort, sans lequel elle s'élève difficilement au-dessus du terrain fangeux de l'égoïsme

Mais quand vous avez conçu et promis votre amitié, il faut en graver les devoirs dans votre cœur. Ils sont nombreux! ils ne vont pas à moins qu'à vous rendre pour toute la vie digne de votre ami!

Quelques-uns conseillent de ne lier amitié avec personne, parce que cela occupe trop toutes les affections, distrait l'esprit, produit la jalousie; pour moi, je suis de l'avis d'un excellent philosophe, saint François de Sales, qui dans son *Philothée* appelle cela « un méchant conseil. »

Il accorde qu'il peut bien être de la prudence dans les cloîtres d'empêcher les affections particulières. — « Mais dans le monde il » est nécessaire, dit-il, que ceux qui veulent combattre sous la ban- » nière de la vertu, sous la bannière de la croix, s'unissent... Les » hommes qui vivent dans le siècle, où il y a tant de pas difficiles à » franchir pour arriver à Dieu, ressemblent à ces voyageurs qui dans » les routes escarpées ou glissantes s'appuient les uns sur les autres » pour se soutenir, pour marcher avec plus de sécurité. »

Dans le fait, les méchants se donnent la main pour faire le mal, et il ne serait pas donné aux bons de se la donner pour faire le bien?

Digitized by Google

CHAPITRE XIV.

LES ÉTUDES.

C'est pour vous un devoir sacré de cultiver votre esprit dès que vous le pouvez. Vous vous rendrez plus apte à honorer Dieu, la patrie, vos parents, vos amis.

Les folles idées de Rousseau, — que le sauvage est le plus heureux des mortels, — que l'ignorance est préférable au savoir, — sont démenties par l'expérience. Tous les voyageurs ont trouvé le sauvage très-malheureux; nous voyons tous que l'homme ignorant peut être bon, mais nous voyons aussi que l'homme instruit peut l'être également, et doit l'être d'une manière bien plus excellente encore.

Le savoir est nuisible seulement quand il s'unit à l'orgueil. L'humilité accompagne la science, et porte alors l'âme à un amour plus sublime de Dieu, à un amour plus élevé du genre humain.

Tout ce que vous apprenez, appliquez-vous à l'apprendre avec le plus de profondeur possible. Les études superficielles produisent trop souvent des hommes médiocres et présomptueux, des hommes qui dans le secret de leurs cœurs ont la conscience de leur nullité, et n'en sont que plus empressés de s'allier à d'autres fâcheux qui leur ressemblent, pour publier dans le monde qu'ils sont de grands hommes, et que ceux qui sont réellement grands sont petits. De là ces guerres perpétuelles des pédants contre les hautes intelligences, et des vains

Digitized by Google

déclamateurs contre les habiles philosophes. De là l'erreur où tombe quelquefois la multitude de révérer celui qui crie le plus haut et qui sait le moins.

Notre siècle ne manque pas d'hommes distingués par leur savoir, mais les gens superficiels abondent d'une manière désolante. Redoutez d'être classé parmi eux. Ne les dédaignez pas par vanité, mais par sentiment de devoir, par amour de la patrie, par une estime raisonnée de l'âme humaine que vous a donnée le Créateur.

Si vous ne pouvez approfondir tous les genres d'études, passez plus légèrement sur quelques-unes, afin d'en acquérir au moins les notions qu'il n'est pas permis d'ignorer; mais choisissez-en une d'un genre tel qu'elle développe avec plus de vigueur vos facultés, et surtout le désir de ne rester en arrière de personne.

Voici en outre un excellent conseil de Sénèque : « Voulez-vous que vos lectures vous laissent des impressions durables, bornez-vous à quelques auteurs d'un esprit sain, et nourrissez-vous de leur substance. Être partout équivaut à n'être en aucun lieu en particulier. Une vie passée en voyages fait connaître beaucoup d'auberges et peu d'amis. Il en est ainsi des lecteurs avides qui, sans préférence pour aucun ouvrage, en dévorent une multitude. »

Quelle que soit l'étude que vous affectionnez le plus, gardez-vous d'un défaut assez commun : celui de devenir un admirateur tellement exclusif de votre science, que vous méprisiez toutes celles auxquelles vous n'avez pu vous adonner.

Les déclamations triviales de certains poètes contre la prose, de certains prosateurs contre la poésie, des naturalistes contre les métaphysiciens, des mathématiciens contre ceux qui ne le sont pas, *et vice versa*, sont des puérilités. Toutes les sciences, tous les arts, toutes les manières de trouver et de faire apprécier le vrai et le beau ont droit à l'hommage de la société, et surtout de l'homme instruit.

Il n'est pas vrai que les sciences exactes et la poésie s'excluent. Buffon fut un grand naturaliste, et son style brille animé d'une éton-

Digitized by Google

nante chaleur poétique. Mascheroni était en même temps bon poète et bon mathématicien.

En cultivant la poésie et les autres sciences du beau, prenez garde d'ôter à votre esprit la faculté de calculer et de se donner froidement aux méditations logiques. Si l'aigle disait : « Ma nature est de voler, je ne puis considérer les choses qu'en volant, » il serait ridicule. Il peut contempler tant de choses sans déployer ses ailes! Mais n'allez pas, à cause du calme et du sang-froid qu'exigent de vous les sciences d'observation, vous habituer à croire que l'homme soit arrivé à la perfection lorsqu'il a éteint en lui toutes les lumières de l'imagination, quand il a étouffé tout sentiment poétique. Ce sentiment, s'il est bien réglé, au lieu d'affaiblir la raison, en certains cas la fortifie.

Dans les études, comme en politique, défiez-vous des partis et de leurs systèmes. Examinez-les pour les connaître, comparez-les entre eux pour les juger, non pour être leur esclave. Que signifièrent les débats entre les fougueux admirateurs et les détracteurs d'Aristote, de Platon et d'autres philosophes, ou bien encore entre les enthousiastes et les ennemis de l'Arioste et du Tasse? Les grands maîtres tour à tour idolâtrés et méprisés sont restés ce qu'ils étaient : ce ne sont ni des génies divins, ni des esprits médiocres; ceux qui s'agitaient pour les peser dans leurs fausses balances furent honnis, et le monde, qu'ils surent étourdir, n'a rien appris d'eux.

Dans toutes les études que vous faites, tâchez d'unir un discernement calme et une vive pénétration, la patience de l'analyse et la force de la synthèse, mais surtout la volonté de ne pas vous laisser abattre par les obstacles et celle de ne pas vous enorgueillir des triomphes : c'est dire la volonté de vous éclairer par tous les moyens que Dieu permet, avec élan, mais sans orgueil.

Digitized by Google

CHAPITRE XV.

CHOIX D'UN ÉTAT.

Le choix d'un état est de la plus haute importance. Nos pères disaient que, pour le bien faire, il était nécessaire d'invoquer d'abord l'inspiration de Dieu. Je ne sache point que nous puissions mieux dire aujourd'hui. Réfléchissez sérieusement à votre présent, à votre avenir parmi les hommes, et priez.

Entendez dans votre cœur la voix de Dieu qui vous dira, non pas un jour seulement, mais pendant des semaines, des mois, et toujours avec une plus grande puissance de persuasion : « Voici l'état que vous devez choisir. Obéissez avec une volonté ardente et ferme. Entrez dans cette carrière et marchez en avant, mais en y portant les vertus qu'elle exige. »

Aidé de cette vertu, tout état pour lequel vous avez du penchant est excellent. Le sacerdoce, qui effraie celui qui l'a embrassé par légèreté et avec un cœur avide de divertissements, est plein de charmes et d'honneur pour l'homme pieux et recueilli ; la vie monastique elle-même, que tant de personnes regardent comme insupportable, d'autres même comme ridicule, n'est que délices et gloire pour le philosophe religieux qui ne se croit pas inutile à la société en exerçant sa charité en faveur de quelques pauvres moines et de quelques agriculteurs. La robe, que quelques-uns regardent comme d'un si grand poids à porter, en raison des soins et des peines qu'elle exige, plaît à l'homme chez lequel prévaut le zèle de défendre par son talent les droits de son semblable. Le noble métier des armes a un attrait infini pour ceux qui brûlent de courage et sentent qu'il n'y a rien de plus glorieux que d'exposer ses jours pour la patrie.

Chose admirable ! tous les états, depuis le plus élevé jusqu'à celui

Digitized by Google

de l'humble artisan, ont leur douceur et une véritable dignité. Il suffit pour cela de vouloir nourrir en soi les vertus qu'exige chacun de ces états.

C'est parce qu'un petit nombre les pratique que l'on entend un si grand nombre d'hommes maudire la profession qu'ils ont embrassée.

Pour vous, quand vous aurez choisi prudemment une carrière, n'imitez pas ces éternelles lamentations. Ne vous laissez pas agiter par de vains regrets, par le désir du changement. Toutes les routes de cette vie ont leurs épines. Dès que vous avez fait le premier pas dans l'une d'elles, poursuivez; rétrograder est une faiblesse. Il est toujours bien de persister, excepté dans le mal. Celui-là seul qui sait persévérer dans ses entreprises peut espérer de devenir un homme distingué.

CHAPITRE XVI.

METTRE UN FREIN AUX INQUIÉTUDES.

Beaucoup persistent dans l'état qu'ils ont choisi, et même s'y attachent, mais s'irritent parce qu'ils voient qu'un autre état conduit à de plus grands honneurs, à une plus haute fortune; ils s'irritent parce qu'il leur semble qu'ils ne sont pas assez estimés ou rétribués; ils s'irritent parce qu'ils ont trop de concurrents, et parce que tous ne consentent pas à rester au-dessous d'eux.

Éloignez de vous de telles inquiétudes : celui qui se laisse dominer par elles a perdu sa part de bonheur sur cette terre; s'il fait le superbe, s'il a quelquefois le ridicule de s'estimer plus qu'il ne vaut, il devient injuste en rabaissant toujours le mérite de ceux qu'il envie.

Assurément, dans la société humaine, les mérites ne sont pas toujours récompensés dans une juste proportion. Celui qui travaille avec talent a souvent une telle modestie qu'il ne sait pas se faire con-

Digitized by Google

naître, et souvent il est éclipsé ou dénigré par des hommes médiocres et audacieux qui brûlent d'arriver avant lui à la fortune. Le monde est ainsi fait, et en cela nous ne pouvons espérer qu'il change.

Il vous reste donc à sourire de cette nécessité, et à vous y résigner. Gravez bien dans votre âme cette grande vérité : l'important est d'avoir du mérite, et non d'avoir un mérite récompensé par les hommes. S'ils le récompensent, tout est pour le mieux; sinon, le mérite s'accroît et se conserve, quoiqu'il demeure sans récompense.

La société serait moins vicieuse si chacun s'appliquait à mettre un frein à ses inquiétudes, à ses ambitions : non qu'il faille devenir peu soucieux d'augmenter sa prospérité; non qu'il faille devenir paresseux et apathique, ce qui serait tomber dans d'autres excès; mais bien porter ses désirs vers de nobles ambitions sans folie comme sans envie, leur donner les bornes que l'on sait qu'ils ne peuvent dépasser, et dire : « Si je ne suis point arrivé à ce poste élevé dont je me croyais digne, eh bien! dans celui-ci, quoique plus modeste, je suis le même homme, et j'ai toujours la même valeur intrinsèque. »

Il n'est pardonnable à personne de s'inquiéter pour avoir une récompense de ses travaux, qu'autant qu'il s'agit du nécessaire pour lui-même et sa famille. Au delà du nécessaire, il ne convient de désirer qu'avec un cœur exempt d'agitation tous les accroissements de prospérité qu'il est permis de chercher. S'ils arrivent, que Dieu soit béni; ce seront des moyens pour adoucir la vie présente et secourir le prochain. S'ils ne viennent pas, que Dieu soit béni; on peut vivre dignement, même sans que notre vie soit mêlée de beaucoup de douceur; et si quelqu'un ne peut secourir ses semblables, la conscience ne lui en fait pas un reproche. Faites tout ce qui dépendra de vous pour être un citoyen utile et pour engager les autres à se montrer tels, et puis laissez aller les choses à leur marche ordinaire. Donnez quelques soupirs sur les injustices et les malheurs dont vous êtes témoins, mais ne devenez pas pour cela un ours farouche; ne tombez

Digitized by Google

pas dans la misanthropie, ne tombez pas (ce qui est pis encore) dans cette fausse philanthropie qui, sous le prétexte du bien de l'humanité, est dévorée de la soif du sang, et contemple la destruction comme un admirable édifice; de même que Satan caresse la mort.

Celui qui hait toute réforme possible des abus de la société est un monstre ou un fou; mais celui qui par amour de la réforme devient cruel est aussi un scélérat ou un fou, et même à un plus haut degré.

Sans le repos de l'âme, la plupart des jugements humains sont faux et méchants. La seule quiétude de l'âme vous rendra fort dans les souffrances, constant et ferme dans l'action, juste, indulgent, aimable avec tout le monde.

CHAPITRE XVII.

REPENTIR ET RETOUR AU BIEN.

En vous recommandant de bannir l'inquiétude, je vous ai engagé à ne pas vous amollir, et surtout à ne pas vous ralentir dans la noble entreprise dedevenir continuellement meilleur.

L'homme qui dit . « Mon éducation morale est faite, et mes œuvres l'ont consolidée, » se trompe. Nous devons toujours apprendre à nous régler pour le temps présent et pour l'avenir; nous devons toujours entretenir la ferveur de notre vertu en accomplissant de nouveaux actes; nous devons toujours fixer nos pensées sur nos fautes, et nous en repentir.

Oui, se repentir! Rien de plus vrai que ce que dit l'Église : que notre vie doit être toute de pénitence, et tendre sans cesse à nous améliorer. Le christianisme n'est pas autre chose, et Voltaire lui-même a écrit, dans un de ces moments où il n'était pas dévoré de la fureur de le railler : « La confession est une chose excellente, c'est « un frein contre les fautes, inventé dans la plus haute antiquité :

Digitized by Google

« l'usage de la confession régnait dans la célébration de tous les mys-
» tères antiques. Nous avons imité et sanctifié cette sage coutume.
» Elle est efficace pour amener au pardon les cœurs ulcérés par la
» haine. » (Voy. *Quest. encycl.*, t. III.)

Lorsqu'on s'honore d'être chrétien, il serait honteux de ne pas sentir ce dont Voltaire a osé convenir ici. Écoutons notre conscience, rougissons des actions qu'elle réprouve, confessons-les pour nous purifier, et ne cessons jamais d'avoir recours à cette sainte piscine jusqu'à la fin de nos jours. Si nous ne mettons pas de mollesse dans l'accomplissement de ce devoir, si l'on ne condamne pas des lèvres seulement les fautes que l'on se rappelle, si un vrai désir de se corriger se joint au repentir, rie qui voudra, mais rien n'est plus salutaire, plus sublime, plus digne de l'homme.

Quand vous reconnaissez avoir fait une faute, n'hésitez pas à la réparer. C'est seulement en la réparant que vous aurez la conscience satisfaite. Le retard apporté à la réparation enchaîne l'âme au mal d'un lien tous les jours plus fort, et l'habitue à se mésestimer. Qu'il est fâcheux que l'homme se méprise intérieurement! quel malheur lorsqu'il feint de s'estimer, et qu'il sent dans sa conscience une corruption qui ne devrait pas exister! Malheur lorsque, connaissant cette corruption, il n'y trouve d'autre remède que de la dissimuler! Il n'a plus sa place parmi les êtres nobles; c'est un astre déchu, un désordre de la création.

Si quelque impudent jeune homme vous appelle faible parce que vous ne persistez pas comme lui dans vos écarts, répondez-lui que celui qui résiste au vice est plus fort que celui qui s'y laisse entraîner; répondez-lui que l'arrogance du pécheur est une fausse énergie, qu'il perd certainement toujours au lit de la mort s'il n'est pas en délire; répondez lui que la force dont vous désirez être doué est précisément celle de ne tenir aucun compte de la raillerie, quand vous abandonnez le sentier du mal pour celui de la vertu.

Quand vous avez commis une faute, ne mentez jamais pour la

Digitized by Google

mer ou l'atténuer. Le mensonge est une honteuse faiblesse. Avouez que vous avez failli, là est la grandeur d'âme, et la honte que vous coûtera cet aveu vous procurera l'approbation des gens de bien.

S'il vous arrive d'offenser quelqu'un, ayez la noble humilité de lui demander des excuses. Si toute votre conduite prouve que vous n'êtes pas un homme vil, personne pour cela ne vous accusera de bassesse. S'obstiner dans l'insulte, et plutôt que de se rétracter en venir au duel ou à une éternelle inimitié, ce sont des fanfaronnades d'hommes orgueilleux et féroces, ce sont des infamies que l'on s'efforce en vain de couvrir du nom brillant d'honneur.

Il n'y a d'honneur que dans la vertu, et il n'y a pas de vertu qui dispense de se repentir sans cesse du mal qu'on a fait et de s'efforcer de le réparer.

CHAPITRE XVIII.

LE CÉLIBAT.

Lorsque vous aurez pris parmi les carrières sociales celle qui vous convient, et que vous penserez avoir donné à votre caractère une telle fermeté dans les bonnes habitudes que vous puissiez agir dignement en homme, — alors, et seulement alors, — si vous voulez avoir une femme, appliquez-vous à en choisir une qui mérite tout votre amour. Mais, avant de sortir du célibat, réfléchissez bien si vous ne devez pas le préférer.

Dans le cas où vous n'auriez pas su dominer assez vos penchants à la colère, à la jalousie, au soupçon, à l'impatience, à l'esprit de domination, de manière à pouvoir espérer de vous rendre aimable près d'une compagne, ayez la force de renoncer aux douceurs du mariage. En prenant une femme vous la rendriez malheureuse, et vous feriez votre propre malheur.

Dans le cas où vous ne rencontreriez pas une personne qui réunît

Digitized by Google

toutes les qualités qui vous sembleraient nécessaires pour vous contenter et pour qu'elle puisse placer en vous tout son amour, ne vous laissez pas persuader d'accepter une épouse. Votre devoir est de rester célibataire, plutôt que de jurer un amour que vous n'auriez pas dans le cœur. Mais, soit que vous prolongiez seulement votre célibat, soit que vous l'adoptiez pour toujours, honorez-le par les vertus qu'il commande, et sachez en apprécier les avantages.

Oui, cet état a ses avantages. Et dans quelque condition que l'homme se trouve placé, il doit les reconnaître et les apprécier; autrement il s'y croira malheureux ou dégradé, il éteindra en lui le courage d'agir avec dignité.

La manie de se révolter des désordres sociaux, et peut-être l'opinion qu'il est bon de les exagérer pour les réformer, conduit souvent des hommes d'une faconde véhémente à tourner l'attention des autres sur les scandales donnés par beaucoup de célibataires, et à s'écrier que le célibat est contre nature, que c'est une énorme calamité, qu'il est la cause la plus puissante de la dégradation des peuples.

Ne vous laissez pas exalter par ces hyperboles. Le célibat n'offre que trop de scandales. Mais de ce que les hommes ont des bras et des jambes, et qu'il en résulte quelquefois le scandale des coups de poing et des coups de pied, cela veut-il dire, d'une autre part, que les bras et les jambes sont la chose la plus pernicieuse?

Que ceux qui s'évertuent à démontrer que l'immoralité est la conséquence nécessaire du célibat, daignent calculer d'un autre côté les maux qui dérivent des mariages décidés sans inclination. Aux joies passagères des noces succède l'ennui, succède l'horreur de n'être plus libre; on s'aperçoit qu'on a fait un choix précipité, que les caractères sont incompatibles. Du regret réciproque, ou de celui d'une des parties, proviennent les dégoûts, les offenses, l'amertume cruelle et journalière. La femme, étant la plus douce et la plus généreuse des deux, est ordinairement victime de ce fâcheux désaccord : ou elle en est affligée jusqu'à la mort, ou, ce qui est plus

Digitized by Google

triste encore, changeant de nature, perdant sa bonté, elle donne entrée en son âme à des sentiments qui lui semblent devoir compenser l'absence de l'amour conjugal, et qui ne produisent pour elle que l'ignominie et le remords. De ces mariages mal assortis naissent des enfants qui ont pour première école l'indigne conduite de leur père ou de leur mère, ou de tous les deux; des enfants qui par cela même sont peu ou mal aimés, et ne reçoivent que peu d'éducation ou en reçoivent une mauvaise; sans déférence pour les auteurs de leurs jours, sans tendresse envers leurs frères, sans notions des vertus domestiques, qui sont la base des vertus civiles.

Toutes ces choses sont si fréquentes, qu'il suffit d'ouvrir les yeux pour les voir. Personne ne me dira que j'exagère. Je ne nie pas les maux qui résultent du célibat; mais quiconque réfléchira sur les autres malheurs dont je parle, ne les regardera certes pas comme les moindres, et dira avec moi d'un grand nombre de gens mariés : — Oh! plût à Dieu qu'ils n'eussent jamais fait ce fatal serment!

Une grande partie des mortels est appelée au mariage, mais le célibat est aussi dans la nature. S'affliger que tous les humains ne travaillent pas à la reproduction est le comble du ridicule. Le célibat, quand le choix en est déterminé par de bonnes raisons et quand il est observé avec honneur, n'a rien de dégradant. Il est même digne de respect, comme tous les sacrifices raisonnables faits dans un noble but. Comme il n'impose à l'homme ni les devoirs ni les soins de la famille, il laisse aux uns plus de temps et une plus grande vigueur pour se consacrer aux études sérieuses ou au ministère de la religion; aux autres plus de moyens pour soutenir les familles de parents qui ont besoin de secours; enfin il laisse à d'autres la liberté de leur affection pour la reporter sur un grand nombre de malheureux.

Et tout cela n'est-il pas bien!

Ces réflexions ne sont pas inutiles. Pour abandonner le célibat ou pour l'embrasser, il est bon de savoir ce que l'on embrasse et ce que l'on abandonne. Les déclamations partiales égarent le jugement.

Digitized by Google

CHAPITRE XIX.

HONNEUR A LA FEMME.

Le cynisme bas et railleur est le génie du vulgaire, c'est Satan forgeant toujours mille calomnies contre le genre humain pour l'exciter à se moquer de la vertu et à la fouler aux pieds. Il recueille tous les faits qui déshonorent l'autel, et, dissimulant tous les faits opposés, il s'écrie : « Qu'est-ce que Dieu? Quelle est l'influence bienfaisante du sacerdoce et de l'instruction religieuse? Chimère de fanatiques. » Il recueille tous les faits qui déshonorent la politique, et s'écrie : « Qu'est-ce que les lois? qu'est-ce que l'ordre civil? qu'est-ce que l'honneur? qu'est-ce que le patriotisme? Tout cela est une guerre d'astuce et de force de la part de ceux qui gouvernent ou qui y aspirent, et imbécillité de la part de ceux qui obéissent! » Il recueille tous les faits qui déshonorent le célibat, le mariage, la paternité, la maternité, l'état de fils, de parent, d'ami, et il s'écrie avec un infâme trépignement de joie : « J'ai découvert que tout cela n'est qu'égoïsme, imposture, exaltation des sens, haines et mépris réciproques! »

Les fruits de cette infernale et trompeuse sagesse sont précisément l'égoïsme, l'imposture, l'exaltation des sens, les haines et le mépris réciproques.

Comment le vil génie de la vulgarité, qui profane tout ce qui est généreux, ne serait-il pas l'ennemi à outrance de la vertu de la femme, et jaloux de l'avilir?

Dans tous les siècles il s'est appliqué à la peindre sous des couleurs abjectes, à ne reconnaître en elle qu'envie, artifices, inconstance, vanité; à lui refuser le feu sacré de l'amitié et le sentiment incorrup-

Digitized by Google

tible de l'amour. Toute femme de quelque mérite fut considérée comme une exception.

Mais les instincts généreux de l'humanité ont protégé la femme. Le christianisme l'a relevée en défendant la polygamie et les amours déshonnêtes, et en présentant après l'homme-Dieu, comme la première créature humaine, supérieure à tous les saints et aux anges eux-mêmes, une femme!

La société moderne a ressenti l'influence de ce noble esprit. Au sein de la barbarie, la chevalerie devint guerrière par le culte séduisant de l'amour; et nous, chrétiens civilisés, nous, fils de la chevalerie, ne regardons comme bien élevé que l'homme qui honore ce sexe, type de la douceur, des vertus domestiques et des grâces.

Néanmoins l'ancien ennemi des nobles affections et de la femme est resté dans le monde. Plût à Dieu qu'il n'eût pour appui que les âmes grossières, les esprits vulgaires! mais il déprave parfois des esprits brillants, et toujours cette dépravation commence là où cesse la religion, qui seule sanctifie l'homme.

On a vu des philosophes (ou du moins ils s'appellent ainsi) qui dans certains moments se montraient brûlants de zèle pour l'humanité, et qui dans un autre instant, en proie à l'irréligion, dictaient des œuvres obscènes, et s'acharnaient à exciter l'ivresse des sens par des poèmes et des romans honteux, par des raisonnements, des anecdotes et des fictions de tout genre.

On a vu le plus séduisant des écrivains, Voltaire (cette âme qui donna quelques preuves de bonnes qualités, mais rongée de basses passions et d'un besoin effréné de faire rire), Voltaire composer gaiement un long poème au mépris de l'honneur de la femme, au mépris de l'héroïne la plus sublime qu'ait eue sa patrie, de la magnanime et malheureuse Jeanne d'Arc! Madame de Staël appelle avec raison ce livre un *crime de lèse-nation*.

Des hommes obscurs ou célèbres, des auteurs vivants ou morts, l'impudence même de quelques femmes qui se sont rendues indignes

Digitized by Google

de la modestie de leur sexe, mille voix enfin feront surgir souvent autour de vous ce génie de la vulgarité qui s'écrie : Honte à la femme !

Repoussez cette infâme tentation, ou vous-même, fils de la femme, vous seriez méprisable. Éloignez vos pas de ceux qui n'honorent pas dans la femme celle qui fut leur mère. Foulez aux pieds les livres qui la flétrissent en prêchant le libertinage. Demeurez digne, par votre noble estime de la dignité de la femme, de protéger celle qui vous donna la vie, de protéger vos sœurs, de protéger peut-être un jour cette créature qui acquerra le titre sacré de mère de vos enfants.

CHAPITRE XX.

DIGNITÉ DE L'AMOUR.

Honorez la femme, mais redoutez les séductions de sa beauté, et plus encore celles de votre cœur.

Heureux si vous ne vouez votre affection à aucune autre qu'à celle que vous voulez et pouvez choisir pour compagne de toute votre vie !

Gardez votre cœur libre de toute chaîne d'amour, plutôt que de le soumettre au pouvoir d'une femme de peu de vertu.

Un homme qui n'a pas de sentiments élevés pourrait être heureux avec celle-ci; vous ne le pourriez pas. Il vous faut ou une constante liberté, ou une compagne qui corresponde à la généreuse idée que vous avez de l'humanité, et particulièrement du sexe de la femme.

Elle doit être une de ces âmes d'élite qui comprennent à merveille la beauté de la religion et de l'amour. Mais gardez-vous de vous la représenter telle en votre esprit, lorsqu'en réalité elle serait toute autre.

Si vous trouvez une telle femme, si vous la voyez brûler d'un amour sans mélange pour Dieu, si vous la jugez capable d'un noble enthousiasme pour toutes les vertus, si elle vous paraît attentive à

Digitized by Google

faire tout le bien qu'elle peut faire, si vous la voyez l'ennemie irréconciliable de toutes les actions qui sont moralement basses; si elle joint à ces mérites un esprit cultivé, sans aucune ambition de le faire paraître; si, avec un tel esprit, elle est encore la plus humble des femmes; si toutes ses paroles et toutes ses actions respirent la bonté, la grâce naturelle, l'élévation des sentiments, un attachement prononcé à ses devoirs, une grande attention à n'affliger personne, à consoler les affligés, à se servir de ses charmes pour ennoblir les pensées d'autrui, — alors aimez-la d'un amour profond, d'un amour digne d'elle!

Qu'elle vous soit comme un ange tutélaire; qu'elle soit pour vous comme l'expression vivante du commandement divin, pour vous éloigner de toute bassesse et vous exciter à toutes les nobles actions. Dans tout ce que vous entreprenez, pensez à mériter son approbation; pensez à faire que sa belle âme soit satisfaite de vous avoir pour ami; pensez à l'honorer, non pas devant les hommes, — cela importe peu, — mais devant Dieu, dont les yeux voient toute chose.

Si cette femme est d'un cœur si élevé, si fidèle à la religion, votre amour pour elle ne sera pas un excès, il ne sera point une idolâtrie. Vous l'aimerez précisément parce que ses volontés seront en harmonie avec celles de Dieu; en admirant les unes c'est admirer les autres, ou plutôt ce seront toujours celles de Dieu que vous aurez admirées. S'il se pouvait que les vœux de cette femme devinssent opposés aux volontés de Dieu, le charme de l'enchantement se dissiperait aussitôt; vous ne l'aimeriez plus.

Ce sentiment si noble d'amour passe pour une chimère dans beaucoup d'âmes vulgaires, parce qu'elles n'ont pas une idée élevée de la femme. Plaignez leur misérable sagesse. Les attachements purs et qui excitent fortement à la vertu sont possibles; ils existent, quoiqu'ils soient rares, et les hommes devraient dire : *Ou ceux-là, ou aucun.*

Digitized by Google

CHAPITRE XXI.

AMOURS BLAMABLES.

Mais gardez-vous, je vous le répète, de vous représenter comme digne de vos adorations une femme qui ne l'est pas. Un tel amour est ce qu'on appelle un amour romanesque : c'est un amour ridicule et préjudiciable ; c'est prodiguer indignement son cœur à une vaine idole.

Oui, la femme estimable, et digne de la plus haute estime, existe sur la terre. Mais il en existe aussi, et un grand nombre, que l'éducation, les mauvais exemples des autres et leur légèreté ont gâtées, qui ne savent pas s'élever seulement jusqu'à apprécier les vœux de l'homme vertueux, qui se réjouissent plutôt d'être adorées pour leur beauté et pour le brillant de leur esprit que de mériter l'amour par la noblesse de leurs sentiments.

Mais ces femmes imparfaites sont ordinairement très-dangereuses, et plus dangereuses même que celles qui sont tout à fait abjectes. Elles séduisent, non-seulement par leurs grâces, leurs manières étudiées, mais souvent encore par quelque vertu, avec l'espoir qu'elles font naître qu'en elles les bonnes qualités l'emporteront sur les mauvaises. N'accueillez pas cette espérance lorsque vous voyez en ces femmes beaucoup de vanité ou d'autres défauts graves. Soyez sévère pour les juger, non pour en dire du mal, non pour vous exagérer leurs torts, mais pour les fuir à temps si vous présumez que vous tombiez dans un piége indigne de vous.

Plus vous êtes aimant par caractère et disposé à vénérer la femme de mérite, plus vous devez vous faire une obligation de ne pas vous contenter de vertus médiocres dans une femme pour lui donner le titre d'amie.

Les jeunes gens mal élevés et leurs pareils se moqueront de vous,

Digitized by Google

ils vous appelleront fier, sauvage, tartufe; qu'importe! méprisez leurs jugements. Ne soyez ni fier, ni sauvage, ni bigot, mais ne prostituez jamais vos affections; soyez ferme à garder votre cœur libre, ou à en faire hommage à la seule femme qui ait pleinement droit à votre estime.

Celui qui aime une femme distinguée ne perd pas son temps à la courtiser servilement, à la nourrir d'adulations et de vains soupirs. Elle ne le souffrirait pas. Elle rougirait d'avoir pour amant un oisif, un fade Céladon; elle ne sait apprécier que l'amitié de l'homme franc, digne, moins jaloux de parler d'amour que de lui plaire par des principes louables et par des actions honorables.

La femme qui souffre qu'un homme se mette puérilement à ses pieds, comme un esclave plié à supporter avec bassesse ses mille caprices, ne s'occupant d'autre chose que de recherches affectées, de grimaces amoureuses, fait bien voir qu'elle a de lui une faible idée et qu'elle s'estime peu elle-même. Et celui qui se complaît dans une telle vie, celui qui aime sans un noble but, sans le but de devenir meilleur en rendant hommage à une grande vertu, celui-là dégrade tristement son esprit et son cœur, et il lui restera difficilement assez d'énergie pour faire jamais quelque chose de bon dans le monde. Je ne parle pas des femmes de mauvaises mœurs; l'homme honnête en a horreur, et ne pas les fuir est une grande ignominie.

Quand une femme vous aura semblé digne de votre amour, ne vous laissez point aller aux soupçons, à la jalousie, à l'indiscrète prétention d'en être follement idolâtré.

Choisissez bien, et puis aimez sans vous tourmenter, non plus que la femme de votre choix, par d'injustes emportements, sans vous troubler parce qu'elle ne fermerait pas les yeux à l'amabilité d'un autre, sans exiger qu'elle se prenne de tendresse pour vous.

Soyez-lui dévoué pour être juste, pour accorder un tribut d'admiration et un noble servage à un mérite si distingué, pour vous élever à la hauteur d'une créature qui vous paraît placée au premier rang,

Digitized by Google

non pour qu'elle porte à un degré plus élevé qu'elle ne le pourrait ses preuves d'amour pour vous.

Les jaloux, ceux qui frémissent de rage de n'être point assez aimés, sont de vrais tyrans. Plutôt que de devenir méchant pour se procurer quelque plaisir, il faudrait renoncer à tout plaisir. Plutôt que de devenir tyran, ou de tomber par amour dans quelque autre indignité, renoncez à l'amour !

CHAPITRE XXII.

RESPECT AUX JEUNES FILLES ET AUX FEMMES DES AUTRES.

Soit que vous restiez dans le célibat ou que vous vous mariiez, ayez un grand respect pour la pureté virginale et pour le mariage.

Rien de plus délicat que l'innocence et la réputation d'une jeune fille : ne vous permettez avec aucune la plus légère liberté de manières ou de paroles qui puisse en rien ternir ses pensées ni troubler en rien son cœur. Ne vous permettez en parlant à une jeune fille, ni loin d'elle, aucun mot qui puisse faire supposer en elle une âme légère et facile à se passionner. La plus faible apparence suffit pour ravir l'honneur d'une jeune fille, éveiller contre elle la calomnie, et lui faire peut-être manquer un mariage qui l'aurait rendue heureuse.

Si vous vous sentez épris d'amour pour une jeune fille et que vous ne puissiez aspirer à sa main, ne laissez point paraître votre flamme, cachez-la plutôt avec toute espèce de soin. Sachant qu'elle est aimée, elle pourrait s'enflammer pour vous, et devenir ainsi victime d'une passion malheureuse.

Digitized by Google

Si vous vous apercevez avoir inspiré de l'amour à une jeune fille que vous ne vouliez ou ne puissiez épouser, ayez une égale considération pour son repos et pour sa position; cessez entièrement de la voir. Se complaire dans l'idée qu'on a excité dans le cœur d'une pauvre innocente une passion qui ne peut produire que la douleur et la honte, est la plus coupable des vanités.

Avec les femmes mariées il ne faut pas de moindres ménagements. Un fol amour de votre part pour l'une d'elles, ou un fol amour de l'une d'elles pour vous, peut vous conduire à un grand malheur ou à une grande ignominie. Vous y perdriez moins qu'elle; mais, précisément en songeant combien perd une femme qui s'expose à mériter le mépris de son mari et le sien propre, ne vous abandonnez pas un instant, tranchez un amour que Dieu et la loi condamnent. Votre cœur et celui de la personne aimée saigneront en se séparant; n'importe. La vertu coûte des sacrifices; qui ne sait les accomplir est un lâche!

Entre une femme mariée et un homme autre que son mari, il ne peut exister d'autre relation intime et irréprochable qu'une juste estime fondée sur la connaissance d'une véritable vertu, fondée sur ce que des deux parts un entier et profond dévouement à ses propres devoirs l'emporte sur tout autre amour.

Ayez horreur, comme de la plus grande immoralité, d'enlever à un époux les affections de sa femme. S'il est digne d'être aimé d'elle, votre perfidie est un crime atroce; si ce n'est pas un mari estimable, ses torts ne vous autorisent pas à dégrader celle qui est sa compagne. Pour la femme d'un mauvais mari, il n'y a pas de choix; elle doit se résigner à le supporter et à lui être fidèle. Celui qui, sous le prétexte de vouloir la consoler, l'entraîne dans un amour coupable, est un égoïste cruel; et, si son intention est charitable, cette charité est illusoire, funeste et condamnable. En inspirant de l'amour à cette femme, vous ne pourriez qu'accroître son malheur; vous joindriez à son chagrin d'avoir un mari peu aimable

Digitized by Google

celui de le haïr toujours davantage en vous aimant, en s'exagérant votre mérite : peut-être y ajouteriez-vous tous les tourments de la jalousie de son mari, vous y joindriez les déchirants remords de sa faute. La femme mal mariée ne peut avoir la paix qu'en se maintenant irréprochable. Celui qui lui promet une autre paix ment, et la plonge dans la douleur.

Quant aux femmes que leurs vertus vous rendront chères, gardez-vous, comme envers les jeunes filles, de faire naître d'injurieux soupçons à raison de l'amitié que vous aurez pour elles. Soyez circonspect dans la manière dont vous en parlerez à des hommes habitués à juger avec bassesse. Ils mettent toujours leurs suppositions d'accord avec la perversité de leur propre cœur. Infidèles interprètes de ce qui vient de leur être dit, ils donnent un tour malin aux discours les plus simples, aux faits les plus innocents, et rêvent du mystère où il n'y en a aucun. Nul soin n'est superflu pour maintenir intacte et pure la réputation d'une femme. Cette bonne renommée, après la vertu qui la lui a méritée, est son trésor le plus précieux. Celui qui n'est pas extrêmement jaloux de la conserver, celui qui a la bassesse de se complaire à faire supposer aux autres qu'une femme a quelque faiblesse pour lui, est réellement un homme indigne, qui mériterait d'être expulsé de toute bonne compagnie.

CHAPITRE XXIII.

DU MARIAGE.

Si le penchant de votre cœur et la convenance vous décident pour le mariage, marchez à l'autel animé de saintes pensées, avec la résolution de rendre heureuse celle qui vous confie le soin de ses jours, qui abandonne le nom de son père pour prendre le vôtre,

Digitized by Google

qui vous préfère à tout ce qu'elle eut jusque-là de cher, et qui espère par vous donner le jour à de nouvelles créatures appelées à posséder Dieu.

Triste preuve de l'inconstance humaine! la plupart des mariages se contractent par amour, ils sont accompagnés de pensées solennelles, ils sont sanctionnés par une ferme volonté de les bénir jusqu'à la mort; et deux ans après, souvent au bout de quelques mois, le couple uni ne s'aime plus, se supporte avec peine, s'offense par des reproches réciproques, sans soin des deux côtés d'être aimables l'un pour l'autre.

D'où vient cela? La première de toutes les raisons, c'est que ceux qui se marient se connaissent trop peu avant le mariage. Soyez prudent dans votre choix, assurez-vous des bonnes qualités de la personne aimée, ou vous êtes perdu. Ensuite le refroidissement de l'amour résulte de la lâcheté à céder aux tentations de l'inconstance, de ne point se redire à soi-même chaque jour : « La résolution que j'ai prise était un devoir, je veux être ferme à la tenir. »

Ici, comme dans toute autre circonstance de la vie, prenez garde que le bonheur chez l'homme se change aisément en malheur, prenez garde que ce qui rend l'homme méprisable est toujours le manque d'une forte volonté : remarquez que ce qui remplit la société de turpitudes et de malheurs, c'est l'absence de fermeté dans le caractère.

Un mariage ne peut être heureux qu'à cette condition; chacun des époux doit, pour premier devoir, se prescrire cette inaltérable résolution : « Je veux aimer et honorer pour toujours le cœur auquel j'ai donné pouvoir sur le mien. »

Si le choix a été bon, si l'un des cœurs n'était déjà pervers, il n'est pas vrai qu'il puisse se pervertir et devenir ingrat quand l'autre le comble de douces attentions et de nobles preuves d'amour.

On n'a jamais vu qu'un mari, sans avoir usé de traitements durs

Digitized by Google

et indignes envers sa femme, du moins sans de coupables négligences, ait cessé de lui être cher, s'il le lui fut un jour.

L'âme de la femme est naturellement douce, reconnaissante, disposée à aimer au plus haut degré l'homme constant dans son amour, et qui mérite son estime. Mais parce qu'elle est très-sensible, elle s'indigne facilement du manque d'amabilité de son mari et de tous les torts qui peuvent l'avilir; et cette irritation peut la porter à une invincible antipathie et à toutes les erreurs qui en sont la conséquence. La malheureuse sera alors grandement coupable, mais la cause de sa faute sera sans nul doute le mari.

Ayez la persuasion inaltérable qu'aucune femme qui était bonne le jour de son mariage, ne perd sa bonté dans la société d'un époux qui a continué à avoir droit à son amour.

Pour avoir un droit durable à l'amour de sa femme, il ne faut pas diminuer de mérite à ses yeux; il faut que l'intimité conjugale n'enlève rien au mari du respect et de la courtoisie qu'il lui montrait d'abord en la conduisant à l'autel : il ne faut pas qu'il en devienne sottement esclave et qu'il se montre incapable de la corriger, mais il ne doit pas non plus lui faire sentir une autorité despotique ou la corriger avec rudesse; il faut qu'elle puisse concevoir une haute idée de son jugement et de sa droiture; il faut qu'elle puisse se glorifier de lui être unie et d'en être dépendante; il ne faut pas que sa dépendance de son époux lui soit imposée par la hauteur de ce dernier, mais qu'elle y souscrive par amour, par le sentiment de sa vraie dignité et de celle de son époux.

Que l'excellent choix que vous pourriez avoir fait d'une femme et la certitude que vous auriez de l'éminence des vertus qui font son ornement ne vous conduisent pas à regarder comme moins nécessaire pour vous une incessante attention à vous montrer aimable à son égard; ne dites pas : « Elle est si parfaite qu'elle me pardonne tous mes torts; il ne m'est pas nécessaire de m'efforcer de me rendre cher à son cœur; elle m'aime toujours également. »

Digitized by Google

Comment! parce que sa bonté est si grande, vous seriez moins ingénieux pour chercher à lui plaire? Ne vous faites point illusion; précisément par cela même que son esprit est d'une délicatesse exquise, l'indifférence, la rudesse, le manque d'égards seraient pour elle d'autant plus pénibles et plus rebutants. Plus est grande la noblesse de ses manières et de ses sentiments, plus est grand le besoin qu'elle a de trouver en vous un généreux échange. Si elle ne le trouve pas, si elle vous voit passer de la séduisante courtoisie d'un amant à l'insultante impertinence d'un méchant mari, elle fera de longs efforts de vertu pour vous aimer malgré votre indignité, mais ces efforts seront vains. Elle vous pardonnera, mais elle ne vous aimera plus et sera malheureuse. Malheur à vous alors si sa vertu n'est pas à toute épreuve et si un autre homme vient à lui plaire! Son cœur, trop peu apprécié et par vous mal gardé, pourrait devenir la proie d'une passion funeste à son repos, au vôtre et à celui de vos enfants!

Beaucoup de maris sont dans ce cas, et les femmes qu'ils maudissaient étaient vertueuses. Les malheureuses ont erré parce qu'elles n'étaient pas aimées!

Quand vous avez donné à une femme le titre sacré d'épouse, vous devez vous consacrer à son bonheur comme elle doit se consacrer au vôtre; mais l'obligation qui pèse sur vous est plus forte, parce que la femme est une créature plus faible; et vous, comme vous êtes fort, vous lui devez d'autant plus de bons exemples et de secours de tout genre.

Digitized by Google

CHAPITRE XXIV.

AMOUR PATERNEL, AMOUR DE L'ENFANCE ET DE LA JEUNESSE.

Donner de bons citoyens à votre patrie, donner à Dieu des âmes dignes de lui, sera votre devoir si vous avez des fils. Mission sublime! Qui l'entreprend et la trahit est le plus grand ennemi de la patrie et de Dieu.

Il n'est pas besoin d'énumérer les vertus d'un père, vous les

Digitized by Google

aurez toutes si vous avez été bon fils et bon époux. Les mauvais pères furent tous des fils ingrats et des maris indignes.

Mais avant d'avoir des enfants, lors même que vous n'en devriez pas avoir, ennoblissez votre âme par le doux sentiment de l'amour paternel. Tout homme doit le nourrir en son cœur, et le répandre sur tous les enfants et sur tous les jeunes gens.

Jetez des regards d'amour sur cette jeune partie de la société, voyez-la avec un grand respect. Toute personne qui méprise ou qui afflige injustement l'enfance, s'il n'est déjà pervers, le devient. L'homme qui n'est pas attentif à respecter l'innocence d'un enfant, à ne pas lui enseigner le mal, à veiller à ce qu'aucun autre ne le lui enseigne, à s'attacher à ce qu'il ne s'enflamme que de l'amour de la vertu, peut être la cause que cet enfant devienne un monstre. Mais pourquoi substituer nos faibles paroles aux paroles saintes et terribles que prononça l'adorable ami des enfants, notre divin Rédempteur? « Celui qui reçoit, dit-il, un enfant en mon nom, me reçoit. Mais, pour celui qui aura scandalisé un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui eût attaché une meule au col et qu'on l'eût jeté au fond de la mer! »

Considérez comme des enfants ceux qui ont un certain nombre d'années de moins que vous, et sur lesquels, par ce motif, votre exemple et vos conseils peuvent avoir autorité; traitez-les avec un mélange d'indulgence et de zèle, qui est fait pour les éloigner du mal et les disposer au bien.

L'enfance est imitatrice par sa nature; si les jeunes hommes qui entourent un enfant sont pieux, dignes, aimables, l'enfant se passionnera pour le devenir aussi, et il le deviendra. Si ces hommes sont irréligieux, abjects, malveillants, l'enfant deviendra plus mauvais qu'eux-mêmes.

Montrez-vous bon même avec les enfants et les jeunes gens que vous ne voyez que rarement, et auxquels vous n'aurez peut-être qu'une seule occasion de parler dans votre vie; adressez-leur, si vous

Digitized by Google

le pouvez, une parole qui sera féconde en vertus. Cette bonne parole, un honnête regard pourra arrêter une pensée basse, pourra leur inspirer le désir de mériter l'estime des hommes de bien.

Si un jeune homme de belle espérance place en vous sa confiance, soyez pour lui un ami généreux, secourez-le par des conseils droits et fermes; ne le flattez jamais, applaudissez à ses bonnes actions, mais détournez-le par un blâme énergique de celles qui sont répréhensibles.

Si vous voyez un jeune homme s'abandonner à des actes vicieux, lors même que vous n'auriez aucune relation d'intimité avec lui, ne dédaignez pas, si vous trouvez une occasion opportune, de lui tendre la main pour le sauver. Quelquefois, tel jeune homme qui prend la mauvaise route, n'aura besoin que d'un mot, d'un signe, pour en rougir, pour rentrer dans la bonne voie.

Quelle éducation morale donnerez-vous à vos enfants! Vous ne le comprendriez pas si vous ne l'aviez acquise vous-même. Tâchez de l'acquérir, et vous la donnerez comme vous l'aurez reçue.

CHAPITRE XXV.

DES RICHESSES.

La religion et la philosophie louent la pauvreté quand elle est accompagnée de la vertu, et la placent bien au-dessus de l'amour inquiet des richesses; néanmoins elles accordent qu'un homme peut être riche et avoir autant de mérite que les plus méritants parmi les pauvres.

Il suffit pour cela qu'il ne soit pas esclave de ses richesses, qu'il ne les recherche ni ne les entasse pour en faire un mauvais usage, qu'il ne les souhaite au contraire que dans le but d'en user généreusement en faveur de ses semblables.

Honneur à toutes les conditions honnêtes de l'humanité, et par

Digitized by Google

conséquent honneur aux riches, pourvu qu'ils fassent tourner leur prospérité à l'intérêt du grand nombre; pourvu que leurs jouissances et leur faste ne les rendent pas vains et orgueilleux!

Vous resterez vraisemblablement dans l'état où vous êtes né, loin de la grande opulence comme de la pauvreté. Ne vous attachez jamais à cette basse envie qui ronge souvent les moins riches et les excite contre ceux qui le sont davantage. Cette haine prend ordinairement le langage philosophique; ce sont de vives déclamations contre le luxe, contre l'injustice de la disproportion des fortunes, contre l'arrogance des riches et des puissants; c'est un besoin apparent d'une magnanime égalité, une soif ardente du soulagement de l'humanité. Que tout cela ne vous trompe pas, quoiqu'il vous arrive d'entendre ces choses de la bouche de gens de quelque renom, et de le lire dans les écrits de cent pédants éloquents qui mendient les louanges de la foule adulatrice. Il y a dans ces colères plus d'envie, d'ignorance et de calomnie, que de zèle pour la justice.

L'inégalité des fortunes est inévitable, elle est la source des biens et des maux de la vie. Tel qui maudit le riche se mettrait bien volontiers à sa place : il vaut autant que l'opulence reste où elle est. Il est peu de riches qui ne dépensent leur or, et en le dépensant ils deviennent de mille manières, avec plus ou moins de mérite, parfois même sans aucun mérite, les coopérateurs du bien public. Ils donnent l'élan au commerce, au perfectionnement du goût, aux progrès des arts, à cette foule d'ambitions honnêtes qui cherchent à fuir la pauvreté par le secours de l'industrie.

C'est une grande sottise de ne voir en eux qu'oisiveté, mollesse et inutilité. Si l'or en rend quelques-uns oisifs, il excite les autres à de nobles actions. Il n'y a pas une ville considérable dans le monde civilisé où des riches n'aient fondé et n'entretiennent quelque important établissement de bienfaisance publique; on ne voit aucun lieu dans lequel ils ne soient, par association ou individuellement, les soutiens du malheureux.

Digitized by Google

Regardez-les donc sans colère et sans envie, et ne répétez pas les déclamations dénigrantes du vulgaire. Ne soyez ni dédaigneux ni servile à leur égard ; de même que vous ne voudriez pas que celui qui est moins riche que vous fût pour vous dédaigneux ou servile.

Soyez sagement économe de votre fortune ; fuyez l'avarice, qui endurcit le cœur et dégrade l'intelligence ; fuyez la prodigalité, qui nécessite de honteux emprunts et des efforts peu louables.

Il est permis de chercher à accroître sa richesse, mais sans honteuse convoitise, sans préoccupations immodérées, sans cesser de se rappeler que le véritable honneur, la vraie félicité n'en dépendent pas, mais bien de la noblesse du cœur devant Dieu et le prochain.

Si votre prospérité augmente, que la bienfaisance croisse à proportion. L'homme riche peut parvenir à toutes les vertus ; mais être riche et égoïste est une véritable infâmie. Celui qui a beaucoup doit donner beaucoup ; ne vous écartez pas de ce devoir sacré.

Ne refusez pas l'aumône au pauvre mendiant ; mais que ce ne soit pas là votre seule charité : la grande et sage aumône est celle qui procure aux pauvres d'autres moyens de vivre que la mendicité ; c'est de donner aux professions utiles, aussi bien qu'aux arts libéraux, du travail et du pain.

Pensez quelquefois que des événements imprévus pourraient vous priver de l'héritage de vos parents et vous jeter dans la misère. Trop de bouleversements semblables ont frappé nos yeux ; aucun riche ne peut dire : « Je ne mourrai pas dans l'exil ou l'infortune. »

Jouissez de vos richesses avec ce généreux détachement que les philosophes de la sainte Église nomment avec l'Évangile *la pauvreté de l'esprit*.

Voltaire, dans ses moments de bouffonneries, a feint de croire que la pauvreté de l'esprit recommandée par l'Évangile était la sottise. C'est, au contraire, la vertu de conserver au sein de la richesse un esprit humble et ami de la pauvreté, capable de la supporter si elle arrivait, capable de la respecter dans autrui : vertu qui exige

Digitized by Google

tout autre chose que de la sottise; vertu qui ne peut naître que de l'élévation du cœur et d'une profonde sagesse.

« Veux-tu cultiver ton cœur, dit Sénèque, vis pauvre, ou comme si tu étais pauvre. »

Dans le cas où vous tomberiez dans la misère, ne perdez pas courage. Travaillez pour vivre et sans en rougir. L'homme nécessiteux peut être estimable autant que celui qui le secourt. Mais alors sachez renoncer de bonne grâce aux habitudes de la richesse, et n'offrez point le triste et ridicule spectacle d'un pauvre orgueilleux qui ne veut pas adopter ces vertus éminemment convenables pour le pauvre, une noble humilité, une stricte économie, une patience invincible au travail, une aimable sérénité d'esprit, en dépit des revers de la fortune.

CHAPITRE XXVI.

RESPECT A L'INFORTUNE, BIENFAISANCE.

Honneur à toutes les honnêtes conditions humaines, et par conséquent aux pauvres! pourvu qu'ils supportent leur infortune et se rendent meilleurs, pourvu qu'ils ne pensent pas que leurs souffrances les autorisent à tomber dans le vice et l'envie.

Toutefois ne soyez pas rigoureux dans votre manière de les juger. Ayez de la pitié pour les pauvres qui parfois sont dominés par l'impatience et le désespoir. Pensez que c'est chose très-pénible de souffrir la misère sur les grands chemins ou dans une chaumière, tandis qu'à quelques pas de ce pauvre désolé passent des hommes bien vêtus et bien nourris. Pardonnez-lui s'il a la faiblesse de vous regarder avec des yeux d'envie; venez à son secours, parce qu'il est homme.

Digitized by Google

Respectez le malheur dans tous ceux qui en souffrent les atteintes, quand même ils ne seraient pas plongés dans une indigence absolue, quand même ils ne vous demanderaient aucun secours.

Que celui qui vit dans la gêne, dans la souffrance et dans un état d'infériorité vis-à-vis de vous, trouve en vous des regards affectueux et compatissants; ne lui faites pas sentir avec arrogance la différence de votre fortune, ne l'humiliez pas par des paroles acerbes, quoiqu'il vous déplaise par un peu de rudesse ou quelque autre défaut.

Rien n'est consolant pour le malheureux comme de se voir traité avec égards et bienveillance par ses supérieurs . son cœur se remplit de reconnaissance, et alors il conçoit pourquoi le riche est riche, et il lui pardonne la prospérité, parce qu'il l'en juge digne.

Les maîtres méprisants et durs sont tous haïs, quel que soit le salaire qu'ils donnent à leurs serviteurs.

Il y a une grande immoralité à vous faire haïr de vos inférieurs : 1° parce qu'alors vous êtes vous-même méchant; 2° parce qu'au lieu d'adoucir leurs afflictions vous les augmentez; 3° parce que vous les habituez à vous servir sans loyauté, à détester la dépendance, à maudire toutes les classes plus fortunées que la leur. Et comme il est juste que chacun jouisse de tout le bonheur auquel il peut prétendre ici-bas, celui qui est d'un rang élevé doit faire ses efforts pour que ses inférieurs ne trouvent pas leur état intolérable en le comparant au sien, mais pour qu'ils l'aiment, au contraire, en voyant que, loin de mépriser leur position, le riche sait l'adoucir par d'honnêtes consolations.

Soyez libéral de toute sorte de soulagement envers qui en a besoin : — de l'argent, — des protections quand vous le pouvez, — des conseils dans les circonstances opportunes, — de bonnes manières et de bons exemples toujours.

Mais principalement, si vous voyez le mérite opprimé, appliquez-vous de toutes vos forces à le relever; ou, si vous ne le pouvez, appliquez-vous du moins à le consoler et à lui rendre honneur.

Rougir de montrer de l'estime pour un honnête homme disgracié

Digitized by Google

est la plus indigne des bassesses. Vous la trouverez cependant trop commune ; soyez d'autant plus attentif à ne pas vous en laisser jamais atteindre.

Quand un homme est malheureux, le monde est porté à lui donner des torts, à supposer que ses ennemis ont raison de le flétrir et de le persécuter. S'ils répandent une calomnie pour se justifier et le noircir, quoique cette calomnie ait toutes les invraisemblances, elle est ordinairement accueillie et répétée avec cruauté. Le petit nombre de ceux qui s'efforcent de la détruire est rarement écouté. Il semble qu'il y a du bonheur pour la plupart des hommes à pouvoir croire au mal.

Ayez horreur de cette fâcheuse tendance. Partout où retentissent les accusations, ne dédaignez pas d'écouter la défense ; et si ces défenses ne se font pas entendre, soyez vous-même assez généreux pour en supposer quelques-unes. N'ajoutez foi à la faute que lorsqu'elle est manifeste ; mais observez que tous ceux qui ont de la haine regardent comme évidente plus d'une faute qui ne l'est pas. Si vous voulez être juste, n'ayez pas de haine ; la justice des hommes haineux est une fureur pharisaïque.

Dès que le malheur a frappé quelqu'un, eût-il été votre ennemi, eût-il été le dévastateur de votre patrie, contempler sa misère d'un regard de triomphe orgueilleux, c'est une lâcheté. Si la circonstance l'exige, parlez de ses torts, mais avec moins de véhémence que dans le temps de sa prospérité ; parlez-en au contraire avec une scrupuleuse attention à ne pas les exagérer, et sans les séparer des mérites qui peuvent avoir brillé dans ce mortel malheureux.

La pitié est toujours belle envers le malheureux, même envers les coupables. La loi peut avoir le droit de les condamner, l'homme n'a jamais celui de se réjouir de leurs douleurs ni de les peindre sous des couleurs plus sombres que vraies.

L'habitude de la pitié vous rendra parfois indulgent envers les ingrats. N'en concluez pas dédaigneusement que tous les hommes sont

Digitized by Google

ingrats; ne vous lassez pas d'être indulgent. S'il y a beaucoup d'ingrats, il y a aussi l'homme reconnaissant, digne de vos bienfaits. Vous n'auriez pas fait tomber sur lui ces bienfaits si vous ne les aviez jetés à plusieurs. Les bénédictions de cet homme compenseront pour vous l'ingratitude de dix autres.

En outre, dussiez-vous ne trouver jamais de reconnaissance, la bonté de votre cœur sera votre récompense. Il n'y a pas de plus grande douceur que d'être miséricordieux et de s'efforcer de soulager les maux d'autrui. Elle surpasse de beaucoup la douceur de recevoir un secours, parce qu'il n'y a aucun mérite à recevoir et qu'il y en a beaucoup à donner.

Soyez délicat avec tout le monde dans vos bienfaits, mais plus encore avec les personnes les plus respectables, avec les femmes timides, honnêtes, avec ceux qui sont encore novices dans le cruel apprentissage de la pauvreté, et qui souvent dévorent leurs larmes en secret plutôt que de prononcer cette poignante parole : *J'ai besoin de pain !*

Outre ce que vous donnerez en particulier, *sans qu'une main sache ce que donne l'autre*, comme dit l'Évangile, unissez-vous aussi à d'autres âmes généreuses pour multiplier les moyens de secours, pour fonder de bonnes institutions et soutenir celles qui existent déjà.

Ceci est encore un mot de la religion : *Providentes bona non tantum coram Deo, sed etiam coram omnibus hominibus* (Ne soyez pas seulement attentifs à faire le bien devant Dieu, mais encore devant tous les hommes.) (Ep. de saint Paul aux Rom., ch. XII.)

Il y a des choses excellentes que l'homme seul ne peut faire et qui ne peuvent s'accomplir en secret. Aimez les sociétés de bienfaisance, et, s'il n'y en a pas encore, provoquez-les, donnez-leur de l'activité quand elles sont dans la langueur, réformez-les quand elles ont été faussées. Ne vous découragez pas par les railleries que les avares et les oisifs lancent sans cesse sur les âmes actives qui travaillent pour le bien de l'humanité.

Digitized by Google

CHAPITRE XXVII.

ESTIME DU SAVOIR.

Lorsque votre emploi ou les soins domestiques ne vous laissent plus un long temps à consacrer aux livres, défendez-vous d'un penchant vulgaire qu'ont coutume de suivre ceux qui n'ont jamais que peu ou point étudié : c'est d'avoir horreur de tout savoir qu'ils ne possèdent pas eux-mêmes; de rire de tous ceux qui font grand cas de la culture de l'esprit; de souhaiter l'ignorance presque comme un bien social.

Méprisez le faux savoir, il est malfaisant; mais estimez le savoir véritable, qui est toujours utile. Estimez-le, soit que vous le possédiez, soit que vous n'ayez pu l'acquérir.

Tâchez de faire vous-même quelque progrès, soit en continuant à cultiver plus particulièrement une science, soit au moins en lisant de bons livres de différents genres. Cet exercice de l'esprit est important pour un homme placé dans une condition un peu relevée, non-seulement pour l'honnête jouissance et l'instruction qu'il en peut tirer, mais parce qu'ayant la réputation de rechercher et d'aimer les lumières, il acquerra une plus grande influence pour exciter les autres à faire le bien. L'envie est trop portée à discréditer l'homme de bien : si elle a quelque raison ou quelque prétexte de l'appeler ignorant ou fauteur d'ignorance, ses meilleures actions mêmes sont vues de mauvais œil par le vulgaire, dépréciées et rendues stériles.

La cause de la religion, de la patrie, de l'honneur, demande de courageux champions, animés d'abord de vertueuses intentions, ayant du savoir et un noble caractère. Malheur quand des malveillants peuvent dire avec quelque fondement aux gens de bien : « Vous n'avez pas étudié et vous n'êtes pas aimables. »

Digitized by Google

Mais pour vous concilier les suffrages des savants, n'affectez jamais plus de connaissance que vous n'en possédez. Toutes les impostures sont honteuses, et même la prétention de savoir ce que l'on ne sait pas. En outre on ne voit pas un imposteur dont le masque ne tombe bientôt, et alors il est perdu.

Tout le prix que le savoir est en droit d'attendre de nous ne doit pas d'un autre côté nous en rendre idolâtre. Désirons-le pour nous et pour les autres; mais s'il ne nous fut pas donné d'en acquérir beaucoup, sachons nous en consoler et montrons-nous avec simplicité tels que nous sommes. Le grand nombre de connaissances a son mérite; mais enfin ce qui vaut le mieux dans l'homme, c'est la vertu : et celle-ci par bonheur est susceptible de s'allier avec l'ignorance.

Ainsi donc, si vous savez beaucoup, ne dépréciez pas pour cela l'homme ignorant. Le savoir est comme la richesse, il est désirable pour mieux secourir les autres; mais celui qui ne le possède pas, pouvant être cependant un honnête citoyen, a droit au respect.

Répandez les lumières de la pensée sur la classe peu éclairée. Mais lesquelles encore? Ce ne sont pas celles qui ne sont propres qu'à la rendre fière, sentencieuse et méchante. Ce ne sont point les déclamations exagérées qui plaisent tant dans les drames et dans les romans vulgaires, où toujours les hommes de la plus basse classe sont dépeints comme des héros, et les grands comme des scélérats; où la peinture de la société est toujours faussée pour la faire détester; où le savetier vertueux est celui qui adresse des insolences au grand seigneur; où le grand seigneur vertueux est celui qui épouse la fille du savetier; où enfin les brigands sont représentés comme des gens admirables, afin de rendre odieux ceux qui ne les admirent pas.

Les véritables lumières que l'on doit répandre sur les ignorants de la classe inférieure, sont celles qui les préservent de l'erreur et de l'exagération; celles qui, sans vouloir en faire de vils adorateurs de ceux qui sont plus élevés qu'eux-mêmes, leur inspirent une noble disposition au respect, à la bienveillance et à la gratitude; celles

Digitized by Google

qui les éloignent des folles et violentes idées d'anarchie ou de gouvernement populaire; celles qui leur enseignent à exercer avec une religieuse dignité les emplois obscurs mais honorables auxquels la Providence les a appelés; celles qui leur persuadent la nécessité des inégalités sociales, quoique nous redevenions égaux devant Dieu, si nous sommes vertueux.

CHAPITRE XXVIII.

AMÉNITÉ.

Soyez affable pour toutes les personnes avec lesquelles vous vous rencontrez. Cette aménité, en vous donnant des manières aimables, dispose véritablement à aimer. Celui qui prend un air bourru, soupçonneux, méprisant, ouvre son cœur à la malveillance. L'impolitesse produit par là deux graves inconvénients : elle dégrade l'âme de celui qui la commet, et irrite ou afflige le prochain.

Mais ne vous appliquez pas seulement à être affable dans vos manières : faites en sorte que votre aménité soit dans toutes vos pensées, dans toutes vos volontés et dans tous vos sentiments.

L'homme qui ne travaille pas à soustraire son esprit à l'empire des viles pensées, qui souvent les accueille, peut être souvent aussi entraîné par elles à des actions blâmables.

On entend des hommes, qui cependant ne sont pas de la dernière condition, user de grossières plaisanteries et tenir un langage éhonté. Ne les imitez pas. Que vos discours n'aient point une élégance recherchée, mais qu'ils soient purs de toute rudesse triviale, de toutes ces exclamations grossières que les gens mal élevés s'en vont semer dans leurs entretiens, de toutes ces railleries bouffonnes avec lesquelles on n'a que trop l'habitude d'offenser les mœurs.

Digitized by Google

Mais dès votre jeunesse il faut vous proposer d'acquérir cette grâce de langage. Celui qui ne la possède pas avant l'âge de vingt-cinq ans ne l'aura jamais.

N'ayez pas, je vous le répète, d'élégance recherchée, mais des paroles honnêtes, élevées, qui portent dans les cœurs une douce gaieté, des consolations, la bienveillance et le désir de la vertu.

Efforcez-vous de rendre votre entretien gracieux par le bon choix de vos expressions et par les inflexions convenables de votre voix. Celui qui parle d'une manière aimable, captive ceux qui l'écoutent, et par là, lorsqu'il s'agira de les porter au bien ou de les détourner du mal, il aura sur eux un plus grand empire. Nous sommes tenus de perfectionner tous les instruments que Dieu nous donna pour être utiles à nos semblables, et par conséquent aussi le mode d'exprimer nos pensées.

L'extrême négligence dans le langage, dans la lecture d'un écrit, dans la manière de se présenter, dans la tenue, vient plus rarement de l'incapacité de mieux faire que d'une honteuse paresse; on ne veut pas se faire à l'obligation de se perfectionner soi-même, ni au respect que l'on doit aux autres.

Mais, en nous faisant une obligation de l'affabilité, en nous rappelant qu'elle est un devoir, nous devons toujours agir de manière que notre présence ne soit pas une calamité pour les autres, mais bien un plaisir et un bienfait; ne vous irritez pas cependant contre les gens grossiers. Pensez que quelquefois les perles sont enfouies dans la boue. Il vaudrait mieux que la fange ne les souillât pas, mais malgré cette humble position ce sont cependant des perles.

Un grand mérite de l'aménité est de savoir supporter de pareilles gens avec une sérénité imperturbable, non moins que la foule innombrable des fâcheux et des sots. Quand on n'a pas occasion de leur être utile, il est permis de les éviter; mais vous ne devez jamais le faire de manière à ce qu'ils s'aperçoivent qu'ils vous déplaisent : ce serait les affliger ou vous en faire des ennemis.

Digitized by Google

CHAPITRE XXIX.

LA RECONNAISSANCE.

Si nous sommes obligés à de pieux sentiments et à des manières bienveillantes avec tout le monde, combien plus ne le sommes-nous pas envers les personnes généreuses qui nous ont donné des preuves d'amour, de compassion et d'indulgence!

A commencer par les auteurs de nos jours, que jamais personne, après nous avoir généreusement secourus de ses actes et de ses conseils, ne nous trouve oublieux de ses bienfaits. A l'égard des autres, nous pouvons sans crime être un peu sévères dans nos jugements et réservés dans nos manières; envers celui qui nous a secourus, il ne nous est jamais permis de nous écarter de la plus minutieuse attention à ne pas l'offenser, pour ne pas lui causer le moindre chagrin, pour ne pas blesser sa réputation, pour nous montrer au contraire prompts à le défendre et à le consoler.

Bien des personnes s'irritent comme d'une impardonnable indiscrétion lorsque leur bienfaiteur prend ou semble prendre une trop haute opinion de ce qu'il a fait pour elles, et veulent que cette manière d'agir les délie de l'obligation d'être reconnaissantes. Un grand nombre, parce qu'elles ont la bassesse de rougir du bienfait reçu, sont ingénieuses à supposer qu'on n'a agi envers elles que par intérêt, par ostentation ou par quelque autre indigne motif, et pensent de là trouver une excuse à leur ingratitude. Beaucoup, lorsqu'elles sont élevées en dignité, se hâtent de rendre un bienfait pour n'avoir point

Digitized by Google

le fardeau de la reconnaissance; après cela elles croient pouvoir sans crime oublier tous les égards que ce devoir leur impose.

Toutes les arguties pour justifier l'ingratitude sont vaines : l'ingrat est un homme vil; et, pour éviter de tomber dans cette bassesse, il ne faut pas être avare de reconnaissance; il faut la prouver surabondamment.

Si votre bienfaiteur s'enorgueillit des avantages qu'il vous a procurés, s'il n'a pas avec vous la délicatesse que vous souhaitez, s'il ne vous paraît pas très-clair que les motifs qui l'ont porté à vous obliger étaient généreux, il ne vous appartient pas de le condamner. Étendez un voile sur ses torts réels ou supposés, et considérez seulement le bien qu'il vous a fait. Considérez ce bien, lors même que vous l'auriez rendu, et rendu au centuple.

Il est quelquefois permis d'être reconnaissant sans publier le bienfait reçu; mais toutes les fois que la conscience vous dit qu'il y a pour vous raison à le publier, qu'aucune fausse honte ne vous arrête. avouez votre dette de reconnaissance envers la main amie qui vous prêta secours. Rendre grâces sans témoins, c'est une sorte d'ingratitude, dit le moraliste distingué Blanchard.

Celui-là seul est bon qui est reconnaissant de tous les bienfaits. même des moindres. La reconnaissance est l'âme de la religion, de l'amour filial, de l'amour pour tous ceux qui nous aiment, de l'amour pour la société humaine, à laquelle nous sommes redevables d'une si haute protection et de tant de douceurs.

En pratiquant la reconnaissance pour tout ce que nous recevons de bon, de Dieu et des hommes, nous gagnerons plus de force et de paix pour supporter les maux de la vie, et une plus grande disposition à nous dévouer pour servir nos semblables.

Digitized by Google

CHAPITRE XXX.

HUMILITÉ, DOUCEUR, PARDON.

L'orgueil et la colère ne s'accordent pas avec l'aménité, et par suite, celui qui n'est ni humble ni doux n'est point affable. « S'il est » un sentiment qui détruise le mépris insultant pour les autres, c'est » certainement l'humilité. Le mépris prend naissance dans la com- » paraison qu'on fait de soi avec les autres et de la préférence que » l'on se donne : or comment ce sentiment pourrait-il jamais pren- » dre racine dans un cœur accoutumé à considérer et à déplorer ses » propres misères, à reporter à Dieu tous ses mérites, à reconnaître » que, si Dieu ne le retenait, il pourrait se précipiter dans tous les » excès du mal? » (Voyez Manzoni, dans son excellent livre *Sur la morale catholique.*)

Réprimez constamment vos dédains, ou vous deviendrez âpre et orgueilleux. Si une juste colère peut être permise, c'est sans doute dans des cas très-rares. Celui qui la croit juste dans toutes les circonstances, couvre du masque du zèle sa propre méchanceté.

Ce défaut est épouvantablement commun. Parlez à cœur ouvert à vingt personnes, vous en trouverez dix-neuf qui se soulageront en vous racontant leurs prétendus motifs de généreuse indignation contre tel ou tel. Toutes sembleront brûler de fureur contre l'injustice, comme si elles étaient les seuls justes de ce monde. Le pays qu'elles habitent est toujours le plus mauvais de la terre; le siècle dans lequel elles vivent, le plus triste; les institutions qu'elles n'ont pas fon-

Digitized by Google

dées, les plus mauvaises; celui qui ose leur parler de religion, de morale, est toujours un imposteur; si un riche ne dissipe pas son or, c'est toujours un avare; si un pauvre souffre et demande, c'est toujours un dissipateur; s'il leur arrive de faire du bien à quelqu'un, elles ont toujours affaire à des ingrats. Médire de tous les individus qui composent la société, excepté de quelques amis épargnés par un heureux hasard, paraît en général une volupté inappréciable.

Et ce qui est plus triste encore, c'est que cette bile qu'on lance au loin, qu'on répand sur ses voisins, plaît ordinairement à quiconque n'en est pas l'objet immédiat. L'homme emporté et mordant passe facilement pour courageux, et, s'il gouvernait le monde, il serait un héros. L'homme doux au contraire est ordinairement regardé avec une pitié méprisante, presque comme un imbécile et un lâche.

Les vertus d'humilité et de douceur ne donnent pas la gloire; mais cultivez-les, car elles l'emportent sur toutes les gloires. Les manifestations universelles de colère et d'orgueil ne prouvent rien autre chose que le manque général d'amour et de vraie générosité, et l'ambition universelle de paraître meilleurs que les autres.

Prenez la résolution d'être doux et humble, mais sachez faire voir que ce n'est ni par sottise ni par lâcheté. — De quelle manière? me direz-vous : en perdant de temps en temps la patience et en montrant les dents aux méchants? en flétrissant par des paroles ou des écrits ceux qui emploient les discours ou les écrits à vous calomnier? Non; dédaignez de répondre à vos calomniateurs, et, excepté dans des circonstances toutes particulières qu'il est impossible de déterminer, ne perdez pas patience avec le méchant; ne le menacez pas, ne le méprisez pas. La douceur, quand elle est une vertu, et non pas l'impuissance de sentir fortement, a toujours raison. Elle humilie plus l'orgueil d'autrui que ne l'humilierait la plus foudroyante éloquence de la colère et du mépris.

Montrez en même temps que votre douceur n'est ni sottise ni lâcheté, en conservant votre dignité envers les malveillants, en n'ap-

Digitized by Google

plaudissant pas à leur injustice, en n'achetant pas leurs suffrages, en ne vous départant pas de la religion et de l'honneur par la crainte de leur blâme.

Accoutumez-vous à l'idée d'avoir des ennemis, mais n'en soyez pas troublé. Il n'est pas un homme, pour peu qu'il soit bienfaisant, sincère, inoffensif, qui n'en compte plusieurs. Il est des malheureux chez qui l'envie est tellement naturelle, qu'ils ne peuvent se passer de répandre des railleries et de fausses accusations contre celui qui jouit de quelque réputation.

Ayez le courage d'être doux et de pardonner du fond du cœur à ces malheureux qui vous ont nui ou qui voudraient vous nuire. « Pardonnez, non pas sept fois, dit le Sauveur, mais soixante et dix fois sept, » c'est-à-dire : sans cesse.

Les duels et toutes les vengeances sont d'indignes folies. La rancune est un mélange d'orgueil et de bassesse. En pardonnant un outrage, vous pouvez d'un ennemi vous faire un ami, ramener un pervers à de nobles sentiments. Oh ! combien ce triomphe est consolant et beau ! combien il surpasse en grandeur toutes les odieuses victoires de la vengeance !

Et si l'auteur des offenses que vous avez pardonnées demeurait votre ennemi irréconciliable, vivait et mourait en vous insultant, qu'avez-vous perdu à être bon ? n'avez-vous pas gagné la plus grande de toutes les joies, c'est d'être resté magnanime ?

Digitized by Google

CHAPITRE XXXI.

LE COURAGE.

Du courage, et toujours! Sans cette condition il n'est pas de vertu. Du courage pour vaincre votre égoïsme et devenir bienfaisant; du courage pour vaincre votre paresse et faire des progrès dans tous les genres d'études honorables; du courage pour défendre la patrie et pour protéger en toutes circonstances vos semblables; du courage pour résister aux mauvais exemples et à l'injuste dérision; du courage pour souffrir les maladies, les peines et les angoisses de toute espèce sans pousser de lâches gémissements; courage pour aspirer à une perfection que l'on ne peut atteindre sur cette terre; mais à laquelle il faut tendre sans cesse, suivant le sublime précepte de l'Évangile, si nous ne voulons perdre toute noblesse.

Quelque chers que vous soient votre patrimoine, l'honneur, la vie, soyez prompt à tout sacrifier au devoir s'il exigeait de pareils sacrifices. Sans cette abnégation de soi-même, sans ce renoncement à tous les biens de la terre plutôt que de les conserver au prix d'un pacte avec l'iniquité, oh! sans cela l'homme non-seulement ne serait pas un héros, mais pourrait devenir un monstre. *Nemo enim justus esse potest qui mortem, qui dolorem, qui exilium, qui egestatem timet, aut qui ea, quæ his sunt contraria, æquitati anteponit.* (Cic., *De Off.*, lib. II, c. IX.)

Vivre détaché de toute prospérité périssable semblera à plusieurs un commandement trop dur et impossible à exécuter. Il est vrai néanmoins que, sans une sage indifférence pour toutes ces prospérités, nous ne savons ni vivre ni mourir avec dignité.

Le courage doit élever l'âme et l'entraîner à la conquête de toutes

Digitized by Google

les vertus; — mais craignez qu'il ne dégénère en orgueil et en dureté.

Ceux qui croient ou feignent de croire que le courage ne peut s'allier avec des sentiments pleins de douceur; ceux qui s'habituent à des menaces de rodomont, aux querelles, à une soif de désordre et de sang, abusent de la force morale et physique que Dieu leur avait donnée pour être utiles et servir d'exemple à la société; et ordinairement ces hommes sont les moins énergiques au moment des grands dangers : pour se sauver eux-mêmes, ils livreraient leurs pères et leurs frères. Ceux qui désertent les premiers d'une armée sont ceux qui se moquaient de la pâleur de leurs camarades et insultaient indignement à l'ennemi.

CHAPITRE XXXII.

HAUTE IDÉE DE LA VIE, ET FORCE D'AME POUR MOURIR.

Beaucoup d'ouvrages parlent d'une manière plus étendue et plus brillante que celui-ci des obligations morales; moi, je n'ai entrepris, ô mon jeune ami, que de vous offrir un manuel qui vous les rappelât toutes brièvement.

J'ajoute maintenant : Que le poids de ces obligations ne vous effraie pas; il ne paraît insupportable qu'aux cœurs dominés par la paresse et la mollesse. Soyons de bonne volonté, et nous découvri-

Digitized by Google

rons dans chaque devoir un charme mystérieux qui nous le fera aimer; nous sentirons une puissance admirable qui augmentera nos forces à mesure que nous avancerons dans la route difficile de la vertu; nous trouverons que l'homme est plus grand qu'il ne paraît l'être, pourvu qu'il veuille, et qu'il veuille courageusement, atteindre le but élevé de sa destination, — qui est de purifier son âme de toutes les viles tendances, et de cultiver avec le plus grand soin ses nobles facultés, de s'élever enfin de cette manière à la possession éternelle de Dieu.

Aimez la vie, mais ne l'aimez pas pour ses plaisirs vulgaires et ses tristes ambitions. Aimez-la pour ce qu'elle offre d'important, de sublime, de divin! Aimez-la parce qu'elle est l'arène où lutte le mérite, qu'elle est chère au Tout-Puissant, glorieuse pour lui, glorieuse et nécessaire pour nous! Aimez-la malgré toutes ses douleurs, et même à raison de ses douleurs, puisque ce sont elles qui l'ennoblissent! elles qui font germer, croître et fructifier dans l'âme de l'homme les pensées généreuses et les résolutions généreuses!

Souvenez-vous que cette vie, que vous devez tant priser, vous a été donnée pour un temps bien court. Ne la dissipez pas en futiles divertissements. N'accordez aux délassements que les moments qu'exigent votre santé et le bien des autres; ou plutôt que vos délassements aient surtout pour objet de faire le bien, c'est-à-dire de servir tous vos semblables avec une généreuse fraternité, et de servir Dieu avec un amour filial et une entière obéissance.

Enfin, en aimant ainsi la vie, songez à la tombe qui vous attend. Se dissimuler la nécessité de mourir est une faiblesse et diminue le zèle pour le bien. Ne hâtez pas par votre faute l'arrivée de ce moment solennel, mais ne désirez pas l'éloigner par lâcheté. Exposez vos jours pour le salut d'autrui, s'il le faut; mais surtout pour le salut de votre patrie. Quelque genre de mort qui vous soit destiné, soyez prêt à la recevoir avec courage et dignité, et à la sanctifier avec la sincérité et l'énergie de la foi.

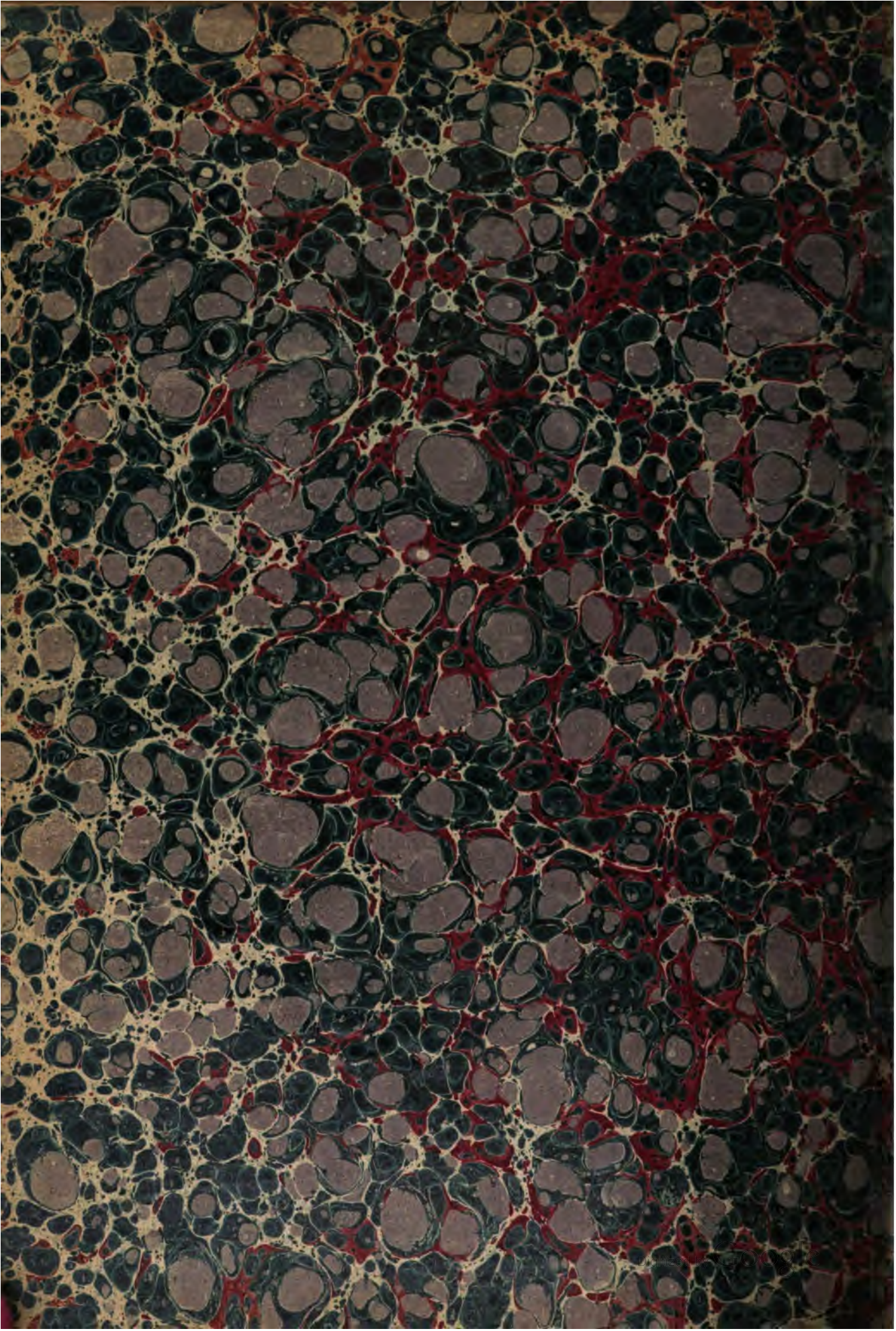
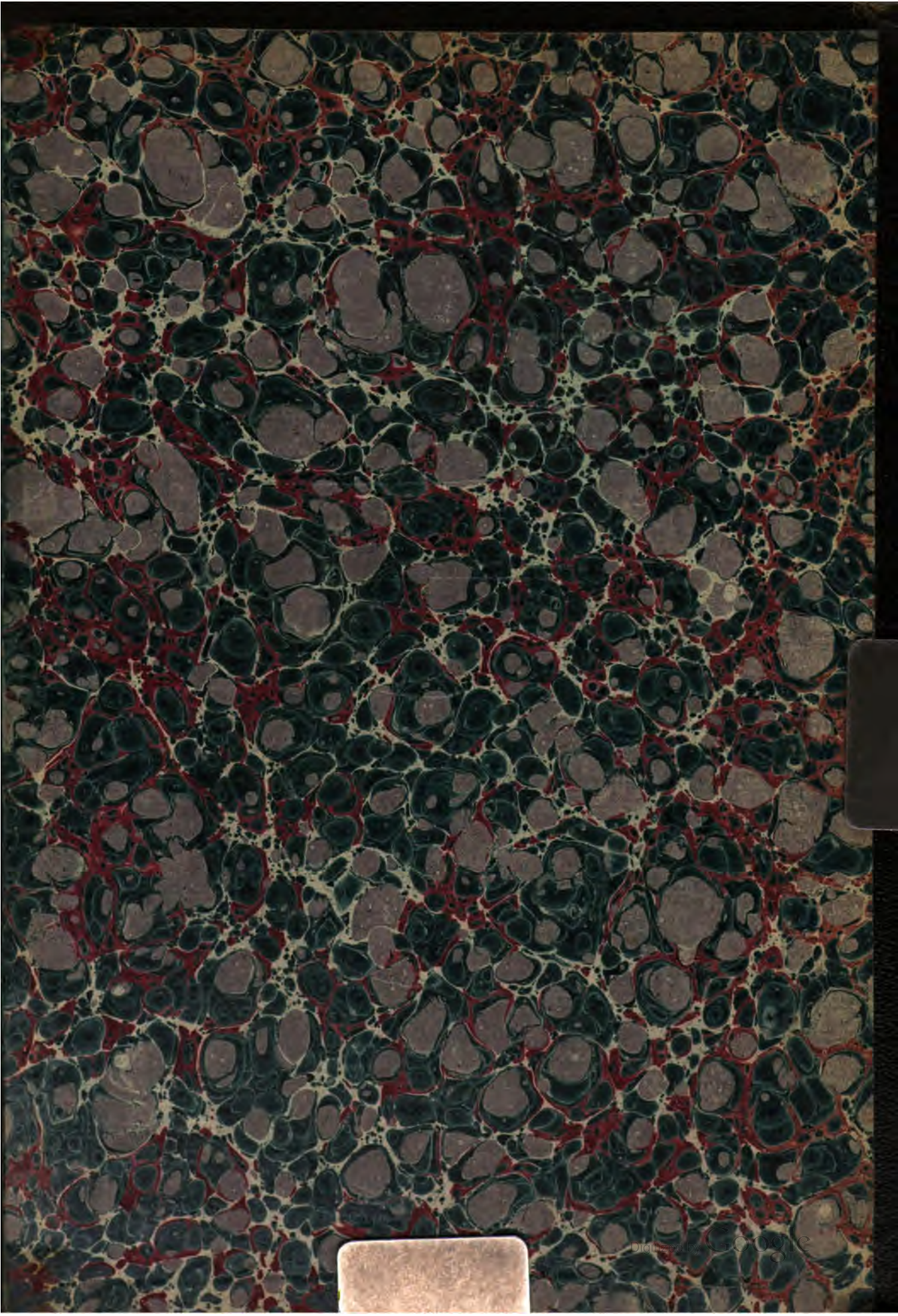
En observant toutes ces choses, vous serez homme et citoyen dans

Digitized by Google

l'acception la plus sublime de ces mots; vous serez utile à la société, et vous ferez votre propre bonheur.

Digitized by Google

Digitized by Google

N 2 PEL
40117328
RBS

Digitized by Google